



Université d'Oran 2
Faculté des Langues étrangères

THESE

Pour l'obtention du diplôme de Doctorat en Sciences des textes
littéraires

***Variations des modalités scripturaires de la violence dans
l'écriture romanesque féminine***

Présentée par :
LASRI Mebarka Nawel

Dirigée par : Dr.
BEKHEDIJA Nabila

Devant le jury composé de :

Dr. MIMOUNI-MESLEM Leila Dounia, Pr. Université d'Oran 2
Dr. BEKHEDIDJA Nabila, MCA, Université d'Oran 2
Dr. ATTOU Fatiha, MCA, Université de Saïda
Dr. BELARBI Habiba, MCA, USTO
Dr. BELKHOUS Dihia, MCA, Université d'Oran 2
Dr. BENAMMAR Khadidja, MCA, Université de Mostaganem

Présidente
Rapporteur
Examinatrice
Examinatrice
Examinatrice
Examinatrice

Année universitaire 2018-2019

Je crois que la violence est inévitable. Les années d'occupation me l'ont appris. Je ne dirais donc point qu'il faut supprimer toute violence, ce qui serait souhaitable, mais utopique en effet. Je dis seulement qu'il faut refuser toute légitimation de la violence. Elle est à la fois nécessaire et injustifiable.

Albert Camus

REMERCIEMENTS

Nous remercions vivement notre directrice de Recherche Dr. BEKHEDIDJA Nabila d'avoir eu la gentillesse d'accepter de prendre le relais pour assurer la soutenance de cette thèse qui était sous la direction du Professeur BENDJELID Faouzia, partie à la retraite en 2017, et que nous remercions tout particulièrement pour son encadrement de 2013 à 2017; nous tenons à la remercier tout aussi vivement et à la saluer pour son esprit de déontologie, le contrat moral qui nous lie et qu'elle a respecté à la lettre et volontiers. Nous nous devons donc d'informer que ce changement de directrice de recherche fait suite au règlement universitaire qui interdit au retraité de suivre la direction de travaux en thèse après avoir quitté l'Université.

Nos vifs remerciement vont également aux membres du jury qui ont accepté de lire notre travail, de l'examiner et de pouvoir ainsi nous éclairer par leurs critiques qui certainement ne pourront que mieux nous orienter dans le domaine si ardu de la recherche académique; merci donc Dr. MIMOUNI-MESLEM Leila Dounia, Pr. à l'université Mohamed Ben Ahmed d'Oran2, au Dr., ATTOU Fatiha, MCA à l'université Dr. Moulay Tahar de Saïda, au Dr., BELARBI Habiba, MCA, à l'université Mohamed Boudiaf à USTO, au Dr. BELKHOUS Dihia, MCA, à l'université d'Oran Mohamed Ben

Ahmed d'Oran 2 et enfin au Dr. BENAMAR Khedidja, MCA, à l'université Ibn Badis de Mostaganem.

Nous élargissons nos sincères remerciements au Pr. Charles Bonn (Lyon2), au Pr. Véronique Gély (Paris IV) et enfin au Pr. Rappelle Branche (Paris I) pour leur écoute et leurs orientations.

Nos remerciements les plus chaleureux et les plus vifs vont également aux chères amies, Khaldia, Chahra et Zahia, merci pour votre soutien indéfectible.

Dédicace

Je dédie cette thèse à :

Toutes les personnes qui me sont chères,

Mes chers parents pour leurs prières,

Ma seconde mère Mme. Bendjelid Faouzia pour tout ce qu'elle a fait pour moi,

Mon cher mari pour son soutien dans toutes les difficiles situations,

Mes sœurs, mes beaux-frères, mes chers neveux et mes deux anges Mohamed et Abderahmen,

A la mémoire de mes grands-parents et ma belle-mère,

A vous tous chers à mon cœur, je dédie ce modeste travail qui n'est finalement que le fruit d'un effort collectif.

SOMMAIRE

Dédicace.....	3
Remerciements.....	4
Sommaire.....	5
Introduction.....	8

Première Partie : La confluence de la fiction et de l'Histoire : dire la violence

Chapitre I : La référentialité historique : éléments d'Histoire

I. La société algérienne pendant la colonisation.....	29
2. La société algérienne pendant la décennie noire.....	40

Chapitre II : De la référentialité historique au contexte fictionnel

1. Le paysage de la société coloniale.....	45
--	----

2. Le paysage de la société des années 90.....	67
--	----

Chapitre III : L'espace / le temps : deux dimensions aux formes variables

1. <i>Les Enfants du Nouveau Monde</i> : espace /temps entre anonymat et référentialité.....	81
2. <i>Le Ciel de Porphyre</i> : brouillage de l'espace et datation du récit dans une chronique fragmentée.....	89
3. <i>Puisque mon Cœur est Mort</i> : Indétermination du temps et mythification de l'espace.....	99
4. <i>Visa pour la Haine</i> : chronologie et itinérance de la doctrine de l'intégrisme islamiste.....	105
Synthèse.....	114

Deuxième Partie : Les variations scripturaires de la violence

Chapitre1 : Les variations lexicales et sémantiques de la violence

1. L'onomasiologie de la violence : du thème au mot.....	127
2. Les termes évaluatifs et affectifs.....	158

Chapitre II : Les prototypes de la violence

1. La violence intra-communautaire.....	177
2. La violence extra-communautaire.....	192
3. La violence singulière : parcours exclusif hors –normes.....	195

Chapitre III : La violence et le parcours du personnage

1. Les variations des postures discursives du personnage : entre amont et aval	207
2. Le personnage marginal et l'affirmation du soi.....	234
3. Les éléments identitaires de la résistance / déchéance : Histoire, religion, culture.....	264
4. L'inscription du moi par le biais d'autrui.....	277
Synthèse.....	294

Troisième Partie : Ecriture/lecture de la violence : de la poétique au palimpseste

Chapitre I : Une sémantique du non-dit

- 1. La poétique des titres.....309**
- 2. L'étude onomastique des personnages.....318**
- 3. De la Symbolique du cosmos et des nuances du spectre.....327**

Chapitre II : L'intertexte et les subterfuges de la signification

- 1. La mise en texte de l'Histoire et de la culture.....357**
 - 2. Le discours religieux.....370**
 - 3. L'insertion de fragments littéraires.....374**
 - 4. La renarrativisation du mythe et du conte merveilleux.....381**
 - 5. L'inscription de l'oralité dans le contexte de violence386**
- Synthèse.....394**

Conclusion générale.....401

Bibliographie.....408

Table des matières.....416

INTRODUCTION

Les écrivaines algériennes viennent à l'écriture par des œuvres de fiction pour sortir du silence, faire entendre leurs voix et celles des femmes de leur société. Elles violent ainsi l'interdit décrété par la tradition qui condamne la femme à se taire. Elles pénètrent ainsi dans le champ littéraire algérien occupé uniquement par la production des hommes. C'est une immense avancée intellectuelle et sociale. La littérature est à la fois un refuge et une source de liberté pour elles : « *par la langue française, elles se libèrent, libèrent leurs corps, et se dévoilent* »¹. Cette écriture pose le grand questionnement récurrent, voire éternel sur les rapports entre le réel et la fiction, leur démarcation, les frontières qui les séparent. Sensibles à l'Histoire mouvementée de leur pays, elles ont été sensibles aux violences qui l'ont secoué, de la colonisation à la décennie du terrorisme. C'est de cette barbarie des guerres et des conflits sanglants que leur imaginaire met en texte. Nous avons alors choisi pour thème de notre thèse l'écriture romanesque féminine de la violence ; il s'agit dans leur production d'ancrer leurs fictions dans la référentialité historique, l'Histoire contemporaine de l'Algérie. Le roman se fait historique, voire

¹ Djebbar, Assia, « Entretien avec Assia Djebbar », *Le Monde*, 29 Mai 1987.

épique dans la quête d'un héroïsme avec la mort et le don de soi. Il s'agit de s'inspirer du réel mais le mettre aux confins de l'imaginaire.

La réflexion humaine dans l'histoire des littératures à travers les âges a été confrontée à la contiguïté du réel et du fictionnel, aux frontières à mettre entre réel et l'imaginaire. Dans ce parcours, la question du rapprochement ou de l'éloignement de l'art du réel est une question posée depuis la nuit des temps, de Platon à Marcel Duchamp, la notion de « *mimesis* » amène de nombreuses interrogations sur l'esthétique et sur la raison d'être de l'art et du réel, de leurs rapports grâce au langage : l'art et la réalité, le mimétisme, la représentation du réel, l'imitation, ces notions incarnent un rapport de l'homme au monde, la vision qu'il en a et dont il transmet dans ses multiples arts toute l'énorme complexité, et notamment dans l'espace métaphorique de la littérature. Dans l'histoire de la théorie littéraire, grâce à Aristote, nous nous sommes éloignés de la définition de Platon de la *mimesis*, à savoir les arts imitant la réalité (donc en dessous de la réalité). L'imitation est associée à la contrefaçon et à la ruse, et est donc un terme plus négatif que la représentation ou la *mimesis*. La vraisemblance artistique, selon, Aristote, représente ce qui « *aurait pu avoir lieu* »² et c'est donc un champ métaphorique et esthétique ; l'art de la représentation est en jeu dans les corrélations de l'homme avec son semblable, avec les objets, avec la nature, avec le cosmos. C'est ainsi que naît toute la rhétorique du texte et de l'écriture comme art. Faisant progresser la littérature par la réflexion, l'homme lui invente des codes, des modalités d'expression, des genres, des sous-genres, pour écrire des fictions. Les progrès de la linguistique et la réflexion sur la nature du langage au XXe siècle aideront à compléter un arsenal littéraire qui a multiplié les approches et affiné les méthodes et théories. L'apport est considérable car il révolutionne la définition même de la littérature. De tous les modes de représentation du canon littéraire, il se peut que le roman historique soit la forme la plus proche de la représentation historique. *Un roman historique, selon Lukacs, est une fiction dans laquelle l'histoire est motivée par l'Histoire et les événements historiques jouent un rôle fondamental dans le sort des personnages* »³, plusieurs critères déterminent un roman historique. Principalement, ce type de fiction doit tenter de construire une situation historique en présentant un microcosme dans lequel le protagoniste-sujet et les autres personnages, représentent des personnages historiques emblématiques appartenant à la

² Chauvier, Stéphane, *Le sens du possible.*, Paris, Varin, 2010, p.125.

³ Lukács, Georg, *La Théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1989, p.58

référentialité historique et au contexte socio-historique. Pour Lukacs, les œuvres littéraires ne surgissent jamais du néant, elles sont au contraire toujours préparées, conditionnées par un certain contexte historico-culturel. Cette idée, développée par ce théoricien dans *Théorie du Roman* a révolutionné les perspectives littéraires traditionnelles.

Marcel Proust soutient que « *L'homme qui fait des vers et qui cause dans un salon n'est pas la même personne* »⁴. Il veut que la critique d'un roman s'éloigne de la biographie et du vécu de l'auteur, et ne se fonde que sur l'intention poétique de l'auteur. Il est vrai que Lanson, les formalistes russes et les linguistes succèdent à Proust dans sa voie en critiquant Sainte-Beuve et Zola qui « *donnent à la critique un statut social* ». Les théoriciens de la critique dite « *traditionnelle* » ont la volonté de rationaliser ce qui relevait jusqu'alors du jugement esthétique et affectif. Claude Bremond développe dans sa communication « *Le message narratif* » qu'il serait impossible d'étudier le texte littéraire comme entité indépendante et isolée du monde « *Après les ethnologues et les linguistes, le tour des sociologues semble venu : prenant note de la faillite des méthodes d'analyse de contenu traditionnelles —faillite due à l'incapacité d'isoler les éléments constitutants des messages et de faire autre chose qu'additionner sans fin des résidus non signifiants* »⁵ La littérature, dans ce sens devient un transmetteur de culture et d'histoire sociale, L'auteur du roman serait un plénipotentiaire de son histoire, de l'histoire collective et de la société. Nous renvoyons ici à l'intervention de Jean Verrier « *Enseigner la littérature n'est plus tant alors transmettre un savoir sur les textes (vie des auteurs, écoles littéraires, citations...) qu'entraîner à la maîtrise des effets de sens d'un texte sur un individu appartenant à une culture donnée* »⁶ Cela veut dire que le texte littéraire est à la fois transmetteur de culture et porteur d'histoire. Le terme « *Histoire* », selon les définitions des dictionnaires, est l'ensemble des événements vrais qui se sont passés dans une société et leur étude, comme elle peut s'élargir pour être l'ensemble de connaissances relatives à la vie et à l'évolution de l'humanité : « *L'Histoire met en intrigue des événements vrais qui ont l'homme pour acteur* »⁷. Dans notre travail, nous nous intéressons à l'écriture de l'histoire par le romancier,

⁴ <http://www.lecture-ecriture.com/7891-Contre-Sainte-Beuve-Marcel-Proust> consulté le 30.10.2015 à 11h56

⁵ Bremond, Claude, *Message narratif*, <http://www.persee.fr>, communication 4, 1964. pp. 4-32, consulté le 30.10.2015 à 13h16

⁶ Verrier, Jean, *Parcours de Lecture*, Paris, Bertrand-Lacoste, 1988, p. 75.

⁷ Veyne, Paul, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Éd. du Seuil, 1996, p. 15.

comment la littérature instrumentalise-t-elle l'Histoire dans une fiction ? Quel est le rapport entre la violence dans la fiction et la violence dans le réel? Nous allons essayer de répondre à ces questions en interrogeant respectivement les romans de quatre écrivaines algériennes : « *Les Enfants du nouveau monde* »⁸ d' Assia Djébar, « *Le Ciel de porphyre* »⁹ de Aïcha Lemsine, « *Puisque mon cœur est mort* »¹⁰ de Maïssa Bey, « *Visa pour la haine* »¹¹ de Nassira Belloula.

Nous explorerons l'éventualité d'un travail de l'écrivain sur l'Histoire qui s'apparente à celui de l'historien, ne serait-ce que pour ranimer un passé lointain ou proche, pour évoquer la double tragédie de l'Algérie : la guerre de libération et la décennie noire. La perspective de notre recherche, qui met en exergue l'écriture romanesque féminine de la violence, sera de savoir s'il s'agit d'une littérature qui réécrit l'histoire ou c'est une fiction qui fait de l'Histoire l'un de ses matériaux scripturaux. Selon Hadj Miliანი, « *le prétexte de l'Histoire contemporaine de l'Algérie a servi de matériau pour les écrivains pour tenter de configurer des figures littéraires fortes, des héros probants qui permettent de rendre compte à la fois d'archétypes sociaux et de produire de véritables mythes littéraires (...)*chez les écrivains fondateurs de la littérature algérienne d'expression française, l'Histoire postulée est avant tout sociale et politique »¹². Dans le roman de Assia Djébar et de Aïcha Lemsine, nous rencontrons une écriture de l'Histoire de l'Algérie coloniale, toutes les deux ont reproduit à travers de multiples situations le contexte social étroitement lié au contexte politique et historique de cette période, elles ont composé des situations et des personnages révélateurs d'une violence extrême, à plusieurs niveaux et sous de différents caps, ce contexte sociopolitique et historique est un facteur en commun chez les auteurs algériens traitant de la guerre de libération. De ce fait, la littérature de la guerre d'indépendance a pour perspective de dire ce que le texte de l'Histoire n'as pas dit ou ne peut dire, elle aborde la guerre sous différents angles. Le passé de la colonisation, le vécu de la population colonisée, les circonstances du fondement de la Révolution et la société pendant et après la guerre de libération, tous ces points, qui semblent être des éléments déjà racontés par l'Histoire, devront être explorés par un auteur qui va apporter une lecture à l'Histoire de l'Algérie. A. Djébar

⁸Djébar, Assia, *Les Enfants du nouveau monde*, Paris, Julliard, 1962

⁹Lemsine, Aïcha, *Le Ciel de porphyre*, Paris, Jean-Claude Simon, 1978

¹⁰Bey, Maïssa, *Puisque mon cœur est mort*, Alger, Barzakh, 2010

¹¹Belloula, Nassira, *Visa pour La haine*, Alger, Alpha, 2008

¹²Miliani, Hadj, *Ecrire, raconter l'histoire : un questionnaire complexe*, Résolang, Spécial 50^{ème} anniversaire de l'indépendance, 2012. p. 05

affirme que l'écriture est un moyen pour redire l'histoire : « *Dirais-je aujourd'hui que pour moi, écrire-écrire de la seule écriture qui me pousse, et m'habite, et me commande, écrire en français mais pour inscrire tout de même voix des aïeules et vérités inversées, renversées, dans leurs jeux d'ombre et de réalité, ce serait cela, écrire en francophonie* »¹³, Ainsi, Djébar et Lemsine, dans leurs romans sur la guerre d'Algérie, manient leur plume pour représenter leur société, faire entendre leur voix et manifester et dire l'indicible, le romanesque est ainsi au service du réel ; un réel vu et conçu par des romancières femmes qui conceptualisent l'histoire à travers le temps et l'espace, elles ne créent pas l'histoire, elles la récréent.

Dans un autre contexte historique, celui du déferlement du terrorisme dans la décennie 1990, de Nassira Belloula et de Maïssa Bey poursuivent la même tâche dans leurs productions littéraires respectives : écrire et témoigner des années poignantes de l'Histoire de l'Algérie, une seconde tragédie liée à l'émergence de forces liées à l'intégrisme islamiste voulant imposer un projet de société d'essence religieuse et théocratique. Leur radication est à l'origine d'un conflit fratricide sanglant pendant plus de dix années.

Par conséquent, l'écriture de l'Histoire ne va pas se fixer sur l'Histoire coloniale. Elle commence par un pays qui ignore les conséquences de son combat dans le roman de Djébar, et d'un pays, qui, selon Lemsine, a eu gain de cause et se libère du joug du colonialisme, pour arriver à la récurrence de la violence et des événements guerriers et barbares dans une Algérie, selon Bey et Belloula, qui semble perdre les exploits d'une guerre récemment moissonnés.

Ainsi, pour l'écrivain algérien, femme ou homme, témoigner de l'Histoire de son pays, n'est pas un choix, mais un devoir de mémoire contre l'oubli, l'amnésie du passé. L'écrivain est le seul qui puisse écrire librement, à partir des discours les plus simples, les plus explicites, aux discours les plus complexes, les plus implicites ; il est le témoin de son temps, il porte la responsabilité de produire une réécriture de l'Histoire. Cette écriture tente de faire preuve d'un réalisme qui présente une autre forme du savoir, différente de ce que racontent les sciences naturelles ou l'histoire, contraintes de reprendre les données des archives et preuves empiriques. Le roman historique est capable de représenter la vie humaine hors de portée de la connaissance empirique et

¹³Djébar, Assia, « *Pour quelle vérité...* » Le Magazine littéraire ; N451, Mars 2006, p.44

d'un savoir tangible, ce que note Barthes dans de la Leçon inaugurale au Collège de France: « *le savoir qu'elle mobilise n'est jamais entier ni dernier ; la littérature ne dit pas qu'elle sait quelque chose, mais qu'elle sait de quelque chose ; ou mieux : qu'elle en sait quelque chose - qu'elle en sait long sur les hommes* »¹⁴.

Les auteurs des années 90 ont une responsabilité devant le lecteur, non seulement de témoigner de la violence et de la barbarie de ces années, mais de servir une continuité historique et de remplir les blancs laissés par un discours officiel discontinu. Les écrivaines expliquent les raisons de l'extrémisme islamique, ses origines et son impact sur la société algérienne des années 90. Belloula et Bey, à travers leur récit, décrivent comment l'Algérie d'un pays, en pleine mutation, qui devrait jouir de son indépendance et des exploits de ses martyrs, est, à nouveau, sous l'emprise de l'intégrisme religieux belliqueux et agressif, et au bout de moins de trente ans de la guerre de libération. Le rebondissement de la violence a suscité l'attention de plusieurs écrivains, historiens et journalistes algériens, dont Anouar Benmalek qui se demande : « *quand est-ce que mon pays, l'Algérie, de solidarité qu'il était, de rétif à l'humiliation parce que si longtemps humiliés...comment ce pays que je croyais connaître est-il devenu le lieu où les massacres ont pu être commis ?* »¹⁵

La problématique autour de laquelle se construit et progresse notre recherche est d'emblée mise en exergue dans l'intitulé du travail : « Variations des modalités scripturaires de la violence dans l'écriture romanesque féminine ». Dans les différentes parties et chapitres notre réflexion et nos analyses porteront conjointement sur deux dimensions cognitives : les modalités d'écriture de la violence et l'écriture féminine, le regard féminin.

Si nous choisissons la perspective féminine de l'écriture de la violence, c'est que nous sommes surpris par le nombre impressionnant d'écrivains hommes-Algériens par rapport à celui des femmes qui ont écrit des ouvrages sur la violence. Nous avons préféré entreprendre un travail qui engloberait quatre écrivaines, car nous sommes motivée d'un désir réel et constant de lever le voile sur l'écriture féminine algérienne, l'étudier sous plusieurs angles, il est question de variations d'un regard sur cette écriture. Que dire d'autre sur ce choix ? Il a été dicté et motivé par notre désir

¹⁴ <http://levertparadisdesamoursefantines>

¹⁵ Benmalak, Anouar, *Chronique de l'Algérie amère*, Alger, casbah, 2011, p.13

d’embrasser plusieurs fictions, plusieurs discours littéraires sur l’écriture de la violence au niveau de deux périodes historiques différentes : celle de la guerre de libération nationale et celle de la décennie 90 qui voit le déferlement de la violence terroriste. Pour aborder cette problématique de l’écriture des violences de l’Histoire nous optons donc pour le corpus suivant : Pour les romans sur la guerre d’Algérie, le roman d’Assia Djebar, *Les Enfants du Nouveau monde* rapporte une journée du vécu algérien en pleine guerre de libération. Il est rédigé en 1960, le « nouveau monde » décrit par Djebar, est la prise de conscience d’un peuple, femmes, hommes et enfants de la fatalité de la révolution pour décoloniser le pays afin de vivre dignement. Le second roman est « *Le Ciel de porphyre* » de Aicha Lemsine, un roman qui raconte l’histoire d’un jeune combattant, depuis l’enfance jusqu’après l’indépendance est rédigé en 1978. Pour la décennie noire, notre choix s’est fixé sur le roman de Nassira Belloula, *Visa pour la haine*, (2008) ; il met sur scène l’expansion idéologique fulgurante de l’intégrisme religieux à partir d’une famille échantillon dans un quartier populaire d’Alger. L’auteure lève le voile sur l’origine de cette nouvelle idéologie, les facteurs de sa propagation et leurs retombées sur la vie individuelle et collective. Le dernier roman est celui de Maïssa Bey « *Puisque mon cœur est mort* », publié en 2010, met en exergue, à travers l’héroïne du récit, l’horreur de l’assassinat d’un fils par les mains d’un terroriste et la douleur indicible d’une mère écorchée à vif. Dans ce roman, Bey interroge l’Histoire sur le devenir de l’Algérie et remet en question la loi de la réconciliation nationale pour revenir à un état de paix et de stabilité dans le pays. Nous avons constaté à la lecture du corpus que deux types de violences sont explicites dans l’itinéraire des personnages, la violence et la torture dans guerre de libération nationale et la violence dans la période du terrorisme. Notre objectif primaire est de cerner la référentialité historique dans l’écriture des deux tragédies, ensuite nous désirons démontrer comment s’inscrit la violence dans chaque corpus : comment ces romancières enregistrent-elles l’Histoire dans leurs récits ? et quel langage adoptent-elles pour le dire, à travers quelles variations scripturaires ponctuent-elles le discours sur la violence ?

Suite à cette problématique de l’écriture littéraire, romanesque de la violence ancrée dans la référentialité historique algérienne, nous proposons ce questionnement de recherche :

- où se situe la référentialité historique dans le contexte littéraire de la violence ?
- Quelles stratégies d’écriture pour restituer l’Histoire ?

- Quels sont les procédés d'écriture narratologique qui inscrivent la violence dans les fictions ? (Parcours des personnages-héros, typologie des personnages, éléments spatio-temporels). Quelle en est l'énonciation et pour quelle intention discursive ? Quel impact alors sur le genre ? Comment se manifeste-il ?

-Quelle place est accordée au lecteur au plan de sa lecture et sa réception ? Comment est-il mis en texte ? Qu'en est-il de l'esthétique de la violence choisie pour intercepter son intérêt ?

Aussi, pourrions-nous émettre deux hypothèses de travail qui conduiront notre réflexion, nos analyses et notre méthodologie :

1. L'interrogation de l'Histoire par les écrivaines à travers le choix précis de deux périodes tragiques et violentes, la guerre d'indépendance de 1954 et la période du terrorisme des années 90 : il s'agit d'une énonciation responsable d'un témoignage des auteures dans la variabilité des formes et procédés littéraires. Les femmes s'emparent de la plume pour faire de la référentialité un moyen d'authentifier leur écriture dans le champ littéraire algérien.
2. L'interpellation par les écrivaines de la conscience du lecteur face à ces tragédies de l'Histoire. Un appel au déchiffrement du/des sens quête (s) par les auteures dans une esthétique romanesque du fragment.

Finalement, les écrivaines mobilisent dans leur écriture trois actions de parole, trois actes de langage pour lire et dire la référentialité historique : interroger, témoigner et interpellier. Nous essaierons de démontrer ce projet d'écriture des auteures dans une thèse que nous organiserons en trois parties au plan méthodologique :

Dans la première partie qui s'intitule : « La confluence entre l'Histoire et la fiction », nous allons nous intéresser au contexte de construction du sens, c'est-à-dire aux événements environnants la production romanesque, d'une période à une autre. Djébar a rédigé son roman au milieu de la guerre, elle décrit une société en pleine mutation, Lemsine se veut chroniqueuse de la guerre d'Algérie, elle embrasse l'époque postcoloniale. Pour la seconde période, écrit une chronique de la tragédie des années 90, elle part d'une description de la société d'avant le déclenchement des faits et remonte

jusqu'après l'amnistie nationale. Bey, tout en étayant le malheur des familles des victimes du terrorisme, remet en question la loi de la réconciliation. Or, notre perspective, à étudier le contexte historique et social, est menée par un besoin vif de prospector la valeur historique du corpus dans le sillage de l'écriture de ce genre de texte dans le champ littéraire algérien ; il est donc question d'interroger les textes par rapport à la référentialité historique dans le contexte de la fiction.

Dans la seconde partie intitulée « Les variations scripturaires de la violence », notre attention sera portée sur le thème de la violence et notamment l'analyse de champs lexicaux et leur valeur sémantique en rapport avec l'intégration au plan de l'énonciation d'un discours évaluatif et affectif. Nous nous intéresserons donc aux variations lexicosémantiques de la violence durant les périodes concernées. Nous tenterons de dégager les prototypes du discours de la violence qui oscillent et changent d'un état de la société à un autre (colonisateur vs colonisé, terroriste vs terrorisé) et d'une période à une autre (guerre de libération, décennie noire). Les prototypes du discours de la violence varient alors et épousent des formes différentes que nous désignerons ainsi : Violence intra-communautaire, violence extra-communautaire et violence singulière.

Dans le dernier chapitre de la seconde partie : « La violence et le parcours du personnage » nous exposerons l'évolution du parcours du personnage par rapport à la thématique de la violence ; nous partirons de la marginalisation, passant par le statut de l'Autrui qui joue un rôle clé dans la perspective identitaire des personnages. Nous allons interroger le corpus sur le rapport entre la violence et ces deux composantes : marginalisation et identité. Dans cette optique, nous tenterons de démontrer l'association indéniable de la marginalisation comme forme de violence et de l'apport de l'Autrui dans la quête de l'affirmation du soi dans le contexte de la haine de l'autre, la torture et la guerre. Pour plus de précision de la quête identitaire dans la fiction, nous interrogerons, les différents matériaux identitaires que sont religion, culture et Histoire. Enfin, nous embrasserons l'évolution discursive des personnages qui fluctuent selon leur statut : colonisateur, colonisé, chef suprême, islamiste, anti-islamiste.

La troisième partie intitulée « L'écriture /lecture de la violence : de la poétique au palimpseste » sera consacrée à la poétique de la violence. Le premier chapitre de cette partie « une sémantique du non-dit », aborde la thématique du non-dit, de l'implicite et de la symbolique. Partant du principe que l'écriture de la violence est avant tout un texte

littéraire, un travail artistique et stratégique sur le langage ; nous espérons approcher notre corpus sous angle d'un rapport auteur/texte/lecteur faisant ressortir tous les discours sous-jacents qui lui sont adressés sollicitant sa lecture et sa contribution dans la manifestation du sens à travers la poétique du non-dit et du palimpseste de la violence ; de ce fait, nous explorerons les titres des œuvres, l'onomastique, la symbolique des éléments de la nature et du cosmos.

Ce chapitre sera suivi par un second, « l'intertexte et les subterfuges de la signification », une étude de l'intertextualité dans le corpus, un procédé indéniablement présent dans l'écriture du corpus et dont les objectifs sont sensiblement identiques : une exhortation au lecteur pour déceler des sens quêtés par les écrivaines sur les horreurs de toute forme de violence. Nous allons identifier les différents intertextes, dans les quatre romans, qui se résument en cinq titres : la mise en texte de l'Histoire et de la culture, le discours religieux, l'insertion de fragments littéraires, la renarrativisation du mythe et du conte merveilleux, l'inscription de l'oralité dans le contexte de la violence.

Afin d'élaborer notre démonstration, nous avons jugé judicieux d'avoir recouru principalement à trois approches qui pourront cerner l'ensemble des axes de recherche esquissés dans notre plan :

Les quatre romans sont, intrinsèquement, des récits révélateurs de sens, de culture, d'identité et d'Histoire, ils sont à la fois distincts et similaires, pour rendre compte de leur variations scripturaires, une approche historique et sociocritique est, en premier lieu, appliquée, cette étude permettra d'interroger le cadre historique et social dans lequel évolue l'écriture de la violence.

En second lieu, une approche thématique nous permettra de mettre en lumière le discours évaluatif de la violence dans le corpus, et les variations du lexique de la violence d'un roman à un autre et d'une situation à une autre. Grâce à cette approche, les différents thèmes qui émanent de notre corpus d'étude seront analysés, dans le but d'aborder les thématiques dominantes dans l'écriture de la violence et ses variations.

En troisième lieu, nous partons du fait que mettre la linguistique en relation avec le texte littéraire, ne pourrait qu'être enrichissant pour notre recherche, c'est pour cette raison qu'une approche discursive est convoquée, pour étudier le discours et l'énonciation de la violence, ainsi que les stratégies d'écriture dans chaque roman.

Une approche sémiotique est aussi convoquée, il est question de s'attarder sur les conditions de production du sens dans la différence, en identifiant les composantes stylistiques et symboliques. Cette procédure analytique ouvre les voies sur la psychologie du personnage, l'intertextualité et le matérialisme historique des œuvres, de même que l'onomastique, un élément essentiel dans la compréhension des personnages. Elle interpelle le lecteur invité à coopérer pour établir le sens ou les sens souhaités par l'auteur.

Notre démarche s'appuiera sur une analyse qui se déroulera dans la chronologie de la publication des quatre romans ; nous confronterons les résultats obtenus dans des synthèses partielles pour mettre en évidence les rapprochements possibles et les spécificités par moment révélés par stratégies scripturaires de la violence telles qu'elles sont déployées par leurs auteures à travers chaque axe abordé. Notre démarche sera donc linéaire.

Les résumés du corpus

En guise d'abréviation, nous proposons un code pour chaque roman, ce qui nous permettra d'éviter les répétitions et les confusions dans le corps de la thèse :

Les Enfants du nouveau monde : LEDNM

Le Ciel de porphyre :LCDP

Visa pour la haine : VPH

Puisque mon cœur est mort : PMCEM

1. *Les Enfants du nouveau monde*, Assia Djebar, Paris, Julliard, 1962

Pour résumer un récit, il faut qu'il y ait un personnage principal, autour duquel tourne l'histoire, cependant dans ce roman tous les personnages sont à titre égale « héros-collectif ». L'histoire se passe dans une ville proche de la capitale, réputée pour ses roses. Dans le même jour, trois indigènes sont morts, dont deux membres de l'organisation armée : Bachir le jeune brillant étudiant qui abandonne son rêve de poursuivre des études en mathématique, pour parcourir un rêve plus noble ; la liberté. Saidi, injustement incarcéré avant la guerre de libération, perd son commerce et sa maison juste parce qu'indigène, il prend conscience que justice doit être faite dans son

pays, alors il s'engage dans les opérations armées. Par contre, Touma, la jeune fille, assassinée par son frère pour venger l'honneur de la famille, est une indicatrice au service du système colonial. Le jeu du hasard fait qu'elle soit exterminée par Tawfiq le même jour où les policiers ont tué l'homme qu'elle a dénoncé ; Saidi. Lila, une jeune femme émancipée et instruite, qui tout comme Bachir, issue d'une famille de petite bourgeoisie, n'as jamais goûté à l'injustice et la misère. Le père, étant un homme lettré, la soutient pour faire des études poussées. Le mari de Lila, Ali est un jeune étudiant en médecine, il rejoint le maquis pour assister les malades et les blessés au maquis. Ce personnage erre dans son monde et refuse l'engagement de son mari. Vers la fin du récit, elle prend conscience de son erreur, soupçonnée de collaboration avec Bechir dans l'incendie de la ferme, elle est incarcérée, humiliée et torturée , Lila découvre, l'injustice, c'est ainsi qu'elle prend conscience que lutter contre le colonisateur est un besoin vital et de première nécessité.

Hakim, policier indigène, qui avant les massacres du 8 mai 1945, mène une vie sereine. Une fois la guerre de libération déclenchée, il est marginalisé et ignoré par ses compatriotes. Ce personnage est déchiré entre son métier d'inspecteur et son contrat moral avec les membres de sa société. Son dévouement à la France est mis à l'épreuve par un commissaire sanguinaire, il finit par faire preuve de droiture professionnelle ; il tue Saidi.

Chérifa, une jeune femme renommée pour sa beauté, est le modèle d'une auto-émancipation, mariée le 8 mai 1945, cette coïncidence ne semble pas aléatoire. Depuis ce jour-là et jusqu'à son divorce, une voix, en elle, refuse son mari, il est un étranger, trois ans de mariage ne lui ont pas suffi pour être familiarisée avec lui. Un jour, en plein midi, elle se libère de son enfermement et dit non à l'assujettissement féminin. Cherifa se remarie avec un menuisier qui contribue secrètement à des opérations armées. Il passe ses nuits à lui raconter les principes et les objectifs de la Révolution, et lui décrire minutieusement les événements du 8 mai 1945, de son emprisonnement et de sa maturité précoce grâce aux « frères » instruits, Chérifa est impliquée inconsciemment. Un jour, et pour protéger son mari d'un éventuel danger, elle traverse seule le centre-ville ; un scandale sans précédent. Elle erre dans une rue qu'elle découvre pour la première fois, elle est prise pour une prostituée, mais encouragée par une violence farouche, par un besoin vital de prendre en main, cette fois-ci, le sort de son mari, celui qu'elle aime tant. Elle l'avertit, il regagne le maquis.

2. *Le Ciel de porphyre*, Aicha Lemsine Paris, Jean-Claude Simon, 1978

Le roman est un récit polyphonique, la narration est prise en charge par la voix d'un narrateur omniscient qui alterne et complète le journal de jeunesse du personnage principal. L'histoire se passe en Algérie coloniale, Ali est issu d'une famille indigène qui vit modestement dans une Dachra, il est le fils unique d'un père SNP, né à Ouargla et d'une fille-mère de Dachra. Dans son journal intime, reçu comme cadeau pour son anniversaire de la part de son ami Alain, Ali inscrit tous les événements importants de sa vie, il retrace son quotidien, sa famille, ses amis, la société dans laquelle il évolue, il dépeint ses moments de bonheur et de chagrin. Le narrateur, quant à lui, alterne le journal intime du personnage, pour apporter des informations externes aux souvenirs et réflexions d'Ali. A l'âge de treize ans, Ali, le meilleur élève de sa classe, l'injustice scolaire fait qu'il redouble l'année, en parallèle, son ami Alain a trouvé sa place au lycée par rapport à l'origine de son père. Alain a joué un grand rôle dans l'instruction d'Ali, qui lui passe à chaque vacances les cours et les livres nécessaires pour assouvir son besoin vital de lire et de découvrir.

A l'âge de ses seize ans, la guerre de libération se déclenche, au bonheur du père d'Ali qui rêve du jour où le peuple algérien ait connaissance de son histoire et de son identité, il soutient secrètement les militants, et est abattu un jour par les soldats français. Dans ce temps, Ali poursuit des études à contre cœur au collège d'enseignement technique, lui qui rêve d'aller au lycée et de devenir un journaliste pour dire la vérité, combattre le mensonge et la falsification sous toutes ses formes. Pour subvenir aux besoins de sa famille, il quitte le collège et travaille comme ouvrier-électricien aux chemins de fer du village. Après deux mois, il va battre le contremaître à la suite d'insultes discriminatoires à son égard, Ali se retrouve en prison. Toutes les injustices subies par le personnage le conduisent à adhérer dans les rangs de la résistance. Après un long parcours dans la lutte contre le colonisateur, Ali à la fin de l'histoire éprouve une grande déception en voyant que les rêves de liberté sans limites, de respect de l'humanité ne sont, en réalité, que des rêves éphémères, des illusions, voire des fantasmes.

3. *Visa pour la haine*, Nassira Belloula, Alger, Alpha, 2008

Un récit qui trace le parcours de Nouné, une jeune lycéenne, vivant à Bab El-Oued pendant la tragédie nationale des années 90. Avant les événements sanglants, la vie de Nouné est celle d'une jeune fille ordinaire, issue d'une famille algérienne modeste. Nouné aime la musique, la danse, et est passionnée par la lecture. La famille de Nouné se compose de ses parents, ses deux sœurs et ses quatre frères. Son père est un simple fonctionnaire, qui sombre dans l'alcoolisme, sa mère Doudja est une femme battue, muette et soumise. Trois des enfants de cette famille sont des délinquants. Le frère cadet, renvoyé de l'école, devient un vendeur à la sauvette. Les deux sœurs de Nouné, rejetées par la société et par leur père parce qu'célibataires. Malgré tous les problèmes que rencontre cette famille, la misère, la pauvreté, la délinquance, leur vie est plus au moins paisible.

Un jour, tout bascule dans la vie de Nouné, la propagande du terrorisme pénètre leur maison, et ses frères, cambrioleurs et repris de justice, se métamorphosent en musulmans radicalisés. Ils convertissent leurs sœurs célibataires à l'idéologie islamiste, les endoctrinent. La sœur aînée épouse un émir revenant de l'Afghanistan et quitte la maison pour vivre dans un camp de terroristes dans la banlieue algéroise, les frères de Nouné, même celui qui est instruit, sont tous impliqués dans des actes terroristes contre les habitants de leur quartier.

Nouné, quant à elle, semble nager contre le courant, au départ elle est très agressive et réticente vis-à-vis des nouvelles mutations de ses frères, ce qui lui vaut une lapidation par le cadet qui veut la sommer à mettre le voile. Son refus de soumission au nouvel ordre la fait rejeter par sa propre famille, elle est vouée à la solitude et la confusion. La mort de la sœur aînée, violée et humiliée, laissant derrière elle un nouveau-né, qu'elle confie à Nouné, elle-même violée par les terroristes, la stigmatise à jamais. Son viol, la mort de ses deux sœurs, son emprisonnement pour acte de terrorisme- quoique innocente et victime- préparent son chemin vers le terrorisme.

Sous l'emprise de la haine et de la violence, Nouné devient une vraie terroriste, mais cette fois-ci avec son propre choix. Après de multiples voyages dans des villes qui sont le berceau du terrorisme international, Téhéran, Kandahar, Karachi et Felloudja, elle décide de prendre sa revanche, et d'accomplir la première mission qui lui est destinée, Nouné veut venger les vies des innocents, les cadavres de sa famille, la folie de sa mère et le nouveau-né mort entre ses bras en Irak. Cette mission accomplie à New York

mettrait fin à sa vie, à ses supplices, elle qui ne rêvait que d'un petit coin de bonheur dans ce monde, là où elle pourrait lire la littérature, étudier à l'université et écouter la musique.

4. *Puisque mon cœur est mort*, Maïssa Bey, Alger, Barzakh, 2010

L'œuvre est un roman épistolaire qui raconte la tragédie d'une enseignante de langue anglaise à l'université d'Alger. Aïda, une mère célibataire qui a lutté contre les convenances de la société algérienne pour arracher sa liberté de l'emprise masculine, mène une vie sereine et différente des autres dans un village se dressant au bord de la mer. L'éducation qu'elle offre à son fils Nadir, s'articule autour de la connaissance du monde et des bienséances sans pour autant qu'elle soit truffée de tabous et de frustration, il a sa marge de liberté, le choix de ses études, de ses amis et de ses goûts. Le seul outrage qu'elle peut avoir, c'est l'indiscrétion de la société qui surveille le cours de sa vie de par son statut de femme divorcée. Aïda, consciente de ce contrôle inapproprié, fait de son mieux pour se montrer respectueuse tout en mesurant ses paroles, ses gestes, son emploi du temps pour échapper à toute suspicion. Or, depuis l'assassinat de son fils dans des conditions tragiques et ténébreuses, sa vie est bouleversée. Au prime abord, le choc est plus fort qu'elle ne puisse le concevoir, elle a l'air de sombrer dans la folie, et pour ne pas être engloutie par les abîmes de la déraison, elle écrit à son fils des lettres qui devient un interlocuteur imaginaire. Elle est convaincue qu'il est parti sans retour, mais son âme l'accompagne, la lit, trace avec elle les lignes de ses épîtres dans lesquelles elle lui décrit ses doutes, la recherche de la vérité sur sa mort. Aïda finit par comprendre que le seul responsable de la mort fortuite de son fils, ne pourrait être qu'elle. Elle se culpabilise, une femme non voilée qui polémique avec ses étudiants sur la religion, en public et sans peur, elle pense qu'on a égorgé Nadir pour la châtier. Elle se culpabilise aussi pour ne pas avoir senti l'odeur de la mort. Depuis qu'elle a vu la photo de l'assassin, elle décide de se venger, elle fait des recherches sur lui, et semble être propulsée par le destin. Elle finit par se procurer une arme sous prétexte de se défendre d'une éventuelle attaque terroriste. Aïda qui est née du sacrifice de son fils, se défait de toutes les convenances, de son statut de femme divorcée, de sa peur de la société, une peur qui lui paraît maintenant insignifiante et

dérisoire. Paradoxalement, son comportement est excusé, la mort d'un enfant à la fleur d'âge la protège du regard de la société. Vers la fin du récit, Aida envisage de se suicider pour ainsi rejoindre son fils mais après l'accomplissement de son projet de vengeance : tuer d'abord son assassin. Le suicide est l'unique remède à ses tourments.

PREMIERE PARTIE

La confluence de la fiction et de l'Histoire : dire la violence

L'Algérie est un pays vaste et riche, compte tenu de sa situation géographique stratégique ; de multiples peuples et civilisations ont défilé sur cette terre ; cette diversité historique, n'a pas donné naissance à une littérature ancienne. Les premiers habitants du pays ont consacré leur création aux fresques et aux gravures comme mode artistique pour s'exprimer, selon F. Bendjelid : « Depuis les temps les plus reculés, les habitants premiers d'Algérie, les Amazigh, ont donné libre cours à leur imaginaire à travers les gravures rupestres et des dessins qui traduisent concrètement leur vie dans leurs espaces et leur façon toute artistique d'appréhender et de se positionner dans le monde »¹⁶ Les quatre pionniers de la littérature algérienne autochtone sous la colonisation, Mohamed Dib, Kateb Yacine, Malek Haddad, Mouloud Feraoun et Mouloud Mammeri ont ouvert la voie à d'autres auteurs d'expression arabe, française ou berbère. Ce qu'il y a de commun chez ces écrivains c'est la diversité culturelle, un mixage entre les civilisations et l'imaginaire qui les accompagne, en plus d'une quête identitaire. Grâce à tous ces ingrédients, toutes ces

¹⁶ Bendjelid, Fouzia, *Le roman algérien de langue française*, Alger, Chihab, 2012, p07

dimensions, l'auteur algérien, témoin et responsable devant le temps et son peuple, prend sa plume dans le but de dessiner un visage concret de l'identité algérienne longtemps sacrifiée et méprisée par les conquérants. Il s'agit d'une littérature, au départ d'affirmation de soi, qui conduit par la suite à la littérature de combat. A l'époque contemporaine, le champ littéraire algérien a pris de l'extension par l'avènement de nouvelles écritures ; dans leur poétique, les écrivains actuels tentent de répondre dans leurs fictions aux préoccupations des temps modernes. La littérature reste donc tributaire de l'Histoire. _La scène littéraire algérienne est au départ investie par les hommes. Cependant, quelques pionnières à se faire publier . Elles sont peu nombreuses. Il faudrait évoquer Fadhma Ait Mansour-Amrouche (*Histoire de la ma vie*, titre posthume, 1968) Taos mrouche, *Jacinthe noire*, 1947, Djamila Debeche (*Leïla, jeune fille d'Algérie*, 1947). Ces romans sont une quête de soi et des récits autobiographiques, A. Djébar perce avec un premier roman, *la Soif* (1957). Certaines arrivent à écrire à publier avec beaucoup d'hésitation et la crainte d'être contestées comme Aïcha Lemsine qui nous confie : « Depuis des années mes manuscrit dormaient dans mes tiroirs. Par pudeur ou timidité, je n'oserais pas les « exposer » et risquer d'essuyer un refus « castrateur » »¹⁷. Si certaines écrivaines sont réticentes devant leur projet de publication, ou même leur projet d'écriture-même, les nouvelles générations qui suivent n'hésitent guère à envahir le champ littéraire algérien et e d'imposer leur production ; cet afflux de la production romanesque sans précédent, et notamment pendant les années 90, attire l'attention d'un nombre croissant de critiques de la littérature francophone dont Charles Bonn qui s'interroge sur cette abondance de la plume féminine :

« A l'exception des romans d'Assia Djébar, la littérature algérienne a longtemps été une production d'homme [...] Inversement, depuis les années 80, et particulièrement depuis que l'Algérie est devenue cet espace sanglant dont elles sont souvent les tragiques victimes, les femmes semblent prendre la parole beaucoup plus que les hommes [...] Si une rapide interrogation de notre banque de données Limag permet de dégager un ensemble de 535 œuvres de langue française écrites par les femmes au Maghreb depuis 1936, elle montre aussi que ces

¹⁷ Sid Larbi-Attouche, Kheira, *Paroles de Femmes*, Alger, ENAG, 2001, p19

535 livres, 470 ont été publiés depuis 1980, soit l'écrasante majorité. Plus : 208 l'ont été depuis 1990 »¹⁸

Cette partie de notre recherche progresse autour de trois chapitres dans lesquels nous tentons de mettre en corrélation dans notre corpus, à travers les quatre romans de quatre écrivaines, deux périodes différentes de l'Histoire d'Algérie contemporaine : La guerre de libération nationale et la décennie noire du terrorisme. Notre but est d'analyser les réécritures ou la renarrativisation de la violence dans les fictions, tenter d'établir les rapports entre le texte de l'Histoire et les histoires romanesques. Dans un premier temps, il est question de retracer le travail de l'historien pour mettre la lumière sur les conditions socio-historiques, politiques, culturelles du contexte des deux tragédies nationales. Dans un second temps, nous allons nous appuyer sur une approche socio-historique pour explorer le contexte social de la production du sens de la violence dans les quatre romans. Enfin, dans un troisième temps, nous serons appelée très logiquement à examiner les notions de temps et d'espace et leur inscription dans l'écriture romanesque, le réinvestissement et leur traitement au plan poétique par les différents imaginaires des quatre écrivaines. L'accent sera mis sur les formes de leurs variations d'un texte à un autre. Nous solliciterons l'approche sémiotique, narratologique, et discursive. Notre synthèse mettra l'accent sur les conclusions essentielles obtenues qui définissent l'intrusion de la référentialité historique dans la fiction confrontée à l'œuvre imaginaire, les spécificités de l'écriture de la violence ses procédés, ses mécanismes.

¹⁸ Bonn, Charles, *Le Roman francophone actuel en Algérie et aux Antilles*, Amsterdam, Rodopi, 1998, p11

Chapitre I

Référentialité historique : éléments d'Histoire

Pour rendre compte des conditions de la construction du sens et de la référentialité historique dans les romans du corpus, il nous semble judicieux et essentiel de mettre en exergue les conditions dans lesquelles les romans sont construits, du moment que la construction du sens demeure une composante majeure permettant de cerner de quelle écriture il s'agit : une écriture engagée qui fait du témoignage et de la dénonciation son objet, ou une écriture qui privilégie l'invention imaginaire, pour ainsi s'éloigner le plus que possible du réel. De toutes les dimensions du texte littéraire, la plus immédiate est la dimension fictionnelle, Et comme le rappelle Gérard Genette dans *Fiction et Diction* : « La fiction était aussi, pour Aristote, un critère définitoire de la littérature »¹⁹

Cependant dans notre travail, nous mettons l'action sur une écriture de deux événements sanglants de l'Histoire d'Algérie ; le premier concerne la guerre de libération nationale dans *Les Enfants du nouveau monde* d'A. Djébar et *Le ciel du Porphyre* d'A. Lemsine, le second concerne le conflit fratricide du terrorisme des années 90 dans *Visa pour la haine* de N. Belloula et *Puisque mon Cœur est mort de*

¹⁹ Genette, Gérard, *Fiction et diction*, Paris, Seuil, 2004, p52

Maïssa Bey. Cette production, à notre sens, ne peut pas échapper à la dimension fictionnelle de la littérature sans pour autant faire de l'Histoire un matériau narratif qui assure l'enchaînement de son discours.

Dans un premier moment, la littérature algérienne évolue dans un contexte particulier marqué par le colonialisme. Elle dénonce le système impérialiste non seulement français mais occidental dans son ensemble. Elle dévoile l'exploitation de l'indigène, sa réduction, par la force des armes, au silence et à l'obéissance, sa destitution de son statut d'être humain pour se voir ravalé à un simple outil économique au profit de son exploiteur. En conséquence, cette littérature ne peut être qu'un fort témoignage sur l'Histoire d'Algérie coloniale. Les auteurs veulent s'affirmer non pas face au seul colon, mais face à tout l'Occident négateur au moyen d'une mise en valeur de la civilisation arabo-islamique, tout en dévoilant l'injustice et l'atrocité du système coloniale dans leur production littéraire. Paradoxalement le seul moyen qui leur permet cette évasion et franchissement n'est rien autre que la langue de l'Autre et ses maisons d'édition :

Les premiers écrivains algériens qui choisissent le français le font souvent sous la contrainte : si l'on veut être publié, il faut passer non seulement par la langue de l'autre, mais aussi par ses maisons d'édition et ses critiques, concentrés, au-delà de la mer, dans un quartier de Paris. Ainsi se constitue comme une mutinerie dans la langue.²⁰

Dans un second moment, et dans une période aussi inquiétante et agitée de son histoire, la littérature algérienne des années 90 appelée « Littérature de l'urgence » est une écriture de témoignage beaucoup plus que littéraire, à travers laquelle les écrivains Algériens tentent d'actualiser leur production littéraire, pour répondre dans l'immédiat, dans l'urgence à la nouvelle situation sociopolitique et économique de leur pays. Les voix de ces auteurs ne sont pas uniquement de témoignages qui serviront et éclaireront les esprits des prochaines générations mais elles servent aussi à dessiner une nouvelle trajectoire pour la génération actuelle :

²⁰ Harchi, Kaoutar, *Je n'ai qu'une Langue, ce n'est pas la mienne*, Paris, Pauvert, 2016, p13

C'est dans un contexte difficile, nourri de violence, de haine, de tragique que la nouvelle écriture est née en entraînant une rupture avec l'écriture des années 80, puisqu'on assiste à une entreprise beaucoup plus immédiate du réel, où le témoignage (quelque soit sa forme, roman ou récit) prend le pas sur le fait littéraire.²¹

Les femmes, dans cette décennie de braise et de malheur, prennent le relais de l'écriture de la première génération avec un nombre de publications qui dépasse de loin les productions masculines. Les écrivaines femmes envahissent délibérément le champ littéraire pour se rebeller contre l'intégrisme religieux. Affolées par l'idée du retour au harem, elles font de leur plume une arme pour lutter contre l'intégrisme religieux des années 90 : « Ces années-là (1990-2000) sont marquées par un grand essor de l'écriture féminine, conscientes que les acquis peuvent être cédés, dans cet élan de soumission et de recul dans lesquelles veut les entraîner l'intégrisme religieux »²²

De ce fait, la littérature algérienne des années de guerre de libération et la littérature algérienne de la décennie noire, cette littérature de crise qui dépeint les événements de la violence est celle surtout du témoignage pour tout lecteur.

1. La société algérienne pendant la colonisation

Une société « est un état des êtres qui vivent en groupe organisé, ils sont unifiés par un réseau de relations, de traditions et d'institutions »²³. Cette définition ne s'applique pas à l'Algérie pour la bonne raison que c'est une société profondément divisée. Si depuis 1944, le statut du citoyen a été accordé à tous, les inégalités demeurent profondes. La société coloniale est constituée de deux communautés séparées ethniquement, culturellement, religieusement et linguistiquement, leur unique lien est la terre algérienne, un territoire où vivent séparément deux ethnies : Les français et les indigènes.

1.1. Barbares et Indigènes

²¹ Belloula, Nassira, *De la pensée vers le papier, Soixante ans d'écriture féminine algérienne*, Alger, ENAG, 2009, p69

²² Ibid.

²³ Dictionnaire Hachette, 2007, p692

Dès le début, le colonisateur s'est trouvé des prétextes et de crédibles excuses pour occuper des terres qui ne lui appartiennent pas, et dont il s'empare avec sa puissance militaire, d'après E. Renan (1887) :

La colonisation en grand est une nécessité politique tout à fait de premier ordre. Une nation qui ne colonise pas est irrévocablement vouée au socialisme. La conquête d'un pays de race inférieure par une race supérieure, qui s'y établit pour le gouverner, n'a rien de choquant.²⁴

La cause principale de la colonisation serait une obligation politique pour échapper à un système économique et préserver donc le Capitalisme Européen, d'une part. D'autre part, du moment où le colonisateur se pense supérieur, il s'approprie un droit légitime de coloniser les pays considérées comme moins civilisées et inférieurs, et dont les populations doivent être domptées par la force : « Les classes sociales de barbares et d'indigènes, si ne sera pas occupée ou laborieuse sont, au XIXe siècle, considérées comme des classes fort dangereuses sur le plan social et économique »²⁵. Par conséquent, l'Européen légitimise la colonisation et considère les autochtones comme étant des barbares, vagabonds, mendiants, inhumains. Ainsi sont-ils victimes d'une dégénérescence morale et physique, et leur sort est voisin au sort des Noirs africains ou des Indiens de l'Amérique.

Buret décrit les indigènes dans son livre couronné par l'Académie des Sciences Morales et politique : « Jetons un moment les yeux sur l'homme barbare ; il est pauvre, dénudé de tout ; mal abrité, mal vêtu, demandant sa subsistance aux chances hasardeuses de la chasse ou de la pêche, souvent aux périls d'un combat »²⁶. Ce regard dévalorisant et xénophobe n'est pas réservé alors à la classe non lettrée, même les écrivains et les historiens voient en l'autochtone une catégorie d'hommes déclassée et sans statut, une catégorie à exclure et à traiter avec force et autorité : « On ne peut étudier ce peuple barbare que les armes à la main. »²⁷, selon Tocqueville, qui représente l'esprit

²⁴ Olivier le Cour Grandmaison, *Coloniser exterminer*, Paris, Fayard, 2005, p 277

²⁵ Chevalier, *Classes laborieuses et classes dangereuses à Paris*, Paris, LGF, 1978, p78

²⁶ Buret, E., *De la misère des classes laborieuses en Angleterre et en France*, Paris, Paulin, 1840. P.113

²⁷ http://classiques.uqac.ca/classiques/De_tocqueville_alexis/de_la_colonie_algerie/rapport_sur_algerie/rapport_sur_algerie.html. Consulté le 15.04. 2014 à 18h04

discriminatoire à l'égard de l'indigène, le seul moyen pour le dominer est les armes, la violence.

Dès 1839, l'Algérie est officiellement française, après une lutte à la couleur du sang des innocents, qui sont victimes de la cupidité du colonisateur, et d'une complicité savamment tissée par des historiens, des politiciens, des hommes de droits, dont la finalité est de réduire l'autochtone à jamais au silence :

Nous avons massacré des gens porteurs de sauf-conduits, égorgé sur un soupçon des populations entières qui se sont ensuite trouvées innocentes ; nous avons mis en jugement des hommes réputés saints dans leur pays, des hommes vénérés parce qu'ils avaient assez de courage pour venir s'exposer à nos fureurs, afin d'intercéder en faveur de leurs malheureux compatriotes. Il s'est trouvé des juges pour les condamner et des hommes civilisés pour les faire exécuter...en un mot nous avons débordé en barbarie les barbares que nous venions civiliser »²⁸

Les tactiques de la terre brûlée et de la razzia sont appliquées systématiquement. La torture et la violence apparaissent comme le seul moyen pour dominer les barbares :

Voilà comme il faut faire la guerre aux Arabes » explique un officier français : « Tuer tous les hommes jusqu'à l'âge de quinze ans, prendre toutes les femmes et les enfants en charge des bâtiments, les envoyer aux îles Marquises ou ailleurs, en un mot, anéantir tout ce qui ne rampe pas à nos pieds comme des chiens. »²⁹

Massacres, incendies et brutalités sont le lot de cette guerre coloniale sans lois. Cependant, cet indigène dit sous-développé et barbare n'est rien autre qu'un être humain avec des qualités d'un patriote défendant sa terre et son patrimoine religieux et culturel avec persévérance et intelligence. Il irresponsable et voire dispensé de ce que pense le Français de son ethnie, de son apparence physique et vestimentaires, de ses comportements et de ses pratiques sociales et culturelle. Pour l'Algérien, la présence de la France sur sa terre est une violation du code de l'honneur, des principes humanitaires,

²⁸ Pellissier de Reynaud, *Annales algériennes*, Paris, Anselin, 1836, p354

²⁹ Branche, R., *La torture et l'armée pendant la guerre d'Algérie*, Paris, Gallimard, 2001, p26

et de la propriété du peuple. L'Emir Abdel Kader³⁰ écrit à Bugeaud dans les correspondances qui alimentent l'affrontement des deux camps :

Quand ton armée marchera en avant, nous nous retirerons, mais elle sera forcée de se retirer et nous reviendrons. Nous nous battons, quand nous le jugerons convenable ; tu sais que nous ne sommes pas des lâches. Quant à nous opposer aux forces que tu traînes derrière toi, ce serait folie. Mais nous les fatiguerons, nous les harcèlerons, nous les détruirons en détail, le climat fera le reste. La vague se soulève-t-elle quand l'oiseau l'effleure ? C'est l'image de votre passage en Afrique.³¹

Bien que les Français aient mis la main sur l'Algérie, la haine vis-à-vis de l'indigène, renforcée par un sentiment de malaise et de peur d'une seconde insurrection du peuple, continue durant toutes les années de l'occupation, fait que, les musulmans, et par méfiance de leur statut d'autochtone et du nombre croissant de leur population, sont totalement écartés et exclus des rôles de premier rang.

Outre la population musulmane, la société autochtone se compose de Juifs qui sont aussi humiliés et déclassés par le colonisateur mais pas autant que les Arabes. Grâce au décret Crémieux qui a émancipé le statut social des juifs d'Algérie ils peuvent occuper des postes administratifs, tâche qui est strictement interdite aux indigènes arabes, « Les fonctionnaires juifs, pratiquement les seuls cadres administratifs recrutés localement-les Européens d'Algérie sont colons ou exercent des professions libérales »³²

L'indigène barbare, subit toutes sortes de torture et d'humiliation, d'un colonisateur qui tente de l'assimiler, d'effacer son identité et le naturaliser pour qu'il appartienne à une nouvelle patrie qui est l'Algérie-française. Cependant les Algériens préservent avec véhémence leur patrimoine identitaire, religieux et culturel, et s'opposent à la France en déclenchant une guerre sans précédent qui revendique la liberté et la dignité aux indigènes. Une guerre qui est le résultat logique du désespoir et de l'injustice du système colonial. Le 8 mai 1945. Influencé par le mouvement transversal Enahda qui

³⁰ Abdelkader (l'Emir) : le premier à s'être opposé à l'occupation française en Algérie.

³¹ Agéron, Charles-Robert, *Histoire de l'Algérie contemporaine*, Paris, PUF, 1999, p182

³² Fanon, F., *L'An V de la Révolution algérienne*, Alger, ANEP, 2000, p 168

est une renaissance culturelle et politique dans le monde arabe et spécialement en Egypte, le peuple algérien manifeste une volonté apparente pour mettre fin à la colonisation ; il descend, dans les rues fêter la fin de la deuxième guerre mondiale et rappeler à la France ses promesses de Liberté ; toutefois, il récolte en conséquence emprisonnement, torture et assassinat. Ce n'est qu'après neuf ans de ce drame national, que la guerre de libération est déclenchée :

Le 8 mai 1945, comme tous les autres peuples, le peuple algérien se préparait à fêter dans la joie la victoire à laquelle il avait largement contribué et qu'il croyait être également la sienne. La France y répondait par une répression ignoble, 45000morts, voilà, Messieurs, ce que signifie pour les Algériens le 8mai 1945.³³

1.2. Les Français et les Européens

Le colonisateur/ Maître est le représentant d'un pouvoir doublement illégitime aux yeux des indigènes, de par sa religion et sa spoliation de la terre algérienne. Dans une société coloniale opprimée par le racisme, la torture et la haine, l'occupant est considéré comme l'aristocrate par excellence, il a tous les biens, et tous les privilèges lui sont réservés pour se sentir chez lui. Les premiers Européens arrivés sont venus avec l'idée d'enrichissement, ils songeaient retrouver l'Eldorado en Algérie.

Ils sont transportés dans ce nouveau monde pour fonder un nouvel état qui dépend de la France « Aptes à conduire la guerre de conquête, pour laquelle ils ont d'abord été conçus, et à protéger- mais à quel prix- les colons, il ne saurait, tant qu'ils fonctionnent ainsi, permettre l'émergence d'une véritable société civile coloniale »³⁴. Les Européens qui quittent le Vieux Continent, ne le font pas pour des raisons politiques ou religieuses comme autrefois dans les Croisades, mais pour fuir la misère s'ils sont pauvres ou pour investir s'ils sont riches dans une terre que les autorités françaises disent prometteuse pour inciter leur débarquement en Algérie.

³³ Mandouze, André, *La Révolution algérienne par les textes*, Alger, ANEP, 2006, p30

³⁴ Olivier Le Cour Grandmaison , *Coloniser exterminer* ,Alger, Casbah, 2005, p24

Les colons sont, donc, en Algérie pour s'enrichir, fait qu'ils n'hésitent pas à répandre le sang des autochtones pour aboutir à leurs fins économiques avant qu'elles ne soient politiques, G. de Beaumont le rapporte :

Partout où les forces s'agglomèrent allez, frappez, divisez. Si une ville se fonde, marchez vers elle et détruisez-la. Si une forteresse s'élève, si une manufacture d'arme s'établit allez encore, et prouvez surtout aux arabes qu'aussi longtemps qu'ils voudront lutter contre vous, ils seront réduits à toutes les misères de la vie nomade, sans ville, sans demeure fixe, sans commerce.³⁵

A compter leur qualité d'êtres humains sanguinaires, les premiers colons et les Pieds-noirs d'Algérie partagent un fort sentiment de supériorité, ils sont arrogants et ne côtoient les Arabes que pour qu'ils s'en soient servis. G. De Maupassant (1881) en décrivant les Arabes annonce : « Les Arabes passent, toujours errants, sans attaches, sans tendresse pour cette terre que nous possédons, que nous rendons féconde...Leurs coutumes sont restées rudimentaires. Notre civilisation glisse sur eux sans les effleurer »³⁶. Les Européens voient un grand clivage entre eux et entre les Arabes, qui s'apparente au clivage entre l'Antiquité et les Temps Modernes, ils sont attachés à un archaïsme social qui les empêche de suivre le modèle de l'homme civilisé, et d'appliquer les principes de la République Française : égalité, fraternité, liberté.

D'autres Français sont plus offensants, quand il s'agit des Arabes, c'est une ségrégation d'origine raciale et religieuse à la fois, le colon humilie la race Arabe et l'Islam et les idées qu'il proclame sont ancrés dans son inconscient. Dr J-P. Bonnafont, le chirurgien militaire Français affirme ce racisme : « [...] son unique vœu est de vivre de la même manière qu'il a toujours vécu, l'Arabe a été pendant trop de siècles ignorant et barbare pour qu'on puisse aisément admettre qu'il consentira à être autre chose, et à se flatter pour lui d'un avenir meilleur »³⁷

Dans décret Crémieux du 24 octobre 1870, les Européens de l'Algérie sont définis comme citoyens français alors que les citoyens Algériens demeurent exclus de la

³⁵ De Beaumont, G., *Etat de la question d'Afrique*, Paris, Hachette Livre, p46

³⁶ Emmanuel, Jean, *Guy de Maupassant, Les chemins de L'Algérie*, Magellan et Cie, 2003, p124

³⁷ Bonnafont, J.P., *Réflexions sur l'Algérie, particulièrement sue la province de Constantine*, Hachette Livre, 2018, p22

citoyenneté. Les Algériens et les Français sont donc différents aux yeux du droit. Ce décret annonce officiellement une inégalité inédite, qui s'oppose intégralement aux principes républicains. Arrivant aux années qui précèdent la guerre de libération il n'y a pas un changement dans le regard porté sur l'indigène. Quand la république triomphe en France, ses principes partent en vain en Algérie- française. Les meilleures terres, les grandes propriétés sont entre les mains du colonisateur.

L'éducation, un principe pourtant au cœur de la mission civilisatrice de la métropole, est réservée aux Pieds-noirs, un taux très faible d'enfants indigènes sont scolarisés et sont contraints de quitter l'école à l'âge de treize ans même s'ils se trouvent brillants. Le système colonial craint que ces jeunes enfants, à force d'apprendre, ne soient réveillés de leur apparente torpeur et revendiquent les droits de leur peuple, fait que, le taux de scolarisation atteint péniblement les 5% en 1912 : « En témoignent, par exemple, ces quelques lignes du journal européen l'Akbar : « Les Kabyles fréquentent trop les écoles, apprennent trop bien et trop vite. On est effrayé de voir tant d'Arabes instruits et l'on se demande ce qu'ils feront quand ils seront grands »³⁸

À la suite de toutes les inégalités et la marginalisation, la guerre d'Algérie s'avère non seulement une obligation mais une fatalité. Dès lors, l'engrenage de la violence est inévitable. La torture s'impose sous toutes ses formes comme une solution appropriée pour répondre à l'indigène « brutal » et « bestial », R. Branche note que : « La torture se rattache en effet aux représentations de l'autre qu'est l'Algérien, à la fois différent et « assimilable ». Certains à croire que les Algériens ne comprennent que la violence »³⁹

La propagande coloniale, qui se voit propriétaire légitime de l'Algérie- française, n'accepte en aucun cas perdre le paradis dans lequel, les colonisateurs ont investi et encaissé des richesses. Ils ne sont pas prêts à voir jaillir un nouveau statut à l'indigène, de ce fait, toute négociation avec les militants musulmans est révolue.

³⁸ Harchi, Kaoutar, *Je N'ai qu'une Langue ce n'est pas la Mienne*, Paris, Pauvert, 2016, p 47-48

³⁹ Branche, R., *La torture et l'armée pendant la guerre d'Algérie*, Gallimard, 2001, p2

Paradoxalement, il y a une réalité à ne pas nier ou négliger : les libéraux Européens. Il s'agit d'une catégorie de citoyens français qui approuvent le droit de l'autochtone à vivre dans la dignité et le respect, ils contribuent implicitement dans la guerre d'Algérie et soutiennent de différentes manières l'organisation armée secrète, F. Fanon témoigne de grande mission humanitaire qu'accomplissent médecins et infirmiers :

Des médecins et des pharmaciens européens prennent alors l'habitude, les uns de soigner sans discrimination les blessés de l'ALN, les autres de délivrer les antibiotiques et l'éther réclamés par les militants du FLN. Des centaines de millions d'unités de pénicilline vont quotidiennement prendre la direction des maquis.⁴⁰

Les colons français, de leur côté, ont aussi procuré de l'aide et un grand soutien aux maquisards et militants Algériens, « le colon qui aide la Révolution peut être amené, en public, au café ou dans une conversation, pour bien manifester aux autres Européens sa solidarité, à faire écho aux propos colonialiste »⁴¹. La contribution inespérée des Européens dans la lutte laisse les combattants perplexes, avec le temps ils s'habituent à la philanthropie de ses libéraux et sollicitent davantage leur aide : « Ce sont les armes qui sont entreposées dans les fermes. C'est la période au cours de laquelle, d'une zone à l'autre, les réunions se tiennent dans l'enceinte d'une ferme européenne »⁴² Cependant, les colons ayant aidé les colonisés sont une minorité appartenant à la classe moyenne ; ils croient en la dignité humaine et sont des consciences libres.

1.3. Les femmes algériennes : Femmes de rebelles ou femmes rebelles

De tous temps, la femme est un élément fondateur du développement de toute société sur le plan matériel, spirituel et symbolique. Mais cette contribution féminine a souvent été voué à l'obscurité, les efforts fournis par les femmes dans la vie communautaire sont négligés par le machisme portée en bandoulière par les hommes qui prônent la suprématie du mâle. Pour évoquer la situation de la femme pendant la guerre de libération, il apparait impératif d'aborder leur vie avant la guerre. La femme est destinée

⁴⁰ Fanon, F., *L'An V de la Révolution algérienne*, ANEP, 2011, p 176

⁴¹ Ibid.

⁴² Fanon, F., *L'An V de la Révolution algérienne*, ANEP, 2011. p 174

à jouer le rôle de la mère, de l'épouse, de la sœur et de la fille. Elle est là, au service des autres, et si on pouvait lui réserver un rôle plus important c'est le rôle d'une dépositaire d'une tradition orale à travers les contes populaires, les proverbes et les énigmes, ce que soutient Giuliva Milò⁴³ en interrogeant l'œuvre littéraire d'Assia Djébar, et notamment son poème « Un Pays sans mémoire » qui inspire la scène centrale dans *La Noubia des femmes de mont Chenoua*⁴⁴ qui montre que le rôle de gardiennes de la mémoire collective est destinées aux femmes :

Mon aïeul un jour perdit sa noble tête

Au combat parmi ses guerriers

C'était en dix huit cent soixante dix

Ou soixante et onze

Et l'histoire contée se répète

Rosée sur les feuilles de la nuit

Prunelles dans le blanc des yeux de l'oubli

Merveilles les songes d'enfance attentive

L'ethnologue Germaine Tillon, connue pour ses engagements anticoloniaux, notamment dans la Résistance algérienne, dit à propos de la guerre d'Algérie et la société algérienne, notamment sur l'assujettissement et l'esclavage dans lequel le patriarcat maintient la femme méditerranéenne en général :

A notre époque de décolonisation généralisée, l'immense monde féminin reste en effet à bien des égards une colonie. Très généralement spoliée malgré les lois, vendue quelques fois, battue souvent, astreinte au travail forcé, assassinée presque impunément, la femme méditerranéenne est des serfs du temps actuel.⁴⁵

La femme algérienne qui n'a pas le temps de jouir de son enfance, de son innocence, se retrouve toujours en arrière-plan, placée pour ne pas dire « sans place » derrière les hommes de la famille, alors qu'eux bénéficient d'une position de force et de prestige :

⁴³ Milò, Giuliva, *Lecture et pratique de l'Histoire dans l'œuvre d'Assia Djébar*, 2007, p48

⁴⁴ Long métrage de Assia Djébar produit par la RTA algérienne, Alger, 1978.

⁴⁵ Tillon, Germaine, *une femme-mémoire : D'une Algérie à l'autre*, Autrement, 2003, p 76

« Le mâle, producteur privilégié, jouît d'un statut quasi seigneurial »⁴⁶. Les convenances veulent que la fille soit privée de l'école, de s'affirmer dans la petite société qui est sa famille, et de prendre la parole en la présence des hommes. Condamnée pour avoir commencé l'incarnation du corps de la petite femme, Le patriarce la considère comme étant un fardeau dont il faut se débarrasser dans les plus brefs délais : « La jeune fille qui accède à la condition de femme doit se marier et avoir des enfants. Pour une famille, avoir une fille pubère dans la maison est un problème extrêmement difficile. La fille pubère est maintenue au foyer, protégée, surveillée »⁴⁷. Le mariage paraît la seule solution pour que la famille algérienne se dégage de sa responsabilité vis-à-vis de cet être indésirable. Envisager le mariage de la fille récemment pubère, n'est donc pas pour avoir une bouche de moins à nourrir, mais ce est un souci d'avoir une femme, à la maison, sans statut et qui peut à tout moment déshonorer les mâles de la famille.

La femme algérienne pense que son salut est dans le mariage, mais elle aussitôt confronté à une amère réalité, le mariage n'est qu'un relais de ses tourments et peines. Dans sa cellule conjugale, elle est la domestique des hommes de sa nouvelle famille, mais surtout celle des femmes et précisément de la belle-mère qui l'exploite instantanément. On voit que la femme algérienne, illettrée, battue, voilée et dénudée de toute force ou pouvoir, semble être mal préparée pour assumer la révolution. mais malgré toutes ses contraintes, et depuis le début de la colonisation, des femmes émancipées refusent le goût infâme de la servitude masculine, à noter l'icône emblématique de l'Histoire des combattantes algériennes : 'Lala Fatma N'Soumeur'⁴⁸, elle est connue comme une combattante contre l'invasion militaire des Français dans les années 1850, mais elle est connue aussi pour être une révoltée contre les dogmes de la société de son époque, par le refus du mariage forcé tout particulièrement :

⁴⁶ Amrane, Djamila, *Les Femmes algériennes dans la guerre*, Paris, Plon 1991, p58

⁴⁷ Fanon, F., *L'An V de la Révolution algérienne*, ANEP, 2011, p 100

⁴⁸ Dictionnaire Algérien des Noms Propres, S/dir. Kheira Mérine, Alger, DGRSDT. CRASC, 2013. p166 : « Fatma N' Soumeur est née en 1830 en haute Kabylie [...] En 1854, alors qu'elle n'est âgée que de 24 ans, Lala Fatma N'Soumeur remporte l'une des plus grandes victoires militaires de Kabylie »

Pourtant, sa vie ne se résume pas seulement à ses combats contre les français, bien avant cela, on la qualifiait de « tamnafeqt » c'est-à-dire « révoltée » car elle refusait toute alliance et mariage pour ne pas aliéner sa liberté qui selon elle « est un bien sacré qu'on ne peut monnayer !⁴⁹

Lala Fatma N'Soumeur refuse d'appartenir à un maître qu'il soit l'époux ou le colonisateur. Sa vie et ses engagements nous poussent à poser de multiples questions sur l'émancipation d'une femme marginalisée et condamnée de par son statut de femme. Durant la guerre de libération, toutes les restrictions sociales vont être remises en question face à cette nouvelle situation. Les femmes algériennes vont occuper une place de plus en plus importante dans la lutte nationale, elles vont s'illustrer par certaines tâches ; en effet, elles cuisinent pour les maquisards et assistent les blessés. Le rôle qui leur est destiné, qui n'est guère au goût des hommes, ne devrait pas s'étendre au combat, mais par une obligation qui outrepassa les convenances et l'ordre social, les femmes intègrent de force les opérations militaires dans les villes, en s'affirmant par leur courage dans la pose des bombes dans les lieux publics : « La femme pour le mariage (aurait) fait place à la femme pour l'action[...] En réalité, les femmes ne sont pas venues au combat par recrutement systématique du FLN, leur participation s'est faite spontanément, dans le feu de l'action »⁵⁰

L'arrivée des femmes au maquis se fait progressivement, dans l'urgence, et particulièrement en réponse à l'appel de l'ALN de rejoindre le maquis, le lendemain de la grève des étudiants et des lycéens en mai 1956. Le nombre de filles qui répondent est important au point de surprendre les responsables de la guerre, et tous les regards convergent vers elles.

Pour participer en commun à la libération de leur patrie, elles ont regagné le maquis, et affrontent l'homme algérien avant d'affronter le colonisateur. Les femmes tentent d'échapper à leurs conditions de vie précaires et ce n'est qu'avec la libération de leur patrie, elles vont acquérir la leur.

⁴⁹ Oussedik, Tahar, *Des héroïnes algériennes dans l'histoire*, Alger, ENAG, 2005, p 49

⁵⁰ Amrane Djamilia, *Les Femmes algériennes dans la guerre*, Plon, Paris, 1991, p.24

2. La société algérienne de la décennie noire

Pour pouvoir cerner les conditions de la construction du sens de la littérature algérienne des années 90, il est impératif de comprendre l'évolution du pays après l'indépendance, l'impact de la politique et de l'économie sur une nation qui vient de naître et qui tente de se reconstruire.

Après de longues années de lutte contre l'armée française, le peuple descend en liesse, le 05 juillet 1962, fêter son indépendance. L'Algérie tourne à jamais la page de la colonisation et se trouve face à des enjeux capitaux, il faut construire un pays ruiné par la guerre, fonder une économie et un état. Il est entendu que la notion de l'Algérie indépendante existe depuis la deuxième guerre mondiale mais à l'indépendance une nouvelle situation s'impose : redémarrer du néant quoique la France ait laissé derrière elle certaines infrastructures mais qui ne correspondent pas aux attentes et aux besoins du peuple algérien, Julien Rocherieux pense que :

Tout reste à faire : sortir de l'état colonial, de cette économie extravertie conçue uniquement par rapport à la métropole et en fonction du million d'Européens qui y vivent, bâtir un État, ou, pour reprendre l'heureuse expression de Benjamin Stora, « inventer » une Algérie qui, tant géographiquement que culturellement, ne semble s'imposer que dans les esprits.⁵¹

Le peuple algérien est dans une situation critique et confuse, il doit à nouveau lancer le défi pour construire un état sur les décombres d'une guerre qui a ses pans de gloire mais aussi des pans sombres.

2.1. L'Algérie après la décolonisation

Après l'indépendance, l'Algérie se retrouve au bord d'une guerre civile, la France quitte le pays, et cet état récemment né est déchiré par des luttes féroces pour le pouvoir. Ahmed Ben Bella est un membre fondateur du FLN, et premier président de l'Algérie, emprisonné de 1956 à 1962 par l'armée française. Ses partisans fondent un

⁵¹ Rocherieux, Julien, *L'Evolution de l'Algérie depuis l'indépendance*, Toulouse, Eres, 2001, p27

bureau politique à Tlemcen. Ben Bella se pose en rival direct du Gouvernement provisoire de la République algérienne (G.P.R.A.) ; à cette rivalité, se rajoutent d'autres divisions au sein du FLN : les combattants de l'extérieur stationnés dans les frontières marocaines et tunisiennes s'opposent aux maquisards de l'intérieur, ainsi le FLN se déchire en clans difficiles à être contrôlés, l'avenir de l'unité nationale est en jeu. En septembre 1963, Ben Bella accède au pouvoir pour diriger le pays pendant trois ans dans une atmosphère assez troublée par les oppositions à l'intérieur du parti unique :

Parvenu à la tête du premier gouvernement de l'Algérie indépendante, il engage celle-ci dans la voie du socialisme et de l'autogestion ; à l'extérieur, il prône le non-alignement, soutient le peuple palestinien contre l'État hébreu et développe des relations économiques avec l'URSS, la Chine et Cuba sans toutefois rompre avec le bloc occidental. Critiqué pour son échec à redresser l'économie et sa politique répressive, il est renversé par un coup d'État dirigé par le colonel Boumediene.⁵²

L'Algérie choisit le modèle de socialisme. En 1965, Houari Boumediene prend le pouvoir à la suite d'un coup d'état et prône une orientation selon un socialisme dit « spécifique » fondé sur la nationalisation des richesses du pays :

Le colonel Houari Boumediene prend le pouvoir et commence par nationaliser les hydrocarbures et décrète la révolution agraire en 1971, puis il lance, en 1976, un large débat sur les orientations socialistes du pays, qui aboutit à l'approbation de la Charte nationale.⁵³

Dès son arrivée au pouvoir, le second président de la république algérienne fait en sorte d'établir un climat de militantisme permanent, dans lequel l'armée joue un rôle de premier plan. Il aspire pour le pays une indépendance totale qui permet un décollage économique très important qui lui vaut le titre de leader du monde arabe.

2.2. Présidence de Chadli Bendjedid : Libéralisme économique et politique

En décembre 1979, le président Houari Boumediene est mort, Chadli Bendjedid le succède, militaire de carrière, membre du conseil de la Révolution de juin 1965 à

⁵² http://www.larousse.fr/encyclopedie/personnage/Ahmed_Ben_Bela. Consulté le 15.11.2015 à 19h57

⁵³ Meyner, Gilbert, *L'Algérie Contemporaine : Bilan et solutions pour sortir de la crise*, Paris, Harmattan, 2000. p127

décembre 1976, c'est le FLN qui décide son accession au pouvoir, il est choisi par rapport à qu'il est le plus ancien dans les haut rang de l'armée algérienne : « ...pour expliquer le choix de sa personne, un élément est avancé : Chadly Bendjedid est l'officier le plus ancien dans le rang le plus élevé. »⁵⁴ ainsi devient-il le troisième président de la République algérienne démocratique et populaire, du 9 février 1979 jusqu'à sa démission le 11 janvier 1992.

Chadli Bendjedid est considéré comme un homme de compromis et d'innovation, tout en conservant la politique étrangère du non-alignement instaurée par Houari Boumediene ; il prend ses distances avec l'Union soviétique, pour développer en parallèle des relations avec les Etats Unies où il se rendra en 1985. En revanche, il autorise aux opposants historiques de retourner en Algérie dont Hocine Ait Ahmed et Bachir Boumaza et il fait libérer le premier président de la République, Ahmed Ben Bella. Bendjedid libéralise l'économie ; après les évènements d'Octobre 1988, il sera contraint de démocratiser la vie politique et autoriser la fondation de partis politique.

2.3. Les émeutes du 05 octobre 1988 : un ferment du terrorisme

Depuis que le gouvernement algérien se rend compte de l'échec du socialisme, il adopte une nouvelle politique orientée vers le libéralisme à partir de 1986 « parmi lesquelles la suppression de l'agrément administratif de tout projet d'investissement, la levée des limitations des crédits bancaires, l'autorisation des comptes devises ouverts aux citoyens et la création de huit fonds de participation »⁵⁵ Ainsi, les États-Unis vont être au centre de cette nouvelle politique. Bendjelid est le premier président de l'Algérie à se rendre en visite officielle aux États-Unis (du temps du président Reagan). Depuis l'intervention de l'Algérie dans le dénouement de la prise d'otages américains à

⁵⁴ Ibid.p128

⁵⁵ Koroghli Ammar, *Institutions politiques et développement en Algérie*, Paris, Harmattan, 1989, p67

Téhéran, les relations Américo-algérienne semblent s'intensifier, assurant un alignement à la politique impérialiste.

La mise en œuvre de cette nouvelle économie, a imposé aux chefs d'entreprise la limitation des dépenses et l'activité de production qui a donné pour conséquence la diminution de l'effectif des ouvriers et du personnel ; aussi cette nouvelle économie engendre-t-elle un malaise au sein des entreprise ; elle est accompagnée d'une pénurie des aliments de base ; toutes ces composantes vont appeler les travailleurs à des mouvements de protestation, selon Braudel « Les guerres sont ainsi, plus souvent qu'on le pense, des indications économiques. »⁵⁶L'ambiance économique et politique est très tendue, les émeutes sont durement réprimées par les forces de l'ordre alors que Chadli avait décidé de démissionner ce qui a été déclaré par Ghozali lors des funérailles de l'ex-président « Chadli était très affecté par les événements d' Octobre 1988 et qu'il allait déposer sa démission lors du Congrès du FLN qui s'est tenu juste après»⁵⁷

Bendjelid prend la décision de démocratiser le pays et de mettre fin au parti unique, ce qui marque un changement politique irréversible dans l'histoire politique du pays, des réformes importantes sur le plan institutionnel donnent naissance à une nouvelle vision du pouvoir : le multipartisme voit le jour en 1989. Cette nouvelle ère est née dans une Algérie qui pensait, en entreprenant les réformes libérales, échapperait aux échecs du socialisme. Mais en parallèle, la chute du prix du pétrole qui atteint les 40 %, introduit le pays dans une crise économique sans précédent :

A la fin de 1993, le pays était en situation de quasi-cessation de paiement. Les réserves de change accusaient un solde négatif, le montant de la dette extérieure était de 25,7 milliards de dollars, son service de 9,05 milliards de dollars alors que les exportations étaient de 11,01 milliards de dollars. Autrement dit, le service de la dette absorbait à lui seul 82% du total des recettes d'exportation.⁵⁸

⁵⁶ Braudel, Fernand, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XVe-XVIIIe siècle Tome 3 : Le Temps du Monde*, Paris, Armand Colin, 1986, p12

⁵⁷ <http://www.lexpressiondz.com/actualite/161715>. Consulté le 15.11.2015 à 21h34

⁵⁸ <http://www.economie-politique.org/61740> . Consulté le 15.11.2015 à 21h53

De son côté la jeunesse algérienne désœuvrée par les problèmes socio-économiques, peu politisée et n'ayant pas une culture de la démocratie, voit en ce nouveau parti du FIS, une revanche contre l'état du parti unique l'FLN, qui selon cette jeunesse, est le responsable de la répression meurtrière de 1988. Ce parti incarne des aspirations nouvelles sur le plan idéologiques, social ou économique ; son idéologie s'appuie sur un socle purement religieux. Cependant, à la suite de l'annulation du second tour électoral, le FIS semble trahir toute les promesses faites au peuple algérien et ce dernier se retrouve à nouveau entraîné, mais cette fois-ci, dans une violence extrême contre son gré ; et son ennemi n'est pas un adversaire étranger ; c'est un ennemi voisin :Le concitoyen, le voisin, le cousin et même le fils. Le terrorisme ravage l'Algérie durant une décennie qualifiée par les historiens par « La décennie noire ».

Le 26 août 1992, une bombe éclate à l'aéroport d'Alger. Désormais, le terrorisme frappe aussi la population civile. Les années 1992-1995 auront semblé les plus terribles conflits. En 1997, une grande opération de « nettoyage » contre les maquis islamistes est lancée pour répondre aux massacres qui se succèdent. Malgré tous les efforts de battre le terrorisme, la barbarie continue, comme en témoignent les massacres des villages de Bentalha, Rhaïs ou Beni Messous en octobre 1997. Certaines sources avancent le chiffre de 100 000 victimes depuis le début du conflit en 1992.

Depuis son existence, et vu sa situation géographique stratégique et alléchante aux conquérants européens, l'Algérie est une proie aux colonisations et aux agressions externes. Après un long combat avec le colonisateur français, le 5 juillet 1962 l'Algérie recouvre sa souveraineté, et est reconnue mondialement comme un pays libre et indépendant. Pendant plus de deux décennies, l'avenir semble prometteur pour un peuple fier de sa dignité et de ses exploits et dont le pays jouie d'une posture internationale influente et d'un développement économique de renon, mais à partir des années 1988, la situation s'inverse et le pays fraîchement libérée est confronté à des conflits internes qui le conduisent à un processus démocratique chaotique, qui va engendrer une décennie de braise et de violence fratricides.

Chapitre II

De la référentialité historique au contexte fictionnel

Dans ce deuxième chapitre de cette première partie, nous allons explorer la société algérienne à travers les œuvres des quatre romancières, la société sera représentée sous différents aspects qui incluent les catégories ethniques, les communautés religieuses, les différentes cultures sous l'angle de la violence. Nous envisageons de circonscrire ces différents aspects de la société coloniale dans *Les Enfants du nouveau monde* et *Le Ciel de porphyre*, et de même pour la société de la décennie noire dans *Puisque mon Cœur est mort* et *Visa pour le Haine*. Notre objectif est de cerner les causes de la violence mises en texte.

Selon Mostefa Lacharef, le roman maghrébin, dont algérien d'expression française, est né sans avoir l'intention de naître, il a une essence inopinée traduite par un simple besoin d'écrire ou de peindre une vie, il s'est fixé graduellement des objectifs et a eu d'autres visées pour adopter sciemment le relais de la cause du peuple :

Le roman maghrébin d'expression française existe ; ses origines à peu près spontanées [...] né d'abord comme une expression individuelle esthétique s'inspirant superficiellement du terroir et de son humanité, traduisant les nostalgies et les travaux du village ou du quartier natal à

travers une enfance heureuse ou incertaine, émerveillée ou insouciante, il s'est haussé ensuite épisodiquement au niveau de l'expression de la lutte nationale.⁵⁹

Sur cette optique, le roman algérien se veut porteur d'une parole longtemps étouffée et omise par le colonisateur et par le monde entier, cette écriture à vocation collective, exprime une impossible impartialité, et témoigne de la société algérienne tout en dénonçant la colonisation avec violence.

1. Paysage de la Société coloniale

La société algérienne est une société patriarcale, dominée par les hommes, qui travaillent pour subvenir aux besoins de leurs familles, décident du sort et de l'avenir de leur progéniture, qu'il s'agisse des études ou du mariage. Seul le père peut gérer sans aucune remise en question : « Devant le père, tous s'inclinent : lui apporter le tapis de la prière, lui baiser la main matin et soir, se taire quand in s'absorbe dans sa méditation...ne jamais commencer le premier avant lui une conversation » LEDNM (p.181). Dans *Les Enfants du nouveau monde*, la volonté du patriarche veut que Bachir fasse des études poussées pour devenir un médecin « le deuxième médecin arabe de la ville » et le fils doit indiscutablement s'incliner devant les instructions du père. Quand il s'agit du mariage, ce n'est pas encore une affaire personnelle, cela concerne toute la famille sauf bien évidemment les concernés ; l'époux et l'épouse : « Dans cette société arabe traditionnelle de la ville où les mariages obéissent au choix impératif du chef de famille, que ce choix, inspiré seulement par les valeurs du groupe » LEDNM (p. 178). Une épouse respectée, aimée, serait comme un pêché. Rachid Salha est considéré par sa famille comme impudent parce qu'il aime ouvertement son épouse et sa fille, cette entorse à la morale et l'ordre sociétale est considérée comme une impuissance et manque de virilité chez l'homme qui exprime ses émotions pour sa petite famille, Djebbar remet en cause cette rigidité dans les rapport humain par une succession de phrases exclamatives : « Quelle légèreté ! Quelle indécence ! Quelle paternité ridicule ! » LEDNM (p.179). Les hommes peuvent mener leur vie comme ils la

⁵⁹ Lacheraf, Mostefa, *Ecrits Didactiques sur la culture, l'histoire et la société*, Alger, ENAP. 1988, p41

conçoivent, s'approprient l'espace, la parole et transgresser les interdits : boire l'alcool, fréquenter les femmes, fumer la cigarette et être excusés, parce qu'ils sont supérieurs de par leur sexe. Les frères Chicous, dans *Les Enfants du nouveau monde*, témoignent des infractions permises à l'homme ; ils sont des beaux-frères qui se soulent et jouent au dominos quotidiennement dans le café maure du centre-ville, dès que l'un des deux perd une partie de jeu, ils se déversent en insultes incestueuses sur l'épouse ou la sœur. Ils ébranlent le code de l'honneur, mais sont excusés parce qu'ivres : « En jetant entre eux le corps de l'épouse comme une chienne dans leurs injures obscènes, sœur déshonorée au-dessus de laquelle, ils s'étreignaient, se cognaient, se retrouvaient » LEDNM, (p.150)

Le discours de la narratrice, qui nomme les deux beaux-frères « frères », suggère l'idée qu'ils ont tous les droits sur la femme et son corps ; en particulier de proférer insultes, injures et obscénité sans que la société ou l'entourage n'en soit offusqués.

A travers les descriptions d'Assia Djebar et Aïcha Lemsine, la société des indigènes est une société seconde qui baigne dans la souffrance, la pauvreté, l'incertitude. Le pire à craindre c'est de ne pas subvenir aux besoins les plus précaires de la famille : « Le luxe pour cette société est de nourrir son ventre, le reste n'a aucune importance, les livres, les fleurs... » LEDNM (p. 89)

Quant à la femme, elle est considérée comme un personnage second dans la vie sociale, elle doit rester, silencieuse, muette, et ne peut jouer que le rôle de la fille docile ou l'épouse douce et soumise, qui vit dans l'attente du mari : « Il a pris depuis longtemps l'habitude de sa présence silencieuse, un être pâle qui écoute les ordres, courbe la tête, s'en va, écho fidèle » LEDNM (p. 76), cette femme est non seulement gérée et dominée par les hommes mais elle l'est aussi par ses pareilles : les femmes. Dès que l'une d'entre elles dévie la trajectoire conventionnelle et arbitraire dessinée par la société, tous sont alarmés, hommes et femmes pour la remettre à l'ordre : «[...]entraînée dans une joyeuse bande d'autres fille rendues audacieuse et excitée par la période des examens...Ali s'approchait pour rappeler à l'ordre une de ses cousines qui se trouvait là aussi, déjà effrayée à sa vue » LEDNM (p 154) . Le statut de cousin

offre au personnage un pouvoir exorbitant sur la jeune fille, et étant un étudiant en médecine n'a pas empêché qu'il soit à l'image du machisme social quand il est question de la femme. Dans cette scène, l'une des jeunes filles intervient pour jouer le rôle de la dépositaire d'une tradition sociale qui dicte de ne pas s'adresser à un homme étranger, même innocemment : « Il apprenait son nom qu'appelait une autre fille, scandalisée de cet incident : elle, des musulmanes, se trouver ainsi, en plein boulevard, en train de parler à un jeune homme ! Impudence de conduite que n'excusait nullement l'atmosphère des examens » LEDNM (p. 155).

Dans les deux romans, *Les Enfants du nouveau monde* et *Le Ciel du porphyre*, la narration met en scène une catégorie de personnage féminin : la prostituée. Djébar, évoque les bordels fréquentés par les Européens, des maisons qui contiennent des femmes arabes au profit des soldats européens, et dont quelques-unes sont impliquées dans le combat en scrutant les soldats pour collecter des informations susceptibles de servir les résistants : « Le petit hôtel, un vrai bordel pour les officiers de la caserne » LEDNM (p.145). Alors que dans *Le Ciel de porphyre*, Lemsine décrit deux bordels, appelés dans la langue arabe « les grandes maisons » ; le premier est fréquenté par les Européens : « la souris noire », et l'autre par les Arabes : « Cheval blanc ». Dans la plupart des cas, ses femmes sont contraintes d'exercer le métier de la prostitution pour subvenir au besoin de leurs enfants, car généralement elles sont des femmes veuves ou abandonnées par leurs maris. Par ailleurs, le personnage de Houria, qui est un prostitué d'un rang différent -elle est au service des besoins sexuelles des combattants- est un personnage hors norme et auquel nous allons revenir dans le premier chapitre de la troisième partie, pour interroger la signification de son rôle et étudier l'onomatopée de son nom.

La prostitution est un phénomène en expansion constante dans la société coloniale par rapport à la misère et la pauvreté. A la suite des massacres du 8 mai 1945, un nombre important de femmes sont devenues veuves avec plusieurs bouches à nourrir. Djébar et Lemsine ne condamnent aucunement ses femmes-là, au contraire, elles leur octroient un statut qui s'apparente à celui des combattants, leur métier est un engagement pour

survivre et ne pas tendre la main. Elles, aussi, sont des personnages combattants dans la différence.

« Les prostituées, elles, sont quand même des patriotes ; mais ta fille, sais-tu donc ce qu'elle fait, toi qui ne vois rien, qui n'as conscience de rien, elle trahit la cause, elle trahit » LEDNM (p. 237)

« Des femmes se prostituant pour faire vivre leurs enfants ou essayer de survivre elle-même » LCDP (p. 37)

1.1. Arabes, berbères et Juifs

Dans *Les Enfants du nouveau monde* et *Le Ciel de Porphyre* les membres de la société autochtone sont tous qualifiés d'Arabes, du moment que les Européens les appellent ainsi, sans faire attention à leur origine ou à leur provenance, du moment qu'ils sont tous des musulmans, indigènes. Le colonisateur leur réserve tous le même sort et le même traitement. Quant à la population juive, une ethnie religieuse différente, elle est plus ou moins privilégiée par rapport à la population musulmane.

Assia Djebar, pour désigner l'indigène, ne fait aucune distinction entre Arabe ou Berbère, elle adopte l'appellation du colonisateur Arabe/musulman. La désignation « Arabe » figure tout au long du roman. A un moment de l'histoire, Djebar fait allusion au sentiment patriotique, qui unifie les rangs des autochtones, « Arabes » et « Kabyles », au-delà de leur ethnie et de leur langue. Ils se dressent en masse contre l'occupation française, et font preuve de solidarité pour soutenir la cause du peuple entier :

Il m'a fallu aller jusqu'en France pour savoir ce que sont les hommes de mon pays ! C'est alors que j'ai senti vraiment ce que cela veut dire, la solidarité d'un peuple... J'étais arrivé avec un vieux kabyle qui travaillait en France[...] il connaissait tous les anciens ; grâce à lui, je pus me faire embaucher. LEDNM (p.189)

Aicha Lemsine dépeint la communauté juive à travers deux personnages : Alain et sa mère, une femme juive mariée à un Français de la Métropole, dont la famille n'a

jamais consenti à ce mariage « Sa famille Franche est fâchée avec lui à cause de la mésalliance, car pour certaines familles de là-bas épouser une juive c'est aussi grave que de s'unir avec une arabe ou une noire.. » LCDP (p.90). Dans sa nouvelle ville et loin de sa famille, la mère d'Alain Juliette est snobée et écartée par les femmes Européennes, elle trouve alors un refuge dans la société arabe, elle qui parle déjà l'arabe, s'habille en gandoura, va au hammam, danse et lance des you -you lors des fêtes et mariages : « Juliette n'a jamais pu s'intégrer à la société des dames de l'autre bord ; celle-ci sont aimables avec elle, mais sans excessive familiarité. Par contre, elle a ses entrées dans les familles arabes » LCDP (p. 90). Il y a une autre catégorie de Juifs riches, qui prennent position contre les indigènes par cupidité en espérant grimper dans l'échelle de la société européenne et devenir leurs pareils : « Il y a bien des juifs qui font des manières et se croient supérieurs parce qu'ils ont de l'argent, mais dans le fond, ils savent que les autres les méprisent » LCDP (p. 96)

La société algérienne, depuis la conquête jusqu'à la guerre de l'indépendance, baigne dans la misère et la pauvreté, mis à part quelques indigènes fortunés, le conquérant a spolié la population autochtone de ses terres, de ses droits, de son Histoire.

L'injustice fait loi, dans une société injuste. L'inégalité est imposante, l'indigène est privé de poursuivre ses études, de prendre la parole, ou même de penser. A force d'être démunis, les individus n'ont qu'un seul souci, un souci vital, trouvé de quoi se nourrir, les autres éléments de la vie, ne sont que des rêves éphémères :

« Les salauds ! Parce que je suis un indigène qu'ils ne me laissent pas ma chance ! » LCDP (p.78)

« Un travail de fichu ! Encore de nouveau la misère. Et les gosses, comment faire avec tous les gosses ! Et la vielle à l'hôpital ! » LEDNM (p.174)

Les hommes arabes sont fiers de déployer toute leur puissance masculine pour faire preuve de virilité dans la société patriarcale, mais cette posture s'effondre devant le colonisateur. Ils se trouvent dominés et assujettis par la société de l'Européen, parce que plus fort, dominant et fortuné. Cette situation paradoxale est pour cause à un

dédoulement, voire un déséquilibre psychologique chez les hommes arabes. Sous le joug de la colonisation, et contre leur gré, ils sont conduits dans une guerre qui n'est pas la leur : les deux guerres mondiales et la guerre d'Indochine. Cette contribution est une nouvelle preuve de la soumission du peuple : « Nous, les opprimés, les soumis, les « bicots », nous dont le sang avait irrigué les champs de leur grande guerre » LEDNM(p.168)

Les hommes sont conscients de leur soumission, et font allusion de caner, tout en temporisant pour saisir l'occasion qui inversera les positions dans la société coloniale. La marginalisation et l'asservissement ne demeureront pas éternellement : « Les étrangers- continuait Ali- jugeaient que notre soumission est sans fin. Mais peut-on dire qu'on dort quand on dort ? Dans la vraie torpeur, on sombre » LEDNM (p.149).

L'heure de la dignité sonne le 8 mai 1945, ce jour-là, les Algériens veulent faire entendre leur voix au colonisateur, ils lèvent des drapeaux confectionnés à base de torchons et de haillons, et sortent dans les rue revendiquer l'indépendance: « Bien sûr, c'était des torchons, des bouts de draps rapiécés que les femmes avaient cousus pour leurs chants radieux » LEDNM (p.169). Ce même-jour, la France frappe fort, pour faire taire le peuple, étouffer sa voix, et écraser dans l'œuf l'espoir de l'indigène de jouir d'une vie décente. Tous ces facteurs, injustice, oppression, torture...semblent être le germe de la Révolution du premier novembre 1945, une lutte préparée depuis le 8 mai 1945.

1.2. Les indigènes instruits

Le nombre d'indigènes solarisés est limité par une volonté apparente du système coloniale qui restreint délibérément au maximum le taux des indigènes instruits. Par ailleurs, il se trouve une minorité d'autochtones qui ont suivi des études supérieures, dans la plupart des cas, ils sont des enfants de notables, de Caïds ou issus de familles bourgeoises.

Ali, dans *Les Enfants du nouveau monde*, issu de la petite bourgeoisie, est un étudiant éclairé, il représente la catégorie de l'élite. Au départ, il pense que la liberté pourrait être

obtenue par la voix de la raison et de la sagesse, les négociations pourront faire aboutir la cause nationale à une résolution qui convient à tous : « On ne peut se libérer que par la conscience, et, dans notre pays, la plus nécessaire est la conscience politique... » LEDNM (p.151), après les événements du 8 mai 1945, et suite à l'irrespect par la France de promesses d'indépendance non tenues, tous les rêves d'une résolution pacifique, se sont effondrés et ne reste que le recours à la force comme seul dénouement au conflit : « Non, l'indépendance du pays, l'aventure environnante que le combat apporterait à lui, à Lila, à tant d'autre jeunes, il ne l'avait pas pressentie (l'indépendance) pour des temps si proches, mais dans un avenir lointain » LEDNM (p.152) .

Le père de Bachir, qui est convaincu que le meilleur moyen de combattre reste les études, est contrarié par son fils qui depuis la Révolution change de perspective, et pense que la seule issue est le combat armé : « [...] qu'un Arabe que les frères ne peuvent que cirer les souliers des conquérants, est capable de les battre avec leurs armes...j'y ai cru, mais ce n'est plus cela qui importe » LEDNM (p.177)

Quelques personnages femmes, dont Salima et Leila, ont pu franchir le seuil de l'enfermement et de la domination masculine, elles s'émancipent, et étrangement, celui qui leur a ouvert les portes d'un avenir meilleur, et a fait flèche de tout bois pour leur permettre un sort différent des autres femmes, c'est un homme, le père. Elles sont souvent instruites, et ont fait l'école et le collège :

Salima encouragée par son père, a durement combattu pour étudier et s'émanciper, elle est devenue l'homme de la maison après son décès, son travail comme institutrice lui permet de subvenir aux besoins de sa famille : « La première fois qu'elle quitta ce collège, avec les diplômes arrachés,...par la suite, toujours l'avait saisie la vanité de se croire la déléguée des siens auprès de l'autre monde »LEDNM(p.94). Consciente de l'injustice, depuis que son frère est conduit en prison le 8 mai 1945, et qu'elle ne l'a plus revu. Salima adhère le F.L.N. Le double combat de Salima institutrice/ militante

permet de dire que Djebbar croit en la capacité de la femme algérienne de quitter le Sérail pour jouer des rôles de premiers plans.

Rachid Salha est un homme instruit qui se lance dans l'aventure politique de son pays. Au sein de sa famille, il a toujours fait preuve de respect à la volonté du patriarche, en approuvant ses choix et ses décisions, mais quand il est question de sa fille unique Leila il ne s'incline plus, il se dresse devant son père pour imposer qu'elle aille à l'école et fasse des études poussées : « Oui, parfaitement, précise Rachid, ma fille ira à l'école. Cette fois, père, je ne céderai pas. » LEDNM (p. 181)

1.3. La colonisation et l'Assimilation

La société européenne, de par la rutilance de son développement, attire un nombre croissant de colonisés qui veulent imiter et intégrer ce monde alléchant. Pour ce faire, l'indigène s'habille tout comme l'Européen, prend de ses habitudes et envoie ses enfants aux écoles : « Quelques musulmans les fréquentent, la ville les distinguent, parce qu'ils boivent de l'alcool » LCDP (p.127). Ces pratiques sont au bonheur du colonisateur dont le souci est d'effacer l'identité de l'indigène : « Il ne s'appelait plus Mohamed, mais...Momo » LCDP (p.68).

Le personnage de Touma, tout comme Dalila, incarne la femme révoltée, contre les mœurs et les traditions de sa société, elle ne fréquente que les Européens, vit comme eux, elle veut se déraciner de ses origines arabes : « l'arabe affranchie, avec des escarpins... » LEDNM (p.128). Le regard qu'elle porte sur son espace identitaire, est un regard dédaigneux, un regard rempli de haine : « Les Arabes, je les hais ! » LEDNM (p. 129), elle témoigne un rejet totale de sa société, des convenances, en jugeant que cette communauté s'use de tous les moyens pour assujettir et asservir la femme et notamment par le voile, qu'elle considère comme un signe de servitude et d'hypocrisie : « Soudain une femme voilée passe, devant elle.- Tu vois, elle fait brusquement, j'aurais pu être comme cette femme, voilée...non déguisée » LEDNM (p.130).

L'assimilation ne s'est pas limitée à la tenue vestimentaire, aux prénoms ou aux femmes introduites dans la société française pour attaquer ses siens. La France coloniale veut effacer l'Histoire du pays, éradiquer le peuple algérien : « Ils avaient prétendu figer l'histoire sous leurs bottes » LCDP (p.49). Le colonisateur, tout en changeant les noms des rue, les noms des village et des villes , veut que les futures générations ne gardent aucune trace d'une nation autrefois libre et indépendante, ils forcent les autochtones à croire en leur idéologie, celle de l'Algérie-française, dont le passé est la mère-patrie : « Ils s'éparpillaient et remontaient la rue appelée « rue du Bey » bien qu'en fait elle portait le nom d'un général de conquête du siècle dernier » LEDNM (p.143).

D'autres Algériens sont assimilés pour des obligations économiques, tout comme Hakim ; il travaille contre son grès comme policier au service du colonisateur : « sale métier » LEDNM (p.71). Pour subvenir aux besoins de deux familles, payer les frais des études de son frère. Hakim est dans un dilemme, choisir le confort de sa famille, ou satisfaire son nationalisme. Dès son ascension à son poste, et bien avant la guerre, il y a une voix en son for intérieur qui est contre le métier qu'il exerce ; désapprouvé par ses concitoyens : « [...] heureux de ces formules échangées en arabe qui lui faisaient croire (illusion, il le savait pourtant dans son intérieur) qu'il était comme les autres, comme ceux de ces hommes » LEDNM (p.144). Lors de l'interrogatoire d'un insurgé, il est mis à l'épreuve par son chef, Hakim finit par céder, faisant preuve de dévouement entier à la patrie adoptive, la France . Ainsi tue-il Saidi : Hakim est assimilé.

Les goumiers et les Harkis sont les collaborateurs des Français. En raison de leur connaissance de la société des indigènes, ils jouent un rôle majeur pour assurer la suprématie du système colonial tout en trahissant les valeurs de leur Patrie. Leur mission est de collecter les informations de l'organisation secrète et de participer aux opérations militaires contre les maquisards : « Une ancienne école avait été transformé en caserne de goumiers...s'étaient mis essentiellement par cupidité à la disposition de l'armée de l'occupation. En vérité, ils étaient dangereux, aussi la population les craignait-elle plus que les parachutistes » LCDP (p. 49)

1.4. La Société Française

La société française est celle du puissant, du conquérant, du dominant. C'est la société d'une population instruite, lettrée et civilisée. Une population composée de Français arrivés de la Métropole, qui bénéficient, au premier plan, de tous les privilèges, au second plan, les autres, des migrants européens, de divers pays : « Les bistrotts des alentours, fréquentés par des ouvriers espagnols, maltais, italiens, petit peuple méditerranéen qui, depuis la conquête, arrivé par vagues » LEDNM (p.225).

C'est une communauté minoritaire dont les membres occupent les meilleurs postes administratifs, habitent dans les plus beaux quartiers, et leur enfants jouissent des droits à l'enseignement, au loisir et aux vacances dans la Métropole:

[...] comme ses frères, s'acharner à ignorer pour toujours le monde qu'ils installent et développent les immigrants qui font la loi, qui s'enrichissent, qui se bâtissent des villas de plus en plus grandes dans leur quartiers, demeure au style emprunté à chacune des provinces de France. LEDNM (p.181).

Selon Djébar, la société européenne, en plus de la jouissance des meilleures conditions de vie et de tous les privilèges, il lui est réservé même le droit de rêver et de fonder des projets d'avenir, sans se soucier de la misère de l'indigène : « On pouvait maintenant les imaginer dans les fermes familiales, silhouettes toujours exquises, arrêtées sur le seuil de leur maison de maître, au milieu des blés et des vignes » LEDNM (p.83).

Les Européens éprouvent un sentiment de supériorité vis-à-vis des autochtones, ils les snobent et leurs rapports sont restreints : « Les « autres », comme tu dis, sont fiers parce qu'ils sont Européens » LCDP (p. 96). Leur xénophobie atteint le monde des enfants, au point d'interdire à leurs petits de jouer avec ceux des indigènes. Ils construisent une barrière entre leur vie et la vie de ceux qu'ils considèrent comme barbares.

La guerre de libération, n'est pas au goût des Européens, les attentats, les bombes, les assassinats des policiers, met cette population dans une situation critique, de peur, d'insécurité et d'incertitude. Les biens des colons sont ravagés par les opérations de sabotage, ainsi que les biens publics : « Pourquoi cette maudite guerre, ces troubles qui

m'empêchent de sortir, de partir à cheval, de faire du tennis ? » LEDNM (p.89). Certains Européens abandonnent le pays, et partent vers la patrie d'origine, qui pour certains, elle est inconnue, d'autres restent car l'Algérie est leur pays, c'est là où ils sont nés et grandis, beaucoup contribuent à semer la haine meurtrière contre l'indigène : « Ils veulent nous chasser de notre terre, ils disent que notre pays est la France » LCDP (p.202).

Il y a une catégorie vénale de la société française, pour laquelle, cette Révolution est une opportunité pour évoluer sur les débris de la guerre. Le commissaire adjoint, Martinez, dès son jeune âge, côtoie la société des indigènes, il est donc le mieux placé à gérer la nouvelle situation : « Plus la guerre continue, plus on a besoin de lui, de sa connaissance parfaite de la population indigène, des éléments politisés et suspects de la région...il a toutes les chances de devenir commissaire principal avant quarante ans » LEDNM (p.136). Cet esprit opportuniste de Martinez l'entraîne à un conflit de point de vue sur la manière à agir avec les indigènes. Pour Jean son supérieur, il n'est pas question d'utiliser la torture dans les interrogatoires surtout quand il s'agit de femmes ou d'un détenu sans preuves. Martinez est convaincu que le recours à la violence est la solution la plus judicieuse pour mettre fin au soulèvement : « J'agis en accord avec ma conscience ! » la conscience ! va te faire foutre ! Le « Vieux » aurait fait un bon directeur d'école et il aurait interrogé de la même façon polie les petits « bicots » au certificat d'études » LEDNM (p.136).

1.5. Le regard croisé : colonisateur/colonisé

Il s'agit de savoir quel regard porte l'Européen sur l'indigène, le colonisateur sur le colonisé ? l'Arabe offre une image insupportable à voir, une image dérangeante par sa misère, son apparence physique et son ethnie vu d'en haut par le colonisateur : « Le colon Ferrand, assis seul au principal café de la place, détourne les yeux des miséreux qui passent » LEDNM (p.224). Pour les Européens, l'indigène est considéré comme un serviteur, un domestique déclassé, abhorré, car barbare, qui ne sera jamais reconnu

comme un citoyen. Cette ségrégation est apparente dans le discours du colonisateur où l'Arabe est souvent qualifié de « bicot » de « bête sauvage », d' « abruti » ou de « mauresque » ; il n'a pas le droit à l'instruction au-delà du certificat d'études, ne doit pas accéder aux endroits réservés aux Européens, ni à leur vie, sauf pour servir ces derniers. Tout en recevant un salaire dérisoire, l'indigène n'a pas le droit à la sécurité sociale, ou à une retraite : « Son père cheminot à la capitale, après son accident rentrant à la maison et disant : « La France m'a renvoyé », puis la misère, la mort du père » LEDNM (p.208).

Même s'il est un policier au service des intérêts de la France, Hakim est détesté par son supérieur Martinez de par son origine d'indigène : « Il me hait, songe-t-il. Il ne sait comment me considérer et il n'a que deux manières de traiter les hommes : en valet ou en complice » LEDNM (p.137). Martinez doute du dévouement de Hakim pour la France il veut mettre à l'épreuve sa conscience professionnelle, il lui propose d'interroger l'un de ses voisins « Saidi », l'ancien gérant de café « Bagdad » : « C'est toi qu'on éprouve...toi dont je veux savoir quel genre d'instrument tu es ; car je crains fort que tu ne relèves un couteau à double tranchant » LEDNM (p.137). Cette méfiance de l'indigène accompagne les colonisateurs dès les premières années de l'occupation. Ils sont persuadés que l'Algérie leur appartient, et qu'à tout moment ils peuvent la revendiquer.

Dans les deux romans, nous rencontrons des rapports moins tendus entre colonisateurs et colonisés, au point où certains Français éprouvent une certaine sympathie pour l'indigène, une forme d'humanisme, sans pour autant dépasser les limites d'une relations très superficielle et d'un échange assigné : « Les Européens avaient de l'estime pour lui » LCDP (p.27).

Depuis les événements du 8 mai 1945, le regard des Européens est plus grave qu'auparavant, c'est un regard de haine plus que de mépris, le « bicot » s'est transformé en « une bête sauvage », un homme sanguinaire qui mérite l'extermination : « Je considérais ces hommes qui se faisaient passés pour des révolutionnaires comme des

tueurs sauvage et sans scrupules, semant la terreur en rasant n'importe qui. » LCDP (p.239).

De son côté, l'indigène réserve un regard plein de haine et de hargne au colon européen. Depuis son jeune âge, ses parents se sont chargés de l'informer sur l'Histoire de son pays, qu'il est dans le passé celui d'un peuple libre et fier. C'est le colonisateur qui, depuis son occupation illégitime, ne conserve pas les moyens pour le priver de ses droits, et de lui faire subir la misère et la marginalisation sur sa propre terre.

Après la guerre, la haine vis-vis du colonisateur change de forme, elle est mise en œuvre, et cède la place aux armes, qui sauront faire entendre son intensité : « La conscience profonde de l'injustice de leur disparition due à la cruauté des barbares » LCDP (p.26). De par l'injustice, l'assujettissement et l'humiliation, l'indigène condamne l'ensemble de la communauté française, et ne voit en ses membres qu'un symbole de tyrannie et d'atrocités : « Les autres, ils sont égoïstes et cruels » LCDP (p. 204). Mais avec l'évolution de la guerre, le regard devient différent pour une catégorie d'Européens convaincus de la légitimité de la cause de l'indigène, ils contribuent à la libération du peuple algérien ; Ces Européens font preuve d'une conscience libre et épousent les valeurs humanistes. Nous citons deux personnages : Suzanne l'épouse d'un avocat et M. Kimper le professeur de musique :

« L'avocat avait été informé par Suzanne pour la détention de Salima...Mahmoud a manifesté une estime profonde pour Suzanne » LEDNM (p.157)

« M. Kimper, aurait pu mener une vie tranquille...mais non, cet homme doux et affable avait, depuis longtemps, choisi de lutter pour un idéal qu'il avait fait sien : la justice et le droit des hommes d'être libres sur leur terre » LCDP (p. 45)

1.6. La rencontre entre deux communautés antagonistes

Les deux sociétés, indigène et française, se croisent constamment, elles sont paradoxalement plus liées que séparées, quoique le contact entre colonisé et colonisateur paraisse très complexe, avec l'évitement, la négligence et le sentiment de haine partagé. Il semble qu'il y a un contrat de paix imposé par le colonisateur pour des

raisons économiques et de survie. La liaison directe ou le rapprochement est souvent représenté à travers les personnages féminins :

Dans les deux romans, il y a une femme européenne qui épouse un Arabe instruit : Suzanne l'épouse d'un avocat dans *Les Enfants du nouveau monde* et Laure l'épouse d'un médecin dans *Le Ciel de Porphyre*. Ce type de mariage n'est pas accepté par les deux sociétés européenne et autochtone. Les enfants en souffrent. Issue d'un couple mixte, Amalia a souffert de l'ironie de ses camarades et ses professeurs parce qu'elle porte un nom arabe et son teint est foncé : « Elle a souffert de la différence entre ses parents, de la race de son père » LCDP (p.238)

Le monde de travail, et aussi un grand carrefour de rencontre entre les deux communautés, les indigènes travaillent comme commerçants, ouvriers et même policiers. Mais après le déclenchement de la guerre d'indépendance, il y a des métiers qui s'avèrent plus au moins polémiques tels qu'un policier. Ainsi Hakim est-il un personnage vivant dans le dilemme. Il se justifie par l'idée que son poste lui permet de protéger et de servir ses concitoyens : « Hakim s'approche avec ce souci particulier de paraître dire que son métier de policier lui sert à protéger et à veiller sur ses coreligionnaires, un sacerdoce, pourquoi pas... » LEDNM (p.144)

Des femmes algériennes exercent le métier de femme de ménage dans les maisons de colons ou chez les bourgeois de la ville. Elles sont souvent mal traitées, exploitées par les Européens, et surnommées, péjorativement, toutes « une fatma », il y a cependant une exception à la règle : M. Kimper, un homme libéral, témoigne du respect pour sa domestique algérienne : « Oui Madame était quelqu'un de très bien, pas comme les autres Européens quand ils parlent à leur bonne » LCDP (p.166)

Touma et Dalila sont deux personnages qui représentent un autre type de rencontre entre les deux communautés antagonistes ; elles sont les collaboratrices du colonisateur ; elles trahissent délibérément leur communauté.

Touma, jeune arabe, travaille comme indicatrice, elle est dotée d'une grande beauté et est un point de rencontre rare entre les deux sociétés : « qu'après tout même dans cette

ville où les deux communautés n'admettent aucun mélange (à part une ou deux exceptions mais qui semblent là pour faire mesurer le drame qui se concentre sur elles), un de ces Français de vingt ans la recherche, que si elle voulait...) » LEDNM (p.129). Le jeune qui fait des avances à Touma est conscient qu'il fait une erreur de s'approcher d'une arabe : « Je n'ai jamais fait pareille demande à une Arabe...lorsque ma mère saura... » LEDNM (p.129). Dans la même optique, les indigènes refusent tout rapprochement entre eux et les Européens.

Touma, est considérée par sa société comme une traîtresse qui ne mérite pas de vivre à cause de son comportement d'une femme aux légères mœurs et de son activité au service de l'ennemi : « Maudite, elle doit nous trahir » LEDNM (p.131)

Dalila, quant à elle, est indicatrice, prostituée, danseuse dans les cabarets et les fêtes françaises ; la narration ne justifie pas totalement son attitude. Pour elle trahir, ses siens est une sorte de vengeance, elle qui est frappée par tous les membres de sa famille, hommes et femmes, frères et oncles ; son seul moyen de les punir est la fugue et la trahison : « Et puis un jour, je les ai battus à mon tour sur leur propre terrain : celui de l'honneur...cher aux Arabes ! » LCDP (p.60)

Le rapport entre les femmes européennes et les hommes arabes, peut être en dehors d'une relation légale, et atteindre l'adultère. La femme du patron d'un hôtel, entre en relation avec Saidi, et fugue avec lui ; du côté des Européens, l'incident est considéré comme une honte pour la société supérieure ; ils en font un scandale : « C'est comme si il a couché avec toutes les Européennes de la ville » LEDNM (p.146). Son mari, quant à lui, n'admet pas que sa femme l'ait trompé avec un Arabe, il va déposer plainte contre Saidi qu'il accuse d'avoir kidnappée et violée ; les faits sont détournés et masqué en la défaveur de l'indigène : « Le mot « viol » avait apparu dans les rapports de police le lendemain » LEDNM(p.146). Cette fugue est au bonheur de la société arabe, surtout les plus jeunes qui voient en Saidi le héros de la ville, et saluent la trahison de l'épouse de l'Espagnol : « Voilà une vraie femme ! Elle est à féliciter. Elle s'en foutait que ce soit

un arabe ! Quand on voit Saidi avec ses épaules, sa taille et ses belles moustaches et qu'on voit le mari, à côté... » LEDNM (p.147)

Hamid est un autre personnage d' Assia Djebar, qui entreprend des relations avec des françaises. Il les séduit par son argent ; à chaque voyage en Métropole, il ramène avec lui une nouvelle femme, et ce n'est pas au goût des Européens qui s'enragent en les voyant trainer ensembles dans la ville : « Cette putain de la métropole qui se faisait payer par un Arabe pour venir les braver effrontément, parait-il » LEDNM (p.150)

La contiguïté entre les deux sociétés ne s'arrête pas aux liaisons occasionnées par le travail, le mariage, les études, ou la trahison. Parallèlement à Touma, Dalila, Hakim et les goumiers, il y a une autre catégorie de la société française qui assure un rapport différent avec la société des indigènes, un lien tissé de bonnes intentions, défendant, tout comme les natifs de ce pays, l'indépendance de l'Algérie, à l'instar de M. Kimper, Suzanne :

« Il y a avec nous des musulmans bien sûr et des Européens libéraux » LEDNM (p.35)

« Il y a des Français qui reconnaissent notre droit. Ils nous comprennent parce que chez eux autrefois, il y a eu la Révolution » LEDNM (p. 209)

M. Kimper, un professeur de musique, enseigne avec des Algériens et est convaincu que les peuples colonisés doivent lutter et dessiner le chemin de leur liberté ; sous la couverture d'une « association culturelle », il contribue à la guerre de libération avec des Européens libéraux, côte à côte avec les Algériens, ce qui lui a valu la mort : « Mais pourquoi ne veux-tu pas comprendre que les Européens comme tu dis ne sont pas tous des racistes ! je ne suis pas une exception, Ali...il y a parmi nous des gens qui nous aident et qui ont compris le sens de votre lutte » LCDP (p. 206)

Suzanne est une française convaincue que le peuple indigène mérite de bénéficier de la citoyenneté et des droits tout comme l'Européen, et de vivre dignement. Après que son mari Omar choisit le chemin facile de l'immigration, elle reprend ses études pour faire un stage d'avocat, ce qui lui permettrait de défendre les détenus politiques : « Omar est

parti et « le travail » est suspendu. Mais elle a décidé : le moment approche où elle pourra s'en charger » LEDNM (p. 214)

Ces rapports pouvaient aussi être plus amples, au point où un Européen solitaire, adopte un enfant des indigènes pour lui servir de compagnie : « Fils d'un berger mort de misère, Khaled avait été quasiment adopté par un vieil instituteur venu de France, qui l'avait guidé dans ses études avant de mourir » LEDNM (p. 219)

Outre les personnages comme points de rencontre entre les deux communautés, il y a des espaces limités où se croisent indigènes et Européens, telle que l'école ; les enfants des communautés se côtoient et établissent des rapports avec des enseignants européens. Quelques bistrotts et cafés sont aussi un lieu de rencontre, entre indigènes et Européens : « Ils se sont attardés au « bistrot de l'Espagnol », bien connu parce qu'il un des rares bars où se mêlent toutes les souches » LEDNM (p.123)

1.7. La guerre de libération et les nouvelles mutations sociales

La guerre de la décolonisation est l'événement majeur dans l'histoire des deux romans, une lutte dont les débuts remontent à la journée historique du 8 mai 1945. La guerre est une période charnière pour les deux sociétés. Des mutations et des changements radicaux ont lieu dans les deux communautés, française et indigène. Le soulèvement des indigènes transforme le visage de l'Algérie- française.

Pour les indigènes, tous les paramètres de leur société dogmatique, réservée, circonspecte, et à cause d'une guerre violente, changent. C'est une nouvelle population, une nouvelle génération en quête du changement, tout ce qui est conventionnel s'est écroulé : la soumission et la peur du colonisateur, le silence, le rapport entre le monde féminin et le monde masculin.

Depuis les massacres du 8 mai 1945, une nouvelle ère commence ; cette journée historique a vu des milliers d'hommes réprimés et violentés pour avoir revendiqué leur droit de vivre dans la dignité. Des femmes, des hommes et même des enfants sont dans les rues pour baptiser l'indépendance promise. Une prise de conscience s'est désormais

installée dans l'esprit collectif. La contribution de la femme dans la lutte est l'un des aspects des nouvelles mutations :

Armées de la même ardeur avec laquelle elles devaient, chez elles, rouler tous les soirs la semoule pour le repas de famille ; elles sortaient de vieux couffins, les emplissaient de pierres, en mettaient dans leurs jupes et leurs voiles, elles aussi, dans la bataille. LEDNM (p.170)

Bien avant le 8 mai 1945, les Algériens ont déjà conscience que leur liberté devrait être arrachée par le combat qui pourrait être long et dure ; les années se succèdent, sans qu'ils ne s'arrêtent de se battre. Face à cette persistance et ténacité du peuple, l'injustice du colonisateur s'accroît, il se sert de tous les moyens pour réduire sa résistance par l'oppression, la torture, le génocide, pour affaiblir la volonté du peuple ; ce qui apporte un effet contraire, de plus en plus, de jeunes, victimes d'injustice et de violence, rejoignent le maquis et choisissent le chemin de la guerre pour venger leurs familles : « - Pourquoi tiens-tu tellement à prendre le maquis ?- ...la Patrie !...mais la plus importante, parce que je veux être sincère, c'est la douleur de la perte de mes parents...ma famille entière a été victime du système colonial » LCDP (p.26)

Outre la prise de conscience de la fatalité du combat, un nouveau sentiment s'installe dans les cœurs des Algériens, c'est un autre sentiment inexplicable : La disparition de la haine, cédant la place à une nouvelle perception ineffable de la lutte : « Tu n'as rien à perdre, sauf...la haine, tu seras surpris de constater que tu ne pourras plus haïr, plus détester personne. Je ne sais pas pourquoi » LCDP (p.30), selon l'auteure, la haine est remplacé par un sentiment tonique qui a su mettre fin à la rancœur vis-à-vis du colonisateur. Face à la libération, même la haine n'a plus de sens, seul le combat compte.

Les femmes, qui franchissent rarement le seuil de leurs maisons et souvent accompagnées d'un homme, quittent leur harem et contribuent à la guerre. Hassiba, Meriem, Salima, Houria, sont à l'image de multiples femmes qui ont dit non à la colonisation : « Il y a un départ pour le maquis, cette nuit, sans doute : une fille arrivée aujourd'hui ...oui, une jeune fille ; ce n'est pas la première » LEDNM (p.203). Elles ont

pris conscience, qu'il faudrait sortir de leur silence et soutenir les hommes dans leur révolution, une révolution qui concerne toute une société : « La Révolution, c'est pour tout le monde, pour les vieux, pour les jeunes. Je veux donner mon sang à la Révolution (Hassiba) » LEDNM (p. 207)

Avant la Révolution, Hakim se voit comme le protecteur de ses concitoyens, son poste de policier lui permet de rendre service de temps à autre à sa communauté : « Hakim s'approche avec ce souci particulier de paraître dire que son métier de policier lui sert à protéger et à veiller sur ses coreligionnaires, un sacerdoce, pourquoi pas... » LEDNM (p. 144), La perception de son métier est remise en question par les membres de sa société, qui se montrent inamicaux et distants avec lui sans pour autant le rejeter ouvertement : « Slimane est obligé de lui faire face...il est envahi d'une hargne hostile qu'il tamise au fond de ses yeux myopes » LEDNM (p.144). Une fois la guerre déclenchée, les concitoyens de Hakim expriment ouvertement leur dédain pour lui, il est devenu un ennemi pour eux tout comme les Français. Hakim est exclu par ses siens, sauf quelques lâches ; victimes de leur peur et de l'incertitude de l'aboutissement de la Révolution, ils n'échangent cependant avec lui que quelques mots de courtoisie.

Pour le personnage de Chérifa, la guerre d'indépendance est une seconde épreuve pour sa rébellion contre la servitude et le voilement de la femme. Chérifa fait une révolution sociale par son obstination et sa détermination pour décider de son sort ; car une femme en demandant la répudiation c'est déranger, voire renverser l'ordre patriarcal. Sa seconde révolte est tout aussi forte et percutante ; en effet, sous prétexte de sauver son mari d'une éventuelle incarcération, Chérifa ose transgresser l'espace réservé jusque-là aux hommes ; ainsi en plein midi traverse-elle le centre-ville, sous les regards abasourdis des passants. Cette deuxième rébellion est tout comme la première, un soulèvement féminin contre les normes de la société machiste. : « Elle veut agir. S'empare d'elle un désir étrange et qui l'inquiète, de faire quelque chose, quelque chose d'audacieux dont l'éclat étonnerait Youssef. Ce qu'elle cherche, elle n'ose encore le comprendre elle-même, ce n'est pas tant de sauver Youssef » LEDNM (p.119)

Les Européens, quant à eux, sont restés perplexes et effarés par la nouvelle voix qui les surprend le 8 mai 1945. Sous le choc de voir une masse de personnes, considérés comme des « bicots » oser lever le ton et revendiquer leur liberté, les autorités coloniales utilisent les armes pour opprimer la population et endiguer la mutinerie populaire : « [...]les attendaient en rang serrés un nombre impressionnant de policiers derrière lesquels, tendu de panique et de haine, s'était abrité le monde des femmes endimanchées et chapeautées, de leurs époux » LEDNM (p.169)

La France frappe les révolutionnaires, avec un bras de fer, les prisons n'ont jamais été aussi pleines, de trop on ne veut pas accepter cette lueur de changement : « elle parlait du peuple français, qui ne voulait pas de cette guerre, des principes de la démocratie, des élections à venir, des pays lointains qui se libéraient » LEDNM (p.217)

Plus la révolution prend de l'ampleur, plus des Européens, secoués par la peur des attentats, quittent le pays, ils vendent leurs maisons, et ceux qui sont plus optimistes les louent : « Si Abderrahmane vient d'acheter dans le quartier où jusque-là aucun Arabe n'habitait, une villa, une des premières ventes de Français qui ont quitté le pays » LEDNM (p. 193)

2. Le paysage de la société des années 90

La société algérienne avant les années 90 se caractérise par une grande misère, une crise du logement, l'ampleur du chômage des jeunes et une explosion démographique sans précédent. A travers le quartier populaire et historique de Bab- El Oued, Nassira Belloula, nous décrit le paysage de la société algérienne avant et pendant le terrorisme. Dans ce quartier, vit une population et une composante humaine et sociale diversifiée : « Un grand quartier, chaud, vivant, grouillant, méprisant, curieux et vicieux, amoncellement de mentalités rétrogrades...un quartier marchand, sale et rampant où se mêlent la sueur des commerçants, des grossistes et des mendiants »VPH (p. 21)

Après l'annulation des élections législatives en 1991, où le parti islamiste FIS est victorieux., les islamistes s'organisent en groupes terroristes pour proclamer le pouvoir qui leur a été confisqué. La terreur s'installe dans les villes et les campagnes, par la force des armes. Le dogmatisme religieux, la radicalisation, l'obscurantisme d'une doctrine prennent de l'extension voilent les consciences : « Je les aurais moi-même payées pour qu'elles ébranlent les ténèbres qui désormais recouvrent le monde. Qu'elles désaccordent les silences, qu'elles débusquent les mensonges et forcent les consciences ! » PMCEM (p.15)

Au-delà des espaces publics (les mosquées), l'endoctrinement religieux s'infiltré dans la cellule familiale, crée des déséquilibres et disloque la société algérienne, par des idéologies contradictoires et discriminatoires. Le terrorisme semble oblitérer le vécu, les souvenirs et toute affection dans les maisons où se mêlent adeptes et détracteurs du nouvel ordre social et religieux, société et familles sont disloquées : « J'étais convaincue que même séparés par nos convictions, même dressés l'un contre l'autre, notre affection aurait été un rempart suffisant contre tout ce qui aurait nous opposer » VPH (p.23). Face aux nouvelles idéologies, les relations conventionnelles entre les membres de la même famille s'écroulent. Nouné est lapidée par son frère en pleine rue parce qu'elle ne porte pas le voile islamique : « Lapidez cette moutabaridja (fille non voilée) ! avait crié mon frère » VPH (p.25)

Dans la société, La condition féminine a évolué favorablement depuis l'indépendance. Quoique la femme étudie et travaille, elle reste sous l'emprise de l'ordre patriarcal et des coutumes qui limitent son affranchissement et son droit au respect : « Dans notre société, dans notre famille surtout, il est impensable qu'une femme puisse revendiquer dans un couple, l'un des droits les plus élémentaire : le droit au respect » PMCEM (p.85) Dans la société coloniale, les hommes, en bridant la liberté des femmes, veulent s'assurer de leur pureté et de leur vertu qui seront transmises aux futures générations, et ainsi garantir la pureté du lignage. Cependant, le terrorisme accentue les outrages à la dignité des femmes, qui seront à nouveau sous l'emprise d'une idéologie sexiste et machiste qui marginalise encore plus la femme. Selon Belloula, la femme semble être la

principale cible du terrorisme islamiste ; elle est considérée, par les détenteurs du nouvel ordre religieux comme la source et le facteur de tous les maux, péchés et les sacrilèges, voire même de la crise sociale et économique ; il faut l'écartier complètement, tel l'enjeu de leur raisonnement : « La femme était devenue une équation si complexe et si menaçante que les hommes cherchaient encore le moyen de la réduire à moins que ce qu'elle est déjà » VPH (p. 33). Durant les années de braise, les femmes sont humiliées, dédaignées, agressées, kidnappées et violées : « Les lycéennes étaient très recherchées dans les maquis terroristes ; celui qui arrivait à enlever une et à l'offrir à l'émir gagnait en galons » VPH (p. 36). Assujettie par la peur, la femme obéit aux ordres, porte le voile, quitte l'école et ne sort que pour aller à la mosquée, et si l'une d'entre elle refuse de se soumettre, elle devient un butin de guerre à prendre, une esclave : « [...]insultes et agressions des bandes de jeunes barbus et même des autres garçons qui les ralliaient dès qu'il s'agissait des filles, quelle gloire divine y avait-il à battre à six ou à sept une adolescente de quinze ans, jusqu'à lui briser les côtes ? ...elle aurait été violée, n'eut été l'intervention courageuse de quelques passants » VPH (p.35). Les femmes qui se sont dévouées au nouvel ordre semblent être à l'abri du danger en trouvant un refuge sécurisant et rassurant en portant un voile et en fréquentant assidument les mosquées, suivant des leçons de théologie ou apprenant le coran : « il y a celles qui se voilent par conviction, se croyant investies d'une mission sacrée et qui se regroupent déjà dans les mosquées dans d'interminables halaqate (cours) » VPH (p. 38). Cet apprentissage doctrinaire et idéologique sert à les inscrire dans le mouvement de radicalisation de l'islamisme. Elles sont sommées de transmettre cet apprentissage aux autres femmes, de les endoctriner à leur tour : « Ce sont celles qui, parce qu'elles ont appris quelques versets du Coran et entendu quelques prêches à la mosquée ou à la télévision, veulent diriger les opérations » PMCEM (p.37). Il y a aussi celles qui sont endoctrinées par amour, elles se dévouent entièrement, et sans la moindre réflexion, à une cause qui n'est pas la leur, juste pour satisfaire le fils, le frère ou l'époux, elles rejoignent aveuglement les maquis et les camps de l'intégrisme islamiste : « Elle l'avait suivi, car elle croyait en lui » VPH (p.47). Une fois confrontées à la réalité de l'organisation de la communauté islamiste, elles découvrent l'idéologie de la violence et

barbarie. C'est ainsi que les femmes prises en otage dans les caves des camps des terroristes, sont violées par des groupes d'hommes et les vierges sont des offrandes aux Emirs : « Souha comprit que l'homme qu'elle a suivi, qu'elle avait choisi comme époux, en bravant tous les interdits, et qu'elle avait accepté de servir lui et la cause qu'il défendait s'apprêtait à violer une petite fille » VPH (p. 51). En dépit du déferlement de la violence dans la société, le climat d'insécurité et de peur, une grande partie de la population algérienne conserve des valeurs humaines telle que la solidarité et l'entraide dans les pires des circonstances, les décès et les deuils : « Les voisins aurait cotisés pour offrir ce premiers repas à ceux qui ne cessaient d'affluer » PMCEM (p. 22). Être solidaire avec une personne qui a perdu un être cher, assassiné par les terroristes, devient l'expression citoyenne d'un minimum de compassion aux malheurs d'autrui. Cet acte de compassion et de solidarité est manifesté par les femmes dans les cimetières qui recueillent les victimes de massacres collectifs : « Elles ont toujours quelques choses à partager : du pain, du café, des dattes ou des figues qu'elle distribuent généreusement en faisant le tour des visiteuses » VPH (p.104)

2.1. Le terrorisme et les nouvelles mutations sociales

Toutes les valeurs sociales, tous les symboles culturels et les pratiques collectives qui relèvent des traditions et des mœurs algériennes, sont exclus et condamnés par le terrorisme islamiste, toutes les convenances sont une hérésie de la religion : « On nous dit que toute lamentation est une hérésie, bid'aa. Un mot qui aujourd'hui imprime sa force répressive sur chaque instant de notre vie » VPH (P.16). Dans le sens du nouvel ordre, toutes les pratiques sociales, même les plus banales sont une apostasie de l'Islam : se lamenter et engager les pleureuses dans les deuils, écouter la musique dans les festivités, dessiner des tableaux et surtout les portraits, circuler seules dans les rues pour les femmes...même pour la lecture, à l'exception du Livre Saint et les livres de théologie, tout autre ouvrage est strictement interdit à la population, d'où les assassinats des écrivains et des journalistes : « Toute lecture en dehors du texte sacré était

défendue » VPH (p.25). Graduellement, les interdictions se multiplient, désormais regarder la télévision est le comble des péchés : « les distractions y étaient rares, et la télévision m'offrait, avant que mes frères décident de couper les fils de la parabole, un peu de rêve » VPH (p.29)

Ces prohibitions ne se limitent pas à l'intérieur des maisons, mais se propagent dans les rues, tout aspect de culture : théâtre, cinéma, musique, sont défendus. Les locaux destinés à toute œuvre d'art sont clôturés, la faculté des Beaux-Arts est sujette à un attentat à la bombe, la peur fait fuir les spectateurs ainsi que les artistes : « Ni cinéma, ni salle de jeux, ni concert. Toutes ces choses-là appartiennent à un passé révolu, et ne sont qu'un lointain souvenir » VPH (p. 125)

La tenue vestimentaire des deux sexes se déforme, ou à vrai dire s'uniformise, les hommes ont une apparence nouvelle, qui les démarquent de ceux qui ne sont pas concernés par les nouvelles idéologies religieuses : « Je ne reconnaissais plus mon frère, une brossaille de poils lui ayant bouffé les joues, les yeux soulignés de Khôl, vêtu d'un Kamis et de baskets » VPH (p. 23)

La femme algérienne, qui a longtemps combattu, et depuis la décolonisation, pour acquérir une certaine liberté financière et vestimentaire se retrouve voilée : « Elle a vraiment lutté pour pouvoir se libérer du haïk » VPH (p.37). Elle semble perdre les exploits de son combat contre la misogynie et le patriarcat. L'Islamisme radical remet en question le travail des femmes et leur défilement dans les rues en toute liberté et sans voile: « Je ne pense pas que les lois ancestrales aient prévu que les femmes iraient un jour travailler (que ce jour soit maudit ! clament certains aujourd'hui) » PMCEM (p.69)

De ce fait, On oblige les femmes à céder leurs postes de travail aux hommes, de se voiler, si ce n'était pas de mettre une burqa, pour ne rien laisser d'apparent de leurs corps : « Il n'était pas question de porter ces long tchadors qui traînaient par terre, ramassant saleté et crachats, sous prétexte que plus c'est sale, plus on avait la bénédiction divine » VPH (p. 37). Cette nouvelle approche de la saleté ne rime pas avec

l'éducation reçue jusque-là. La propreté étant un signe de piété et de foi, c'est une valeur enseignée par les parents et par l'école aux enfants : « Oubliant presque que nos parents nous avaient appris que la propreté faisait partie des pratiques d'un bon musulman » VPH (p.37). Outre la propagande des nouvelles idéologies, la population semble être déphasée par le bouleversement des aspects sociétaux. On n'arrive pas à saisir, qui a raison et qui a tort, et c'est alors la placidité qui domine les relations sociales, au point que l'on hésite à suivre le cortège d'un assassiné jusqu'à sa dernière demeure ou même de présenter les condoléances à la famille d'une victime de terrorisme : « La mort s'installait, et dans les quartiers, les victimes des islamistes étaient enterrées dans la crainte et la solitude » VPH (p. 64). Or, dans des cas échéants, il y a des personnes qui vont aux funérailles des assassinés, il s'agit dans la plupart des cas, de femmes menées par la curiosité d'assister au panorama de la mort : « Celles qui sont venues par l'odeur du sang alléchées. Attirées comme des vautour par l'intrusion de la mort. Fascinées par le spectacle de la douleur de l'autre » PMCEM (p.35)

Avec le temps, les individus se familiarisent avec la mort ; l'afflux des attentats, des assassinats et des crimes rend les citoyens insensibles aux disparitions tragiques et atroces qui les entourent. Etant à l'abri de la violence, la peine et la douleur des autres ne les concernent pas : « Que les échos de leurs cris parviennent jusqu'à nous sans réussir à ébranler le silence et l'indifférence de ceux qui n'ont pas été touchés dans leur chair ? » PMCEM (p.82)

Avant les années 90, la mort d'un être cher suscite une des douleurs les plus vives exprimée par des cris des femmes, des lamentations hautement manifestées, d'ailleurs c'est l'une des rares occasions où la femme peut lever le ton sans être condamnée. Encore, il y a un rituel qui consiste à louer des femmes spécialement pour célébrer le deuil ; les pleureuses, elles rendent hommage au défunt, par l'énumération de ses qualités et la description du chagrin de ses proches, affligés par sa mort. Pour les Islamistes, c'est encore une hérésie, on n'a plus le droit de crier, de lever le ton ou de rendre hommage au décédé :

Pas non plus de démonstration intempestive en ces temps de suspicion et de menaces ! Tout excès dans l'expression de la souffrance est scandaleux [...] J'aurais voulu crier : Accourez ! Venez à moi pleureuse ! Ô vous femmes qui savez mettre des mots sur toute douleur, même les indicibles. PMCEM (p.15)

Il est impératif de noter un autre aspect du comportement masculin, qui s'est entièrement fluctué : l'agissement à la douleur. Depuis son petit âge, la tradition exige qu'un homme ne pleure pas, il doit rester insensible à la souffrance corporelle et émotionnelle : les pleurs, la sensibilité sont féminins. Cependant l'affliction de perdre un enfant à la fleur d'âge, ou une épouse dans des conditions tragiques, renversent l'équation de l'insensibilité masculines, des hommes s'écroulent et pleurent leurs disparus : « Pourtant, des hommes, j'en ai vu pleurer, ces dernières années pleurer ! J'ai vu, aux informations télévisées, des pères, des frères, des époux écrasés de douleur » PMCEM (p.89)

2.2. Le terrorisme et la domination des esprits

Les chefs des groupes armés sont représentés comme des êtres à part. Ils sont plus radicaux que les autres, intelligents et instruits. Les représentants du nouvel ordre religieux sont dotés d'un charisme remarquable, « L'homme qui a étudié le coran, la Bible, la Torah et même le bouddhisme et parle couramment quatre langues » VPH (p.12). Ces leaders sont choisis soigneusement, pour avoir de l'emprise sur leurs adeptes. Ces prosélytes sont des orateurs habilités et expérimentés en matière de convaincre, leur intelligence n'est pas leur seule arme pour dominer les individus et les soumettre à leur doctrine ; ils possèdent une apparence frustrante et menaçante qui installe la peur au même temps que la conviction dans les esprits de leur disciples : « Mahmoud Ben Mahmoud inspire la crainte[...]celle que nous ressentons face à un animal sauvage » VPH (p.12)

Ces hommes jouent le rôle d'enseignant, qui éclaire les esprits par des idéologies religieuses, appelant à la lutte contre les mécréants de leur pays et le représentant de Satan sur terre, qui est selon eux l'Amérique, le berceau de cet enseignement est tout d'abord l'Afghanistan et le Pakistan. Les chefs terroristes sont dotés d'un charisme qui fascine leurs disciples et les laissent obéissants et dociles. Fait qu'ils exécutent toutes les missions qui leur sont destinées, même les attentats suicides : « Lorsqu'il arrivait, il regardait autour de lui, s'assurant du magnétisme, de l'emprise qu'il avait sur nous » VPH (p.117)

Le plus souvent, les personnages endoctrinés sont peu éclairés, ils ont de légères connaissances du monde, et communément marginalisés par la famille ou la société. Les détenteurs du nouvel ordre leur compromettent la meilleure gratification que peut recevoir un musulman model ; le Paradis : « Et qui pour les apprivoiser, pour les appâter, auraient fait miroiter sous leurs yeux innocents la plus belle, la plus convoitée des récompenses : un accès direct au paradis, et en première classe ! » PMCEM (p.120)

Les jeunes introduits dans les groupes de frères musulmans sont influencés et fanatisés par leurs idées, au point d'attaquer les membres de leur propre famille : « Je ne pouvais pas hélas lutter contre la nouvelle famille de mon frère, tous ces nouveaux frères, se revendiquant du même code génétique, de la même hybridation dogmatique, de la même vision chaotique » VPH (p. 24)

La virilité et la dignité de l'homme orientale, c'est avant tout son honneur, conventionnellement, il est prêt à mourir pour qu'il ne soit pas souillé, et celui qui transgresse sa fierté et ose le déshonorer risque la mort. Dans la société algérienne la culture de l'honneur est axée beaucoup plus sur les femmes dont la pureté confère une conduite sexuelle conforme à une norme valorisée socialement (chasteté et fidélité), or toute transgression est sévèrement punie. Ces normes semblent aussi s'écrouler pendant les années 90, L'Emir Bechir, que l'on pense mort, abandonne sa femme dans le camp des terroristes à Ouled Allel, la livrant à la bestialité et aux viols de ses lieutenants et de

son successeur. : « Le froid s'est installé dans la montagne et dans mon cœur. Béchir n'avait aucun remords, n'avait pas de pitié, son cœur était devenu de pierre comme s'il n'existait pas » VPH (p.84)

La domination de l'intégrisme religieux prend de l'ampleur au point où les habitants de Bab El-Oued fêtent l'assassinat des policiers qui sont au service du pouvoir en cours. Les femmes endoctrinées expriment leur joie en lançant des « youyous » : « Les habitants célébraient les exploits de ceux qu'ils considéraient comme leurs sauveurs » VPH (p. 40)

2.3. Personnage marginal

Pour M. Bey et N. Belloula, au-delà de l'ignorance et du manque d'instruction, la première issue de l'endoctrinement s'avère la marginalisation des individus. Un personnage rejeté et écarté par sa famille, ses amis, l'école ou encore la société, est une proie très facile au terrorisme :

Ils ne seraient en quelques sorte que des Petits Poucets rejetés par leurs parents pour cause de misère...égérés donc, vulnérables, livrés à l'angoisse des ténèbres, ils auraient trouvé refuge auprès des Ogres, dévoreurs des enfants et amateurs de chairs fraîche, qui les auraient initiés à leurs pratiques. PMCEM (p.120)

Le nouvel ordre religieux offre aux personnages marginaux un statut prometteur d'un avenir meilleur. Pour s'affirmer dans la communauté qui les accueillent, ils se dressent contre leur société d'origine ; ses traditions et ses coutumes, contre le pouvoir et les intellectuels, et surtout contre les femmes, puisqu'elles réclament une égalité entre elles et les hommes, soutenues par leur statut de salariées : « Ils rejetaient cette société mutante [...]eux perdaient leurs privilèges d'hommes effrayés par l'égalité revendiquée par les femmes » VPH (p.36)

Les personnages sont marginalisés par la collectivité pour de multiples raisons : échec scolaire, apparence physique, célibat, délinquance. La frustration et la rancœur de ses

personnages sont une opportunité pour les nouvelles idéologies, elles leurs ouvrent ses portes, leur promettent égalité, reconnaissance et succès ; c'est le paradis qui les attend :

- Les frères de Nouné échouent à l'école et se transforment en bandits professionnels, ils passent leur temps à guetter les filles pour les dérober de leur sacs et bijoux : « Les autres sont devenus des petits voyous, vivant de rapine et d'escroquerie » VPH (p. 30). Depuis qu'ils aient intégré les groupes radicalisés, Ils se métamorphosent en religieux pratiquants, encourageant leurs sœurs à porter la burqa et à assister aux cours théologiques dans les mosquées. Cette nouvelle ère, leur offre la chance de corriger leur statut social, et se convertir en bons musulmans.

- Le petit frère de Nouné, le cadet, il a à peine 17ans, un adolescent maigrichon, renvoyé lui aussi de l'école. Toufik est dédaigné par les filles, de par son apparence et sa pauvreté. Différent de ses frères, il choisit la voie du marché noir, il vend des cigarettes et des confiseries, mais son commerce est harcelé par la police. N'ayant plus de choix, Toufik emprunte le chemin de ses frères, il rêve de devenir un Emir pour se venger de tous ceux qui l'ont exclu : les enseignants, les policiers et les filles : « il prendra sa revanche contre tous ceux qui l'avaient frustré, humilié, marginalisé, privé, sous-estimé ; il établira sa propre liste noire » VPH (p.27)

- Les sœurs de Nouné sont à l'image des filles algériennes, qui quittent très tôt l'école, pour être destinées au mariage. Les familles jugent inutiles qu'elles fassent des études poussées vu que la grande part des hommes refusent que leur épouse travaille. À 27 et 30 ans, elles sont considérées comme vieilles filles. Cloitrées dans la maison, elles sont classées comme des êtres inutiles, et un fardeau à s'en débarrasser dans les plus brefs délais : « Quant à mes sœurs, la société en avait fait des exclues ; dépassant la trentaine et n'étaient pas encore mariées, elles étaient la honte de notre famille en plus d'être des fardeaux à nourrir » VPH (p.30). Une fois leurs frères transformés en des frères-musulmans,

ils se servent d'elles pour assurer la propagande des nouvelles idéologies, elles se sentent utiles, importantes et acquièrent, par conséquent, une certaine liberté longtemps espérée. Souha et Zineb peuvent à présent sortir sans recourir aux prétextes, ni être accompagnées de leur mère, elles sont intégrées dans une nouvelle société : « Elles étaient libérées des entraves et des tabous sociaux...leur hidjab les protégeant du qu'on -dira-t-on » VPH (p.31). Inconsciemment, les deux jeunes femmes se laissent engloutir par un intégrisme religieux qui leur est une échappatoire pour se tirer de l'exclusion et de la marginalisation : « Elles s'engouffraient aveuglément dans un extrémisme religieux, comme si elles venaient de trouver un sens à leur vie, un but qui les affranchissait de l'indifférence » VPH (p.31)

- Nouné est un personnage doublement marginalisé. Dès l'apparition des nouvelles idéologies, elle est exclue de sa famille, et précisément par ses frères et sœurs qui s'investissent avec ardeur dans une cause, que Nouné renie totalement. Ce nouvel Islam lui paraît peu convaincant et ne répond point à ses rêves et aspirations : « Mes sœurs me bannissaient déjà de leur vie, sans se rendre compte que cela m'affligeait » VPH (p.31). Nouné refuse de se soumettre, et d'adopter les idéologies de ses frères, elle s'obstine à sortir dévoilée : « Ils s'étaient tus et Béchir avait détourné la tête pour éviter de se souiller à ma vue, car je ne portais pas de voile » VPH (p.42)

Introduite contre son grès dans la nouvelle société terroriste, injustement condamnée pour complicité d'actions terroriste, elle passe quatre ans en prison et sort graciée par la loi, mais la société ne lui pardonne pas son appartenance à une famille de criminels, elle est exclue pour une seconde fois : « La société me rejetait, mon quartier avait peur de moi, mes amies avaient poursuivi leurs études et me dédaignaient » VPH (p. 94)

Cette double marginalisation à cause du passé d'une terroriste quoiqu'elle n'en soit qu'une victime, la contraint de quitter son pays et d'accompagner son beau-frère Bechir. Prise entre les parois de la spirale de la violence, Nouné est

devenue une vraie terroriste mais cette fois-ci, pas contre ses concitoyens, c'est contre un ennemi apparent et conventionnellement tyran, l'Amérique : « Le djihad là-bas était une aberration, je ne l'avais jamais compris, pourtant condamnée pour des actes terroristes et association de malfaiteurs alors que j'étais victime » VPH (p.117)

Aida, la protagoniste de *Puisque mon cœur est mort*, est aussi un personnage marginalisé par la société. Une épouse qui ose demander le divorce est une action sans précédent dans son entourage. Juste pour avoir revendiqué un respect conjugal, elle est sévèrement condamnée par la société. Une femme divorcée est très mal vue, elle doit faire de son mieux pour mener une vie en catimini, ne pas se faire remarquer ni susciter l'attention des autres : « J'ai vécu avec la crainte de me démarquer, de me distinguer du troupeau...mon divorce est l'unique ruade, l'incartade que beaucoup de mes proches ne m'ont toujours pas pardonnée » VPH (p.85)

Aida pense que le divorce lui procurerait son indépendance, mais avec le temps elle découvre qu'elle se fait des illusions. En pensant s'être libérée du joug du mariage, elle se retrouve l'esclave de toute une société : « Mais il me faut reconnaître amèrement que c'est en même temps cet écart, ce désir de me libérer de l'emprise d'un homme, qui m'a paradoxalement privée de toute liberté » VPH (p.85). Aida s'incline alors devant toutes les convenances de la société, jusqu'au jour où elle perd son fils, cet événement décisif va lui renverser la vie, la femme calme, aimable et pacifique, renie tous les protocoles et les pertinences, du moment que le seul être pour lequel elle combat disparaît, il n'y a plus d'intérêt pour le respect des coutumes, Aida se transforme en criminelle : « Maintenant, je ne veux plus, je ne veux plus faire semblant. Pour quel enjeu ? Je ne tiens ni à leur estime ni à leur approbation. Que m'importe l'opprobre, l'exclusion ? je n'ai plus rien à perdre puisque j'ai tout perdu. Puisque mon cœur est mort » VPH (p.86)

Etrangement, Aida n'est pas condamnée pour ses transgressions des convenances, la perte tragique de son fils semble l'immuniser, comme si la

société ne tolère que les peines incommensurables, mais cette fois-ci, c'est elle qui s'isole et choisit de se marginaliser. Elle rejette la société et renonce à la vie.

A la fin de ce chapitre, il est discernable que les auteures reprennent les grands axes de l'Histoire de leur pays, tout en tentant de les réécrire, les recomposer, elles reconstituent le réel, ainsi d'après V. Jouve : « *L'œuvre n'est pas seulement un miroir de la réalité...entre l'œuvre et le réel, il y a le travail de l'écrivain* »⁶⁰ ; dans ce sens, nous rencontrons des éléments de l'Histoire de l'Algérie, de la société et de la politique des deux époques : la guerre de libération et la décennie noire, incrustés dans les fictions à noter : exploitation, racisme, marginalisation, machisme, misère, crises politiques, guerre et terrorisme. Dans ce même sillage, il est possible de dire que les écrivaines de la violence inscrivent l'Histoire de leur pays avec ses différentes composantes dans leurs romans et la soumettent au service de la fiction comme un outil narratif qui renforce l'illusion du réel auprès de la réception.

⁶⁰ V. Jouve, *Poétique du roman*, Paris, Armand Colin 2015, p 138.

Chapitre III

L'espace / le temps : deux dimensions aux formes variables

Qu'il s'agisse d'une chronique sur l'Algérie colonisée, ou des violences terroristes des années 90, le cadre spatio-temporel est l'un des noyaux de l'écriture historique ; il est donc important de déterminer les axes autour desquels tourne la temporalité dans l'espace de nos œuvres.

Selon Genette, il est totalement impossible pour la narratrice de ne pas « situer l'histoire qu'il raconte dans le temps par rapport à son acte narratif, puisqu'il doit

nécessairement la raconter à un temps du présent, du passé, ou du futur »⁶¹ tout acte temporel est accompagné d'un repérage contextuel, c'est ainsi que dans la fiction, les indicateurs de temps et d'espace sont considérés comme étant des repères indissociables qui guident le lecteur en activant l'illusion référentielle : « Bakhtine a théorisé cette articulation en élaborant le concept de chronotope, qui est une catégorie littéraire de la forme et du contenu, s'inspirant de la conception du temps comme quatrième dimension de l'espace »⁶²

Nous nous interrogeons sur la linéarité de la narration, le respect de la chronologie des événements ou au contraire les actions sont fragmentés par une discontinuité narrative et une distorsions temporelles. Le discours est apte à fournir des informations sur le moment et le lieu de l'histoire en général ainsi que sur les séquences narratives en particulier. Dans ce chapitre, notre objectif est d'étudier l'inscription de la référentialité historique dans le contexte des fictions de notre corpus ; nous interrogerons les composants temps et histoire dans des récits tributaire de deux moments de l'Histoire.

1. Les Enfants du nouveau monde : espace /temps entre anonymat et référentialité

Assia Djebar, en rédigeant son troisième roman n'a que 25 ans. Elle s'engage dans la rédaction d'un roman qui relate les conditions de vie du peuple algérien, pendant la guerre de libération. Ce roman est écrit en 1960, avant la fin de la guerre, personne ne connaît le sort de cette révolte, triomphe ou échec ?

L'histoire se passe dans un village dressé au pied d'une montagne qui abrite des révolutionnaires engagés dans les opérations armées contre le colonisateur, ce roman est un carrefour entre l'Histoire d'Algérie et l'histoire romanesque des personnages surtout féminins, le roman se compose de neuf chapitres dont les quatre premiers sont titrés des noms de quatre personnages féminins : Chérifa, Lila, Salima, Touma. La narratrice est extradiégétique, il est omniscient et rapporte les voix de tous les personnages et en

⁶¹ Gérard Genette, *Figure III : discours du récit*, Paris, Seuil, 1972. p 228

⁶² Bakhtine par Aude Durelle, *L'Analyse Littéraire*, Paris, Armand Colin, 2015. p174

particuliers les voix féminines. L'espace où se passe l'histoire reste anonyme tout au long du récit, le lecteur n'est pas informé sur le nom de la ville où se déroulent les événements, dans l'ensemble du récit le temps diégétique est dans l'opacité, en parallèle la narratrice insère deux référentialités historiques:

Chapitre 1 : « Chérifa »

- La narratrice entame l'histoire en citant le lieu où se déroule une séquence du récit « Dans le vieux quartier arabe, au pied de la montagne, les maisons à façade blanche crépie à la chaux se ressemblent »(p.13), les maisons sont situées dans un vieux quartier, et leur crépissage est fait avec la chaux qui est une matière vendue à un prix dérisoire ce qui annonce la pauvreté de ce quartier où vivent généralement les Arabes ; cependant, il laisse dans l'anonymat le nom de la ville. Il y a une description de la maison du premier mari de Chérifa, un trafiquant commerçant arabe « [...]de ces années de lutte où il avait volé, nargué, triché avec ses concitoyens »(p. 26). Il gagne beaucoup d'argent et il est l'un des rares Arabes à posséder une demeure plus au moins luxueuse : « [...]qu'on méprisait pour le trafic inévitable d'autrefois, pour les compromissions présentes avec les autorités locales, il jouissait de l'une des meilleures situations de la société arabe »(p. 24). Dans un passage de ce premier chapitre, le temps est évoqué à travers une mesure de sécurité prise par l'état français « le couvre-feu » (p. 21), cet événement laisse à deviner l'année de l'histoire sans pour autant préciser la date, l'état d'urgence étant proclamé dans la région des Aurès et de la Grande Kabylie le 31 mars 1955, puis dans toute l'Algérie en raison de l'extension de la rébellion armée le 30 août de la même année.

Chapitre II : « Lila »

- Une femme qui est à l'image de l'émancipation féminine, piégée et engloutie par ses souvenirs et son attente, elle vit seule dans l'espérance de retrouver son mari qui est au maquis, c'est une situation assez étrange pour les coutumes dans la société, du moment qu'une jeune femme habite indépendamment dans une maison louée. Encore une fois le temps de l'histoire est figé, Lila pense qu'il n'est plus important de compter les jours ou

de connaître quelle date est-il, du moment qu'elle ne peut pas deviner si son mari rentrera-t-il un jour du maquis ? C'est un personnage qui vit dans l'incertitude et l'errance : « Depuis quand vivait-elle là, au dernier étage de cet immeuble vide, au bord de la route ? Lila ne saurait le dire, Elle ne s'interrogeait pas, pourquoi compterait-elle les jours ? Était-ce aujourd'hui au début de l'aurore, ou hier à l'aube, ou bien voici trois jours, quatre... » (p.33), de son appartement au dernier étage, situé dans un quartier habité par les Européens, elle pouvait voir le miséreux quartier arabes « La vue sur le fleuve fût si belle, s'il n'y avait eu, héla, ces cabanes grises, ce quartier pouilleux » (p.35). Cette description de la spatialité témoigne justement de l'espace dichotomique colonisé/colonisateur séparés, deux communautés dont le cloisonnement dans l'espace est effectif.

- La narratrice après avoir dépeint la vie de Lila et son amour pour Ali, les circonstances de leur séparation, interrompt la chronologie par un analepse « la mort de Aïcha », la belle mère de Chérifa, aux funérailles de la vieille tout le monde est présent sauf l'époux de Amna, la voisine et l'amie de Chérifa, car agent de police, sa présence est indésirable dans la vie de ses congénères ; ses voisins et amis à leur tour l'ignorent en silence : « Chérifa pensait à tout cela, et aux circonstances qui installent maintenant des déserts entre les hommes, à l'intérieur d'une même maison » (p.44) . La narratrice décrit le chemin du cortège de la défunte, elle mentionne le passage devant le « Palais d'Orient », un café dit « maure » (p.49), une appellation qui désigne les cafés fréquentés uniquement par une clientèle arabe. A la fin de ce chapitre, il y a une anticipation utopique sur l'avenir de Bachir, une prédiction certaine vu l'emploi du futur de l'indicatif, un élève très doué en mathématique, admis au lycée : « Ainsi, c'est ce petit dont on vante tant les mérites scolaires ! dans notre pays indépendant, il sera peut-être, un jour, un savant. Car nous serons riches, nous aussi, de médecins, de techniciens, de professeurs... » (p.52). La guerre semble compromettre un avenir à toutes les espérances, malgré l'installation de la peur partout, qui s'infiltré dans les rues, les ruelles pour atteindre les maisons les plus isolées, une peur mêlée à l'espérance d'un

avenir meilleur « Les attentats, les arrestations se multipliaient, ces derniers mois, dans la capital » (p.63), La capital, espace de référence à la guerre.

Chapitre III : « Salima »

- Hakim, par son métier de policier perd le contact avec ses compatriotes depuis le déclenchement de la Révolution ; la narratrice fait allusion au début de la guerre : « depuis plus d'un an, - en fait il ne savait situer le moment où cela avait commencé » (p.78), selon cette référence temporelle, l'histoire devrait se passer entre la fin de 1955 et le début de 1956. Dans le passage qui suit, et à travers les paroles de Youcef le lecteur peut deviner l'année de l'histoire : « l'an dernier, voici quinze mois environ,...,Hakim, quelques minutes après, emmenait Si Abderahmen, un homme connu de tous, il a été détenu trente heure, et torturé sans arrêt » (p.81), de ce passage l'histoire racontée peut être située au début de 1956. Tout comme les hommes, la femme contribue aux actions de l'organisation armée, Salima, l'exemple de la femme instruite, une normalienne qui enseigne à l'école, subit elle aussi la torture et l'humiliation dans les prisons françaises, au point où elle perd , tout comme Laila , toute notion de temps et tombe dans l'incertitude et la désillusion : « Dans une cellule de cette prison, se trouve, à présent, Salima. Elle ne sait ni l'heure qu'il est, ni le jour...onze ou vingt...elle ne sait plus » (p.83). Elle est orientée grâce à un gardien arabe qui sur sa demande lui porte la date sur un bout de papier : « 24 mai 1956 » (p. 87), c'est pour la première fois dans le roman que nous rencontrons une précision de date. Une femme détenue et encellulée, est jusque-là une action sans précédent ou rarissime, au début, les soldats s'introduisent dans les maisons « accompagnés d'une femme qui parlent arabe » (p.75) pour interroger les femmes chez elle, le respect pour les traditions de la société arabe semble s'affadir face à la propagande de la violence. Le nom de la ville où se passe l'histoire, n'est cité à aucun moment depuis le début de la narration, cependant, il y a une allusion qui enquêrait une ville proche de la capitale, « Blida » assez renommée pour « ses roses » : « Mais le soleil dans les rues était doux et la ville, célèbre dans la région pour ses roses, embaumait comme une seule gerbe

immense » (p.88). Salima, est une vieille fille, qui croit au changement, cette jeune femme armée de son instruction, rêve d'un avenir meilleur, d'une paix et d'une justice dans son pays. Sans mari et sans enfants, elle se lance dans une nouvelle expérience pour libérer son pays : « Elle disait à Mahmoud, dans les moments de conversations qui terminaient leurs rencontres dans la capitale, où elle se rendait chaque jeudi : « Un jour, après notre indépendance, on en aura besoin ! » (p.90)

Chapitre IV : « Touma »

- Le personnage de Suzanne, symbolise une tranche de la société française, fortement attachée à l'Algérie et qui défend la Révolution, au point où son mari, Omar, le seul avocat arabe de la capitale, pour des conflits idéologiques avec les chefs de l'organisation secrète, quitte le pays ; elle refuse la fuite en avant, et choisit de continuer à vivre dans son pays et de soutenir ses compatriotes : « Je resterai ici, même si cela doit durer dix ans. Si je te quitte un jour...je ne divorcerai qu'à la fin, quand tout sera fini, quand ce pays sera libre... » (p.112), Suzanne est tout comme Salima, elles ont confiance dans le résultat de leur lutte, elles sont persuadées de la libération de leur pays ; l'emploi du futur de l'indicatif renforce cette certitude. La narratrice, dans un bref passage, signale le renforcement des forces de l'ordre par une armée d'outremer : « de temps en temps, passent des soldats débarqués de la France » (p.127). Une seconde fois, nous rencontrons une précision de date, et encore par le biais d'une voix féminine Touma : « C'est la chaleur aujourd'hui que je ne supporte pas ; une chaleur d'août, alors que nous sommes seulement en mai » (p.133). Le temps annoncé est un temps diégétique, non historique, par l'usage d'adverbe et de noms exprimant la temporalité.

Chapitre V : « Hakim »

- pour évoquer la disparition intrigante de Saidi, la narratrice continue dans une même démarche ; la relation anonyme, omission des lieux et des dates, en ayant recours à une narration ultérieure : « Sans doute Saidi est-il parti à la campagne peut-être une mort

dans sa famille, il est originaire d'un douar de la montagne » (p.144), de par cet événement, la narratrice, et brièvement, introduit ultérieurement la date du 08 mai 1945, sans développer de quoi est-il question ou ce qui s'est-il passé ce jour-là, il l'insère comme un analepse mais sans dire davantage : « Pardon, réplique l'un, il a fermé un jour, le 8 mai 1945...mais ce n'était pas un jour comme les autres. » (p.141).

En plus de l'omission du temps des événements, la négligence des espaces est aussi une stratégie chez la narratrice de ce récit, adoptée depuis le départ, mais dans cette séquence narrative, elle rapporte le changement des appellations des ruelles par des noms choisis par les Européens : « ils s'éparpillaient et remontaient la rue appelée « rue du Bey » bien qu'en fait elle portait le nom d'un général de conquête du siècle dernier » (p.143)

- Dans un discours dénonciateur de la colonisation, le jeune étudiant Ali rappelle l'injustice à l'égard du patron de Bagdad qui pour sa liaison avec une Européenne perd des années de sa vie en prison. Dans cette optique, Ali reprend, avec plus de détails, les événements du 8 mai 1945, comme étant un résultat inéluctable de l'iniquité du système colonial : « [...] après les manifestations du 8 mai 1945, les arrestations qui avaient suivi, la surveillance policière... une torpeur apparente s'installait sur la ville ainsi que sur tout le pays, faux sommeil, nuit trompeuse... terre broyée, terre ouverte du peuple à une lumière secrète » (p.149), Les tueries et la torture sont le lot du peuple pour le réduire à nouveau au silence. Les autorités coloniales n'ont pas pris conscience que les répressions du 8 mai 1945 sont le ferment de la Révolution du premier novembre 1954.

- Depuis l'exorde de la narration, la guerre est qualifiée par le mot « Révolution », pour Ali, qui représente le personnage instruit, émancipé et conscient de la situation de son pays, cette Révolution, ou comme il la désigne « guerre de libération » (p. 152), est une lueur d'espoir d'un avenir prometteur mais lointain ; il est persuadé que le chemin qui reste à faire est long et épineux : « Ces journées historiques de novembre où le premier éclair avait paru dans le ciel, premier véritable espoir. Non l'indépendance du pays, l'aventure enivrante que le combat apporterait » (p.152)

Chapitre VI : « Hassiba »

- Dans ce chapitre, la narratrice revient, avec plus de détails et de précisions sur la date du 8 mai 1945. Yousef est un personnage qui tire bénéfice de son emprisonnement pour contribution aux manifestations ; la prison lui permet de rencontrer « des frères », qui l'instruisent sur le passé lointain et l'avenir de son pays.

- Dupé par les promesses de la France, un peuple, en liesse, femmes et hommes, descend dans les rues, fêter la fin de la guerre mondiale, et marquer d'une pierre blanche le début de leur indépendance : « Aussi, étaient-ils venus de partout... ils étaient venus des cabanes de fleuve, des douars voisins, plèbe joyeuse de semi-citadins qui croyaient eux aussi la guerre finie ; jusqu'aux femmes elles-mêmes » (p.168). En ce jour, un drapeau vert, confectionné de torchons et de haillon, est levé par les manifestants_un drapeau dont l'origine est depuis longtemps controversée, la première version l'attribue au mouvement nationaliste fondé par Messali Hadj, la seconde, l'accorde à l'Emir Abdel-Kader qui menait les forces de libération contre la France. La narratrice s'est située sur la deuxième attribution et ainsi le drapeau serait celui de l'Emir Abdel- Kader : « Le drapeau vert de l'Emir » (p.168), la narratrice reprend son discours implicite et non daté, elle évoque la colonisation lointaine : « Le drapeau de notre pays, de notre bonheur – continuait Youssef- pour la première fois depuis un siècle, enfin déployé dans la joie et dans l'espoir » (p.168).

Ce n'est pas uniquement la ville, réputée pour ses roses, qui est touchée par les massacres du 8 mai 1945, mais il y en a d'autres qui en sont profondément affectées : « Le même jour, des massacres avaient eu lieu dans des villes martyres : Sétif, Guelma, Constantine... » (p.171).

-Dans un fragment de l'Histoire de la régence ottomane en Algérie, la narratrice reprend la stratégie de l'embrouillage tout en faisant une seconde allusion à l'espace. Cet intertexte remémore l'Histoire d'Algérie qui remonte loin dans le temps. La description présente une ville agricole d'envergure pour l'économie des colons, tout en persistant à

garder l'espace fictionnel dans l'anonymat : « Quelques fois au-delà, du temps des Turcs, lorsque le Bey du Titteri gouvernait cette région au nom du Dey de la capitale...car cette ville est la porte d'une plaine devenue la plus riches des terres du pays où le colon étranger règne sur ses moissons et vignobles » 180. D'après cet extrait, la ville de l'intrigue serait située entre Médéa et Blida.

Chapitre VII : « Khaled »

-Juste avant le couvre-feu, les opérations d'anticolonisations se poursuivent, Bachir avec ses compagnons, profitent du début de la nuit pour exécuter son premier acte au service de la guerre de libération : « Il est le temps de partir. On fait signe à Bachir : les hangars les plus proches, pleins de la récolte de l'année, commencent à brûler. Ils ont réussi » (p. 195)

- Hassiba, une jeune fille qui a, à peine, seize ans, veut rejoindre le maquis pour offrir ses services aux combattants : « On a besoin d'une infirmière. Si tu veux toujours partir...mais la vie à la montagne est dure. Il te faudra marcher chaque nuit. La nuit est à nous. Nous marchons » (p.207). La vie des maquisards est instable, de peur d'être repérés, d'être dénoncés par un indicateur, un harki ou par l'un de leurs « frères » sous la torture, ils changent leur position en permanence. La jeune fille semble déterminée à se dévouer à cette vie d'errance et d'instabilité.

Chapitre VIII : « Bob »

- Le drame dans la montagne continue, lorsqu'arrivent les habitants d'un douar complètement anéanti par l'armée française, leurs terres sont brûlées et leurs maisons détruites ; ils se retrouvent réfugiés : « Nous avons laissé derrière nous notre semence, et nous sommes partis. Nous avons donné nos hommes au combat des montagnes et l'ennemi a brûlé nos demeures » (p.224). Le sort de la tribu de Beni Mihoub s'apparente à l'ensemble du peuple indigène, la peur, la torture et l'anéantissement de leur existence. C'est l'errance et le nomadisme pour de tribus entières, délestées de tous leurs biens : « Un jour, murmure un citadin, nous serons tous ainsi, des nomades dans

notre propre pays » (p.224). A nouveau la narratrice invite le lecteur à supposer l'espace de l'histoire, une ville qui n'est pas très loin de la littorale, renforçant davantage l'embrouillage narratif : « Il passera la nuit à la station balnéaire voisine où sa femme et ses enfants se trouvent déjà » (p.226)

-Avec l'assassinat de Touma, à la tombée de la nuit, l'opération militaire, qui commence le matin et qui semble durer une éternité, par l'usage d'analepse et de prolepses, est finie : « Les derniers témoins tournent le dos à Touma, à la place. Il est temps pour eux de rentrer, avant la nuit. Déjà, on entend les camions redescendre, grondement sourd, vers la ville ; l'opération sur la montagne est terminée » (p.246). Avec la mort de la jeune traîtresse, Djébar clôture la journée riche en événements, la mort semble une fin évidente à toute tentative d'entraver le cours de la Révolution.

Chapitre IX : « ALI »

-Au dénouement de l'histoire, le discours entre Lila et le jeune Bachir est un discours porteur d'espoir et de projet d'avenir. Les deux jeunes sont des personnages qui n'ont pas réellement subi l'injustice, ils n'ont jamais eu faim, ils sont donc des rares Algériens à profiter du luxe de la société de l'Algérie- française. Bachir laisse tomber tous les rêves et spéculations de son père pour qu'il serait médecin. Le maquis, pour lui, est la seule occasion de décider de son sort. Bachir répond à l'appel du devoir et sert son pays : « Je montrai au maquis, décida-t-il. C'est cela, je montrai ! pour certains, aller à la guerre est un devoir, et pour d'autres, un départ héroïque. Pour moi, c'est un besoin...une chance... » (p.255)

-Les hommes du douar des Beni Mihoub, se sont tous donnés au combat, poussés par la misère et convaincus de la fatalité de la guerre, ces hommes se révoltent parce qu'abattus par l'injustice et l'esclavagisme, ils sont à l'image des campagnards qui travaillent au service du colonisateur, récoltant des salaires extrêmement dérisoires : « Quand nous du parti venions autrefois les voir[...]Vous n'avez pas besoin de nous parler de la misère ; nous, on la connaît, on la vit...on sait bien qu'on nous a volé nos

terres. Ce qui nous intéresse maintenant, c'est de nous donner les moyens de nous combattre » (p.257).

2. *Le Ciel de porphyre* : brouillage de l'espace et datation du récit dans une chronique fragmentée

Pour Aicha Lemsine, il s'agit du journal intime d'un jeune adolescent, qui dessine le paysage de L'Algérie coloniale juste avant la guerre de libération puis pendant et juste après la décolonisation. Le personnage principale qui prend la narration en charge et en alternance avec la voix du narrateur, situe les évènements du récit dans un contexte social et spatio-temporel. Ali et à travers ses mémoires témoigne d'une mémoire d'abord personnelle puis collective. Le roman est fragmenté en plusieurs parties, une fois c'est la narratrice qui raconte d'autres c'est Ali, les quinze séquences sont racontées anachroniquement sous forme d'analepses/prolepses, qui perturbent la linéarité du journal intime du personnage principal.

Le journal intime commence par la période d'avant la guerre et remonte jusqu'au 23 janvier 1959. Le narrateur, qui ne respecte pas le déroulement chronologique des mémoires de Ali, entame l'histoire par un analepse qui met en exergue la première intervention d'Ali dans les opérations des groupes armés, et ainsi il y a cet aller-retour entre la voix du narrateur relatant l'expérience de Ali El- Moudjahid et celle de Ali relatant sa vie depuis l'enfance jusqu'avant l'indépendance. La fragmentation est une modalité narrative de la discontinuité qui se déroule selon deux voix qui se relaient ; le récit est alors polyphonique avec deux récits parallèles.

La narration est jalonnée par des dates et différents espaces, et à la fin c'est la narratrice qui clôture l'histoire par une projection sur le destin de tous les personnages et sur l'avenir de l'Algérie postcoloniale, le récit s'articule en neuf parties :

Ière partie : « La narratrice »

- La narratrice décrit la scène après la première opération armée d'Ali avec Tahar (sans précision d'espace ou de temps) (p.17)

2^{ème} partie : « Ali »

- Dachra...Août 1953. Réception du cahier de la part d'Alain qui sera le porteur de ses mémoires : « 20heures...les premiers mots portés sur le cahier » (p.23)

3^{ème} partie : « La narratrice »

- Ali se présente à Si Salah, l'un des chefs de l'organisation « L'année dernière, je devais passer présenter mon C.A.P » (p.29) Il faut que le lecteur fournisse un effort et il doit poursuivre la lecture, pour situer dans le temps, l'adhésion d'Ali à la résistance armée.
- La présence des colons en Algérie : « Monsieur Kimper était depuis longtemps établi en Algérie » (p.45)
- Annoncer la fête du 14 juillet « Demain, dit-il, des Kermesses vont être organisées par les autorités à l'occasion du 14 juillet, l'heure du couvre-feu sera reculée jusqu'à une heure du matin » (p.47)
- Le jour de la fête : « Baladia était tout illuminée, ce 14 juillet 1958 » (p.49), ce jour même, Tahar et Ali ont accompli une mission avec succès, Tahar exécute une jeune fille indigène « Dalila » qui est une indicatrice, ainsi que « Cantini » un commissaire- adjoint ; un bourreau qui martyrise les Moudjahidine.

4^{ème} Partie : « Ali »

- Dachra- fin août 1953, Ali inscrit dans ce cahier un événement qui témoigne de la ségrégation appliquée contre les Algériens au droit d'accès au lycée : « Cela fait un an qu'il est parti (son ami Alain), après avoir été reçu à son examen d'entrée en sixième. Nous fréquentions la même école depuis toujours, et je peux dire sans mentir que j'étais meilleur élève que lui » (p.76)
- Dans ce même passage, Ali précise qu'au lycée où étudie Alain se trouvaient des Arabes parce qu'ils sont différents de leurs concitoyens : « C'est-à-dire, gros bêta, que ça doit être des fils de naturalisés » (p.78)

- Dachra...le 9 septembre 1953, Dachra...le 20 septembre 1953 : Ali raconte les souvenirs de son enfance après avoir été privé de passer au lycée, il trouve un refuge dans les souvenirs partagés entre sa famille, les amies de sa mère dont la mère d'Alain, et de ses camarades de classe. (p.76 – p.113)

5^{ème} Partie : « La narratrice »

- Après avoir assisté à l'exécution de Cantini et de Dalila, Ali perd tout son équilibre et il lui faut du temps pour s'en remettre « Il n'avait aucune notion du temps, ni du lieu où il se trouvait » (p.114), pour le faire sortir de cet abasourdissement, Tahar l'emmène chez M. Kimper, un Français libéral qui soutient la cause des indigènes et dénonce l'injustice des colonisateurs.

6^{ème} Partie : « Ali »

- Dachra...2 mars 1954...11 heures du soir, Dachra, 30 août 1954, Baladia...25 octobre 1954, Baladia...13 mars 1955, Baladia...19 janvier 1956, Baladia...12 mars 1956, Dachra...29 septembre 1957, une semaine plus tard :

À l'intérieur des mémoires de cette sixième parties, il y a l'inventaire d'un ensemble d'événements qui sont liés les uns aux autres, le personnage narrateur quitte son village pour rejoindre la ville, de par la volonté de son père qui l'introduit au collège d'enseignement technique. Depuis son contraint départ à Baladia, Ali écrit rarement « Je n'ai plus écrit depuis longtemps, parce que la vie s'est chargée d'écrire pour moi. La guerre secoue notre pays » (p.134). Ali, et du moment qu'il est privé d'aller au lycée parce que fils de pauvre indigène, est convaincu que c'est le destin qui se chargerait de tracer le parcours de sa vie. La mort de son père abattu par les soldats français, le décès de sa mère de chagrin, tous ces désarrois semblent préparer son adhésion aux groupes armés.

A la fin de cette partie Ali cite brièvement les événements du 8 mai 1945 « Le père de Youcef, le rescapé du 8 mai 1945 » (p.143)

7^{ème} Partie : « La narratrice »

- Dans cette septième partie, la narratrice évoque l'un des grands moudjahidine, reconnu pour son courage et sa témérité sans pareil. Ramdane, un vieil homme qui n'a pas peur de se mettre face à l'ennemi est arrêté et conduit en prison en 1958. En outre, la narratrice anticipe l'avenir et pense le devenir de l'Algérie à travers le discours d'Ali : « Mais après ? Lorsque nous seront indépendants, il y aura des problèmes : des hommes qui ne sont pas toujours d'accords entre eux ? » (p.154), Tahar lui répond que les Moudjahidine ne sont pas des hommes de politique et ne devons penser qu'à libérer ce pays et à avoir une identité pour retourner à leur vie habituelle, il essaye de le convaincre sur les réalités du maquis tout en revenant à une note d'espoir pour le futur : « la politique n'est pas mon rayon. Il y a bien des frères qui se dévorent entre eux dans les maquis. Tu ne le sais pas, mais moi je sais des choses...pas toujours propres ; un jour les langues se délieront » (p.155).

8^{ème} Partie : « La narratrice »

- C'est la suite de la séquence de la détention de Ramadan, la narratrice saisie l'occasion pour décrire le sort des membres de l'organisation armée dans les prisons : violence, torture et humiliation, comme elle évoque la torture exercée par la France en Indochine :

Durant les journées d'été torrides, la fosse exhalait une épaisse vapeur immonde, émanant des hommes, de leurs plaies, de leurs maladies. Entassés comme des bêtes, ils succombaient sous les effets combinés de la tuberculose ou de la dysenterie et de la torture de quelques gardes nostalgiques des rivières indochinoises. (p.158)

Ce rappel de la guerre d'Indochine prouverait que la France coloniale, ne peut jouer que le rôle de tortionnaire quand il est question de protéger ses intérêts. Quoique les espaces changent, la colonisation demeure avec le même cap.

9^{ème} Partie : « Ali »

- Baladia...30 juin 1958, dans cette partie Ali raconte la scène de sa rencontre soudaine avec Alain, dont le père veut quitter l'Algérie à la suite des événements sanglants et l'insécurité « la vie n'est plus possible pour nous, pour le commerce aussi depuis cette sacrée guerre » (p.178), par contre, Juliette, la mère d'Alain, ne veut pas quitter l'Algérie qu'elle considère comme son pays et pour lequel elle éprouve un fort attachement : « je ne vis plus en ce moment, car sais-tu que Marcel veut que l'on quitte le pays... a mon âge, aller dans un pays que je ne connais pas...mais je suis née ici moi ! » (p.178). Par le biais du discours idéologique et identitaire des Juifs d'Algérie, la narratrice fait allusion à la guerre Arabo-israélienne et à l'existence millénaire des Juifs sur cette terre : « - Et en Israël ? Tu iras lutter là-bas si on te e demandait ? Tu es au courant de ce qui s'est passée en 1956 ? -Tu ne m'as donc jamais compris ? où suis-je né ? où ai-je grandi ? Ma mère, ses parents et ses grands-parents ? Leurs souvenirs sont ici liés au vôtres ! pourquoi vais-je mourir pour une terre que je ne connais pas ? » (p.183)

- Baladia... 1^{er} juillet 1958 :

Le général de Gaulle, pendant la deuxième guerre mondiale, refuse de s'incliner devant les forces de l'Axe et poursuit son combat « en 1940, il a refusé la soumission » (p.87). Sa détermination guerrière semble céder devant le succès grandissant dans les villes et des maquis de la Révolution algérienne. Pour l'intérêt de la France qui, selon le général Charles De Gaulle, perd dans la guerre d'Algérie « plus d'un milliard de francs », il décide finalement d'abdiquer et de se retirer « Aujourd'hui, il a bien réfléchi, il s'arrangera pour que l'Algérie vive libre » (p.187).

Cette décision est prise pour des raisons économiques et politiques, surtout depuis que les Médias internationaux soutiennent les mouvements de libération dans les pays colonisés, et la constitution du gouvernement provisoire de la république algérienne en 1958 :

Quelques chose a changé du côté de la Méditerranée et dans le monde ! les « Fellagas » cause de la chute de nombreux cabinets ministériels ont fini par avoir raison du régime et se sont donné depuis septembre un représentant officiel : le G.P.R.A. (p.187)

10^{ème} Partie : « La narratrice »

- Les actions se passent ou à Baladia ou à Dachra, nous sommes à la dixième partie du roman, et la narratrice garde le nom de l'espace anonyme, elle nous ne dévoile pas l'ancrage géographique du lieu, qui reste toujours dans l'ambiguïté : «[...]coiffure très prisée dans cette région de l'Algérie » (p.195).

Ali aspire au maquis mais vu qu'il a fait des études, et qu'il passe pour un Européen (des cheveux blonds et des yeux verts), les chefs d'organisation préfèrent l'engager dans la ville : « ...On a besoin de nous ici ! La ville est notre maquis ! et d'ailleurs ; là-haut c'est d'armes qu'ils ont besoin, les hommes ne font jamais défaut ! » (p.193). C'est ainsi qu'Ali et pour la première fois exécute indépendamment une opération armée, il se venge du policier qui a torturé Ramande.

11^{ème} Partie : « Ali »

- Baladia...1^{er} janvier 1959, Ali continue à graver sur son cahier son parcours de combattant, il contribue à plusieurs opérations, tantôt accompagné de Tahar tantôt seul, il gagne en maturité et se comporte comme un homme, ayant le privilège d'avoir fait des études au collège : « depuis quelques mois, j'ai eu à faire différentes missions. Indépendamment des tracts, j'ai surtout (à cause de ma spécialité en électricité...) exécuté plusieurs sabotages de train...Je suis devenu un spécialiste en la matière ! » (p.209)
- Baladia...5 janvier 1959, dans ce passage, Ali raconte ses aventures avec les femmes, à partir de l'âge de seize ans, il fréquente les maisons closes de Baladia : « je voulais faire un tour à « la souris noire » » (p.222), il raconte encore sa rencontre avec une prostituée très différente des femmes qu'il avait rencontrées jusque-là, elle ne sortait qu'avec les combattants et s'appelle

Houria, cette rencontre est très significative et sera reprise à la fin de l'histoire : « quel âge as-tu ?- Trois mille ans, répond-elle tranquillement -tu te moques de moi !...dis-moi la vérité. Enlève deux zéros... » (p.227)

- Une semaine plus tard...17 janvier 1959...19janvier 1959, Ali continue à consigner ses mémoires sur son cahier, contre l'oubli ; il raconte sa rencontre avec Amalia chez M. Kimper, une jeune fille qui après la mort de ses parents doit vendre leur villa pour s'installer définitivement en France.
- Baladia, le 23janvier 1959 (derniers écrits d'Ali avant l'indépendance), Ali, perd tous les êtres qui lui sont chers, dont Amalia et Alain partis en France. Soucieux par la situation sécuritaire qui s'aggrave davantage, il décide de confier son journal intime à Mériem, sa cousine. Vu les informations secrètes inscrites dans son cahier, il est impératif de le mettre dans un endroit sécurisé :« la bataille fait rage partout. Après la reconnaissance du GPRA par 17 pays...ici, il y a eu les fameuses élections organisées par l'armée d'occupation » (p.251).

12^{ème} Partie : « La narratrice »

- En regagnant Dachra, Mériem, la seule personne à laquelle Ali pouvait confier ses mémoires, a rejoint les maquis après une déception amoureuse, elle se livre au combat, à l'amour de la patrie : « Adieu, Dachra !...Et toi, Ali, tu n'es plus là...qu'importe ! L'Algérie demeure...il est temps pour nous les filles de mourir pour non plus d'amour pour les hommes, mais pour notre pays » (p.254)
- Dans les quartiers de Baladia, des assassinats, des attentats, des violations des propriétés des arabes se multiplient par un groupe armé composé de policiers, de bandits et de voyous qui exécutent leurs opérations tous les soirs: « Une nouvelle organisation vit le jour « la main rouge », cette armée de la nuit semait la mort et retournait tranquillement à ses activités le jour » (p.255)
- À l'étranger, et en parallèle, des assassinats d'une grande masse d'Algériens et d'Européens qui soutiennent les groupes armés, les intellectuels qui

sentent l'approche de la victoire se disputent les premiers rangs politiques :
« A Tripoli, débutait la réunion du CRNA. Ailleurs, certains intellectuels disséquaient entre eux les leaders. Ils se demandaient quel serait le chef politique intègre. Pour l'instant, ils les critiquaient tous » (p.256)

- Ali comme la plupart des militants, ne se tourmentait pas sur la question de qui sera le chef politique, le plus important est de multiplier les actions de l'organisation et de débarrasser le pays du colonisateur, car finalement ceux qui vont gouverner le pays sont les enfants du peuple : « Cette année avait été marquée par de violents accrochages entre ALN et les troupes du colonel Massu. Le 28 mars, les prestigieux colonels Amirouche et Haouès trouvaient la mort » (p.256). La narratrice pour clore cette partie rapporte chronologiquement une succession d'événements historiques comme suit :
- 21 octobre 1960 : Le Général De Gaulle déclare : « La paix en Algérie est devant la porte »
- 1961 : manifestations populaires en Algérie.
- A Tripoli, le CRNC, réuni du 9 mai au 12 août élit un nouveau gouvernement provisoire.
- Il y eut les barricades OAS et leur fin pitoyable
- Il y eut les manifestations d'Algériens et de progressistes français à Paris.
- 7 mars 1962 : conférence sur le cessez-le- feu à Evian
- 15 mars 1962 : Massacre de l'écrivain Mouloud Feraoun avec trois Européens par l'OAS
- 19 mars 1962 : Cessez-le-feu en Algérie, et naissance soudaine des « Martiens » : militants et moudjahid de la dernière heure...
- 20 avril 1962 : Salan est arrêté- offensive générale contre l'OAS
- 2 mai 1962 : offensive OAS à Alger : 100morts, 150 blessés
- 7 juin 1962 : L'OAS incendie la bibliothèque universitaire d'Alger
- 12 juin 1962 : Le GPRA garantit aux Européens : « les accords d'Evian sont la charte de votre avenir »

- 27 juin 1962 : La résistance OAS s'écroule à Oran, l'ex-général Gardy est en fuite
- 4 juillet 1962 : Les premiers détachements de l'ALN entrent en Algérie.

13^{ème} Partie : « La narratrice »

- La séquence se passe à Paris après la libération d'Ali de la prison, l'Algérie est indépendante et chacun des Algériens veut décider du sort politique du pays et la plupart d'entre eux ont des opinions divergentes ; Ali garde le silence pour ne pas les brusquer mais il est vexé par leurs conversations désordonnés et subjectives : « Si à l'aube de l'indépendance, alors que le pays était entrain de panser ses plaies et de chercher du pain à son peuple, s'il lui a fallu tolérer trente-six partis politiques qui auraient commencé par se dévorer et se dénoncer les uns les autres, cela aurait été l'anarchie » (p.264)
- De retour à Alger, Ali s'installe chez si Salah, qui l'aide à reprendre ses études et ainsi concrétiser son rêve d'enfance : aller au lycée et avoir le baccalauréat : « Il était animé par une volonté tenace et active. Il prit enfin le chemin rêvé du lycée » (p.277). La scolarisation est désormais à la portée de tous les Algériens de tout âge.

14^{ème} Partie : « La narratrice »

- La mort de Tahar, le compagnon de combat de Ali est racontée sous forme d'analepse « Le lundi 19 mars 1962, à midi, c'était l'heure marquée pour le cessez-le-feu » ; quoique le cessez-le feu soit proclamé , il n'est pas respecté et c'est ainsi que Tahar est mort avec une quinzaine de militants : « ce 19 mars une mechta avait été assassinée froidement et si Tahar était mort en riant » (p.285)

15^{ème} Partie : « La narratrice »

- Dans cette dernière partie, La narratrice nous dessine le portrait de l'Algérie post-coloniale, elle rapporte les événements importants et les mutations qui ont eu lieu jusqu'à 1965 :
- L'agression marocaine contre l'Algérie et la dénonciation du Président Ould-Daddah
- La journée nationale de l'arbre, et les textes fixant le sort des propriétaires des terres
- 19 mars 1963 : la France fait exploser une bombe atomique au Sahara
- 29 avril 1963 : Création de la Caisse algérienne de Développement CAD
- 26 juin 1963 : Quatre personnalités historiques du mouvement national sont arrêtées à Alger parmi lesquelles M. Boudiaf
- 1^{er} octobre 1963 : Toutes les terres des colons sont nationalisées
- 28 octobre 1963 : Création de l'union des Ecrivains algériens
- 5 mai 1965 : 20.000 candidats se présentent au certificat d'études primaires.

3 *Puisque mon cœur est mort* : Indétermination du temps et mythification de l'espace

Un récit épistolaire, à la première personne du singulier, la narratrice partage avec le lecteur son chagrin et ses tourments depuis l'assassinat de son fils unique Nadir. Aida frôle la folie et pour ne pas sombrer dans les abîmes de la déraison, elle se réfugie dans l'écriture. Dans une correspondance virtuelle, cette mère écrasée par la douleur s'adresse à son fils, lui décrit les différentes séquences de sa vie depuis sa tragique disparition, et se confesse à lui sur des secrets de sa vie jusque-là ignorés par lui ; Le récit est fragmenté en cinquante courtes séquences titrées, qui ne dépassent pas sept

pages. Vu le découpage important des parties, le cadre spatio-temporel est étudié en fonction des événements en commun dans les différentes séquences narratives.

De la 1^{ère} à la 4^{ème} Partie :

Photo, Pleureuses, Ecrire, Premier jour

- Aida entame l'histoire, par la lettre qui raconte la séquence de la découverte du visage de l'assassin de son fils : « Ce matin, j'ai vu la photo de ton assassin »(p. 13). Elle décrit ensuite son comportement pendant ses funérailles. L'ellipse narrative, permet à la narratrice de passer sous silence les événements qui ont succédé la découverte de la mort de Nadir, elle passe instantanément à la scène des funérailles, qui commence par son réveil d'une forte dose de valium. Aida semble omettre sa réaction face à l'annonce de la mort de son fils : « D'ailleurs je ne me souviens pas »(p.23).
- Aida a perdu la notion du temps, pour elle le temps s'estompe le jour où elle reçoit la nouvelle de la mort de son fils, le temps devient insignifiant : « Je t'écris depuis...depuis...je ne sais pas...je ne veux pas savoir, je ne veux pas de dates. Toutes dimension du temps n'a plus aucun sens pour toi, pour moi »(p.18)

De la 5^{ème} à la 7^{ème} Partie :

Procès, Mots, Photo

- Dans une parodie du procès, Aida simule l'audience de la condamnation de son fils. Elle tente de trouver les raisons pour lesquelles les terroristes décrètent l'assassinat de son fils : « Pourquoi on te guettait ? Pourquoi il t'attendait ? Qui avait décidé du jour et de l'heure » (p. 26). Elle essaye de trouver des réponses à ses questions, cherchant autour d'elle, qui pourrait être responsable et coupable de la condamnation de son fils. Elle s'imagine les probables causes du meurtre. Elle finit par s'accuser d'être la coupable, car un jour à la fac, elle a polémique sur la religion avec un étudiant extrémiste. De ce fait, les terroristes la punissent par l'assassinat de son fils : « Ma mère ? Elle s'appelle Aida. Elle aura bientôt quarante-huit ans. Elle enseigne l'anglais à

l'université. Non, ...elle ne porte pas le voile...que ses rapports avec Dieu ne concernent qu'elle...elle l'a dit en public, à l'université » (p.28).

- Aida, en observant la photo de l'assassin de son fils, un visage souriant et insoucieux, prend conscience de sa haine et décide de se venger puisque elle se sent la responsable de sa mort. Elle ouvre une brèche sur la loi présidentielle de la concorde civile pour décider que les victimes du terrorisme n'ont plus pour choix que le refus de cette loi, : « On me parle de réconciliation. On me parle de clémence[...]mais je n'entends que le bruit des armes que l'on recharge et le crissement acide des couteaux qu'on aiguise » (p.31)

De la 8^{ème} à la 13^{ème} Partie :

Les unes et les autres, Les larmes, Sad and worried, Folie, Noir

- Arrivant à la treizième partie du récit, la narratrice n'indique pas l'année et la ville où se déroulent les événements, le cadre spatiotemporel reste dans l'anonymat : « Il y a eu tellement de disparitions autour de nous ces dernières années ! » (p34). Elle évoque implicitement, la tragédie nationale des années 90, à travers les meurtres et les assassinats, l'intensité de la douleur d'une mère endeuillée qui vient de perdre tout espoir et toute notion de temps et d'espace. La narratrice se retrouve dans une nouvelle dimension qu'elle partage avec son fils défunt : son monde s'inscrit dans les correspondances nocturnes et chimériques avec Nadir : « En niant l'évidence, quelque chose de plus fort que ma raison s'obstine à errer dans un espace où présent passé futur s'entrechoquent, s'entremêlent pour tisser une trame d'un possible totalement intense » (p.42)

- Dans ses écrits, Aida révèle à son fils qu'elle va guetter son assassin, à présent, elle ne connaît que son nom, il mène sa vie sereinement, alors qu'elle baigne dans la douleur et la haine. La décision de Aida est prise, elle se vengera : « Il est là. Quelque part...un jour, il sera face à moi. Fatalement. Parce que je le veux » (p.46)

De la 14^{ème} à la 19^{ème} Partie :

Elle, Visite I, Détresse, Nuit, Remords, Visite II

- Dans la scène qui décrit une jeune fille affligée par la mort de Nadir et qui pourrait bien être sa petite amie, le narratrice fait allusion à l'espace de l'histoire « un village » sans pour autant le préciser. Ce n'est qu'à sa mort que sa maman sait qu'il est amoureux. Elle pense qu'elle est sa confidente, elle découvre alors et avec amertume que son fils lui cache sa vie privée : « Pourquoi a-t-il fallu qu'elle entre dans ma vie juste le jour où tu n'étais pas là ? » (p.49)

La description de la géhenne de Aida est poursuivie, dans un temps et un espace toujours figé alors qu'elle est submergée par le chagrin : « je me laisse couler dans un univers où temps et espace indifférenciés » (p.57). A ce niveau du récit, nous rencontrons une seconde référence à l'espace fictionnel, un village qui se niche au bord de la mer : « A peine ai-je dépassé les derniers bâtiments de la cité, que très vite, portée par le vent, par l'odeur de la mer ... » (p.61)

De la 20^{ème} à la 23^{ème} Partie :

Lettre, Odeurs de vie, Pulsations, Hakim I

- Dans ce chapitre un espace est introduit pour situer l'assassinat d'un père et d'un fils à l'école des Beaux-Arts d'Alger pendant les années de braise : « une femme dont le fils et le mari ont été assassinés dans l'enceinte des Beaux-Arts, à Alger » (p.73). L'épouse n'acceptant pas la fin tragique de son fils et de son mari, dresse quotidiennement la table et y met trois couverts. Une seconde mère, dont le sort s'apparente à celui de Aida, n'accepte pas l'assassinat de sa fille et sombre dans la folie : « Cette mère qui continue à préparer et à compléter avec une constance inébranlable le trousseau de sa fille morte dans un attentat » p73. Les mères de ces victimes sont meurtries par la douleur ; en réalité, elles la renient, elles récusent la mort, elles décident de freiner le temps tout comme le fait Aida : « Mais la douleur, cette douleur-là, annule le temps » (p.74)

- Aida profite du poste du père de Hakim, le meilleur ami de son fils, commissaire, qui l'aide à se procurer un revolver, sous prétexte qu'elle en aura besoin en cas d'une éventuelle agression, alors qu'en réalité Aida se prépare à se venger : « Dans quelques jours, je serais prête. Enfin » (p.80).

De la 24^{ème}, à la 30^{ème} Partie :

Rêve, Quarantième jour, Le père, Inventaire, Reconstitution, Sangs, Elles

Les assassinats, les meurtres ne cessent d'augmenter ainsi que les pleurs, les souffrances et la haine des mères et de Aida pour l'intégrisme religieux : « Que te raconter ? Que chaque jour meurent des innocents, que d'autres mères sont confrontées à une douleur semblable à la mienne ? » (p.82). Les disparitions s'accroissent autour de Aida, dans son village, dans le quartier et aussi à l'université : « l'attentat à la bombe à la fac d'Alger » (p.89)

- Pour la première fois dans le récit, la narratrice renseigne le lecteur sur le mois de l'assassinat de son fils, mais sans pour autant préciser le jour et l'année : « Comment leur expliquer que j'ai eu, un soir de mars, la sensation d'avoir été engloutie dans une faille, une fissure du temps » (p.84). Depuis ce soir de mars, vers 11 heures, la narratrice erre entre le monde des vivants et celui des morts, elle fait de la visite du cimetière un rituel qui lui permet de rencontrer d'autres femmes qui ont subi le même sort qu'elle, l'extermination d'un être cher par les terroristes : « une branche de géranium qu'elle avait planté sur la tombe de sa fille- dix-sept ans, enlevée, violée, puis jetée dans un ravin où elle a été retrouvée, plusieurs jours après » (p.105)

De la 31^{ème} à la 38^{ème} Partie :

Haine, Partir, Toi, Repentir, Elle II, Haines, Mots II, Odeur de poudre

Aida reprend avec plus d'acharnement le sujet de la réconciliation. Selon la narratrice, la concorde civile ne pourrait pas avoir lieu sans que justice ne soit faite. Effacer les

traces de la mort, pour des raisons d'état, est un argument peu fiable pour une mère engloutie par la haine : « Je me sens prête à affronter tous ceux qui viendrait me parler de réconciliation et de pardon sans justice » (p.109). Elle ouvre une brèche dans laquelle elle compare la guerre de libération et la décennie noire, pour insinuer que le pays affronte une récurrence de la violence et de l'injustice : « Ceux qui m'assurent que rien d'irréversible ne s'est passé, rien, si ce n'est un soubresaut de l'Histoire de ce pays déjà si maltraité par la tragédie coloniale, que ce qu'on appelle aujourd'hui tragédie nationale » (p.109)

-La protagoniste du roman est une enseignante universitaire à Alger, dans la trame narrative, la narratrice indique qu'il lui faudrait une heure de route pour arriver à la Fac, et qu'elle habite dans un village côtier, ce qui permet de situer l'espace narratif dans la banlieue algéroise. Ce repérage est aussi vite remis en doute par un fragment qui embrouille à nouveau le lecteur : « Selon la légende, seraient les lointains descendants d'une religieuse hollandaise, passagère d'un bateau échoué à quelques dizaines de kilomètres de là, au début du dix-neuvième siècle » (p.11). Dans ce sens, il est question d'un village dont une légende tisse l'histoire dans l'Est du pays et qui pourrait être bien la région de Jijel. C'est une mythification de l'espace par l'auteure.

- Dans la même optique, la narratrice persiste à ne pas préciser le lieu de l'histoire, elle le garde anonyme : « Elle habite à S., finalement pas très loin de chez nous » (p. 125)

De la 39^{ème} à la 44^{ème} Partie

Nuit II, Khéira, Figure libre, Elle III, Mots, Guerres

- La première date qui suscite l'attention de Aida depuis la mort de son fils, est l'anniversaire de Nadir, après presque neuf mois de sa disparition : « Tu aurais fêté ton vingt-cinquième anniversaire ce soir, sept novembre. Nous l'aurions fêté. C'est la seule date qui, mystérieusement, s'est dégagée de la gangue qui enserme le cours du temps » (p.136). Cette date ne semble pas fortuite de sens, neuf mois est habituellement la

période d'une grossesse à terme, et c'est à ce moment du récit qu'Aida va accomplir sa vengeance fatidique. C'est donc une date symbole qu'elle choisit pour accomplir son forfait. La narratrice reprend la description des circonstances nouvellement imposées par le radicalisme religieux, mais toujours dans l'anonymat du temps et de l'espace. Dans la société, toute pratique est devenue une hérésie, et tout comportement controversant les préceptes de l'Islam est condamnable et notamment sortir dévoilée pour une femme : « La seule femme à ne pas maitre de djellaba et à oser sortir de chez moi la tête découverte. Ce qui, en ces temps-là, pourrait presque être assimilé à une provocation- en ces lieux surtout » (p.138).

De la 45^{ème} à la 50^{ème} Partie :

Hakim II, Lui II, Mektoub, Toi II, Après, Fin

- Vers la fin du récit, Aida apprend que Nadir est assassiné par erreur, il est pris pour son meilleur ami Hakim le fils d'un commissaire, il est par conséquent guetté par les terroristes et assassiné à la place de son ami : « Ce soir-là, c'est moi qu'ils attendaient. On le sait. Ils voulaient m'abattre. Abattre le fils du commissaire » (p.160)

- Quoique Aida s'est libérée du sentiment de culpabilité, elle continue à préparer son projet de vengeance, qui sera suivi par le suicide et c'est ainsi que pense-t-elle rejoindre Nadir : « Depuis des jours et des jours, j'examine point par point tout ce qu'il me reste à faire » (p.169). « Tu seras à mes côtés demain » (p.176). Le jour J, Aida est freinée par Hakim, avant qu'elle ne tire sur l'assassin de son fils.

Epilogue :

La clôture du récit est reprise avec une autre version. Hakim n'empêche pas Aida de tirer sur le terroriste, il ne peut que détourner sa main. La narratrice fait monter le suspens pour désorienter à nouveau le lecteur, nous savons qu'il y a un blessé mais il est impossible de deviner qui pourrait l'être, Aida ou Hakim. Dans *Puisque mon cœur est mort*, outre l'embrouillage spatio-temporel, le dénouement du récit est également maintenu dans l'opacité narrative, voire dans l'ambiguïté la plus totale.

4. Visa pour la haine : chronologie et itinérance de la doctrine de l'intégrisme islamiste

Dans ce roman composé de quinze parties, Nassira Belloula retrace le parcours d'une jeune fille algérienne, la cadette d'une famille modeste, vivant à Bab El Oued, un quartier populaire de la capitale. Le récit relate les événements qui commencent en Algérie en 1994 et s'achèvent à New York en 2004. Il comprend quinze parties, chapeautées par le lieu et le temps de l'événement central de chacune des parties.

1^{ère} Partie : *Octobre 2004, New York*

- Nouné se retrouve introduite en Amérique par un groupe de terroristes pour se venger d'un homme qui est la cause de la mort d'un bébé entre ses bras en Irak : « [...] retranchée dans cette maison du Bronx, sur l'avenue Cruger » (p.8). Elle raconte le déroulement de l'opération qu'elle devra exécuter, c'est sa première intervention terroriste.

- La narratrice, par le biais d'un analepse, raconte les circonstances de sa rencontre avec son amoureux Issam, un jeune palestinien : « ...notre première rencontre à Karachi » (p.17), ensuite Issam remémore la cause palestinienne, en décrivant la vie du peuple palestinien dans l'horreur et l'insécurité : « Je suis né à Naqoura, si près des cris de révolte de l'Intifada, de l'autre côté de la frontière, gardée par une multitude de chars israéliens, parsemés comme des champignons toxiques » (p.16). Ensuite, la narratrice évoque deux événements importants dans l'Histoire universelle : les attaques terroristes contre l'Amérique du 11 septembre 2001 : « C'est après le 11 septembre que tout bascula » (p.10), et l'écroulement du régime de Saddam Hussein en Irak, agressé par les Américains : « [...] et la nouvelle brèche du djihad islamiste ouverte en Irak, depuis que les Américains avaient fini avec Saddam Hussein, nous absorba à notre tour » p17.

2^{ème} Partie : *Juin 1994, Bab El-Oued, Alger*

La narration est descriptive du cadre spatial des premières séquences narratives, le vieux quartier de Bab El-Oued, un endroit se situant entre le centre-ville et la banlieue d'Alger : « Bab El- Oued est le nom du quartier où je suis née »(p. 21), ce quartier sert d'échantillon aux autres quartiers d'Alger et des villes d'Algérie, assiégés par les groupes terroristes.

3^{ème} Partie :

-La famille de Nouné, la narratrice, est l'exemple type de la famille algérienne dispersée, divisée puis exterminée par la violence du terrorisme dans les années 90 ; l'immeuble comme tout le quartier est sous l'autorité des intégristes religieux qui terrorisent toute la population : « Notre appartement évoluaient dans une quatrième dimension »(p.29). La peur s'installe partout et surtout la nuit gelant toute activité, et toute tentative de s'aventurer tardivement dans les rues devenues sinistres et insécurisantes : « Ce matin, le quartier avait l'air d'un ghetto...les éboueurs ne risquaient plus de mettre le nez dehors la nuit » (p. 29)

- Pour échapper à la spirale de la violence, quelques citoyens quittent le pays, pour retrouver un refuge dans d'autres pays en paix, et notamment en France : « J'enviais son exil en terre française, où ses parents médecins avaient déménagé après son agression, craignant sans doute pour leur propre vie »(p.35). C'est le phénomène de l'exode qui touche la population pendant ses années de braise.

4^{ème} partie :

-La même année (c'était durant les vacances d'été 1993 que tout bascula pour moi). La propagation de l'intégrisme religieux gagne de l'ampleur, les habitants de Bab-El Oued semblent entièrement convaincus et assimilés par les idées des frères musulmans, au point de fêter les assassinats : « Les youyous stridents déchiraient le silence [...]je savais, par ces bruits et l'effervescence qui régnait dans le quartier qu'un ou plusieurs policiers avaient été assassinés dans la rue » (p.40). Le lexique idéologisé des intégristes, en arabe classique, est assimilé et usé par tous : « taghout », « tabarodj »,

« bidaa »...Les délinquants et autres marginaux sont recrutés puis intégrés dans leurs rangs. Le fiancé de la sœur aînée de Noune est l'un des chefs sanguinaires d'une organisation extrémiste et terroriste mondiale ; il est endoctriné et entraîné à la violence lors d'un séjour dans les camps en Extrême Orient. Il revient d'Afghanistan complètement métamorphosé ; avant qu'il ne disparaisse, il est un jeune étudiant en droit tout comme ses pareils. A son retour, il est pris pour un leader, un émir : « Un jour, Béchir, le fils du boulanger, le fiancé prodige de la belle Souha, refit surface, revenu de l'Afghanistan ou de la Tchétchénie. Le quartier le fêtait, se jetait à ses pieds » (p.42). Après son arrivée, les noces ont eu lieu et Souha rejoint son mari pour vivre dans le camp des terroristes : « elle se porte bien, mariée à notre émir et bientôt elle lui donnera un petit moudjahid » (p.47)

5^{ème} Partie : *Mars 1995, Ouled Allel, banlieue est d'Alger*

- Dans un quartier situé à Ouled Allel, se trouve le camp des terroristes, dirigé par Béchir, l'époux de Souha : « Ce jour d'hiver glacial, Souha était arrivée dans un quartier hachuré par des ruelles boueuses, tortueuses, bordées de maisons en blocs de briques apparentes » (p.47). Dans ces camps, s'entassaient des femmes qui passent leurs journées à laver le linge, préparer de grandes quantités de nourriture et prier. Les hommes, quant à eux, sont les maîtres qui appliquent les lois de la religion dictées par leurs nouveaux chefs : « c'était leur quartier, elles étaient chez-elles dans un territoire libéré où on appliquait la Charia » (p.48)

- Pour maintenir l'ordre et l'obéissance totale, il faut avoir recourt à la force et la violence, ainsi la nuit les terroristes torturent-ils des hommes et des femmes détenus pour diverses causes : « Elle finit par comprendre que c'était des cris d'hommes et de femmes que l'on torturait, parfois, les supplices duraient toute la nuit » (p.48). Ce camp est un véritable état qui se compose d'un émir, de lieutenants, de subordonnés, d'une artillerie, de mines et d'engins piégés : « Les sous-sols des maisons étaient des caches, de véritables bases militaires, reliées entre elles par des passages souterrains, qu'il y avait des vives, des médicaments, des armes » (p.49).

6^{ème} Partie : *Juillet 1995, Bab El Oued, quartier d'Alger*

- Les frères de Noune ignorent le sort de leur sœur Souha, des rumeurs circulent sur la mort de son mari. Ils se donnent à fond dans leurs opérations terroristes, sans se soucier du devenir de la jeune femme: « Ils activaient dans ce qu'ils appelaient El- Djabha dont le but était d'instaurer un Etat islamique, juste et équitable ». (p.57), les jeunes terroristes tentent de convaincre leur mère qu'il faudra passer par la violence, par des cadavres pour aboutir à leur fin, ce sont les principes du Djihad ; ce dernier mot prend un autre sens pour leur mère, celui qu'elle connaît bien : c'est le djihad contre la France, le colon français qui l'a privée de son père, mais le djihad des terroristes la prive de ses enfants: « Son père, cordonnier à la Basse Casbah, avait rejoint les maquisards à l'appel au djihad en 1954 et était mort au maquis » (p. 57)

- Une bombe s'éclate dans un marché populaire provoquant la mort d'une dizaine de personnes et de dégâts matériels importants : « La télévision avait montré des corps déchiquetés, les enfants brûlés dans ce marché Nelson toujours grouillant de monde » (p. 61). La narratrice poursuit la comparaison entre la guerre de libération et la décennie noire par une analepse : ses frères sont les auteurs de l'attentat à la bombe dans le marché, ils sont désormais recherchés par la police et qualifiés de terroristes, ce mot « terroriste » déclenche la mémoire de leur mère qui le connaît depuis longtemps : « Les Français autrefois lui avaient dit qu'elle était la sœur d'une terroriste, que sa sœur aînée Kheira, assassinée par les paras de Massu, était une terroriste, une poseuse de bombe » (p. 61). Il faudrait souligner que le mot terroriste et djihad change de sens en fonction du contexte historique dans lequel il fonctionne.

7^{ème} Partie : *Septembre 1995, Sidi Moussa, Banlieue est Alger*

La région de Sidi Moussa et d'Ouled Allal, est une zone dominée par les groupes de terroristes, personne ne peut y accéder sans être contrôlé et autorisé par des hommes armés : « Le car emprunta une rue...Le car ralentit avant de s'arrêter devant une poignée d'hommes en treillis armés de kalachnikovs et de fusils » (p.69). Ce quartier est un micro-Etat dirigé par un chef suprême et dont l'armée se charge de libérer l'ensemble de la ville d'un pouvoir considéré par les terroristes comme tyran et illégitime : « Souha se savait surveillée par les lieutenants d'Abou Séif » (p.71).

8^{ème} partie : *Décembre 1995, Bab El-Oued, Alger*

L'armée multiplie les opérations contre les quartiers dominés par les terroristes, le couvre-feu est imposé dans la ville, cette reprise de l'espace par les forces de l'ordre contribue à disloquer le nouvel état islamique : « [...] mais ces derniers temps, la pression et les ratissages de l'armée, les rivalités entre les chefs les mettaient tous en danger » (p. 76). Il commence à naître au sein des groupes terroristes des conflits qui les divisent en factions opposées qui s'affrontent par les armes : « N'ait crainte ce n'est pas l'armée, c'est une faction ennemie [...] au loin, gisait le corps de trois hommes dont le mari de Zohra » (p. 80)

9^{ème} Partie : *Janvier 1996, quelques parts dans les maquis*

Noune et Souha sont entraînés au maquis par le groupe de terroristes qui les ont attaqués ; ces derniers sont regroupés dans un camp ou casemate : « Le groupe était arrivé au lever du jour dans ce qui devait être un campement ou une avant-base. Il faisait encore noir et l'endroit sentait mauvais, une odeur d'urine, d'excréments, et de moisi de bêtes » (p. 81). Dans cet endroit qui ressemble à une étable, Noune est violée en même temps que sa sœur, qui venait d'accoucher, Souha succombe à ses douleurs. Par miracle, Noune est sauvée de la mort grâce à un avion militaire qui bombarde le campement des terroristes : « Un obus s'écrasa au milieu du camp » (p. 82)

10^{ème} Partie : *Février 2000, Bab El-Oued, Alger*

- Ne pouvant pas supporter la mort de ses enfants dans des actions terroristes et l'assassinat de son mari pour son alcoolisme, la mère de Noune sombre dans la folie : « De ses quatre fils, aucun n'était revenu ; de ses trois filles, elle n'avait récupéré que le corps de la pauvre Zineb » (p. 89). Noune, que l'on croit morte, passe quatre ans en prison, accusée iniquement de terrorisme, elle est libérée grâce à la loi de clémence qui annule l'infraction des crimes terroristes : « Vers la fin du mois de février, je fus graciée comme des centaines d'autres terroristes à la faveur d'une loi sur l'amnistie générale » (p.90)

- La loi présidentielle de la grâce ne fait pas le bonheur des habitants de Bab El-Oued. Ceux qui ont perdu un membre de leur famille, égorgé ou mort dans un attentat. Ils rejettent les « repentis » et les plus téméraires les agressent : « La confrontation était

prévisible devant tous ces repentis - on les appelait ainsi- qui se parvenaient dans la rue, exhibant leur djihad comme un trophée »(p.95). C'est pour cette raison que Nouné quitte le pays pour accompagner son beau-frère et son neveu en Extrême-Orient, au Pakistan et en Afghanistan, où se trouvent les bases du terrorisme international.

11^{ème} Partie : *Juin 2001, Kandahar, Afghanistan*

- Dans cette partie, Nouné décrit l'itinéraire de son voyage, depuis Istanbul jusqu'à Kandahar en passant par Téhéran et Machhad. Béchir, habitué des lieux, est bien reçu et même financé par l'organisation terroriste à laquelle il appartient et qui l'a formé au djihad : « Il décida de rester à Téhéran une semaine pour régler quelques affaires et attendre un commissaire qui devait lui remettre une enveloppe d'argent qui venait de l'Arabie Saoudite »(p.97). Dès l'affranchissement des frontières Afghanes, Nouné est frappée par un espace chaotique livré aux violences, à l'incertitude et à peur ; les temps sont moyenâgeux ; en dirait que le temps s'est arrêté dans ce pays : « Je ne vis, comme toute première impression, qu'une fissure dans le temps, un retour vers le Moyen Âge et tout que cela impliquait comme histoire barbare »(p.99). Pour passer inaperçues, il est impératif pour les femmes à Kandahar d'avoir le corps entièrement occulté par une tenue ne laissant rien d'apparent ; Nouné est contrainte de faire de même : « Cachée, sous la burqa bleue, mes yeux non habitués à la lucarne grillagée devenaient aveugles »(p. 99)

- Le mois d'octobre 2001, la vie de Nouné bascule de nouveau ; les Américains proclament la guerre contre le terrorisme et envahissent l'Afghanistan pour venger les attentats du 11 septembre 2001 : « Deux avions ont percuté de plein fouet les deux tours jumelles de New York » (p.109). Après quelques jours de l'attaque du 11 septembre, « en octobre 2001 », les Américains, prennent la revanche et frappent violemment l'Afghanistan ; la ville de Kandahar est complètement anéantie par les bombardements, les femmes se réfugient au Pakistan et les hommes rejoignent les maquis pour défendre leur pays de l'agression américaine. Nouné accompagne les femmes avec son neveu pour se retrouver dans un nouveau pays qu'elle ne connaît pas : « Les Américains sont aux portes, c'en est fini de Kaboul, d'autres villes aussi sont tombées entre les mains de l'Alliance du Nord » (p.109)

12^{ème} Partie :

Les scènes se passent à Karachi, la capitale économique du Pakistan ; les réfugiés Talibans, se reconstituent et réorganisent le djihad contre les Américains : « C'était aussi là que se retrouvaient tous ceux qui avaient fui devant l'avancée des Américains en Afghanistan ; de nombreux talibans avaient réussi à passer la frontière »(p.113). Karachi est depuis quelques années le berceau de toutes les formations djihadistes du monde islamique. C'est dans cette ville que la grande part des djihadistes du monde ont reçu des enseignements théologiques qui revendiquent le djihad et c'est encore dans ce pays, qu'ils ont appris à manipuler les armes : « La plus part des moudjahidine qui ont combattu les Soviétiques du temps où ceux-ci occupaient l'Afghanistan se sont entraînés au Pakistan, souvent à Karachi même »(p.116)

- Nouné assiste aux rassemblements des Talibans, qui se chargent de la propagande du djihad. Au départ, elle le fait juste pour accompagner Nafas, son hôtesse afghane. Cette femme intègre les groupes des djihadistes pour venger la mort de sa sœur et sa fille et transfère de son mari à Guantanamo. Inconsciemment, Nouné est introduite dans le groupe des Talibans et devient elle aussi une militante de l'organisation terroriste des talibans : « Je pris donc l'habitude d'accompagner Nafas chez le jeune groupe de taliban de la place de la Mosquée, à écouter les sermons et les propagandes. A chaque fois que je résistais, je voyais le visage souriant d'Uzur et de Souham, mais étrangement celui de mes sœurs aussi »(p.114)

13^{ème} Partie : *Mars 2002, Téhéran, Iran*

- Nouné quitte le Pakistan, elle doit suivre son beau-frère, pour une seule raison : rester avec son neveu et prendre soin de lui. Pour elle, il n'est pas question de manquer à la promesse faite à sa sœur : « Encore une fois, avais-je le choix. J'estimais que l'Iran est une meilleure alternative pour moi et pour l'enfant »(p.118). Pendant plusieurs mois passés en Iran, Nouné semble retrouver la paix et la sérénité ; les conditions de vie en Iran sont meilleures qu'en Afghanistan et au Pakistan , mais les menaces d'une attaque

américaine contre l'Irak, bouleverse à nouveau le cours de son existence, Nouné se retrouve en Irak : « Bagdad nous accueillit au deuxième jour du printemps »(p.121)

14^{ème} Partie : *Avril 2003, Falloudjah, Irak*

- Après l'arrivée de Nouné en Irak, les Américaines attaquent le pays. Le djihad est déclaré du moment que le pays est occupé par les Américains. Des sympathisants et activistes de tous les pays musulmans rejoignent l'Irak pour le défendre contre l'agression américaine, de Syrie, d'Afghanistan, d'Algérie et même de France : « Le djihad trouvait un écho dans ce quartier aux résonances meurtrières depuis la venue des Américains » (p.125)

15^{ème} Partie : *Avril 2003, Falloudjah, Irak*

- La ville de Falloudja est entièrement incendiée par les bombardements des Américains. Nouné vit la mort d'un nouveau-né entre ses bras ; le sang du bébé lui arrive jusqu'à la gorge. Elle décide de se venger de l'homme qui a donné l'ordre d'exterminer les habitants de cette ville : « Cheikh Abouda expliquait que c'était lui qui avait ordonné de faire feu sur Falloudjah prenant pour cibles les hôpitaux et les ambulances même. Je revoyais celle qui transportait Abeer et son fils Ibrahim » (p. 130)

- Pour accomplir cette mission de châtement, Nouné est hébergée dans une famille d'accueil en Egypte : « Je quittais de nouveau une ville, un pays, une histoire » (p.132), elle trouve tout le soutien nécessaire, vêtements, argent, école pour son neveu, elle passe au Caire des mois, en attendant la mission qui lui sera attribuée : « C'était durant l'un de ces heureux matins que je vis franchir le portail de la villa un lieutenant du cheikh Abouda...J'irais donc aux Etats –Unis »(p.134). Sa mission est de tuer Walter B, le responsable des massacres de Falloudjah.

Epilogue :

Retour à la séquence première qui ouvre le roman sur l'action terroriste que doit accomplir Nouné ; cette dernière est interrompue par une longue analepse relatant le programme narratif et l'itinérance de l'héroïne à travers différentes contrées du monde.

Une sorte de suspense dès le début qui tient en haleine le lecteur et qui voit défiler toutes les séquences sur les tragédies du terrorisme, d'Algérie à l'extrême Orient, et donc l'itinéraire douloureux de Nouné, de sa famille, de son peuple. Dans la reprise de la dernière scène de la première partie, Nouné exécute sa mission, et elle -même blessée dans la fusillade, elle est transportée à l'hôpital par son amoureux Issam: « Son ami Walter B. gît dans une mare de sang »(p.136)

Nous retenons de notre analyse de l'espace et du temps que :

L'espace et le temps ne sont plus des composantes primordiales dans la fiction de Djébar et de Lemsine et de Bey. Du moment que les personnages (autochtones) de la guerre de libération n'ont pas un statut ou une reconnaissance dans l'Histoire, et que les revendications et les cris, des personnages victimes du terrorisme, passent en sourdine, il serait totalement illogique de les situer dans un espace et un temps bien définis.

- A travers l'itinérance de Nouné dans l'espace international (Irak, Turquie, Pakistan, Iran, Egypte, USA) la narration vise à montrer l'internationalisation du terrorisme et les conflits mondiaux avec de nouvelles guerres à l'ère dite post-coloniale : le conflit américain vs organisation terroriste des Talibans.

- La colonisation et le terrorisme, n'ont ni principes, ni croyances, ni frontières, leur identité s'avère la réalisation de leurs projets au détriment des vies humaines, en tout temps et dans tout espace.

Synthèse

Les écrivaines de notre corpus, A. Djébar, A. Lemsine, N. Belloula et M. Bey ont fait de l'Histoire d'Algérie leur terrain de construction littéraire en s'inscrivant ainsi dans le champ littéraire algérien déjà très dense par sa production littéraire faisant de la référentialité historique une matière et un soubassement de leur écriture fictionnelle. Elles ont mis en scènes à travers les voix de leurs personnages des noms issus du réel, des événements et des espaces véridiques, au service de leur production littéraire. Dans notre corpus, leurs récits s'accomplissent dans le contexte de deux périodes tragiques de

l'Histoire de leur pays, d'abord celle du pays empêtré et embourbé dans les violences sanguinaires d'une guerre contre la colonisation française et puis celle d'un conflit terroriste fratricide. Elles tentent de les réécrire, de les recomposer, d'en faire œuvre de création littéraire où Histoire et fiction s'entremêlent, se croisent et s'entrecroisent selon l'imaginaire de chacune dans une esthétique de la violence aux multiples variations au point de vue des formes poétiques, et des discours sur leur société. Elles reconstituent par leur imaginaire le réel (V. Jouve)

Nous avons intitulé notre première partie de la thèse ainsi : « La confluence de la fiction et de l'Histoire : dire la violence » que nous avons articulée autour de trois chapitres :

1. « Référentialité historique : éléments d'Histoire »
2. « De la référentialité historique au contexte fictionnel du texte »
3. « L'espace / le temps : deux dimensions aux formes variables »

De la démonstration se dégagent quelques conclusions sur les modalités d'inscription des violences de l'Histoire dans notre corpus que nous synthétisons selon les axes thématiques suivants :

1. Histoire et fiction : un discours préétabli

Dans le premier chapitre, pour pouvoir inscrire notre corpus fictionnel dans la référentialité historique, et analyser la contiguïté et le dialogue de la fiction avec l'Histoire, nous avons fait un retour à l'objectivité des événements historiques concernant la guerre d'indépendance et le terrorisme des années 90, les deux périodes constituant le contexte des fictions *Les Enfants du nouveau monde* (Djebar), *Le Ciel de porphyre* (Lemsine), *Visa pour la haine* (Belloula) et *Puisque mon cœur est mort* (Bey). Ces deux périodes choisies par les écrivaines pour dire la violence nourrissent les intrigues narratives dans lesquelles sont élaborées les trajectoires des personnages actants et leurs discours. Les auteures créent de ce fait l'illusion de réel pour la consigner dans un effet de vraisemblance.

Le rapport étroit entre la fiction et l'Histoire dans notre corpus de recherche, notamment sur les plans socio-historique et politique, nous permet alors de le situer dans le genre du roman algérien francophone fondamentalement tributaire de l'Histoire car né de cette même référentialité.

2. Le traitement des éléments spatio-temporels et stratégies d'auteurs

Pour la critique littéraire, le cadre spatio-temporel est une composante primordiale dans la construction du sens au plan de la réception qui selon Yves Reuter, participe à l'ancrage réaliste de la fiction et satisfait ainsi le contrat de lecture. Reuter ajoute également que le procédé de l'anonymat de l'espace dans un récit ne peut que renforcer la fictionnalité l'œuvre en la plaçant dans un champ littéraire particulier. L'option de l'anonymat spatio-temporel produit du sens et répond aux intentions des auteurs de façon générale. C'est ainsi que le texte peut manquer d'indications précises renvoyant à notre univers (Yves Reuter)⁶³, l'espace aussi peut subir le même embrouillage, et se construire en marquant une distance avec l'environnement du lecteur, d'où l'imprécision des lieux qui seront purement symboliques, dans le but de produire une fiction dont dimension est universelle ou parabolique. C'est ce qui pourrait expliquer l'anonymat de l'espace chez Djébar et Lemsine, de l'espace et du temps Bey. Nous proposons les résultats obtenus sur la stratégie de l'anonymat du temps et de l'espace pour éclairer la visée de chaque écrivaine :

Dans les quatre romans, le temps et l'espace des récits est variable d'une écrivaine à une autre. Conventionnellement, tout récit doit inscrire son histoire dans un cadre spatio-temporel clair et distinct. Deux d'entre les quatre romancières reprennent le stéréotype de la référence spatio-temporelle mais avec des procédés différents :

- *Les Enfants du nouveau monde* : entre anonymat spatio-temporel et surgissement du 8 mai 1945

Pour Assia Djébar, l'espace et le temps, sont des dimensions insignifiantes, pour un peuple anonyme et ignoré par l'occupant français. Elle adopte, tout comme Lemsine, la stratégie de l'anonymat de l'espace. A aucun moment de la narration, le nom de la ville où se déroule l'histoire n'est signalé ; le narrateur fait allusion à Blida, le temps où se passe l'histoire est annoncé discrètement car écrit sur un bout de papier par un personnage secondaire: le 24 mai 1956, par contre, il y a une date qui est vigoureusement reprise, le 8 mai 1945. Le nouveau monde des Algériens renaît le 8 mai 1945, même bien avant, c'est l'enfilade d'un combat qui ne s'est pas achevé et qui devait se poursuivre depuis la résistance de l'Emir Abdelkader. Djébar adopte la stratégie de l'anonymat de l'espace et du temps pour mettre en valeur les insurrections

⁶³ Yves Reuter, *L'analyse du récit*, Paris, Armand Colin, 2016. p39.

du 8 mai 45, un événement charnière dans l'histoire d'Algérie, au lendemain même où l'Europe fête triomphalement sa libération de l'hitlérisme et le fascisme. Les Algériens secouent le joug du colonialisme et s'insurgent pour avoir leur indépendance. Le roman étant rédigé en pleine guerre, l'anonymat du cadre spatio-temporel, peut être aussi justifié par une incertitude de l'aboutissement de la révolution.

- *Le Ciel de porphyre* : brouillage de l'espace et datation du récit

Aïcha Lemsine inscrit dans sa fiction clairement le temps du récit à travers le journal intime du protagoniste par la datation : fin août 1953, 23 octobre 1954, 14 Juillet 1958... Elle ponctue les événements par différents espaces dont Alger, Paris, Tripoli, Amérique, Cuba, alors que le champ spatial des actions de son récit reste dans l'anonymat. Les deux espaces majeurs du récit sont désignés par des noms communs qui sont respectivement la ville et le village : Baladia et Dachra. Par ailleurs, Lemsine accentue son embrouillage de l'espace par une allusion à la ville de la fiction en introduisant le nom d'un quartier « les Béni Ramassés » qui se trouve réellement à Annaba, pendant l'époque coloniale, elle repoursuit sa stratégie d'embrouillage en citant d'autres quartiers qui sont purement fictifs, à l'exemple du quartier des Beaux Vergers, qui est proche d'un quartier qui existe réellement à Annaba. Sous forme de chronique, la narration déploie des événements politiques qui ont eu lieu réellement et avec exactitude. L'anonymat de l'espace dans *Le Ciel de porphyre* diffère dans *Les Enfants du nouveau monde*; en effet, l'époque de l'écriture n'est pas la même et la perspective est autre. Chez Lemsine, nous examinons un éclatement consécutif de l'espace, un aller-retour, du village « Dachra » à la ville « Baladia », cette segmentation de l'espace n'est pas accompagnée d'un temps diffracté, tel que dans *Les Enfants du nouveau monde*. Il nous conviendrait de dire que Lemsine adopte la stratégie de l'anonymat, puisque la guerre est une cause collective sans qu'une ville ou une autre ne soit exemptée de la colonisation et de ses séquelles, et puisque tous les Algériens autochtones, toutes communautés confondues, sont atteints par les nouvelles mutations d'une population qui revendique sa terre et son indépendance. Si on tient compte de l'hésitation de Aïcha Lemsine à publier ses œuvres, cette opacité spatiale pourrait bien refléter la sienne. En effet, l'auteure, a été elle-même dans l'impossibilité de se situer et de situer son besoin d'être lue dans le champ littéraire algérien, d'être connue et reconnue, de sortir de l'ombre en tant qu'écrivaine. Ou bien simplement de

dire que toute violence est humaine et donc elle a traversé tous les espaces de l'histoire des hommes depuis la nuit des temps.

- *Visa pour La haine* : Référentialité spatio-temporelle et visée didactique sur la violence

Nassira Belloula procède autrement dans *Visa pour La haine*. L'histoire se déroule dans trois quartiers de la capitale en 1993 et se termine en 2011 à New York (avec des ellipses narratives). Le cadre spatio-temporel est clairement déterminé, facteur de lisibilité pour le lecteur. Cette catégorie réaliste de la vraisemblance satisfait le contrat de lecture et sauvegarde l'illusion du réel. C'est le seul des quatre romans où le lecteur est informé distinctement sur les différents espaces et dates de l'histoire racontée. La protagoniste est un personnage itinérant féminin ; Nouné est embrigadée dans le terrorisme international, elle erre d'un lieu à un autre : Bab El Oued, Oued Allal, banlieue d'Alger, prison, Istanbul, Kandahar, Karachi, Irak, Thérain, Le Caire et enfin New York. A partir d'une longue analepse (du premier chapitre au dernier). *Visa pour La Haine* retrace chronologiquement le parcours de l'héroïne dans cet espace/temps. La

perspective itinérante de l'héroïne qui se déplace dans le temps et l'espace (de Bab-El-Oued en 1993 à New York 2004) permet au lecteur de découvrir l'origine du terrorisme, son amplification, de comprendre les causes de son ancrage et ses mutations dans la société algérienne des années 90 et ses liens avec les structures du terrorisme à l'échelle internationale. Par le passage de Nouné dans les différentes régions où se développent les organisations de l'intégrisme islamiste et son idéologie, Belloula tente de répondre à une question clé : « comment en sommes-nous arrivés là ? » p107. Il y a aussi dans la délocalisation de l'action terroriste et la mobilité de l'héroïne dans les espaces géographiques conflictuels et instables, une visée pour montrer l'internationalisation du phénomène de la violence aux temps modernes, la naissance et expansion de nouveaux conflits, de nouvelles guerres à l'échelle de la planète après la période des guerres de décolonisation menée par les anciennes puissances colonisatrices occidentales.

- *Puisque mon cœur est mort* : opacité du temps et mythification de l'espace

Bey, Dans *Puisque mon cœur est mort*, adopte les mécanismes de l'anonymat très amplement. Dans la narration des faits, le cadre spatiotemporel est dans l'opacité, il n'y a aucune précision de date ou d'espace. Elle informe le lecteur que le fils de la narratrice est mort un mercredi vers la fin du mois de mars, et après neuf mois, elle allait accomplir son stratagème de vengeance ; cependant, le lecteur est avisé que la fin de l'histoire se passe après la loi présidentielle de la réconciliation de 1999. L'espace est mythifié par le biais d'une légende construite autour des habitants du village « les descendants d'une religieuse hollandaise ». Pour l'écrivaine, la narratrice, sous l'emprise d'un chagrin immuable, évolue dans une autre dimension, un espace intermédiaire entre la mort et la vie ; ainsi, situer l'histoire, dans un temps et un espace réels ou vraisemblables, serait illogique, voire absurde : « Que leur répondre ? Que le temps n'existe pas ? Que sous le sceau de la souffrance, le temps est scellé » p 84. Or, sous l'emprise de la douleur et de la haine le temps n'existe plus. Mais le temps est celui de l'intériorité : le vide, le néant ; le personnage est hors-temps et hors espace, donc hors-histoire.

3. Ecriture de la mémoire collective : posture des écrivaines et réception de leurs fictions.

Les écrivaines s'emparent de la mémoire collective pour donner un cadre spatio-temporel et événementiel à leurs fictions et à leurs témoignages sur le passé. La confluence entre le réel et la fiction dans le corpus étudié entraîne forcément une interrogation sur leurs visées discursives, leurs discours sur l'Histoire, leurs postures dans l'histoire littéraire, leurs positionnements dans le champ littéraire algérien ; comment pourrions-nous situer au plan de la réception les postures des écrivaines et les fictions analysées sur la scène littéraire qui a vu leur émergence et leur publication dans des périodes historiques précises ?

- Assia Djébar : L'écriture de l'Histoire comme projet d'un engagement

Dans le roman d'Assia Djébar, écrire l'Histoire n'est pas un choix ; en effet, en 1957 elle publie son premier roman *la Soif*. Ce roman est durement critiqué au plan de la réception car l'histoire racontée (roman sentimental) est anachronique et en déphasage par rapport à l'état de guerre du pays en lutte pour son indépendance nationale contre l'occupation coloniale. Dans son deuxième roman, Djébar s'incline aux attentes de la

réception en écrivant une fiction inscrite dans l'Histoire de l'Algérie coloniale, *Les Enfants du nouveau monde*. A travers les parcours et les voix de ses personnages, Djébar raconte un peuple qui est en pleine quête de son histoire. Elle nous décrit leur prise de conscience face aux violences du colonialisme, de l'occupation plus que séculaire du pays. Le roman étant produit en pleine guerre ne peut évoquer que le présent et le passé, le futur étant incontestablement incertain. Elle se charge de décrire la rébellion d'une population sortie de son silence pour revendiquer des droits lors des insurrections du 8 mai 1945. Notons que dans sa réécriture de l'Histoire, Djébar, historienne à l'origine, mêlera par la suite ses talents de cinéaste, de metteur en scène, de scénariste pour créer un genre dans le croisement des arts.

- Aïcha Lemsine : Histoire et écriture du désenchantement

Lemsine fait de la référentialité Historique un matériau narratif pour refléter son désenchantement du paysage de l'Algérie postcoloniale. Ses personnages positifs sont dans la désillusion, ils semblent perdre la fougue de la jeunesse et de l'espoir à un avenir meilleur pour leur pays : Meriem après s'être libérée par l'engagement dans le maquis se retrouve assujettie à la société patriarcale, Ali, le jeune rêveur, dont les ambitions se sont tous effondrées, est trahi par ceux qui ont combattu les violences du colonialisme. Dans *Le Ciel de porphyre* se trouve un discours visionnaire car l'auteur semble anticiper et prévoir un avenir lugubre et problématique à une nation nouvellement née. Il serait important de rappeler que Le discours sur l'Histoire est celui du désenchantement de l'auteure face à une indépendance mal assumée. Cette littérature du désenchantement sera une tendance du discours littéraire dans les fictions des années 1980 (Mourad Bourboune, Nabile Farès, Rachid Mimouni...). Lemsine fait figure de pionnière d'une telle écriture dans la décennie 1970.

-Nassira Belloula et Maïssa Bey : un projet d'écriture entre pédagogie et anamnèse

Belloula et Bey choisissent de faire la configuration de l'Algérie des années 90 dans leurs fictions, un pays à nouveau confronté à la violence, à la haine et à une nouvelle guerre quatre décennies à peine après l'indépendance ; cette fois-ci, il ne s'agit pas d'une agression coloniale, mais celle de l'intégrisme islamiste qui frappe avec force, désorganise et fissure la société algérienne pour imposer son projet de société à

l'idéologie extrémiste. Elles se saisissent de leur plume, elles veulent comprendre et dire comment l'Algérie est arrivée au terrorisme. Leurs projets d'écriture développent une corrélation de cause à conséquence. Leur discours interrogeant les événements de la décennie noire dans un travail d'anamnèse (contre la culture de l'amnésie et l'oubli) se fait surtout pédagogique, didactique. Cependant les deux auteures développent leur spécificité discursive. Ainsi Belloula, met en exergue dans *Visa pour la haine* les facteurs socio-économiques de l'évolution du terrorisme et les conditions de sa croissance à l'échelle nationale et internationale. Selon l'auteur, seul un nouveau projet de société résolument ouvert sur l'avenir et le monde moderne pourrait résoudre les difficultés du pays. Ajoutons que l'écriture de Belloula pourrait refléter la plume du journaliste qui prend le dessus dans l'écriture romanesque qui lui trace un style et des procédés de rédaction journalistiques ; pour le journaliste, la déontologie impose le respect de la chronologie et l'historicité des événements racontés. Quant à Maïssa Bey, qui par la stratégie de l'anonymat de l'espace et du temps, semble s'éloigner de l'objectivité de l'historiographie en inscrivant son roman dans un hors/temps et hors /espace. Son écriture embrasse le phénomène du terrorisme sous l'angle du discours politico-idéologique pour remettre en question la loi de la réconciliation telle que conçue et appliquée par le pouvoir algérien en place. Son discours est explicitement dénonciateur : serait-il possible de résoudre une tragédie nationale sans justice, sans passer par les tribunaux, de faire l'amalgame entre le coupable et la victime ?

Finalement, les écrivaines algériennes, trouvent dans leur plume un instrument pour représenter leur société, faire entendre leurs voix. Les projets romanesques sont incontestablement mis au service du réel et d'une société en crise ; un réel vu et conçu par des romancières femmes qui conceptualisent l'histoire à travers le temps et l'espace, elles ne créent pas l'histoire elles la récréent par la fiction. De ce fait, il semblerait que la fiction est au service de l'Histoire pour produire ses propres discours dans des projets esthétisants. La référentialité de l'événement elle n'est pas, simplement un socle ou une référence spatio-temporelle, mais un fondement non seulement narratif mais aussi et essentiellement discursif. Il y a bien un discours sur l'Histoire qui traduit les visées et la vision du monde des écrivaines.

Après avoir inscrit notre corpus dans la référentialité historique de la guerre de libération et la décennie du terrorisme des années 1990, après avoir analysé la représentation qui en

est faite dans les fictions à travers le traitement des éléments spatio-temporels, nous aborderons dans la seconde partie le phénomène même de la violence tel qu'il s'écrit dans les textes. Nous tenterons de déceler les outils formels sa représentation, nous interrogerons les mécanismes formels qui la construisent dans les parcours et les discours de personnages à l'intérieur des fictions.

DEUXIEME PARTIE

Les variations scripturaires de la violence

Dans la première partie « La confluence de la fiction et de l'Histoire : dire la violence », notre objectif a été d'examiner le rapport entre l'Histoire et la fiction dans l'écriture de la violence. Nous avons au préalable mis en exergue les discours établis sur l'Histoire qui constitue le soubassement des fictions de Djébar, Lemsine, Belloula et Bey, donner un aperçu des composantes du paysage social sous la colonisation et la décennie du terrorisme des années 1990. Nous avons tout particulièrement interrogé la transposition des événements historiques de la guerre de libération et du terrorisme dans les quatre

fictions, leur représentation dans l'espace et le temps par les écrivaines dans la création littéraire. Dans cette seconde partie, nous allons procéder à une analyse en profondeur du discours de la violence, notamment les variations de cette écriture sur les plans des champs lexico- sémantiques et discursifs. Actuellement, l'approche lexico-sémantique est intégrée dans les nouvelles tendances de l'analyse du discours, c'est un moyen d'investigation important dans l'étude des textes littéraires, visant à cerner le ou les sens à partir du mot, des mots du discours, de la parole et du langage assumés par les différents personnages dans l'inscription de la violence. Le lexique auquel ont recouru les écrivaines dans la production des textes n'est pas involontaire, c'est un ensemble de signes qui produisent un sens intentionnel, selon Liana Pop : « Il s'avère souvent que dans la mise en discours de sa pensée, le locuteur se heurte à des catégories plus au moins définies et, conséquemment, à des étiquettes lexicales plus ou moins (re)connues dans une communauté linguistique donnée ». ⁶⁴ Dans cette seconde partie, nous nous proposons donc d'étudier quelques relations existant à l'intérieur du système lexical, et ainsi mettre en évidence les variations des structures lexicales de la violence dans le corpus de recherche qui produisent du sens. Dans un premier lieu, il sera question de repérer l'onomasiologie de la violence et le vocabulaire utilisé pour décrire les différentes situations de violence. Le sens des mots ne peut pas être saisi hors du contexte de la situation d'énonciation, le sens ne peut apparaître que si l'on tient compte des conditions de son énonciation : « La signification dépend du rapport entre les signifiés abstraits qui sont repérables dans chacun des constituants de la phrase » ⁶⁵. En effet dans la communication et l'analyse du discours, les conditions de l'énonciation dépendent du locuteur, de la personne à laquelle on s'adresse, de l'espace, du moment et ainsi que des circonstances de l'énoncé. C'est le procès énonciatif ou d'énonciation selon D. Maingueneau ⁶⁶. La signification d'un texte est également soumise aux phénomènes énonciatifs de la dénotation et la connotation., du dit et du non dit qui nous permettrons de dégager une thématique. Si la signification d'un mot, d'une phrase ou d'un texte est lisible au niveau de la dénotation, le sens demeure à réévaluer, à reconsidérer au niveau de la dénotation, appelant à des lectures à des interprétations

⁶⁴ Pop, Liana. *Espaces discursifs*, Paris, Peeters Louvain, 2000, p.82

⁶⁵ Jeandillou, Jean-François. *L'Analyse textuelle*, Paris, Armand Colin, 2006, p.14

⁶⁶ Maingueneau, Dominique. *Introduction aux méthodes d'analyse du discours*. Paris, Hachette, 1983.

plurielles. Le sens est même variable selon la date de la production de l'œuvre et la date de ses lectures et relectures : « on sait que certains textes (poétique, ésotériques ou religieux notamment) se prêtent à de multiples relectures, à des exégèses qui évoluent avec le temps »⁶⁷. Prenons pour exemple les descriptions de Zola dans « Au bonheur des Dames », il y a une abondance de mots appartenant au champ lexical des tissus moins connus des lecteurs d'aujourd'hui que des Bourgeois de 1883. C'est ainsi que pour cette partie nous prévoyons trois axes d'analyse :

Au préalable, dans un premier chapitre, « Les variations lexicales et sémantiques de la violence », nous abordons les variations de sens de la violence avec sa diversité linguistique et ses champs lexico-sémantiques dans différentes situations et contextes à travers la redondance du vocabulaire de la violence. Dans le deuxième chapitre, « Les prototypes de la violence », nous tenterons d'interroger la subjectivité dans l'écriture à travers les discours évaluatifs et affectifs des sujets énonciateurs. Une typologie de la violence sera examinée car récurrente dans notre corpus d'analyse : une violence intra-communautaire vécue à l'intérieur de la famille ou de la collectivité, une violence extra-communautaire provenant d'un camp différent qu'il soit le colonisateur ou le terroriste, et une violence singulière qui ne peut être classée ni dans l'une ni dans l'autre catégorie, c'est une violence interne qui varie d'un personnage à un autre et d'une société à une autre. Nous pourrions parler dans ce cas d'une violence diégétique.

Dans le troisième chapitre, « La violence et le parcours du personnage », nous permettra d'étudier l'impact de la violence sur les personnages et sur l'évolution de leur personnalité à travers leurs trajets. La violence est un facteur puissant qui entraîne les personnages à s'interroger sur leur identité, personnages marginalisés par leur propre communauté ou par celle de l'Autre dans le contexte fictionnel en crise, en pleine déflagration ; aussi se trouvent-ils confrontés à l'inscription de leur moi identitaire en quête de reconnaissance dans un espace sociétal de violence qui les bouleverse et bouleverse toutes les structures sociales. Notre approche de la sémiotique textuelle s'appuiera sur une étude linguistique, discursive et thématique des textes.

⁶⁷Jeandillou, Jean-François. *L'Analyse textuelle*, Paris, Armand Colin, 2006, p.15

Chapitre I

Les variations lexicales et sémantiques de la violence

1. L'onomasiologie de la violence : du thème au mot

Pour mieux cerner le rapport entre le référent et le sens, il est important de mettre le point sur la relation entre la thématique et la sémantique. Selon Daniel Bergez, dans son étude de l'approche thématique :

La notion de thème est le point de cristallisation, dans le texte, de cette intuition d'existence qui le dépasse mais qui, au même temps, n'existe pas indépendamment de l'acte qui le fait

apparaître (...)le thème est la trace qu'un souvenir d'enfance a laissé dans la mémoire d'un écrivain et vers lequel convergent toutes les perspectives de l'œuvre.⁶⁸

La thématique qui nous intéresse est celle de la violence en rapport avec notre thème, l'écriture sur la guerre de libération ainsi que celle sur le terrorisme. Djebbar et Lemsine ont vécu la guerre d'indépendance tout comme Belloula et Bey ont assisté à la violence des années 90 ; il est entendu que la violence est un thème récurrent et imposant dans leur écriture ; il est évident qu'il existe d'autres thèmes, telles que la guerre, la prise de conscience, la marginalisation, l'émancipation féminine, la délinquance, la violation des droits de l'homme... qui sont finalement tous en relation avec la violence qu'on peut considérer comme un thème générique ou un hyper-sème, tous les autres thèmes dans notre corpus ont pour point de départ la violence, ou au contraire, ils ont la violence pour conséquence ; nous citons les insurrections et les massacres du 8 mai 1945 qui sont la cause majeure de la prise de conscience du peuple algérien de la fatalité de la lutte armée ; alors que la marginalisation de la communauté autochtone est le résultat de la violence sociale et qui peut transformer les personnages marginalisés violents et agressifs. De ce fait nous constatons que la violence est à la fois une cause et une conséquence dans l'écriture romanesque des deux tragédies nationales.

Ce qui nous intéresse à présent, c'est de savoir comment cette thématique varie selon le contexte, le temps et l'espace. D'après Bergez : « la lecture thématique des œuvres s'organise donc souvent en fonction des catégories de la perception et de la relation : temps, espace, sensations »⁶⁹, dans les tableaux ci-dessous, nous avons répertorié les sèmes qui renvoient à la violence et leurs variations dans les quatre romans :

⁶⁸ Bergez, Daniel. *Introduction aux méthodes critiques pour l'analyse littéraire*, Paris, Dunod. 1990, p.101

⁶⁹ Ibid. p92

1.1. Le répertoire du discours de la violence : Les sèmes de la violence dans le contexte fictionnel de la colonisation

Répertoire du discours de la violence	Temps	Espace	Contexte
<p><u>La Peur, la frayeur, la crainte</u></p> <p><i>Les Enfants du nouveau monde</i></p> <p>« Qu’importe <u>la peur</u> qui l’a saisi tout le jour, au milieu de cette chaîne d’hommes dressés...il s’applique à oublier <u>sa peur</u> en rêvant » (p. 18)</p> <p>« Les femmes autour du corps se taisaient fascinées par les dernières fusée du spectacle, chacune tâchant de contenir <u>la crainte</u> de ne pas voir son homme entrer avant la nuit »(p.22)</p> <p>« <u>La peur</u> s’infiltrait partout. En dépit de quelques entractes encore de la vie ordinaire, partout la</p>	<p>-le jour du ratissage dans la montagne</p> <p>-Ibid.</p> <p>-pendant la guerre</p>	<p>-la rue</p> <p>-la chambre de la défunte</p> <p>- Partout : la rue, les maisons, les</p>	<p>-La plupart des hommes dans les villes sont des vieux, des impuissants livrés à la peur et aux inquisitions de l’armée française.</p> <p>-la peur semble changer le visage de la mort. Traditionnellement, les femmes crient, hurlent, et les maisons des décès sont bouillantes de bruits. Le silence est imposé par le présage d’un malheur approximatif : la perte du mari.</p> <p>- Les autorités françaises frappent fort à la suite de la multiplication des attentats dans les villes</p>

<p>guerre tissait pernicieusement ses fils : ceux du piège et de <u>la mort</u>, <u>craignaient</u> les uns ; et les autres »(p.63)</p> <p>« Il avait dû se limiter à cette manière hautaine qu'il voulait <u>effrayante</u> de froideur »(p.95)</p> <p><i>Le Ciel de porphyre</i></p> <p>« <u>La méfiance</u> et <u>la peur</u> naquirent, transformant les voisins et même le passant en possible tueur »(p. 123)</p> <p>« Même ceux qui ne comprenaient rien encore à cette tragédie payèrent leur tribut à <u>la peur</u>, d'un côté comme de l'autre »(p.124)</p>	<p>-une journée du printemps</p> <p>-Pendant la guerre</p> <p>-Ibid.</p>	<p>lieux publics</p> <p>-dans le bureau du commissaire</p> <p>-Tout le pays</p> <p>-Ibid.</p>	<p>et des bombes dans les espaces publics. Les indigènes tout comme les européens sont sujets à la violence et à la peur qui les entourent partout.</p> <p>-Lors d'un interrogatoire, le commissaire principal Jean essaye de maîtriser la situation par l'intimidation de Salima, du moment qu'il est contre que l'on ait recourt à la violence physique contre les femmes, il veut la torturer moralement par la frayeur qu'inspire son autorité.</p> <p>- A la suite de la succession des attentats dans les villes, et qui s'y installent audacieusement, le climat paisible en apparence, se transforme en un sentiment de peur de tous les indigènes qui peuvent être une source de danger.</p> <p>-Pendant la guerre, la peur s'infiltré dans les deux camps, du colonisateur et du colonisé. Plus les événements prennent de l'ampleur, plus la</p>
--	--	---	---

			facture est lourde. La peur se généralise, les plus riches s'enfuient, les pauvres ou les plus attachés au pays restent, mais dans un climat de terreur et d'insécurité.
<p><u>La mort</u></p> <p><i>Les Enfants du nouveau monde</i></p> <p>« <u>La mort</u>, il a apporté <u>la mort</u>, le maudit ! » (p.14)</p> <p>« Trois des nôtres sont <u>morts</u> aujourd'hui, dans cette sale guerre»(p.18)</p> <p><i>Le Ciel de porphyre</i></p> <p>« J'avais treize ans quand mes regards ont découvert <u>la peur</u>, <u>la mort</u>, et les paysages couleur kaki, quand dans mes oreilles résonnèrent le bruit</p>	<p>-Une matinée de 1956</p> <p>-Le jour du ratissage dans la montagne</p> <p>-1954</p>	<p>-Une maison du vieux quartier arabe</p> <p>- la rue</p> <p>-Dachra</p>	<p>-une opération de l'armée française, qui bombarde un douar dans la montagne, et dont la fumée court au sol des maisons et annonce la mort.</p> <p>- Des policiers fouillent avec rage des hommes qu'ils suspectent d'être des terroristes. Par leur comportement violent, ils veulent venger leurs trois morts dans la montagne.</p> <p>-A l'image du sort de tous les enfants de l'Algérie, Ali est un exemple d'une enfance perturbée par la guerre et dont les rêves sont spoliés par le colonisateur et la violence de la</p>

<p>des bombes et <u>des cris</u> » (p.298)</p> <p>« Il a eu <u>la mort</u> de mon père »(p.140)</p>	<p>-1956</p>	<p>-Dachra</p>	<p>guerre.</p> <p>-Le père d'Ali, un vieux marin, n'arrivant pas à maîtriser sa fureur contre le système coloniale, alors il n'hésite pas à affronter les paras dans son village. Il finit par décéder à leurs tortures.</p>
<p><u>Les hurlements ,et les cris</u></p> <p><i>Les Enfants du nouveau monde</i></p> <p>« L'obus avait tombé...les voisines n'avaient songé que quelque heures plus tard à venir la relever et à découvrir en <u>hurlant</u>, à la place, son cadavre » (p.15)</p> <p>« Elle <u>hurle</u>, elle ne souffre pas mais <u>hurle</u>, puis les coups de succèdent, se tait brusquement ...Il a tué un homme aujourd'hui. Saidi a longtemps hurlé aussi, s'est tu d'un coup pareillement »(p. 242)</p>	<p>-La dernière fois (quinze jours auparavant)</p> <p>-La nuit en retournant du travail</p>	<p>-La maison de Yousef dans le quartier arabe</p> <p>-La chambre de Hakim</p>	<p>-Le jour de la mort tragique de la vieille Aicha qui a pris l'habitude de se mettre à la porte de sa chambre. Elle succombe à ses blessures par un obus du bombardement de l'armée française.</p> <p>-Amna, l'épouse du policier Hakim, remplie de haine contre son mari à cause de son travail pour le compte de l'ennemi. Elle prend position et se dresse devant « le maître », et c'est ainsi qu'elle est battue et hurle tout comme le prisonnier Saidi, qui lui, hurle de souffrance et de torture,</p>

<p>« Le parfum envahi la chambre, chasse les odeurs qu'elles peuvent toutes imaginer de la guerre : de sa poudre, <u>de ses cris</u>, du sang qui sèche »(p. 23)</p> <p><i>Le Ciel de porphyre</i></p> <p>« Au moment où la fille <u>hurait</u> en voyant la lame scintiller dans la main de Tahar » (p.72)</p> <p>« les murs s'ébranlèrent sur les coups des détenus. Ils martelaient les portes, en <u>hurlant</u> les slogans révolutionnaires » (p.162)</p>	<p>-la veillée de la défunte Aicha</p> <p>-Le 14 juillet 1958</p> <p>-vers 1959</p>	<p>-la chambre de la morte</p> <p>-La forêt</p> <p>-La prison</p>	<p>alors que elle, hurle de malheur.</p> <p>- Avec euphémisme, les femmes tentent d'effacer de leur mémoire la guerre et ses malheurs : mort, cris, sang..., elles le font, pour s'accrocher à la vie, et ainsi ne pas sombrer dans le deuil.</p> <p>-Lors de l'exécution de l'indicatrice Dalila, elle ne trouve aucun moyen de se défendre que de crier et d'hurler, dans l'espoir d'être entendue et sauvé par quelqu'un, mais en vaine.</p> <p>-Encouragés par la témérité du vieux Ramdane, qui malgré les tortures continue à chanter l'hymne de la guerre, les prisonniers se révoltent, mais leur mutinerie est violemment réprimandée par l'armée, plusieurs hommes retrouvent la</p>
---	---	---	--

<p>« Il <u>hurle</u> de tout son âme. <u>Ses hurlements</u> semblaient ne jamais vouloir cesser, il était une bête criant à la mort » (p.257)</p>	<p>-Vers la fin de la guerre</p>	<p>-devant la maison du professeur Kimper</p>	<p>mort. -Profondément choqué par l'assassinat de son hôte et mentor, le professeur Kimper, Ali perd sa placidité et éclate en sanglot comme s'il vient de perdre à nouveau son père.</p>
<p><u>La haine</u> <i>Les Enfants du nouveau monde</i> « Derrière lui, un soldat, la face durcie de <u>haine</u> » (p.18) « Les autres, quand elle passe, ferment leurs visages. « Les autres » ; elle rectifie : « les Arabes » et elle prononce ces mots en redressant la tête. Sa <u>haine</u> la secoue » (p.128)</p>	<p>-le jour du bombardement de la montagne - en plein midi</p>	<p>-dans la rue -Devant le café maure</p>	<p>Pris par sa colère et sa haine contre les indigènes, un policier veut venger des morts dans son camp en humiliant et torturant les passants. -la jeune indicatrice Touma éprouve une grande haine pour ses siens, elle utilise tous les moyens pour les humilier et les provoquer. - Le stratagème d'Ali et de Tahar leur a permis</p>

<p>« Elle écumait et criait <u>sa haine</u> même face à la mort »(p.71)</p> <p>« Mais dans les régions désertiques, loin des férules de quelque officier trop sentimental et zélé, les mercenaires donnaient libre cours à leur sadisme et leur <u>haine</u> de l'être humain »(p.159)</p>	<p>-Le 14 juillet 1958</p> <p>-Pendant la guerre</p>	<p>-La forêt</p> <p>-Les prisons</p>	<p>d'arriver à leur fin, c'est ainsi que Dalila alléchée par leur statut de francaouis les accompagne, mais une fois qu'elle découvre leur vraie identité, elle manifeste sa haine contre les Arabes, tout en les insultants, certaine qu'elle sera vengée et qu'ils perdront la guerre.</p> <p>- Mis à part quelques philanthropes, les officiers de l'armée française, qui, avec l'aide des indicateurs et des goumiers, jouissent de la torture des êtres humains et n'économisent pas les moyens les plus atroces pour manifester leur haine à l'encontre de l'indigène.</p>
<p><u>La torture, les sévices corporels</u></p> <p><i>Les Enfants du nouveau monde</i></p> <p>« Il avait fallu ensuite subir des cris de rage et de colère de son époux : il l'avait <u>battue</u> »(p. 31)</p>	<p>-Après trois ans de mariage (8 mai 1945)</p>	<p>-la maison conjugale</p>	<p>-Chérifa refuse de se faire soignée pour enfanter et demande d'être répudiée. Touché en son amour propre, le mari procède à la violence pour la soumettre à sa volonté.</p>

<p>« elle la femelle aux entrailles tenaces, à la fidélité humiliante, peut-être[...] elle ne savait plus rien, sauf qu'elle s'était <u>bien battue</u> et avec entêtement »(p.43)</p>	<p>-Pendant la guerre</p>	<p>-Ibid.</p>	<p>-Lila est une femme violente, capricieuse et hostile aux changements de la société et aux nouvelles visées de liberté nationale, elle se dresse devant son mari et refuse son adhésion au mouvement de libération.</p>
<p>« De l'étage au-dessus, lui parviennent de longs hurlements. Un homme qu'on <u>torture</u>, de dit-elle »p158 « Si j'entends encore des cris de <u>torturés</u>, je deviendrai folle »(p.269)</p>	<p>-un jour du mois de mai</p>	<p>-la prison</p>	<p>-Après être dénoncée par Touma, Salima se retrouve depuis plus de dix jours en prison, affaiblie par la position assise, le manque de sommeil, et la torture morale des interrogatoires, il ne semble lui manquer que les cris des torturés, dont celui de Saidi pour frôler la folie.</p>
<p><i>Le Ciel de porphyre</i></p> <p>« Ma figure a été écrasée sous leurs pieds...cet homme usé par <u>les tortures</u>, par la misère »(p.33)</p>	<p>-juillet 1958</p>	<p>-La prison</p>	<p>-Ramdane est un homme âgé, sans foyer et sans famille, il défend la cause de son peuple avec véhémence et ferveur, ce qui lui vaut de multiples arrestations et des tortures à répétition, au point qu'on ne peut plus le reconnaître. Son visage est complètement défiguré et stigmatisé par les instruments de torture.</p>

<p>« Il mettrait du cœur à la besogne <u>en torturant</u> les prisonniers. Pour l'instant, ses collègues se moquaient de son acharnement à torturer les suspects qui tombent par malheurs entre ses mains » p64</p> <p>« Ramdane, pauvre vieux, s'il survivrait à cette guerre, apporterait un cerveau meurtri embrumé par <u>les tortures</u> »(p.119)</p>	<p>-pendant la guerre</p> <p>-Ibid.</p>	<p>-une maison dans la ville</p> <p>-la prison de Baladia</p>	<p>- L'inspecteur de police Cantini est un assoiffé de poste, il est prêt à tous les sacrifices et à toutes les démonstrations de ses qualités de bourreau tortionnaire et sans pitié pour grimper dans l'hierarchie administrative. La guerre est sa chance pour changer son sort et devenir un commissaire.</p> <p>-Ramdane, est un exemple des torturés, qui, à force de subir les supplices pendant les interrogatoires, semblent perdre la raison. ce même exemple est repris avec les prisonniers du camp de Bhira, qui à leur tour sont devenus des détraqués par les tortures p158.</p>
<p><u>Le sang</u></p> <p><i>Les Enfants du nouveau monde</i></p> <p>« Le même jour, des massacres avaient eu lieu dans les villes martyres : Sétif, Guelma, Constantine. Le</p>	<p>-Après les événements du</p>	<p>-En prison</p>	<p>- Après les massacres du 8mai 1945, la prison est une opportunité pour le jeune Youssef de</p>

<p>jeune Youssef que la ainsi qu'une patrie n'est pas une terre commune, ni même seulement une misère partagée mais <u>du sang</u> versé ensemble et dans le même jour »(p.171)</p> <p>« Un attentat ! une fille. Elle est morte ! [...] dans la foule qui se précipite d'un seul mouvement vers le corps, vers <u>le sang</u> qu'on cherche »(p. 212)</p> <p>« J'ai seize ans. J'ai beaucoup réfléchi : la Révolution, c'est pour tout le monde, pour les vieux, pour les jeunes. Je veux donner mon <u>sang</u> à la Révolution » (p. 207)</p> <p><i>Le Ciel de porphyre</i></p> <p>« Il est intervenu pour défendre le pauvre diable. Celui-ci couvert de <u>sang</u> gisait au milieu de ses fruits et légumes »(p.150)</p>	<p>8mai 1945</p> <p>-Le jour de la mort de Saidi que Touma a dénoncé</p> <p>-la nuit de la mort de Saidi et de Touma</p> <p>-1958</p>	<p>-En plein centre-ville</p> <p>-le chemin du maquis</p> <p>-Le marché de Baladia</p>	<p>rencontrer des compatriotes plus âgés et plus mûrs que lui. Il prend conscience du sens de la patrie, il se rend compte que la patrie est avant tout l'équivalent de la solidarité d'un peuple miséreux.</p> <p>-Touma est assassinée par son frère Tawfiq, il venge avec froideur son honneur, et se purifie de sa souillure, d'une sœur traîtresse.</p> <p>-Une fille qui ressemble à d'autres jeunes algérienne, Hassiba est déterminée pour se libérer des outrages de la vie, de la douleur de la mort injuste de son père. Elle fait alors une formation en soins médicaux pour rejoindre le maquis.</p> <p>-Un vieux vendeur à la sauvette de fruits et de légumes est opprimé avec violence par un policier hargneux avec les indigènes.</p>
---	---	--	---

<p>« Demain, ce visage aura perdu sa clarté juvénile et ne sera plus qu'un masque où on lira l'horreur du <u>sang</u> » (p.48)</p> <p>« A présent, je vois toujours son ventre <u>ensanglanté</u>, ses seins meurtris et brulés par le feu de leurs cigarettes[...] je deviens enragé, le goût de la vengeance a vicié mon <u>sang</u> » (p.42)</p>	<p>-1958</p> <p>-1958</p>	<p>-la maison du M. Kimper</p> <p>-Chez Tahar dans le quartier de Béni-ramassés</p>	<p>-Les yeux d'Ali brillent de joie pour sa première mission, il ne sait pas qu'il sera un maillon dans l'opération meurtrière qui mettra fin à la vie de Dalila. Tahar, pense avec un pincement au cœur, que la réalité est plus atroce que le rêve, que la guerre enterre l'innocence.</p> <p>-La fiancée de Tahar, une infirmière se chargeant de soigner les blessés, retrouve la mort sous les supplices de l'armée française, torturée et violée, elle succombe à ses souffrances livrant Tahar au remord de ne pas être présent pour la sauver. C'est dès lors qu'il est épris d'une haine sempiternelle.</p>
<p><u>Instruments de la violence</u></p> <p><i>Les Enfants du nouveau monde</i></p>			

<p>« Les fils, les seaux, une magnéto (il la reconnaît la première) ; contre le mur, une baignoire mobile » (p.140)</p>	<p>-mars 1958</p>	<p>-les prisons</p>	<p>-les mêmes instruments de tortures sont utilisés dans les interrogatoires pour que les détenus révèlent des renseignements sur l'organisation armée.</p>
<p><i>Le Ciel de porphyre</i></p> <p>« Des espèces de cachots que les musulmans appelaient en chuchotant avec horreur glacée : « Siloun »...ce nom était synonyme de mort »(p.157)</p>	<p>-pendant la guerre</p>	<p>-les prisons</p>	<p>-La cellule dans les prisons, est un équivalent de la mort pour les prisonniers, les camps de tortures sont des lieux desquels on ne peut sortir vivant. Dans le cas échéant, ceux qui survivent à la torture, la tuberculose et les dysenteries, en sortent avec un cerveau meurtri par les tourments physiques et moraux.</p>
<p>« Ghetto, inquisition, gaz, four crématoire »5p.180)</p>	<p>-la 1^{ère} et la 2^{ème} guerre mondiale</p>	<p>-Allemagne</p>	<p>-Selon Juliette, un personnage juif, les Arabes sont des personnes pacifiques qui ne font que demander leur droit légitime de vivre dignement, elle ajoute que les vraies tortionnaires sont les Européens qui veulent exterminer la race juive</p>

			avec les moyens les plus atroces qui puissent exister.
--	--	--	--

Dans ce premier volet, nous avons mis en relation les différents sèmes de la violence : peur, crainte, frayeur, mort, cris, haine, torture, sévices corporels, hurlement, sang, bien évidemment il reste d'autres sèmes qui renvoient à la violence tels : angoisse, massacres, viol, larmes, souffrances, présents dans le corps des romans, mais nous n'avons relevé que ceux qui sont récurrents. Nous déduisons, donc, que la violence est souvent accompagnée de la peur qui s'infiltré dans les deux sociétés. Indigène et Européens partagent un sentiment d'incertitude et d'instabilité, et chaque société est sur le qui-vive, la torture, le sang et la mort sont partout, un sentiment de haine est partagé par les deux camps, les deux veulent la fin du cauchemar mais différemment : les colonisés espèrent la libération, les colonisateurs veulent le retour à la stabilité. La thématique de la violence à travers le lexique de la destruction, de la force brutale, de la mort inscrit dans le discours littéraire l'opposition binaire colonisateurs vs colonisés dans le contexte colonial. La violence se tisse dans les deux romans dans les rapports dominateurs vs dominés dans la société coloniale.

Il s'agit de vérifier après si cette même dualité se retrouve dans les écrits de la violence des années 90, un autre contexte historique de l'énonciation de la violence ; tout l'intérêt de cette approche sémiotique est de tirer du sens des différents contextes de la violence pour ainsi cerner la lecture en fonction de la périodisation historique.

1.2. Le répertoire du discours de la violence : Les sèmes de la violence dans le contexte fictionnel du terrorisme

Répertoire du discours de la violence	Temps	Espace	Contexte
<p><u>La peur, la frayeur, la crainte</u></p> <p><i>Puisque mon cœur est mort</i></p> <p>« <u>La peur</u> était là, mais aussi la révolte, la colère, la haine. Ajouté à cela, un sentiment d'impuissance si vif qu'il rongait et corrodait nos jours. Avec, en contrepoids, une question : comment en sommes-nous arrivés là? » (p.106)</p> <p>« Là, près de moi, s'affairent les ombres insatiables qui bientôt prendront possession des lieux [...] au rythme de <u>mes peurs</u>, elles dansent autour de moi une sarabande infernale [...] ravivent la braise »(p.58)</p>	<p>-Avant le décès de Nadir</p> <p>-Après le décès de Nadir</p>	<p>-Partout</p> <p>-Chez Aida</p>	<p>-Face à un pays meurtri par le terrorisme, il n'est plus possible de mener une vie sereine et échapper au sentiment de peur et de colère qui s'infiltré dans toute la société. Une société perplexe et choquée par le devenir de son pays et les événements sanglants qui le ravagent.</p> <p>-Aida est hantée par la peur et écrasée par le malheur. Depuis la mort de son fils, ses nuits sont accablées par la solitude. Angoissée par la mort de son fils, elle hallucine et perd le sens du</p>

<p>« En me privant de mon statut de mère, on m'a, dans le même temps délivrée de toutes mes peurs. Rien de pire ne peut plus m'arriver. Moi qui n'ai jamais supporté d'être confrontée au spectacle de la violence- pas même au cinéma - »p128</p> <p><i>Visa pour la haine</i></p> <p>« Je m'extirpai de ma chaise, laissant l'impression d'y avoir mon corps qui, tétanisé <u>de peur</u>, ne suivit pas mon élan »(p.60)</p> <p>« Un enfant me heurta, il courait, le cœur battant d'essoufflement et de peur. Plus que de <u>la peur</u>. C'était <u>la terreur</u> ! une terreur folle, incontrôlable » (p.129)</p>	<p>-Ibid.</p> <p>-1995</p> <p>-Avril 2003</p>	<p>/</p> <p>-Bab El Oued</p> <p>- Felloudja, Irak</p>	<p>réel,</p> <p>-Depuis toujours, Aida joue le rôle de la femme exemplaire ;respect de coutumes, comportement prudent pour assurer le respect des autres et le sien. Désormais, elle se libère de ses peurs, du regard de la société. Étrangement, la mort de son fils à briser toutes les chaines qui l'attèlent aux convenances. Plus, elle s'apprête à user de la violence pour apaiser ses peines.</p> <p>-De leur balcon, Nouné assiste au spectacle de la mort qui la paralyse. Un attentat à la bombe cible le marché populaire de Bab El oued. Elle est clouée par la peur et la vue des corps déchiquetés et calcinés.</p> <p>-En Irak, Nouné assiste à la violence à nouveau, elle décrit l'état de la population et surtout des enfants pendant les bombardements des Américains. La peur se parcourt partout laissant un sentiment d'angoisse et d'insécurité. Les gens</p>
--	---	---	---

<p>« Leurs regards posés sur moi <u>m’effrayent</u>. Pendant un moment, mes compagnons me font <u>peur</u> [...] je recule horrifiée» (p.11)</p>	<p>-Octobre 2004</p>	<p>-New York</p>	<p>assaillis par la terreur s’affolent et déguerpissent dans tous les sens pour se sauver la vie.</p> <p>-Le jour prévu pour l’accomplissement de la mission assignée à Noune par l’organisation terroriste, elle prend conscience et découvre que ses commanditaires la trahissent. Leurs regards sournois et menaçants ont pour objectif de l’obliger à porter une ceinture bourrée d’explosifs, dans le cas où sa mission tournerait à l’échec, on lui imposerait le suicide</p>
<p><u>La Mort</u></p> <p><i>Puisque mon cœur est mort</i></p> <p>« J’ai vu, aux informations télévisées, des pères, des frères, des époux écrasés de douleur [...] Toi-même quand tu as appris <u>la mort</u> de la sœur de</p>	<p>-Avant le décès de Nadir</p>	<p>-Partout</p>	<p>-Le déferlement des attentats, des embuscades et de la violence, fait succomber un nombre important d’innocents. Le choc</p>

<p>Farid dans l'attentat à la bombe »(p.89)</p> <p>« Tu aurais échappé à <u>la mort</u>. Sans doute, puisque la date limite, fixée par avance, n'était pas encore atteinte. Contrairement aux dizaines de victimes de ces attentats »(p.174)</p> <p><i>Visa pour la haine</i></p> <p>« Là tout respirait <u>la mort</u>, jusque dans les vergers enchanteurs »(p.49)</p>	<p>-Avant la mort de Nadir</p> <p>-Mars 1995</p>	<p>-Algérie</p> <p>-Ouled Allel (le territoire libéré)</p>	<p>incommensurable de l'entourage des victimes les chamboule, et précisément les hommes qui, par convenance, ne doivent pas exprimer ouvertement leur douleur. Devant la mort injuste et fortuite des leurs, ils ne peuvent que se prosterner et voire pleurer.</p> <p>-La mort guette la vie des citoyens. Les attentats à la bombe, les égorgements, les voitures piégées, tout semble un présage d'une mort fatale, alors que pour Nadir, le temps n'est pas encore arrivé, il devrait mourir mais pas dans la foule, pas dans le jour, son heure sonne dans l'ombre de la nuit et de la solitude.</p> <p>-Souha est frappée par la réalité de sa nouvelle vie dans le campement des islamistes. Des hommes armés, des mines truffées partout et des engins piégés encerclent le quartier où son mari</p>
--	--	---	--

<p>« Prostrée dans sa douleur [...] elle avait souffert de <u>sa mort</u>, et en avait été aussi fière, une héroïne de la guerre de libération »(p.61)</p>	<p>-1993</p>	<p>-Bab El Oued</p>	<p>est le chef suprême, l'émir de la communauté.</p> <p>-Autrefois, la mère de Nouné prend connaissance du mot « terroriste » quand sa sœur Kheira est recherchée par l'armée française car faisant de la résistance à l'occupation du pays. Le signifiant reste le même, alors que le signifié prend le sens inverse selon la conjoncture historique. Ses enfants sont des terroristes, mais condamnés par l'état pour des crimes contre leurs concitoyens. La Doudja est engloutie par la souffrance et la honte.</p>
<p>« Ce frère ennemi, qui ne jure maintenant que par <u>la mort</u> et la destruction »(p.12)</p>	<p>-Octobre 2004</p>	<p>-New York</p>	<p>-Dans une prise de conscience tardive, Nouné découvre le vrai visage de son chef- terroriste. Elle le qualifie d'ennemi car ses aspirations ne lui ressemblent plus. Nouné est une fille pacifique qui ne rêve que d'une vie paisible, alors que ses compagnons ne sont que de sanguinaires meurtriers.</p>

<u>Les hurlements, les cris</u>			
<p><i>Puisque mon cœur est mort</i></p> <p>« Leurs chants fouillaient au plus profond de la blessure, tailladent à vif dans la plaie, peut-être <u>ce cri, ce hurlement</u> de bête blessée à mort qui ne cesse de vibrer dans mon ventre et de se heurter aux parois du silence »(p.17)</p>	-le jour du décès de Nadir	-la maison du défunt	-Mis à part les premiers cris lancés par Aida, la vue du cadavre de son fils l'abasourdie, elle se fige, inerte . Elle observe la loi du silence établi par le nouvel ordre et appliquée soigneusement par les autres femmes. De ce fait, elle aurait souhaité la présence de pleureuses qui pourraient, par leurs lamentations et cris, mieux exprimer et mettre l'accent sur son malheur, et probablement atténuer ses blessures.
<p>« J'ai <u>hurlié</u>. Au moment où le coup est parti. J'ai hurlé. Hakim ! C'est lui, c'est lui qui a détourné ma main. Oh, son visage ! [...] tu es...tué. C'est moi. C'est moi qui l'ai tué » (p.183)</p>	-La fin	-Au bord de la plage	-Le rideau de l'histoire de Aida s'est levé sur les seuls cris émis en lui annonçant la mort de son fils. Des cris aussitôt étouffés par des gardes-chiourmes, qui la rappellent à l'ordre. Des nuits de silence passent, et Aida ne pense qu'à appliquer sa propre justice, alors que son projet de vengeance est détourné par Hakim, et le rideau de son histoire est définitivement baissé

<p><i>Visa pour la haine</i></p> <p>« La mère et la sœur se jetèrent sur le corps, le couvrant <u>de cris, de hurlements</u> » (p.39)</p> <p>« Un homme de la famille de Abeer qui m'avait reconnue m'éloigna des lieux d'où jaillissent les feux et les flammes, les hurlements et les cris » (p.124)</p>	<p>-1995</p> <p>-Avril 2003</p>	<p>-Bab El Oued</p> <p>-Falloujah, Irak</p>	<p>sous le son de son hurlement accompagné de l'odeur du sang.</p> <p>-L'assassinat d'un homme du quartier commis sous les yeux des habitants et en plein jour. Les auteurs du crime sont deux jeunes convertis au nouvel ordre dont Tarik, le frère de Nouné.</p> <p>-Le premier jour des bombardements des Américains, la jeune maman Abeer est morte dans l'ambulance qui la transporte à l'hôpital. Nouné qui pense avoir retrouvé la paix en Irak, assiste à nouveau au spectacle de la violence, des cadavres, du malheur, de la désolation.</p>
<p><u>La haine</u></p> <p><i>Puisque mon cœur est mort</i></p> <p>« Oui, j'ai la haine. C'est, depuis que tu n'es plus là, mon seul avoir, mon seul bien. A présent c'est <u>la</u></p>	<p>-Depuis la mort de Nadir</p>	<p>/</p>	<p>-La redondance du terme « haine » est une preuve que cette femme est hantée par la mort de</p>

<p><u>haine</u> qui me tient debout [...] je la porte en moi, <u>cette haine</u>, si forte »P108</p> <p>« Je sais maintenant qu'il faut <u>haïr</u> pour vouloir tuer. Il faut vraiment <u>haïr</u> quelqu'un pour envisager sa suppression »p128</p> <p><i>Visa pour la haine</i></p> <p>« <u>Sa haine</u> est encore plus violente que celle des autres, il est le plus radical (un chef des terroristes). Son regard plein de dégoût pour les formes féminines qui s'offrent à lui et ne se dérobe pas » p11</p>	<p>-Ibid.</p> <p>-Octobre 2004</p>	<p>/</p> <p>-New York</p>	<p>son fils. Aida refuse intégralement la perte de Nadir, elle est à l'image des autres mères qu'elle rencontre dans le cimetière quotidiennement. Ce sont des femmes accablées par un sentiment amalgamé de tourments et de haine et dont il est impossible de s'en délivrer</p> <p>-Depuis le jour où on a présenté à Aida la photo de l'assassin de son fils, elle est obsédée par un sentiment de vengeance nourri par sa haine. Elle décide de prendre la vie à celui qui a détruit la sienne et a aboli ses rêves.</p> <p>-Noune, dévoilée pour accomplir sa mission meurtrière, découvre le regard acariâtre du maître, Saber Ben Saâd, qui inspire une suprême et dédaigneuse hargnerie du corps de la femme. Elle le compare aux autres, et conclut que c'est le plus intense en termes d'acrimonie sexiste.</p>
---	------------------------------------	---------------------------	---

<p>« Quand <u>la haine</u> m'a aveuglée, j'ai réagi non pas au nom d'Allah mais au nom de la frustration »p12</p>	<p>-Ibid.</p>	<p>-Ibid.</p>	<p>-Vers la fin, Nouné se rend compte qu'elle a fait un chemin imposé par la douleur, la souffrance et le nombre considérable de cadavres qu'elle a croisé sur son parcours. Elle se rend compte donc qu'elle est commandée et mue par sa consternation et son désir de vengeance, non pas par la volonté de Dieu.</p>
<p><u>La souffrance, la douleur, la torture</u></p> <p><i>Puisque mon cœur est mort</i></p> <p>« <u>La souffrance</u> est incommunicable. Personne ne peut mesurer la profondeur du gouffre qui me sépare de celle que j'étais [...] Je sais exactement ce dont <u>je souffre</u>. C'est un mal irréversible, incurable » p68</p>	<p>-Depuis la mort de Nadir</p>	<p>/</p>	<p>-La mort inopinée de Nadir est un incident majeur dans la nouvelle vie de Aïda, il a dessiné un clivage profond entre Aïda d'avant le décès de son fils, et Aïda d'après le décès. Cette femme est consumée par une douleur profonde et indéniable qui l'empêche de retourner à sa vie initiale, rien ne peut être comme avant. Cela est irréversible.</p>

<p>« <u>La douleur</u> dérange. Ou plutôt, c'est le spectacle de <u>la douleur</u> qui dérange, indispose et parfois même exaspère [...] le temps grand guérisseur de toutes <u>les blessures</u> doit faire son œuvre. Mais <u>la douleur</u>, cette douleur-là, annule le temps »p74</p> <p>« Sans dire un mot, il s'est assis, et se prenant la tête entre les mains, il s'est mis à <u>sangloter</u>. Jamais, non jamais je n'aurais pensé qu'après tant de temps sa <u>blessure</u> restait aussi vive »p159</p>	<p>-Ibid.</p> <p>-Quelque mois après la mort de Nadir</p>	<p>/</p> <p>-La maison d'Aida</p>	<p>-La douleur de la perte d'un fils est une blessure qui échappe à toutes les descriptions et représentations. C'est une douleur qui persiste et qui prend de l'étendue avec le temps. Au début, Aida est soutenue par des membres de sa famille, des voisins, et des amis qui se montrent compatissants avec son malheur, mais qui finissent par se lasser du tableau ennuyeux du chagrin et l'abandonne à son destinée.</p> <p>-Hakim est l'ami le plus proche de Nadir, leur lien n'est pas seulement d'ordre affectif, mais aussi physique, ils se ressemblent étrangement au point que même Aida les confond de loin. Cette ressemblance physique vaut la vie à Nadir. Les terroristes l'ont pris pour Hakim et l'ont assassiné pour se venger de son père commissaire de police. Hakim est doublement affligé, par la mort de son meilleur ami, et par</p>
---	---	-----------------------------------	---

<p><i>Visa pour la haine</i></p> <p>« Je <u>souffris</u> tout ce qu'un être humain peut supporter de <u>tourments</u> » (p.66)</p> <p>« Il fut <u>torturé</u> par toute une nuit avant de le décapiter à l'aube. C'était <u>affreux</u>, sa tête avait été exposée des jours sur un piquet » (p.76)</p> <p>« Il y était connu pour avoir été un émir sanguinaire, l'assassin de beaucoup de jeunes du quartier. Les familles souffraient de le savoir et le</p>	<p>-Juillet 1995</p> <p>-1995</p> <p>-2000</p>	<p>-commissariat</p> <p>-Le campement d'Ouled Allal</p> <p>-Bab El Oued</p>	<p>un sentiment de culpabilité.</p> <p>-En cherchant les nouvelles de son frère pris par les ninjas, Noune subit l'humiliation et les menaces des policiers. Bien qu'elle ne soit pas impliquée dans les crimes commis par ses frères, les autorités la soupçonnent de terrorisme, et l'avertissent qu'elle risque le pire si elle continue de fureter dans l'histoire de Tarik.</p> <p>-Le jeune voisin de Noune qui s'est montré très attentionnée pour leur sécurité la première fois de leur visite à Souha, n'est autre qu'un agent de l'armée nationale. Quand l'organisation terroriste le découvre, il est durement châtié.</p> <p>-Béchir est gracié par la loi de « la concorde civile » promulguée en 1999, il retourne dans son quartier, là où il a semé la violence et la mort. Par ailleurs, les familles des victimes le</p>
---	--	---	--

<p>voir libre et en bonne santé » (p.94)</p>			<p>conjurent de partir, car sa présence les tourmente et éveille leurs douleurs, et ce qui les exaspère le plus, c'est qu'il ne montre aucun regret ni remords ; bien plus, il exhibe son « djihad » et avec fierté.</p>
<p><u>Le sang</u></p> <p>Puisque mon cœur est mort</p> <p>« Pas de lésions visibles. Pas d'ecchymoses violacées sur la peau. Pas de plaies, pas <u>de sang</u>, pas de pustules. Pas non plus de risques de contamination » (p.74)</p> <p>« Si cela avait été une guerre, une vraie guerre [...] j'aurais été à présent, sans que cela n'atténue en</p>	<p>-Après le décès de Nadir</p> <p>-Ibid.</p>	<p>/</p> <p>/</p>	<p>-Les affections physiques, notamment celles qui sont apparentes, marquent le corps par des infirmités physiologiques visibles. Alors que la souffrance psychique et émotionnelle reste impalpable, imperceptible. Les souffrances de l'âme sont invisibles, occultées, mais inéluctables et encore plus profondes que celle du corps. L'âme de Aida est stigmatisée à jamais par la douleur.</p> <p>-Aida conjecture une autre mort à son fils, elle aurait aimé qu'il soit mort pour une cause noble,</p>

<p>rien ma douleur ni ma révolte, la mère d'un héros [...] Tu aurais versé <u>ton sang</u> du fait d'un engagement pour une cause –forcément-juste » (p.155)</p> <p>Visa pour la haine</p> <p>« La saignée commença ainsi, les uns partaient, les autres mouraient. Je craignais cette violence que je voyait déferler sur mon quartier »(p.35)</p> <p>« Il avait cessé de respirer et je n'osais pas le regarder. Le goût <u>du sang</u> sur mes lèvres » (p.129)</p>	<p>-1993</p> <p>-2003</p>	<p>-Algérie</p> <p>-Falloujah, Irak</p>	<p>sur les champs de l'honneur, en combattant un ennemi visible. Cette fin aurait inscrit son nom dans la liste des martyrs et sa jeunesse n'aurait pas été sacrifiée vainement.</p> <p>-c'est le début de la déchéance. On commence par torturer les femmes qui ne portent pas le voile, kidnapper de jeunes lycéenne, pour aboutir aux assassinats et aux attentats collectifs à la bombe. Presque tout le pays baigne dans le sang et la peur.</p> <p>-Un obus des américains éventre une bâtisse où une femme vient de donner la vie à un bébé. Nouné se précipite pour le sauver et le prend entre ses bras, mais il ne résiste pas à ses blessures et y succombe.</p>
--	---------------------------	---	---

<p>Instruments de la violence</p> <p><i>Puisque mon cœur est mort</i></p> <p>« Je n’entends que le bruit sec <u>des armes</u> que l’on recharge et le crissement acide <u>des couteaux</u> qu’on aiguise »(p.31), « L’attentat à <u>la bombe</u> à la fac centrale d’Alger...» (p.89) , « Le pistolet -non, le revolver- est posé là »(p. 133)</p> <p><i>Visa pour la haine</i></p> <p>« Des armes et à l’utilisation d’engins explosifs »(p.114), « de mines et d’engins »p49 « obus » (p.109) « balles » (p.89) « ceinture bourrée d’explosifs » (p.15), « chars » (p.16), « Kalachnikovs et fusils » (p.69)</p>	<p>-Les années 90</p>	<p>-Algérie</p>	<p>-Pour introduire la peur et instaurer leur suprématie, les détenteurs du nouvel ordre, les terroristes recourent à toutes les méthodes possibles. C’est ainsi que les attentats, les égorgements, les viols et les kidnappings des jeunes filles se multiplient transformant le paysage du pays où s’installe l’intégrisme religieux haineux, meurtrier et violent.</p>
---	-----------------------	-----------------	--

La terminologie de la violence, que nous avons répertoriée dans ce second tableau, cerne le contexte des lexèmes d'un roman à l'autre et d'une situation narrative à l'autre. Dans *Puisque mon cœur est mort*, nous avons remarqué que l'histoire se répartit en deux et ce par rapport à « La mort de Nadir » qui est un élément perturbateur dans la vie de Aida : une vie avant l'assassinat du fils et une autre après ; cette temporalité apparaît dans les écrits épistolaires de Aida. Avant qu'elle ne soit affectée par la violence dans sa chair, elle compassionne avec le malheur des autres mais sans penser que le terrorisme pourrait frapper un jour à sa porte. Dans le roman, il y a des séquences qui témoignent de la braise qui s'est emparée du pays, mais pour inclure principalement le désastre de cette femme qui incarne le deuil de toutes les femmes de l'Algérie. Sa haine, ses souffrances, la litanie de son malheur, sont explicitement le centre d'intérêt de la narratrice, qui à travers l'histoire de Aida, interroge l'Histoire et revendique la loi du talion.

Dans le roman de Belloula, la terminologie de la violence semble être implacable. Partant du quartier populaire de Bab El Oued, le récit défile dans plusieurs pays, où la violence qui accompagne l'itinéraire de Nouné s'intensifie d'une station à l'autre, d'une région géographique à une autre. Les conflits sont contagieux et s'internationalisent. La violence terroriste s'organise dans un réseau mondial. Le contexte de la brutalité et de la haine ne change guère, les conditions de vie sont les mêmes, l'assujettissement des femmes se poursuit dans tous les pays d'Islam visités ou traversés par Nouné embrigadée involontairement et fortuitement dans une organisation terroriste internationale. L'horreur de la guerre est universelle, et les aboutissements sont identiques : la mort, les violations des droits de l'homme, les viols des femmes, et l'oppression des catégories les plus démunies.

A travers la corrélation entre la terminologie de la violence et le contexte historique émerge une autre dualité de forces antagonistes qui s'installe dans les années 90 en divisant la société ; elle montre un agresseur vs un agressé qui se réduit à l'affrontement d'un projet de société de l'intégrisme islamiste vs un projet de société ouvert sur le monde moderne.

2. Les termes évaluatifs et affectifs

Dans tout récit, le porteur de la parole prend position par rapport à son discours ou au discours d'autrui. Il réagit et exprime ses opinions, apporte ses critiques des centres d'intérêt du discours. On peut englober cette prise de position dans le terme de la subjectivité, un terme élaboré par Benveniste, qui exprime la nécessité de prendre en compte le sujet parlant, auquel le langage lui permet de se poser comme un sujet : « C'est dans et par le langage –dit-il- que l'homme se constitue comme sujet ; parce que le langage seul fonde en réalité, dans sa réalité qui est celle de l'être, le concept d'ego »⁷⁰. Cette conception de la subjectivité de sujet parlant est aussi approuvée et approfondie par Orecchionni, qui croit que tout langage est sous l'emprise de la subjectivité, elle emploie la terminologie de « subjectivème »⁷¹ pour désigner l'ensemble des mots (substantifs, verbes, adjectifs et adverbes) qui ont un caractère de subjectivité langagière, Orecchionni ajoute que l'inventaire des subjectivèmes ne permet pas seulement de cerner l'inscription dans le langage, et la position du sujet parlant par rapport à l'objet de son discours, mais cela rend possible de situer le locuteur par rapport à l'énoncé lui-même.

V. Jouve, quant à lui, combine la terminologie de "l'effet-sujet" pour désigner la subjectivité dans le langage littéraire : « cette inscription de la subjectivité dans les discours –l'effet-sujet- est visible à travers des catégories grammaticales (pronoms personnels, temps, adverbes) mais aussi sémantiques (jugements, évaluations, expressions affectives) »⁷². Les catégories grammaticales, dont l'abandon de la troisième personne au profit de la première personne (il faut noter que la présence du sujet parlant ne se manifeste pas essentiellement par le je subjectif, car le je peut exprimer objectivement un point de vue universel), l'emploi du mode conditionnel et d'adverbes, qui, intrinsèquement, annoncent l'opinion du locuteur, ne sont pas l'objet de notre étude, par ailleurs, nous allons nous arrêter sur les catégories sémantiques de la violence, plus précisément, la subjectivité de l'énonciateur sera appréhendée sur le plan sémantique des œuvres : les expressions affectives et évaluatives, les modalisateurs ; qui

⁷⁰ Benveniste, Emile. *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, tome I, 1976, p.259

⁷¹ Kerbrat-Orecchionni, Catherine. *L'énonciation de la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin, 1980, p.32

⁷² Jouve, Vincent. *Poétique du roman*, Paris, Armand Colin 4^{ème} édition, 2015, p.106

permettent au locuteur, d'exprimer implicitement ou explicitement ses évaluations et ses interprétations du référent qu'il est censé de rapporter. Ainsi, par l'emploi d'un vocabulaire affectif et évaluatif, le locuteur tend à impliquer son interlocuteur, lui faire partager ses valeurs et son point de vue dans un but de le convaincre, comme il tend à susciter chez le lecteur les mêmes émotions et impressions que lui.

Notre objectif est donc de relever les marques sémantiques de la subjectivité dans notre corpus de recherche, notamment, le vocabulaire affectif de la violence qui exprime les sentiments ou l'engagement des locuteurs (pitié, inquiétude, indignation, sympathie, colère, haine...), et le vocabulaire évaluatif de la violence qui apporte un jugement favorable ou défavorable par l'emploi de sèmes mélioratifs ou péjoratifs dans les énoncés (croire, estimer, penser... préférable, mieux, approprié, souhaitable...vraiment, complètement, évidemment...).

Ce second chapitre va poursuivre l'approche sémiotique des textes pour en assurer la cohérence ; de ce fait, nous allons commencer par étudier les catégories sémantiques de la violence dans les romans de la guerre d'Algérie, pour passer ensuite aux romans de la décennie noire. Notre démarche consiste à faire un inventaire du vocabulaire affectif et évaluatif de la violence.

Nous avons extrait des passages des quatre romans pour évaluer le degré de la subjectivité dans les énoncés. Nous allons relever les embrayeurs pour repérer les traces de l'énonciateur dans le discours, et les subjectivèmes évaluatifs et affectifs pour situer la position de l'énonciateur par rapport à l'énoncé et à la thématique de la violence.

A. Assia Djebar présente un roman entièrement subjectif, alors qu'elle que la narration est à la troisième personne. Elle décrit et relate une succession d'événements ayant lieu le même jour, la totalité de l'histoire est narrée par des prolepses et des analepses. A partir de lexèmes signifiants fournis par le texte, le lecteur est conduit à l'hypothèse que l'auteure est loin d'être objective, même si la narratrice du récit, est omniprésente dans le texte et sans être jamais désignée.

1. C'est alors qu'une intuition violente lui révéla qu'elle n'avait plus rien de place dans cette maison. « je dois partir », et elle songea avec véhémence que se serait un mensonge de continuer

à vivre là. Cet élan qui l'avait poussé, elle le sentit aussi comme un réveil, oui, toute sa vie jusqu'à ce jour n'avait été qu'une longue somnolence, non dénuée sans doute de volupté- celle-ci donnant un air d'absence sourde qui l'illuminait dans les patios en fête, lorsque les regards des invitées butaient contre son apparente froideur, les vieilles y lisant une modestie vertueuse et les plus jeunes, un mystère. (p.31)

La narratrice nous décrit l'allure noble de Chérifa avec subjectivité : « sans doute » « absence sourde ». Ensuite, la narratrice prend ses distances et inclut le discours subjectif autour de cette femme qui fascine ses pareilles. La narratrice invite le lecteur à découvrir l'interprétation subjective du comportement de Chérifa par deux catégories du monde féminin, les vieilles et les jeunes femmes. Le jugement des vieilles femmes est le regard de la sagesse, elles apprécient sa passivité la considérant pour une grâce, ce qu'affirme le subjectivème évaluatif « vertueuse ». Les plus jeunes sont plus au moins indécises, elles pensent que Chérifa est une femme énigmatique « un mystère ».

La narratrice, vers la fin, finit par conclure que l'apparence mystérieuse ou vertueuse de Chérifa n'est qu'une longue torpeur imposée par les convenances sociale, le lexème « somnolence » qualifié de « longue » montre que la narratrice apporte un jugement de valeur négatif au silence de Chérifa, qui devrait se libérer depuis longtemps, il s'agirait d'« un réveil » ; implicitement la narratrice prend position contre la soumission et l'assujettissement dans la vie conjugale de la femme et la qualifie d'un long sommeil alors que sa prise de conscience est qualifiée de réveil.

2. Je prendrai cet appartement, avait-elle décidé, au dernier étage, dans le dernier logement visité, celui que précisément il déconseillait, bien que la vue sur le fleuve fût si belle, s'il n'y avait eu hélas ces cabanes grises, « ce quartier pouilleux », ajoutait-il. Elle manifestait du dédain à ses précisions ; devant ce mépris, le petit homme, toujours essoufflé, eut envi de refuser » (p.35)

Dans ce passage, deux points de vue opposés sont avancés ; la position du concierge et celle de Lila sur le quartier arabe. D'une beauté occidentale, le concierge prend Lila pour une française, il tente de la circonvenir par une description subjective de la vue sur le fleuve qu'il juge « si belle », si le quartier arabe « pouilleux » n'aurait existé pour nuire à la vue depuis l'appartement. Il

continue à tenter de la convaincre de choisir un autre appartement en employant l'interjection « hélas » qui exprime sa désolation pour la vue maculée par le quartier arabe, et les qualificatifs péjoratifs « grises » et « pouilleux » qui montrent qu'il vilipende le quartier de sa communauté. L'effet escompté par le concierge n'est pas obtenu, car la description dévalorisante du quartier de ses siens lui déplait « elle manifestait du dédain à ses précisions », Lila ne finit que par choisir ce même appartement, comme signe de défi et de refus du jugement péjoratif à l'encontre de ses concitoyens.

3. Puis un éclat de voix du commissaire Jean :-Je regrette ! Je ne le ferai pas sur des femmes. Non ! pas chez moi. Pas ici ! [...] Brusquement, elle avait eu envie de dire quelque chose. L'avait-il touchée ? « Il a des principes », se dit-elle [...] Je vous remercie, Monsieur ! avait-elle prononcé sans sourire. « Toujours ma maudite façon d'être sentimentale », se dit-elle [...] il la trouve différente : « Elle n'est pas belle », pense-t-il, mais son regard s'attarde sur le front têtue de Salima, sur ses yeux trop grands. « Elle est la plus forte », songe-t-il encore et cette idée amère ne va plus le quitter. (p.97)

Dans ce discours rapporté, le commissaire principal Jean exprime sa compassion humaine pour Salima, l'humanité est mise en avant ; il s'associe à sa douleur, à sa cause, paradoxalement aux principes de son métier et de son autorité. La torture pour les femmes est une forme inadmissible mais que la guerre oblige, si le commissaire Jean tolère rarement la torture des hommes, il prohibe celle des femmes. L'évaluatif affectif « sentimentale », sont la preuve que Salima est profondément affectée par les principes du commissaire quoiqu'elle regrette de l'avoir remercié, sans doute que son entêtement, sa conviction et sa loyauté envers sa cause sont la raison de son regret « maudite façon ». Le commissaire, quant à lui, apporte un jugement de valeur positif sur Salima, il finit par céder et avouer que c'est elle qui a triomphé « la plus forte », cependant lui aussi est déçu par son aboutissement, et il conçoit mal sa défaite face à une indigène, ce que montre le subjectivisme affectif « amère ».

4. Sa dernière sœur Zineb, lui avait bien causé de souci [...] elle avait difficilement accepté de se retrouver cloîtrée comme les autres, puis un jour, mariée à un inconnu...des tiraillements, c'était

normal...Non, inutile de se mentir, pense Youssef, cela avait été plus grave ; il le sait mais veut oublier, car il se croit responsable –responsable du malheur d’une jeune femme. (p.47)

Dans ce passage, un discours féministe est implicitement introduit par la narratrice à travers des subjectivèmes affectifs : difficilement, cloîtrée, tiraillement, malheur, qui prouvent la commisération de la narratrice avec les souffrances de Zineb. Les subjectivèmes évaluatifs : plus grave, responsable, montrent le jugement de valeur qu’apporte la narratrice sur le machisme dans la société orientale, elle pense que les hommes sont la source du malheur des femmes, par contre, c’est Youssef même qui prend conscience de son injustice. Dans ce passage féministe, nous pouvons repérer l’intervention de Djébar par la comparaison du sort de Zineb, la femme instruite, à celui des autres femmes illettrées. L’auteure prend position contre le dogmatisme social dans les traditions du mariage, là où la société exclut la femme et lui ôte le droit de choisir son époux. La prise de conscience du personnage masculin, pourrait être une invitation par l’auteure à l’ensemble des hommes de revoir le comportement injuste et opprimant à l’égard des femmes.

5. Trois ans plus tard, où devaient-elles être ? Les plus âgées, déjà mariées [...] On pouvait déjà les imaginer dans les fermes familiales, silhouettes toujours exquises [...] soupirant encore : « pourquoi cette maudite guerre, ces troubles qui m’empêchent de sortir, de partir à cheval, de faire du tennis ? » puis, se taisant, devant le jeune époux qu’elle trouve fat dans son habit de garde territorial et qui peut-être les agace.(p.83)

Dans ce passage, Salima est installée dans la prison neuve, en construction depuis trois ans (sa dernière année d’études), et qui se dresse devant son ancien collègue. Elle trouve, dans ses souvenirs des filles de colons, une échappatoire de l’air glacial et effrayant de son arrestation. Les subjectivèmes « maudite » et « agace » montrent la partialité du discours de Salima. Elle est certaine que les filles des colons valorisent péjorativement la guerre de « Sale », car elle les empêche de jouir de leur vie et de se divertir, et **en** même temps elles seraient lassées par des maris froids et vaniteux « fat ». Ce discours est une sorte de comparaison implicite entre Salima et ses camarades européennes, dont le sort est complètement opposé : elles se plaignent d’un manque de plaisir et de la monotonie de la vie luxueuse, alors que Salima se trouve derrière les barreaux,

en train d'affronter la torture morale des interrogatoires. Le subjectivèment appréciatif « exquises » témoigne de l'attraction puissante qu'exerce la société des colons sur les indigènes. Donc, le lecteur est face à deux représentations de la femme dans deux contextes différents et donc deux enfermements : elles sont prisonnières de leur condition, qu'elles soient dans le camp du colonisateur ou du colonisé.

6. Ce jour s'annonçait comme une kermesse allègre où tous auraient leur part, « tous et pourquoi pas nous-disait avec un début de rage Youssef à Chérifa- nous les opprimés, les soumis, les « bicots » [...] « Était-ce un cri, un silence, Youssef ne savait plus, impuissant surtout, à ce terme de son récit, à exprimer l'émotion violente qui l'avait saisie [...] Les drapeaux verts de la foi, de la dignité retrouvée du peuple –poursuivait Youssef qui n'aimait vraiment d'amour que cette réalité mouvante, que ce flux de misère – avançaient toujours. Puis Youssef serrait les dents, ajoutait : « Bien sûr, c'étaient des torchons, des bouts de draps rapiécés que les femmes avaient cousus pour leurs chants radieux. » « Les sales torchons ! », criaient les policiers, en faisant leurs premières sommations. (p.169)

Pris par une colère hargneuse contre les massacres du 8 mai 1945, Youssef raconte, à sa femme Chérifa, son dédain du système colonial qui s'est gaussé de la naïveté du peuple algérien. Il donne son opinion sur les événements de ce jour historique et sur le droit du peuple à la liberté. Sa partialité est marquée par les subjectivèments « rage » et « violente ». La narratrice recourt aussi à la comparaison explicite entre la position des indigènes et celle des Français : les drapeaux pour les algériennes sont un signe de bonheur espéré et d'honneur retrouvé, quoique faits de haillons « radieux » (présence d'une antithèse), alors que pour les policiers ils ne sont que de « sales torchons » exhibés par des abrutis, les « bicots », terme injurieux et raciste. Cet exemple montre le discours colonial fondé sur le racisme, la force, et la violence verbale.

- B. Le Ciel de porphyre est répartie entre deux voix narratives, celle de la narratrice et celle du personnage-narratrice. En ce qui est de la partie prise en charge par le personnage-héros, il est moins compliqué de repérer la subjectivité : une narration à la première personne, un discours explicite et des descriptions partiales et juvéniles d'Ali. Alors que la narration de la seconde partie intercalée au journal intime du personnage héros n'est pas explicitement subjective, la

narratrice fait un effort d'impartialité par l'emploi de la troisième personne, il est donc nécessaire de détecter et d'analyser soigneusement son discours :

1. Les traits de jeune femme étaient tirés, elle paraissait très fatiguée. Son teint était terne, son regard autrefois brillant, vif, sans cesse en mouvement n'était plus qu'un voile morne déteint par on ne savait quels cauchemars. Même ses mouvements jadis amples et lumineux s'étaient rétrécis entre son corps amaigri. (p.268)

L'énonciateur, sans marque explicite, dessine au lecteur sous forme de comparaison un portrait physique d'Amalia d'une façon partielle. Il confronte son apparence d'avant et d'après son mariage. Le discours affectif et évaluatif est repéré par l'emploi des subjectivèmes mélioratifs : « brillant » « vif » « amples » « lumineux » pour décrire comment Amalia autrefois est épanouie et sereine par l'amour qu'elle éprouve pour Ali, alors qu'elle se transforme en un cadavre ambulante par la trahison de son mari Mounir. L'accumulation d'adjectifs péjoratifs nous permet aussi de repérer l'implication de la narratrice qui est affectée par l'état de la jeune femme : « très fatiguée », « terne », « morne », « amaigri ».

2. Je n'arrive plus à considérer ces femmes uniquement comme des objets ; les bordels sont à mes yeux la marque de l'asservissement le plus ignoble de l'être humain, ce sont des cages à viols permanents et, de plus, légalisés ! Mais lorsqu'on a frôlé la peur, la mort, on éprouve un besoin irraisonné de tenir une femme contre soi... (p.54)

A travers le discours rapporté direct de Tahar, l'auteure glisse implicitement son opinion assez féministe sur la question des bordels « légalisés ! ». A travers ce passage, il y a une condamnation claire dans le discours du personnage de la légalisation des maisons closes qui ne sont qu'une forme suprême et ultime de la violence sociale. Le discours évaluatif de Tahar sur l'exploitation des corps des femmes est perceptible par l'emploi des subjectivèmes : « ne... plus », « le plus ignoble » « viols ». Tahar est contre l'assujettissement et leur esclavage sexuel des femmes autorisé par l'état, mais il conclut son discours par une position contradictoire, c'est qu'il ne pourrait pas s'empêcher de fréquenter les femmes. Son comportement est subjectivement justifié par un besoin d'affection incontrôlé en temps de guerre et de mort « un besoin irraisonné ».

3. Elle pleurait sans pouvoir bouger ; glacée de terreur, elle ne faisait aucun mouvement. Tapiée comme une bête blessée, elle demandait grâce avec une étrange douceur [...] son air un peu hagard était semblable à la frayeur peinte sur le visage de Dalila. Ali avait le même âge qu'elle. Ils semblaient soudain deux enfants livrés à quelque mauvais ogre dans la vallée. (p.70)

La narratrice fait preuve de compassion avec Dalila et Ali à la fois, sans préjugés, sans sexisme. Elle perçoit la souffrance de Dalila subissant la trahison de Tahar et la peur de la mort, elle la décrit subjectivement par un vocabulaire affectif : « glacée de terreur » « étrange douceur », et continue tout en la comparant à un animal égorgé « bête blessée ». La partialité de la narratrice est évidente par l'emploi du verbe sembler, la comparaison entre le bouleversement d'Ali « hagard », qui assiste pour la première fois à un assassinat, et celle de Dalila « frayeur » qui sent la mort proche. La métaphore qui met en comparaison Tahar au personnage de conte populaire « l'ogre » renforce et affirme la compassion de la narratrice à la souffrance des deux personnages Ali et Dalila, qui semble être deux enfants abandonnés dans la forêt et repêché par l'ogre. Nous nous sommes permis cette lecture par rapport à l'espace de l'action « la forêt », et à l'expression « deux enfants »

La narratrice désire explicitement capter l'attention du lecteur par la métaphore de l'ogre, où elle qualifie Ali et Dalila de « pauvres enfants », elle tente de le sensibiliser au sort que rencontre la jeunesse d'Algérie pendant la guerre de libération. Quoi qu'il en soit le chemin qu'ils ont choisi ; militer ou trahir, le résultat reste le même , atroce et cruel. Dalila est effectivement morte « puis le corps se tendit et ne bougeait plus » (p.72), Alors que la mort d'Ali est une mort virtuelle, l'enfant qui est en lui est aussi assassiné par la guerre et l'occupation coloniale « Ali avait perdu son regard candide »(p.73). En somme, ils sont tous les deux des colonisés, ils se partagent cette même condition historique quel que soit le camp où ils se situent.

4. Il continua ainsi d'une voix monocorde, puis il durcit son ton pour flétrir « l'action d'une poignée de brigands, d'aventuriers, terrorisant le peuple bon et généreux des musulmans, eux qui n'ont jamais cessé de témoigner leur attachement à la mère patrie ! (p.55)

Cet extrait constitue une caricature des responsables politiques du système colonial. Le discours d'un colonel, à l'occasion des Kermès du 14 juillet 1958, est rapporté dans l'objectif de décrire le ton du discoureur qui varie en fonction du destinataire visé. En s'adressant aux Européens, le colonel se montre placide « voix monocorde », mais dès qu'il aborde la révolution populaire, sa voix se transforme et devient grave « durcit le ton ». A ce niveau du discours, nous repérons la subjectivité de l'énonciateur attentionnée au ton du discours officiel. Le colonel tente d'influencer les auditeurs, tout en essayant de déformer les faits et les réalités, il procède à la désinformation car il prétend que la visée des révoltés c'est le peuple musulman et pas la France « terrorisant le peuple musulman ». Il vise aussi à amadouer la communauté des indigènes, à attirer sa sympathie par le vocabulaire évaluatif : bon, généreux. Il pointe du doigt la population musulmane par son discours, pour qu'elle partage ses opinions et ses préjugés sur les révolutionnaires « une poignée de brigands », et leur rappelle leur devoir vis-à-vis de la France « jamais cesser de témoigner leur attachement à la mère patrie ». La narratrice, quant à elle, s'oppose clairement à la perspective de tromper le peuple algérien par des duperies, c'est pour cette raison qu'elle entame le discours du colonel par le subjectivisme dépréciatif « flétrir », elle vise à son tour de partager son opinion anticolonialiste avec le lecteur, et de l'aviser de la malhonnêteté du colonel représentant le système colonial.

5. ...il a l'air sympathique avec ses yeux bleus [...] son histoire est bien triste. Je vais la raconter pour compléter et fixer mes souvenirs. Il est après tout un enfant du village. Tout comme n'importe lequel d'entre nous, il a vu le jour à Dachra...La mère de Francis est morte [...] on père s'est remarié avec une autre ; Angèle, grosse femme poilue et pocharde en plus [...] Francis a grandi entre les coups de Angèle et les réprimandes de son père. (p.107)

Dans son journal intime, Ali inscrit tous les détails de son enfance, des plus joyeux au plus malheureux et tourmentés. Sa partialité est aisément repérée par la première personne « je » et par les subjectivèmes affectifs « triste » qui témoignent d'une compassion d'Ali à l'égard de Francis, cet enfant qui a mené une vie dans le désamour familial et la détresse depuis la mort de sa mère, il souffre doublement ; du délaissement de son père et de la cruauté de sa marâtre :

« les coups, les réprimandes ». La Description péjorative d'Angèle : « grosse, poilue, pocharde », est le signe qu'Ali éprouve du dédain pour elle, l'accusant pour être la cause des ennuis que va rencontrer par la suite le jeune enfant (il sera enfermé dans une maison de redressement). Tacitement, l'auteure, en introduisant la désolation ressentie par Ali vis-vis de la situation de Francis, adresse un message humaniste qui n'approuve aucunement les différences ethniques et religieuses qui séparent des créatures innocentes, et dont l'enfance ne devrait pas être outrée par des raisons historiques et politiques indignes : « Il est après tout un enfant du village ».

6. Pourquoi vais –je mourir pour une terre que je ne connais pas ? Parce que nos ancêtres ont traversé ce pays à une époque lointaine ? Mais dans ce cas, il faudrait que tu ailles lutter toi aussi et les Marocains et les Tunisiens pour arracher l'Espagne aux Espagnols puisqu'elle fut musulmane pendant huit siècle !...Tout cela est une aberration, une folie de gouvernements occidentaux séniles et retors...Tu me prends pour un con ? Que je n'ai pas conscience de cette mascarade ? Que je suis un mouton de panurge ? (p.183)

Dans ce passage Alain essaye de répondre à la question de son ami d'enfance à propos de la possibilité qu'il lutterait un jour pour l'état d'Israël. Alain répond par une avalanche d'interrogations, adressées explicitement à Ali et implicitement au lecteur universel. Selon Alain, il n'est pas tolérable d'occuper des terres parce qu'elles appartenaient jadis aux aïeux, de quêter un pays que nous ignorons, sa partialité est marquée par des subjectivèmes dépréciatifs : aberration, mascarade. Son discours dévalorisant de l'occupation juive de la Palestine est accentué par sa position anticolonialiste, il pense que les pays occidentaux, qui abusent des pays pauvres et notamment la Palestine, sont à la fois archaïques et cauteleux « séniles et retors », et il continue à se justifier devant son ami, dans un but de le convaincre de sa loyauté, de sa lucidité politique et de son équité même étant juif par l'emploi des lexèmes « con, conscience » et de l'expression « mouton de Panurge ».

C. Puisque mon cœur est mort :

Le roman est narré à la première personne du singulier par un personnage intradiégétique. C'est Aida qui déroule l'histoire et départage la parole entre les autres personnages par le recourt au discours indirect libre. Le point de vue de la

narratrice du récit est interne, elle nous rapporte les événements qu'elle a vécus, ses sentiments et son projet de vengeance. Aida apporte un jugement libre et indépendant des faits, et n'effectue pas d'efforts pour se montrer objective. De ce fait, le discours de la narratrice est partial, ce que nous allons montrer à travers quelques exemples tirés du roman :

1- « Pour te dire, je nage à contre-courant de la douleur qui a failli m'emporter. C'est pour toi que j'essaie de revenir sur la rive. C'est difficile. Les ressacs sont encore trop violents, trop souvent imprévisibles » (p.20)

A travers l'hyperbole de la souffrance, la narratrice fait preuve de singularité. Elle décrit son combat contre le malheur, et veut se montrer téméraire. Quoique le degré de son malheur soit intense, elle résiste pour survivre. L'adverbe d'intensité « trop » est un subjectivisme explicite de la partialité de ce discours, et les propos sont encore renforcés par l'emploi de la répétition du même adverbe.

2- « Pourquoi n'ai-je pas leur force ? Leur capacité à affronter les situations les plus difficiles » (p.24)

Aida se questionne sur sa faiblesse et son manque de courage par rapport aux autres femmes. Cette interrogation partielle est une preuve apparente de subjectivité, le superlatif « les plus » intensifie la description des moments insurmontables auxquels la narratrice trouve du mal à y faire face, et par conséquent, elle s'avoue être faible et fragile devant le malheur, les désastres et la mort.

3- J'ai mis un moment à réaliser que ce visage qui me regardait avec ces yeux creux, vides d'expression, était bien le mien, et non pas celui de ma mère, juste avant sa mort. La ressemblance était si troublante que j'ai fermé les yeux, espérant les rouvrir sur un autre spectacle. Las ! c'était bien moi, cette femme vidée de sa substance. (p.41)

Dans cet extrait, la narratrice nous présente son portrait tout en se comparant à sa mère avant qu'elle ne quitte la vie. Les qualificatifs « creux » et « vides » témoignent d'une fatigue, physique et moral, exténuante. En plus, l'emploi de l'adverbe de quantité « si » marque l'intensité de la surprise de Aida en se regardant pour la première fois depuis la mort de son fils dans une glace. La découverte, d'un visage abattu par la souffrance, est amèrement regrettée par cette femme, ce qui est justifié par l'emploi de l'interjection de plainte « Las » qui est une marque d'expressivité de l'énonciatrice.

4- Toutes personnes entrant ici n'aurait vue en moi qu'une observatrice calme et attentive [...] Quelques part en moi, dans un vide effrayant et vertigineux, des fragments tournoyaient, se heurtaient et entraient en collision avec une violence inouïe. Des fragments que je n'arrivais ni à identifier ni à rassembler. Un peu comme ces images que l'on voit à la télévision. Images saisies sur le vif, à l'instant même où s'est produit le cataclysme. (p.23)

Aida nous fait une double description de son état le premier jour de la mort de Nadir. Elle nous transporte du monde extérieur, vu par les autres femmes où elle semble absente et impassible, au monde intérieur où elle est en train d'affronter le malheur toute seule. La description avancée par la narratrice nous permet de partager le bouleversement de sa vie depuis qu'elle a appris la mort de son fils. La comparaison entre le désastre de Aida et les images prises en live lors des catastrophes est un procédé qui impressionne le lecteur. Ainsi se rend-t-il compte de l'intensité du malheur de la perte d'un fils, plus, il éprouve de la compassion pour elle grâce à cette description partielle mise en avant par les subjectivèmes affectifs « effrayant, vertigineux »

5- « Pourquoi les femmes n'ont pas le droit d'accompagner le défunt jusqu'au cimetière ? » (p.27)

La description des funérailles du défunt est expressive. Quoique abasourdie par la disparition tragique de Nadir, Aida ne manque pas de noter les moindres détails autour d'elle. Sa description est singulière car se fait dans l'ordre de la contestation des rites funéraires et la tradition. Elle remet en question les pratiques sociales et religieuses des obsèques. Elle se demande sur ce qui

pourrait interdire aux femmes d'aller au cimetière et de suivre le cortège funéraire. Dans ce passage, le lecteur érudit peut identifier l'implication tacite de l'écrivaine.

6- « Ainsi, j'étais la seule à ne pas savoir ce qui se murmurait dans tout le village. Sans doute parce qu'on voulait m'éviter un autre choc, ou parer à d'autres manifestations intempestives. Ou bien encore, m'épargner une révolte » (p.157)

La locutrice exprime son opinion avec une certitude exprimée par l'adverbe « sans doute » qui est aussitôt remise en cause par une multitude de suppositions introduites par la conjonction « ou ». Tout son entourage est au courant que Nadir est tué par erreur, et que les terroristes visaient son ami d'enfance Hakim. Cette importante information, qui est susceptible de délivrer Aida de son sentiment de culpabilité pour être l'origine du crime, lui a été cachée. Après que Hakim, accablé de remords, lui dévoile la vérité, la femme fait preuve de stoïcisme et tente d'interpréter et de justifier le comportement de son entourage comme étant une forme de protection pour elle.

7- On ne s'intéressait à moi que lorsque j'imposais ma présence. J'en avais la preuve irréfutable. Et j'en tirais des conclusions péremptoires et définitives sur le caractère éminemment égoïste, superficiel, intéressé, hypocrite, en un mot sur l'insensibilité flagrante de la nature humaine. (p.56)

Dans ce passage, Aida pointe du doigt une autre forme de violence « La violence psychologique contre les enfants ». Dans la lettre intitulée « Détresse », Aida fait l'aveu de ses chocs émotionnels pendant son adolescence. Enfant, elle joue la comédie du malheur en se pliant dans un endroit où elle pouvait être perçue par sa famille et ainsi attirer leur attention, une scène qu'elle répète plusieurs fois mais en vaine. Par conséquent, Aida finit par comprendre que l'on ne peut être remarqué par autrui que par le mal, la bêtise et la force du caractère. A l'âge adulte, Aida constate que la société est un modèle étendu de sa famille. Dans

l'extrait ci-dessus, l'énonciatrice met en avant la cruauté humaine, elle qualifie les humains d'opportunistes et d'exploiteurs qui abusent de leurs congénères. Les subjectivèmes évaluatifs : « irréfutable, péremptoires, définitives, éminemment » affirment la position déterminée et pessimiste de Aida, de même que les subjectivèmes affectifs « égoïste, superficiel, intéressé, hypocrite, flagrante ».

B/ Visa Pour la Haine

Dans sa globalité, le roman de Belloula est découpé en chapitres où l'héroïne prend en charge la narration. Nouné décrit et rapporte les faits dans toutes les séquences où elle est intradiégétique. C'est juste dans le chapitre 5, et dans l'introduction du chapitre 10, qu'une narratrice omnisciente intervient et poursuit la narration. De ce fait, ces deux passages sont marqués par l'absence physique de Nouné. La première fois, elle nous décrit le campement du quartier où se logeaient les islamistes, et la seconde fois, elle nous rapporte le devenir des parents Okaha après la mort de leurs cinq enfants et l'incarcération de leur fille Nouné, la seule rescapée de la tragédie de la famille.

En ce qui est de la partialité de Nouné, elle est aussitôt discernable, mais pour ce qui est de la narratrice nous allons démontrer si elle est restée neutre, ou au contraire, elle prend position dans son discours.

- 1- C'est à un oued et à une porte que mon quartier doit son nom : un oued –rivière- et un Bab – porte-, une porte l'éternelle évasion, mais aussi la porte scellée et l'éternel emprisonnement. J'y suis née et j'y été élevée dans la bonne tradition de l'enfermement et de la soumission. (p.21)

Nouné explique au lecteur la signification du nom que porte son quartier, cette symbolique d'un toponyme a pour sens de l'enfermement,

L'explication est clairement incomplète, puisqu'elle n'explique que le sens connoté de la rivière, ce que nous pouvons retenir comme preuve de partialité. Elle s'intéresse uniquement au sens de la porte et encore au sens péjoratif pour faire parvenir les conditions d'assujettissement dans ce quartier. Ce que montre les subjectivèmes évaluatifs « Scellée, éternel ». Ce qui renforce encore notre déduction de sa partialité est le recours à l'ironie en décrivant les us et mœurs de la société conservatrice et figées dans ses croyances de la « la bonne tradition ».

- 2- La voilà réduite à dormir dans la froideur d'un camp de terroristes, sur un lit de fer pouilleux, partageant sa couche avec un homme répugnant qui portait autour de son cou une ficelle noire où étaient enfilées des dizaines de bagues en or et argent, prises sans doute sur des victimes. (p.52)

L'emploi du lexème « terroriste » annonce que la narratrice prend position contre les islamistes et les condamne. A travers la description de la vie que mène Souha dans le quartier de Ouled Allel, la narratrice se montre écœurée des conditions de vie et du comportement de ses habitants : « la crasse, la haine et la criminalité ». Les subjectivèmes évaluatifs « pouilleux et répugnant » affirment sa position dépréciative des conditions de vie des femmes de terroristes, ainsi que l'expression « sans doute », qui témoigne du jugement personnel de la narratrice sur la cruauté des Emirs des groupes de Djihadistes.

- 3- Je ne pouvais pas hélas lutter contre la nouvelle famille de mon frère, tous ces nouveaux frères, se revendiquant du même code génétique, de la même hybridation dogmatique, de la même vision chaotique. Cette nouvelle famille anarchique et dévoreuse. (p.24)

Dans ce passage, l'héroïne décrit le groupe qui a intégré son petit frère Tarik sur un ton ironique et avec un lexique dévalorisant. Avec l'interjection « hélas », Nouné se reconnaît faible devant eux, elle n'est pas munie de moyens pour faire face à ce groupe destructeur pour sauver son frère. La partialité de la description de Nouné est palpable par une succession de subjectivèmes évaluatifs « dogmatique, chaotique, anarchique, dévoreuse », qui témoignent d'un profond malaise et du clivage familial apporté par la doctrine de ces nouveaux religieux qui ont enrôlé les frères dans la spirale infernale et irréversible du terrorisme islamiste.

- 4- « Un guerrier maudit qui s'est damné en jouant avec la vie humaine [...] il n'est pas un être de mal ou de bien, il est le mal absolu » (p.13)

L'intervention de Nouné dans ce passage est marquée par les subjectivèmes évaluatifs « maudit, absolu », son opinion sur l'un des chefs des terroristes est dépréciative, elle lui renie toute relation avec les humains. Ce passage constitue donc une caricature des manipulateurs qui ont pour mission d'endoctriner et de dominer. La narratrice n'aborde pas le portrait physique du personnage, en

raison de sa banalité. Le plus important c'est le caractère de ce djihadiste. Cette description offre à Nouné l'opportunité de partager ses préjugés sur les traits psychologique et moraux des terroristes.

- 5- J'étais plongée dans une ville spectre. C'était ainsi que j'avais imaginé l'Afghanistan, je m'y attendais [...] Mais ce que je voyais dépassait l'entendement. Des dizaines d'enfants squelettiques et crasseux, essaimés autour de charrettes et de cageots, ramassaient dans la boue quelques maigres légumes et des fruits pourris. (p.10)

La description de l'Afghanistan illustre une interaction entre le berceau du terrorisme et les personnes qui y vivent. Le lexème « spectre » en tête du paragraphe prépare le lecteur à la découverte d'une ville épouvantable, fantôme et fantomatique. C'est un pays sinistre et spectral qui dépasse l'imagination de Nouné. C'est ainsi que la protagoniste annonce la misère et la pauvreté par les subjectivèmes évaluatifs « squelettiques et crasseux », et continue à montrer la réalité de la vie à Kandahar, même dans son abjection. Sa description des aliments captés par les enfants témoigne du drame humain de la famine : « maigres, pourris ».

- 6- Puis, les jours prirent une tournure inattendue : Je n'aimais toujours pas la guerre, les morts, les souffrances, je n'aimais pas les attentats, les voitures piégées, les explosions, les cris des victimes... mais je restais aux côtés de Nafas. (p.118)

A Karachi, le personnage-héroïne chancelle dans ses résolutions, et partage ses hésitations et ses désarrois avec le lecteur. Et ce, dans l'objectif de se justifier auprès de lui pour son assistance aux séances de prêches et de propagande. Par le biais de la répétition de l'expression « je n'aimais pas », Nouné insiste à s'innocenter des intentions meurtrières. Par ailleurs, l'inventaire des retombées de la guerre est une preuve apparente qu'elle dédaigne toute forme de violence : « souffrances, attentats, victimes... ».

- 7- « Mon père se montrait plus aimable, mais cela n'atténuait pas la froideur et la bestialité des services de sécurité qui trouvaient un malin plaisir à harceler mes parents » (p. 60)

Noune présente une vision personnelle du comportement des forces de l'ordre. Elle les qualifie de bestialité, acceptant mal leur sadisme « un malin plaisir » en se comportant avec ses parents. Elle est persuadée que ses frères sont impliqués dans des crimes contre les victimes, mais elle juge aussi que ses parents sont des victimes, et ne tolère pas qu'ils soient mal menés par les enquêteurs.

A la fin de ce sous-chapitre, nous avons pu retenir que les différents fragments de la subjectivité du discours assumé par les personnages au sein de la fiction témoignent d'un anti-discours de la violence dans chaque contexte historique ; anti-discours ou un discours de la dénonciation des différentes formes de violence selon la thématique suivante :

- un discours féministe sur l'asservissement de la femme par le patriarcat, la chosification du corps féminin le corps féminin, l'esclavage sexuel, la discrimination sexiste.
- La pression du discours idéologique islamiste de la terreur et la culture de la mort (mort, torture, la défaite, le triomphe et le paradis)
- Discours dénonciateur de la guerre et ses aberrations des guerres
- Discours dénonciateur des agressions des Américains contre les peuples du monde arabe et musulman pour assurer leur suprématie

Des quatre romans, nous concluons qu'au-delà de l'Histoire et des douloureux Néanmoins, dans l'exaspération de ces antagonismes et les rivalités qui opposent féroce­ment les protagonistes dans les pires violences dans la narration, les fictions font place à un espace lénifiant et apaisé : il reste encore une place à l'humaine condition à travers le lien de l'amitié, du bon voisinage ou de l'amour ; il y a toujours cette possibilité du vivre ensemble et du partage, bien en au-delà des différences ethniques, communautaires, religieuses de sexes. Une situation qui va à l'encontre de la haine et du mensonge qui s'inscrivent dans le contexte de la violence fictionnelle.

Chapitre II
Les prototypes de la violence

Dans l'écriture sur la guerre d'indépendance tout comme celle sur le terrorisme, Djébar, Lemsine, Bey et Belloula, nous rapportent la violence sous toutes ses formes, une violence crue et cruciale d'une situation à une autre. Les prototypes du discours de la violence varient alors et épousent des formes différentes que nous désignons ainsi : Violence intra-communautaire , violence extra-communautaire et violence singulière. Au sein de toute communauté, il s'avère difficile de cohabiter et de s'accepter ; les intérêts personnels, le régionalisme, le sexisme et le système de castes et de rangs sociaux peuvent engendrer des divisions au sein des communautés. L'exclusion des personnes différentes et l'intolérance dans le même groupe social, donnent ainsi naissance à la haine et à la violence que nous qualifions par : la violence intra-communautaire. Depuis 1830, les autochtones sont la seule proie de la violence sous toutes ses formes, physique, verbale, psychologique..., mais une fois la guerre d'indépendance déclenchée, les paramètres ne sont plus les mêmes, et le colonisateur devient à son tour objet de la violence des résistants. Cette violence, qui divise et sépare la société algérienne en deux communautés antagonistes, l'une autochtone et l'autre européenne sur le sol algérien, nous la nommons : la violence extra-communautaire.

Aux deux premiers prototypes de la violence s'ajoute une violence singulière, qui peut affecter un personnage d'une façon personnelle, dans la majorité des cas se sont les personnages de l'entre-deux sociétés européenne et autochtone.

Pour ce qui est de la société algérienne des années 90, la société se disloque, l'ennemi est un ennemi intime, interne, par moment on ne peut même pas l'identifier. Le nouvel ordre disloque la société en deux camps, ceux qui sont pour une ouverture de la société aux temps modernes et ceux qui sont pour l'instauration d'un pouvoir politique religieux en vue de la création d'un état théocratique, et nous rencontrons une seconde fois les personnages de l'entre- deux ordres religieux (Islam radicale, Islam modéré)cette époque. A partir de ces données, nous allons cerner dans ce qui suit toutes les variations de la violence dans notre corpus de recherche en fonction des profils que nous avons dénommés.

1. La violence intra-communautaire

1.1 La violence intra-communautaire dans la société colonisée

Au sein des deux communautés, qui dans l'apparence mènent une vie paisible et sereine, se trament des conflits, s'exacerbent des affrontements et se déchainent des violences. Dans la société des Européens ainsi que dans celle des indigènes, les premières victimes de la violence que nous avons repérées sont les enfants, ils sont battus ou par les parents, ou par les enseignants. Un enfant reçoit un châtimeut corporel dans un objectif de correction, les parents ou l'enseignant de l'école coranique procèdent à punir violemment les enfants reconnues coupables de fautes ou de dépassement. Pour les parents et le Cheikh de l'école coranique, ces punitions sont la meilleure méthode pour éviter une éventuelle récidive. Il y a d'autres situations, où les parents en crise de colère, battent leurs enfants simplement pour extérioriser et atténuer leur courroux . La violence contre les enfants peut prendre une autre forme et être psychologique, à travers des comportements agressifs et des mots blessants, les enfants peuvent être aussi torturés et longtemps affectés par cette forme de violence plus que par le châtimeut corporel.

Chérifa et Amna sont deux femmes liées par une amitié profonde, elles sont choquées toutes les deux par le retour inopiné de Hakim dans le but d'enquêter sur le mari de Chérifa. Hakim veut savoir si Youcef a passé la nuit précédente chez lui, Amna pour sauver l'époux de son ami lui ment et déclare que oui. Cette situation déstabilise et angoisse les deux femmes ce qui va se percuter sur les enfants, elles vont exercer sur eux une violence verbale qui les choquent, car d'habitude leur maman et son amie sont des femmes très câlines :

Hassan et Hossein sont entrés lentement, ils ne comprennent pas ; ils ont dans les yeux cet air scandalisé propre aux enfants qui se font, plus que d'autres, aux habitudes immuables. Pourquoi Chérifa les a-t-elle renvoyés ? LEDNM, (p.117)

Venez, asseyez-vous donc ! dit-elle, d'une voix qui trouble. Hassan va pleurer de rancune, et son frère, l'imiter. LEDNM, (p.118)

Ali, dans son enfance, quoique fils unique, n'a pas échappé au châtement corporel de son père, un ancien marin nourri par une discipline militaire rigoureuse. Tout dépassement est suivi par une punition sévèrement appliquée.

Le jour du 13^{ème} anniversaire d'Ali, qui coïncide avec celui de son meilleur ami Alain, il est durement puni par son père pour avoir offert à Alain, sans demander la permission de ses parents, le seul bibelot qui orne le buffet de leur salon. En sachant qu'Ali a offert ce cadeau en contre partie du présent de la mère d'Alain, le père félicite son comportement et lui pardonne : « Quel cirque ! J'en ai encore mal partout. Car mon cadeau a eu des répercussions terribles sur ma tête et mon dos ; en l'occurrence, le bâton de mon père[...] quand il s'est aperçu de la disparition du poignard »LCDP (p.22)

Encore une fois, Ali va subir une volée de coups de bâton, mais cette fois-ci, la colère de son père est excessive, car son acte est jugé impardonnable. Manipulés par Abdi, le meneur des enfants du village, Ali et ses amis volent des bonbons de chez l'épicier Mozabite, quand ce dernier découvre les faits il avertit les parents qui à leur tour punissent leurs enfants, dont Ali : « Les parents sont consternés, mais chacun accuse le fils de l'autre. Quant à payer, c'est difficile de délimiter les responsabilités, aussi promettent-ils de le dédommager par la correction magistrale que chacun infligera à son tour »LCDP (p.102)

A l'école coranique, « La Médersa », les enfants qui blasphèment, n'apprennent pas les versets de Coran ou qui sont indisciplinés sont sévèrement punis par le maître de l'école, ils subissent la « falaka ». C'est une réception de multiples coups de bâton sur la plante des pieds : « C'est en vérité un spectacle marrant que le retour de l'un de nous avec des pieds meurtris, mais n'osant se plaindre de crainte de recevoir une autre correction de la part des parents »LCDP (p. 86)

La mère du petit Francis est morte, alors qu'il n'a pas encore ses dix ans. La nouvelle épouse de son père s'applique à lui rendre la vie insupportable ; sous les coups de bâton et l'humiliation de sa marâtre, Francis est livré à la solitude et l'isolement, ainsi devient-il voleur rien que pour attirer l'attention des grands. Il finit par s'emparer de la paire de candélabres en argent de l'église, pour ce fait, il est introduit dans une maison de

redressement : « Dans leur appartement, situé en haut de la boutique, Francis a grandi entre les coups d'Angèle et les réprimandes de son père »LCDP (p.107)

Dans la société des indigènes, qui est, avant tout, une société patriarcale et misogyne, la femme semble être une cible privilégiée de la violence physique, psychologique et verbale. Elle est dépourvue de ses droits les plus basiques : aller à l'école, choisir un mari, travailler et même prendre de la parole.

Meriem, la cousine d'Ali, et la petite sœur de Youssef, Zineb, sont à l'instar des jeunes filles victime de la ségrégation par rapport à leur sexe. La petite Meriem, passionnée par l'école, est privée d'études parce qu'elle est une fille. Elle jalouse Ali pour être né de sexe masculin et passe ses journées à passer devant l'école et contempler les enfants étudier et jouer : « Elle se cabre contre l'injustice qui lui fait mener une vie de prisonnière chez ses parents. Ce sont les mots qu'elle prononce souvent :-leur cour, c'est la prison, le ménage, les travaux forcés ! »LCDP (p.112)

La sœur de Youssef, quant à elle, son avenir lui paraît prometteur, elle va à l'école et rêve de faire des études poussées, mais elle est aussitôt confrontée à une amère réalité : devoir se marier et regagner le foyer conjugal tout comme ses pareilles. Elle refuse, se révolte mais en vaine, elle finit par céder et se soumettre aux convenances sociales et l'autorité de son frère : « parce qu'elle avait pu faire des études, apprendre le français, aller au collège jusqu'à l'âge de seize ans, elle avait difficilement accepté ensuite de se retrouver cloîtrée comme les autres » LEDNM (p.47)

Amna, Chérifa, Touma, Dalila, Aicha, sont des personnages témoins de la position de la femme dans la société des indigène, voilées et gardées à la maison, leurs voix sont étouffées par la peur. Elles sont réduites à l'esclavage, tout d'abord par le père et le frère, et par la suite, par l'époux. Assia Djébar le qualifie du « maître » auquel la femme doit obéir, voire vénérer. La violence dans ce cas est une violence psychologique et sociale, due aux effets de la culture et ceux de la tradition ancestrale d'essence patriarcale et religieuse, à laquelle la femme s'est habituée ; mais qui peut dépasser ce stade, et devenir une violence physique, légitime et approuvée par la société. En effet, l'homme possède le droit de battre la femme, c'est un moyen de correction très répandu dans la société musulmane. Amna est battue par son mari Hakim ; après avoir tué l'un

de ses coreligionnaires, il se venge sur elle pour atténuer son sentiment de culpabilité. Il ne prend pas en considération que c'est une femme fragilisée par un récent accouchement, il la réprimande, la brutalise et l'accable sans le moindre remord. Chérifa est battue par son époux, du moment qu'elle refuse de se soigner pour enfanter et demande le divorce, mais elle subit sa rage et sa colère. Elle résiste, le défie, et sa vanité d'homme le pousse à la répudier mais en déclarant qu'il le fait parce qu'elle ne peut pas lui donner des enfants.

Touma orpheline de père, ses oncles la châtient pour avoir transgressé les us de l'honneur et traîner avec les Européens, elle fugue de la maison ; quelques années après elle est tuée par son frère. Dalila, quant à elle, représente l'exemple de la jeune fille dont l'ensemble de la famille a des droits sur elle, elle est battue par tout le monde : père, oncles, cousins et même les femmes dont sa mère. Elle est le témoin d'une violence collective, on dirait que dans la société algérienne, l'ultime moyen de communication avec la femme reste la violence. Dans le cas de Dalila, Lemsine ne dévoile pas la raison pour laquelle elle est battue. A notre sens, l'auteure ne tolère pas la violence contre la femme, quelles que soient les raisons.

La vieille Aicha est une veuve, son mari lui laisse quatre enfants à élever, à trente ans ; elle souffre et combat longtemps contre les membres de sa belle -famille qui veulent spolier le maigre héritage des orphelins ; relevons quelque fragment qui montrent la violence physique et morale exercée sur la femme par l'homme :

Amna : « Mon maître et seigneur, le père de mes enfants, se dit-elle encore quand il la touche, qu'il la prend entre ses bras, la secoue violemment puis, d'un coup en plein dans sa poitrine gonflée, la fait tomber sur le matelas » LEDNM (p.242)

Chérifa : «il avait fallu ensuite subir les cris de rage et de colère de son époux : il l'avait battue puis, lâcheté dernière, il avait feint la résignation, retournement qu'il refusait d'interpréter comme un aveu d'impuissance » LEDNM (p.31)

Touma : « Des oncles venus exprès de la capitale, s'en étaient mêlés et l'avaient enfermée à la maison » LEDNM (p.235)

« Le corps de Touma est resté sur le sol, appuyé ainsi à demi, sur le côté ... « son frère !-oui, c'est son frère !-il a vengé son honneur ! » » LEDNM (p.245)

Dalila : « Moi, mon père me battait, mes frères ma battaient, mes oncles et même ma mère...les hommes ; les femmes m'ont battue »LCDP (p.60)

Aicha : « Seule à trente ans avec trois enfants à élever, défendant le peu de biens qu'elle avait contre les vautour qui s'amoncellent autour des veuves sans défenses » LEDNM(p.45)

En fin de compte, les femmes et les enfants représentent les êtres les plus vulnérables sur lesquels s'exercent en toute impunité brutalités et maltraitance en tous genres.

D'un autre côté, les femmes de la société européenne, sont décrites comme des femmes libres, émancipées, qui jouissent pleinement de leurs droits, elles vont à l'école, épousent l'homme qu'elles désirent, même contre le grès de leur famille. Suzanne et Laure, sont un modèle concret de l'union mixte indésirable par les deux communautés, européenne et indigène, mais qui témoigne de la liberté des femmes européennes et de leurs droit à faire des choix de vie. Dans le fragment suivant Assia Djébar confronte explicitement les conditions de vie des deux communautés féminines pour en sortir le contraste qui émane des traditions machistes et ancestrales de la société musulmane :

(prendre conscience de leur malheur et dire non)...une telle découverte risquait d'ouvrir quelque blessure, quelque angoisse, un trouble dont l'ambiguïté, croyaient-elles, était réservée aux « autres », et ce mot englobait aussi bien les femmes de mauvaise vie que les étrangères dont il était évident que les mœurs, l'apparente liberté les faisaient d'une autre race .LEDNM (p.29)

Bien évidemment, la guerre de libération est l'une des causes de la violence intra-communautaire , les deux sociétés se divisent entre deux slogans : « l'Algérie française » et « l'Algérie coloniale ». Dans la communauté des autochtones, il y a une minorité qui soutient la France, et désire un retour à la stabilité, cette minorité est l'équivalent d'une autre catégorie de la société des Européens, qui, eux sont des libéraux. Ils soutiennent les Algériens dans leur guerre. Il faut donc souligner que la binarité sociale n'est pas catégorique, mais qu'il existe un entre-deux qui répond à des positions politico-idéologiques bien tranchées et qui suscite bien souvent un

engagement du personnage. Ces personnages de l'espace intermédiaire font figures de marginaux ; ils seront valorisés positivement ou négativement en fonction du regard porté sur eux par les différentes communautés antagonistes et les causes qu'elles défendent. Ils seront « traîtres » ou « héros ».

Dès alors, un clivage profond se dessine entre les membres de la même communauté, faisant naître des sentiments de méfiance, de haine, de violence entre les proches, les voisins et les amis, un climat d'incertitude et de soupçon s'installe dans un pays disloqué par la guerre :

Les indicateurs, les goumiers, sont classés comme des traîtres par les militants et dont les exploits sont au bonheur du colonisateur. Cette position contre leurs concitoyens leur coûte parfois la vie. Qui sont ces personnages qui se situent dans un entre-deux de la marge ?

Nous commençons par Touma ; elle sème le mal autour d'elle par sa collaboration avec l'inspecteur Martinez. Cette jeune fille est nourrie d'une haine excessive contre sa société : « Les arabes, je les hais » LEDNM (p.129). La trahison de Touma avant d'affecter les membres de sa société, bouleverse la vie de sa propre famille ; sa mère souffre doublement : de l'absence de sa seule fille et de la honte occasionnée par son comportement : « Je croyais avoir épuisé ma part de misère, mais c'est le déshonneur qui m'a été infligé » LEDNM (p.235). Touma est finalement exterminée par son frère Tawfiq, le jour même de la mort du résistant Saidi dénoncé par elle.

Dalila est égorgée par Tahar. Il a pris le soin de choisir l'endroit de son acte, dans une forêt à proximité d'un cimetière, où sont enterrés plusieurs personnes dénoncés à la police française par Dalila. Par son choix, Tahar veut que les victimes de Dalila soient vengés et puissent entendre les hurlements de celle qui les a trahis : « Tu...tu vas lui trancher la gorge ?dit Ali à voix basse en tremblant...-C'est cela, mon « travail » habituel et normalement, je l'exécute seul »LCDP (p.72)

Le sort de Dalila et de Touma s'apparente à celui de plusieurs traîtres et indicateurs, repérés et exécutés par les mains de l'organisation intolérante avec tous ceux qui freinent son parcours : « Un cadri de la nouvelle vague de fraternisation a été trouvé

égorgé dans sa voiture près du port »LCDP (p.228). Les militants exterminent ceux qui les dénoncent aux autorités sans aucune considération ou pitié, d'un côté pour qu'ils servent de leçon aux autres traîtres ou à ceux qui tentent de le devenir, et d'un autre côté, pour rassurer la base populaire que la Révolution se poursuit efficacement : « Les traîtres étaient repérés, connus et exécutés impitoyablement. Cette audace inspirait de la fierté aux populations qui ne doutèrent plus de la victoire finale »LCDP (p.124)

Il y a une autre catégorie de la communauté algérienne qui a sa part de la violence, c'est une catégorie de riches insoucieux de l'avenir de l'Algérie, et ne veulent pas prendre position pour la cause nationale. Ces derniers s'ils refusent de soutenir matériellement l'organisation, ils sont assassinés sans remord, et ainsi, considérés comme des traîtres : « L'ancien patron Si Hafid a été exécuté par le Front parce qu'il n'a jamais voulu donner un sou à l'organisation, pourtant il était riche »LCDP (p.286)

Les goumiers sont, à leur tour, une autre tranche sociale qui se comporte violemment avec ses coreligionnaires ; ils sont armés, ils s'installent dans les casernes et gardent les prisons. Les goumiers se montrent plus violents avec les résistants que le pouvoir colonial et son armée. Lemsine les qualifie de personnes dédaignant l'humanité, chargées d'une haine massive. Étant dotés d'un pouvoir sur les plus faibles, ils usent de tous les moyens pour leur rendre la vie horrible par les tortures et les humiliations, rares sont les prisonniers qui sortent vivants et indemnes de leurs campements, et ceux qui réussissent à le faire en sortent détraqués, ils finiront dans les asiles d'aliénés : « Les détenus étaient gardés par les goumiers. Ces mercenaires étaient encore plus féroces que les soldats européens, ils contrôlaient de loin cette fosse de déchets humains ...les mercenaires donnaient libre court à leur sadisme et leur haine de l'être humain »LCDP(p. 159)

A toutes ces violences, entre les membres de la société autochtone, s'ajoutent les conflits d'ordre politique entre les chefs des militants. L'organisation armée est la main d'un peuple unifié par la misère, l'humiliation et l'assujettissement du colonisateur. Par contre, dans les coulisses de cette organisation, il se passe des conflits qui peuvent nuire aux principes et objectifs tracés par tout un peuple et ses luttes historiques. Ces clivages peuvent être expliqués par l'incohérence entre le statut des militants : de différents âges,

de différents itinéraires et de différentes sensibilités et niveaux d'instruction : « Il y a bien des frères qui se dévorent entre eux dans les maquis. Tu ne le sais pas, mais moi, je sais des choses, pas toujours très propres ; un jour les langues se délieront ! »LCDP (p.155)

Finalement, la violence dans tous ces cas analysés est générée par la trahison à l'égard de sa communauté dans un contexte d'occupation et de guerre ou par des rivalités entre les clans au sein même de l'organisation. La guerre est au final un embrasement total et destructeur.

Dans le roman d'Aïcha Lemsine, publié quelques années après l'indépendance, nous rencontrons une autre typologie de la violence intra-communautaire, une violence postcoloniale à caractère politique dans le nouvel état indépendant. Retenons les arrestations arbitraires dans le témoignage d'Ali :

« Un soir des hommes vinrent chercher Si Salah chez ses parents pour l'emmener on ne sait où ? Le cauchemar recommençait-il dans ce pays ? Et l'indépendance, c'était quoi au juste ? »LCDP, p299

« Sa position (Abidi, un ancien combattant occupant un poste politique d'envergure) s'est renforcée dans les hautes cimes[...] dur et impitoyable envers ceux qui l'ignorent ou traversent son chemin[...]n'ayant pas réussi à se faire admirer, il a choisi finalement de se faire craindre »LCDP(p.305)

En 1962, c'est l'avènement de l'indépendance, en perspective la liberté et la paix sociale, mais en réalité il y a l'émergence de nouvelles formes de violence dans le pays décolonisé. Finalement, la violence n'a pas disparue.

1. 2. La violence intra-communautaire dans la société du colonisateur

En ce qui concerne la société européenne, Djébar et Lemsine ne se sont pas intéressées à décrire les situations de violence dans lesquelles pourraient se trouver les membres de cette communauté dans leur vie personnelle. En outre, nous avons réalisé que la violence intra-communautaire dans la société de l'Autre est toujours liée à la société arabe. Les personnages victimes de la violence, avant la guerre de libération sont les

personnages de l'entre deux, des marginaux ou des minorités tels que les Européens qui épousent des arabes ou même des juifs. La violence qu'ils rencontrent est d'ordre psychologique car ils sont rejetés, marginalisés et durement critiqués. Après le déclenchement de la guerre de libération apparaît une autre catégorie d'Européens libéraux qui soutiennent le mouvement de libération nationale, les indépendantistes algériens et s'érigent de ce fait en force d'opposition contre leur communauté d'origine. Ils reconnaissent le mérite intrinsèque et les droits des peuples colonisés à la liberté et la dignité.

Avant la guerre, Marcel pour avoir épousé une juive, Laure et Suzanne pour avoir épousé des Arabes, sont les exemples de mariages mixtes dédaignés par la société européenne beaucoup plus que par la société des indigènes. Ces personnages sont exclus et excommuniés par leur société qui les dénigre pour leur choix.

Marcel : « Sa famille de France est fâchée avec lui à cause de la mésalliance[...] il est bougon, grincheux, toujours à se plaindre. Juliette dit qu'il n'était pas ainsi autrefois ; c'est à cause du mépris de sa famille qu'il a changé »LCDP (p.91)

Laure : « Elles la critiquaient en la méprisant d'être mariée à un Arabe [...] Laure aurait souhaité un enfant blonde comme elle, pour éviter surtout, disait-elle, les réflexions malveillantes de sa famille en France » C.D. P (p. 216)

Suzanne : « [...] à ses luttes anciennes contre ses parents avec lesquels elle avait rompu à son mariage, contre tant d'autres préjugés » LEDNM (p.112)

Pour des intérêts personnels, des conflits naissent au cœur des autorités françaises. Entre responsables humanistes qui sont contre la torture et d'autres inhumains et tortionnaires, se divise le camp des Français. Dans la plupart des cas, ceux qui sont contre la torture sont quelques officiers sentimentaux et zélés arrivant de la Métropole. Ils sont différents parce qu'ils ont reçu un enseignement militaire moins austère que ceux qui sont en Algérie. Les tortionnaires, quant à eux, manifestent un acharnement sans précédent à l'égard des résistants qui peut être expliqué par leur attachement à l'Algérie, pays où ils sont nés, ou encore, par une peur de le perdre: « Il y avait bien d'autres camps sous le commandement d'officiers fraîchement débarqués de la

métropole. Le régime y était plus ou moins supportable et les prisonniers pouvaient avoir des activités sportives ou alphabétiser leurs compagnons illettrés »LCDP (p.159)

Le sort des libéraux européens est le même que celui des militants Algériens. Une fois reconnus et leur contribution dans la guerre confirmée, ils sont exécutés tout comme les Arabes par la « main rouge » ; une organisation armée de la nuit, ses membres sèment la mort et retournent tranquillement à leurs activités du jour : « Il savait comme tout le monde que les assassins plastiqueurs de M. Kimper venaient de ses parages. Le professeur avait reçu des lettres de menaces qui ne l'avaient pas troublé » C.D. P (p.259)

Martinez le tortionnaire et Jean le commissaire pacifiste incarnent le conflit qui oppose les Français sur la question de la torture exercée sur les femmes : « Un sursaut l'avait dressé : non, on ne torturera pas des femmes chez lui ! Martinez s'était incliné ; ce n'était que partie remise, la moindre occasion qui surviendrait ferait surgir leur affrontement » LEDNM (p.268)

Le camp du colonisateur est montré par la narration dans ses divisions idéologiques et politiques tout comme le camp des colonisés. Toute division ou clivage est générateur de violence.

1.2 . La violence intra-communautaire dans la société des années 90

Nous commençons par *Puisque mon cœur est mort*. Dans ce roman, l'écrivaine Maïssa Bey nous présente tacitement la société algérienne des années 90. Toutes les descriptions sont avancées à travers le regard d'une mère anéantie psychologiquement. Explicitement, le souci de Aïda est de mener son projet de vengeance à sa fin, mais en parallèle à son parcours, l'auteure met en scène la violence sociale à travers la brutalité et les indécidatesses du comportement, l'insensibilité aux autres, le non respect de leur intimité.

Aïda commence par la description de la violation de son espace privé par les femmes, alors qu'elle est terrassée par un désastre extrême : « la mort » de son fils. Quand les voisines et les proches d'Aïda ont appris la nouvelle du décès de Nadir, elles se sont précipitées chez elle, et d'un geste machinal, elles se sont appropriées le droit de tout

modifier dans la maison, et ce pour se préparer à accueillir les femmes attirées beaucoup plus par le spectacle de la douleur « Celles qui sont venues par l'odeur du sang alléchées »(p.35). Quoiqu'abasourdie par la perte de son fils unique, la narratrice reste étrangement attentive aux détails, elle refuse que sa maison, ses meubles, ses tapis et sa vaisselle ne soient déplacés et manipulés par des étrangères, qui omettent volontairement de demander la permission de la propriétaire. La mort est un fort argument pour agresser l'intimité des autres et pour décider à leur place.

« Bruits de vaisselle dans ma cuisine. Ma cuisine. Ma vaisselle. Je mesurais à cet instant combien toute possession est dérisoires »(p.22)

« Je n'avais qu'une seule hâte : les voir partir. Pendant qu'elles s'affairaient, qu'elles veillaient à tout, je ne cessais de me dire qu'elles partent ! Quelles rentrent chez elles ! »(p.25)

Outre l'ingérence effrontée des femmes dans les maisons des défunts, celles-ci jouent le rôle de gardes-chiourmes et dont la mission est le rappelle au nouvel ordre moralisateur. Sous le prétexte de la religion, elles interdisent à Aida de pousser des cris et de manifester ouvertement sa douleur, car depuis quelques années, c'est devenu blasphématoire de déplorer les défunts à haute voix. Selon la narratrice, empêcher une mère de pleurer son enfant est une offense à son deuil et à son malheur. Elle remet en question ces lois qui visent à étouffer par le silence les cris des blessés, des égorgés, des tourmentés, de tous les violentés pour ne pas inscrire les victimes de cette tragédie sur les pages de l'Histoire. Aida ajoute qu'un tel malheur, ne peut être atténué que par la présence de « pleureuses » : « J'aurais aimé les voir pousser la porte, m'entourer, s'asseoir, se presser autour de moi, ces femmes qui savent donner voix à la souffrance des autres, en faire leur souffrance »(p.16)

Dans un ton plus accentué, Bey pointe du doigt un défaut latent dans la société qui n'est autre que la profanation du deuil et la violation de la vie des proches des défunts. Ce vice social est représenté par l'une des cousines de Aida, une mégère connue pour ses intrusions dans la vie des autres : « je n'ai jamais aimé sa façon à déchirer à belles dents tout son entourage »(p. 53). Le deuil de Aida et le malheur dans lequel elle s'est recroquevillée n'a pas empêché Noria de taper à sa porte pour raviver sa douleur. Même

si Aida ne l'a pas invitée à entrer, et même en la remarquant sur la défensive, elle n'a pas renoncé à sa requête. Elle lui demande les seuls objets qui lui restent de son fils, sans aucun scrupule et avec une avidité aveuglante :

J'ai simplement refermé la porte sur elle, sur ses mots [...] Quand j'ai réussi à calmer la colère froide qui me faisait trembler, je suis allée dans ta chambre. J'ai ouvert ton armoire [...] et là je me suis écroulée, roulée en boule, le nez enfoui dans ton odeur. (p.54)

Plus loin, la narratrice ne manque pas d'évoquer le statut social de la femme divorcée. Le niveau d'instruction de Aida et son indépendance matérielle ne l'ont pas mise à l'abri du regard réservé à la mère célibataire. Elle devrait se plier à toutes les convenances, faire preuve d'un respect excessif et parfois hypocrite des traditions et des us, et ce pour ne pas être condamnée par sa famille et ses voisins. A travers le statut de Aida, une femme qui appartient à l'élite de la société « un professeur universitaire », Maïssa Bey met en exergue le statut de la femme divorcée qui reste une constance sociale, et qui ne varie pas avec l'émancipation apparente de la femme : « On ne se défait pas aussi simplement de toute une éducation basée sur la sauvegarde des apparences, la fausseté et le mensonge »(p.87)

La narration ouvre une brèche sur la violence conjugale et les raisons du divorce de Aida, cette femme qui a su toujours respecter sa famille et sa société. Un jour, elle dit non haut et fort en revendiquant le divorce pour se libérer du joug d'un mari agressif et violent : « Une agressivité qu'il dirigeait vers tout ce qui se trouvait autour de lui : êtres et objets »(p.90). Aida, et pour préserver la sécurité et le bonheur de son fils, prend la décision de se défaire de son alliance et de se forger une vie qu'elle espérait plus sereine et plus paisible.

Dans la même optique, Bey ouvre une autre brèche pour évoquer le sexisme en ce qui concerne le soin qu'accorde la société à veiller sur l'application de ses traditions, sur les femmes qui perdent l'un des leurs (ne pas se laver, ne pas porter des bijoux ou se faire belles, ne pas aller aux fêtes...). Ces rituels imposés par la groupe social sont remis en question par l'écrivaine « une tradition obscure »(p.41), et se demande pourquoi les hommes, eux, ne doivent-ils pas aussi se soumettre à ces mêmes interdictions pour faire preuve de deuil ? : « Il est dit que les femmes en deuil ne doivent ni se teindre les

cheveux, ni se mettre du henné aux mains [...] Par contre ; je ne sais pas s'il est prévu de dispositions spécifiques pour les hommes » (p.42)

Dans *Visa pour la haine*, Nassira Belloula nous expose sa vision de la société algérienne dans une grande exaspération du style et du ton. Elle remet en question plusieurs aspects du vécu de ses concitoyens. La violence extra-communautaire peut être explorée en deux périodes, avant et après le déclenchement des événements sanglants de la décennie noire. Au départ la vie semble paisible et sereine. A travers la famille des Okacha, l'auteure nous dépeint le quotidien de la classe moyenne. Cette cellule familiale mène une existence assez proche de celle des autres familles habitant à Bab El oued, un quartier populaire : « Il y avait, certes, la privation, la misère [...] mais il y avait aussi la paix »(p.62). La paix de cette famille est une paix relative et virtuelle, comme nous l'avons déjà vu dans les chapitres précédents, la famille de Nouné évolue dans un milieu devenu dangereux. Il faut noter que le père, un homme souvent en état d'ébriété, est un mauvais exemple pour ses enfants. Il use de son autorité pour battre sa femme et ses enfants, et les dominer : « Quelques coups de ceinture sur le dos et les cuisses » (p.50)

Cette violence masculine est tolérée par la société sans pour autant étudier les conséquences d'un tel comportement sur la psychologie des enfants et leur avenir. Pour ce qui est des femmes de la famille Okacha - qui ne sont qu'un échantillon d'une large partie de la société- leur vie se limite aux frontières des murs de la maison familiale. Elles sont cloîtrées et leurs mouvements étroitement surveillés par tous les hommes de la famille.

Le sort des deux grandes sœurs de Nouné est entre les mains des mâles de la famille ; ils ordonnent au père de les retirer de l'école, c'est ainsi qu'elles finissent emprisonnées et complètement confinées entre quatre murs, et ne pouvant sortir qu'en étant chapeautées par leur mère : « Mon père, sous la pression de ses frères et oncles, avait retiré Souha du lycée [...] Dieu qu'elle avait insisté pour finir ses études, mais elle n'avait aucun appui » (p.32). Les années s'écoulaient et les deux filles, Souha et Zineb, atteignent la trentaine sans s'être mariées. Elles sont donc condamnées pour être de vieilles filles inutiles. Ce qui est affligeant pour ces deux jeunes créatures c'est qu'elles sont exclues par la société autant que par leur père : « Elles sortaient de son champ

d'attention. Pourtant, c'était une erreur de les oublier » (p.31). Or, Nouné bénéficie temporairement d'une certaine liberté conditionnée qui lui permet de sortir pour aller juste au lycée. Mais cette brèche ouverte, ne l'épargne pas de l'ingérence des autres, de leur agressivité et de leurs regards. Nouné souffre pour être une femme, uniquement un corps, une cible permanente à la sexualité frustrée des passants : « J'évitais les confrontations et je rentrais chez moi l'échine courbée, exposant le moins possible ma poitrine, voulant passer pour une impubère » (p.22)

Après le déclenchement des événements meurtriers en Algérie, le pays se disloque en deux camps. Les mécréants et les croyants, comme on les appelle aussi les terroristes et la société civile. Cela dépend du camp auquel on appartient. L'écrivaine nous fait part de la vie à l'intérieur du camp des hommes armés « terroristes/ croyants » dans le camp d'Ouled Allal à Alger, autrement dit le camp des intégristes islamistes. La sœur de Nouné, Souha, devient l'épouse de l'Emir du camp et décrit avec abasourdissement les conditions de vie de ceux qui sont les nouveaux représentants de Dieu. Une fois dans ce monde, elle se rend compte que cette entité, qui apparaît étroitement solide, est fractionnée par la haine et l'ambition de trôner sur le camp, le désir de domination, de pouvoir et de leadership : « Les assassinats à l'intérieur du quartier, la pression et les ratissages de l'armée, les rivalités entre les chefs les mettaient tous en danger »(p.76) Après qu'on annonce la mort de Béchir, l'un de ses lieutenants lui succède pour s'approprier de tout ce qu'il possède et notamment son épouse Souha, qui selon sa croyance religieuse, lui revient aussi de droit, selon le droit coutumier. Les tourments de Souha ne s'arrêtent pas là, après quelques temps, elle va subir le viol juste après son accouchement par un autre groupe armé en lutte contre le groupe de son mari. Elle est victime de violences menées par des clans rivaux et les règlements de compte : « Elle ne pouvait que voir l'homme penché sur elle les yeux exorbités par un désir bestial qui fouillait un sexe atrophié par l'accouchement »(p.82)

Depuis son arrivée au Pakistan pour fuir l'armée américaine, Nouné intègre les groupes des Talibans et se lance dans le chemin de la vengeance. Dans sa dernière station, la jeune femme se rend compte de la haine et de la terreur sur lesquelles sont fondés les principes des groupes armés des Talibans. Elle est conduite à la mort par un complot bien préparé par ses compagnons hommes, qui continuent à la soumettre à leur

puissance. Quand Noune refuse d'abdiquer et de mettre la ceinture d'explosifs, ils se transforment aussitôt en de personnes étrangement horribles et terrifiantes : « Il me retient par le bras et son regard tranchant me perce telles des lames de couteau. Une cruauté des forts, renforcée par la certitude de ses convictions »(p.13)

L'expansion du récit nous rapporte le vécu des Talibans, fondamentalistes islamistes, qui ont pour mission de cultiver la haine et la peur autour d'eux. Ils pratiquent la violence contre la population pour établir leur suprématie. Quant à la condition féminine dans un pays qui est à la source du déferlement de la fureur sur les terres de l'Islam, elle ne peut qu'être la plus désastreuse. Belloula va nous dépeindre, s'il nous est permis de dire, l'essence de la violence et de l'obscurantisme religieux. En Afghanistan, la femme est sous l'emprise du paradigme masculin qui la soumet à sa seule volonté, situation qui n'est pas si choquante pour un pays qui cultive l'intégrisme au nom de la religion. Cependant, le plus révoltant c'est que les hommes de la même famille sont capables d'abuser sexuellement, et tous à la fois de l'une de leur progéniture. Ils s'usent de cette méthode pour châtier la transgression des règles de la moralité communautaire en vigueur.

Je sortais rarement, ne supportant pas l'atmosphère de suspicion qui y régnait, ni le regard haineux des jeunes miliciens taliban qui traquaient la population. (p.107)

Ils m'ont battue plusieurs fois [...] ils m'ont frappée aux pieds parce que je ne portais pas de chaussettes et une autres fois à cause d'une mèche de cheveux qui avait échappé de sous mon foulard [...] les hommes de la famille m'ont alors violée, à tour de rôle alors que j'étais vierge. (p.105)

Belloula, et avant de responsabiliser l'Etat qui a délaissé et marginalisée la jeunesse ne lui laissant aucune autre alternative que celle de la délinquance et le terrorisme, incrimine de même les parents indignes. Le père de Noune est pointé du doigt pour être la première cause de l'égarement de ses enfants. Son autorité abusive vis-à-vis de sa famille, son effacement par rapport à ses frères et oncles, tous ces facteurs familiaux ont fait qu'il a ruiné volontairement ou involontairement l'avenir de sa progéniture : « La bouteille de vin était devenue le chemin le plus court vers l'oubli pour mon père qui souvent, trop souvent, avait le nez dedans. La responsabilité l'avait transformé en être assujetti » (p.30)

2 . La violence extra-communautaire

2.1. La violence extra-communautaire : colonisé vs colonisateur

Dans un second lieu, nous allons évoquer la typologie de la violence qui se présente entre les deux communautés : européenne et autochtone. Il s'agit d'une violence extra-communautaire , que nous pouvons qualifiée de violence intercommunautaire. Elle remonte à la présence du colonisateur sur la terre algérienne. L'Européen est en position de supériorité, il détient du pouvoir et se comporte violemment avec l'indigène. Au départ, cette violence est d'ordre psychologique, dont insultes, ségrégation à l'école, exemption des droits les plus élémentaires. Nous relevons comme exemples :

Insultes et humiliations

« elle doit lutter contre cette sale brute » LEDNM (p.145)

« À mort ! à mort ! Sale bicot ! » LEDNM (p.145)

« Sur son teint trop brun, elle a peut-être du sang noir, entendait-elle sur son passage » LEDNM(p.93)

« Il m'a traité de sale bicot »LCDP(p.145)

« Tu vas le payer cher, bicot !»LCDP (p.156)

Ce genre de violence, toute verbale, transporte ou véhicule des clichés racistes (« bicot », « sang noir »)

Violences scolaires

« Voyez-vous ça ! il veut devenir journaliste, ce morveux, écrire la vérité...La vérité sur tes poux, oui ! »LCDP (p.128)

« Quant aux musulmans, les plus jeunes redoublèrent d'office le CM2 malgré de bonnes notes...moi j'étais conscient de l'injustice scolaire, moi qui tenais tant à aller au lycée ! »LCDP (p.77)

Cette violence fait partie de la violation des droits de l'homme dans une société où le colonisateur détient tous les pouvoirs.

Oppression des pauvres

« Son père cheminot à la capitale, après un accident rentrant à la maison et disant :
« La France m'a renvoyé », puis la misère » LEDNM (p.208)

« Certains Européens considéraient leurs employés indigènes comme des êtres inférieurs de sous-race blanche créés pour leur usage...j'étais chez un « dentiss » dont l'épouse me traitait comme une savate »LCDP(p.164)

Les fragments mettent l'accent sur l'exploitation des travailleurs algériens spoliés de leurs droits et humiliés.

Depuis le premier soulèvement du peuple algérien en 1945, le colonisateur se montre très violent avec la communauté des indigènes, ceux qui ne soutiennent pas la France sont incarcérés, torturés et massacrés, des villages entiers sont détruits, des femmes violées, des hommes offensés et humiliés. Un sentiment de haine s'installe dans la société. L'emploi de la violence et des tortures par le colonisateur est une stratégie qui a échoué, elle n'apporte pas les fruits escomptés par l'armée française. La violence du système coloniale, au lieu d'affaiblir la lutte, elle la renforce davantage, la prise de conscience se propage dans tout le pays, et le combat gagne de l'ampleur. Tout le peuple est impliqué dans la cause nationale.

Le peuple prend conscience de la cruauté de l'occupant, un fort sentiment de patriotisme voit le jour, et la violence fait face à la violence. Une rage meurtrière s'installe, une terreur, de la suspicion, un climat délétère occupant la place d'une paix relative imposée autrefois par l'Autre, le plus fort ; c'est la preuve que tout a changé après l'insurrection populaire de 1945 dans les villes algériennes : « Une peur insidieuse et sournoise s'était infiltrée dans les villes. Un bruissement de feuilles, un chien aboyant, une fenêtre qui claque, des chuchotements, étaient autant de danger mortels : étaient-ce les « paras » ?...Étaient-ce les moudjahidines ? »LCDP(p.124)

Le colonisateur n'économise aucun moyen pour retrouver l'ordre, la paix et la stabilité. Il s'use de tous les moyens de violence possible pour opprimer le peuple et le faire revenir sur sa position indépendantiste. Le couvre-feu est imposé dans tout le pays, les terres sont brûlées, des villages entiers anéantis par les bombardements de l'armée

française, les prisons n'ont jamais été aussi combles, ce que témoigne les fragments suivants :

« Encore un ratissage, se dit-il, il reste donc un village à détruire » LEDNM(p.18)

« Les autres, pathétiquement, tenaient bon. Même dans leur aveuglement, même cette haine rageuse et meurtrière pour « l'Arabe » n'était pas sans rappeler un amour désespéré »LCDP(p.125)

« Les autres, la masse de musulmans sans « moyen », affrontaient les arrestations, les tortures, les humiliations de toutes sortes »LCDP (p.124)

« Nous avons laissé derrière nous notre semence, et nous sommes partis. Nous avons donné nos hommes au combat des montagnes et l'ennemi a brûlé nos demeures » LEDNM (p. 224)

La guerre déclarée ouvertement représente finalement le summum, le paroxysme de la violence. C'est la rupture définitive qui mène vers le triomphe de l'indépendance, de la liberté.

L'autochtone, de son côté, défend l'organisation armée avec tous les moyens, le peuple cède sa jeunesse aux maquis, il prend conscience, depuis les massacres de 1945, qui ont fait naître un sentiment de haine ascendant, que la liberté devra être arrachée et que la France ne quitterait pas l'Algérie sans le recours à la violence :

« La Révolution, ce n'est pas seulement le départ et la foi, ce sont les peines, les massacres, la mort, tout cela à regarder en face, à affronter » L.E.N. M(p.209)

« (1945) Elles sortaient de vieux couffins, les emplissaient de pierres, en mettaient dans leur jupes et leur voiles, entraient ensuite, elles aussi, dans la bataille. Combat dérisoire !

« Des hommes à mains nues contre les balles » LEDNM(p.170)

« Les attentats se succédaient dans les villes où la lutte, après les campagnes, s'implantait de façon audacieuse... l'organisation armée se manifestait où elle voulait, avec plus d'efficacité. Les embuscades étaient menées avec méthode »LCDP (p.124)

A la violence colonialiste répond la violence d'un peuple qui a pris conscience que l'indépendance ne peut s'acquérir et s'octroyer que par des sacrifices. La guerre devient alors la violence totale et le seul devenir de l'Histoire contemporaine de la colonie et donc le seul discours à tenir au colonisateur. Les antagonismes colonisateur vs colonisé

atteignent tous les sommets de la violence. Il n'y a plus aucun autre langage que celui de la guerre. C'est le sens de l'Histoire. Cette violence est un sens de l'Histoire.

2.2. La violence extra-communautaire : terroriste/terrorisé

Au nom de Dieu et de la religion, les membres de la même société se divisent en deux camps. Un profond clivage se dessine entre les détenteurs du nouvel ordre et entre ceux qui ne les suivent pas dans leur conversion dans ce nouvel Islam. Un sentiment d'incertitude, de peur, de haine s'installe dans le cœur des membres d'une société déchirée entre deux projets de société contradictoires, l'un fondamentaliste d'essence religieuse et l'autre résolument tourné vers la construction de la modernité, d'une société moderne. Dans ce conflit une spirale de violence et de rage meurtrière s'abat sur l'Algérie l'emportant devant les portes d'un enfer semé par ses propres enfants, manipulés par des mains étrangères : « Beaucoup de familles avaient été prises dans le déferlement furieux et sanglant de l'histoire » PMCEM (p.105)

Maissa Bey s'interroge et implique la société pour trouver une réponse qui pourrait expliquer les causes de l'intolérance, de l'extrémisme religieux et de la propagation de la violence entre les concitoyens, les voisins et les membres d'une même famille, d'un même pays : « Qu'est ce qui peut expliquer la haine dévastatrice des massacreurs d'hommes, de femmes et d'enfants ? » p129.

La violence a pris tellement d'ampleur qu'elle est devenue incontrôlable par l'état. Le gouvernement finit par prendre la décision de recruter des gardes communaux qu'on arme pour protéger et défendre des habitants des villages isolés et enclavés dans les terres pour faire face aux attaques des terroristes d'une population dépourvue de protection étatique, ils contribuent ainsi à faire face aux massacres collectifs de villageois : « Les armes distribuées aux gardes communaux chargés d'assurer la sécurité dans les villages isolés, après les nombreux massacres des populations » PMCEM (p.80)

Belloula poursuit de près le modèle de Bey en interrogeant la société sur le climat de haine et de déchéance qui s'installe dans le pays. Elle quête derrière les chefs des groupes armés et remonte dans le temps et l'espace pour trouver des réponses à ses questionnements : Qui ? Quand et comment les pays d'Islam, et notamment l'Algérie se

transforment-ils en passant de la tolérance à la cruauté, du pacifisme à la violence barbare ? : « Dans cette histoire, qui était bon musulman et qui ne l'était pas ? Puis qui décide qui doit mourir et qui doit vivre ? N'est-ce pas Allah ? » VPH (p.85)

L'Algérie est un pays déchiré entre projets de sociétés totalement antagonistes et le combat que se livrent terroristes et forces de l'ordre. La haine dévastatrice s'infiltré dans la société séparant les membres d'une même famille, des voisins et des amis. A l'instar du policier Moho qui est un ami des frères de Nouné, ils partagent le voisinage, les passions de l'enfance (les jeu et les dessins animés) , mais depuis que les frères de Nouné se transforment en « bon musulmans », Moho devient leur ennemi. Eux, le condamnent parce qu'il travaille au service des « Taghout », et lui, les quête pour les incarcérer et leur faire payer les crimes qu'ils ont commis contre les habitants du quartier : « Les choses auraient pu évoluer autrement...sans cette maudite guerre » VPH (p.45)

Nouné et son père sont sévèrement réprimandés par les frères qui exhibent leur force et leur assurance d'être des personnes importantes dans la lutte contre la mécréance selon leur idéologie d'intégristes. Ils n'épargnent pas les moyens pour réprimander et corriger brutalement leur père pour qu'il arrête de boire de l'alcool, de se saouler, alors que Nouné, elle, est punie pour son obstination contre le port du foulard et son refus de suivre les convictions de ses sœurs :

« Salim, croyant que notre père avait trahi, mit le couteau à sa gorge, lui arrachant un effroyable gémississement » VPH (p.45)

« Lapidéz cette moutabaridja (fille non voilée) ! avait crié mon frère, en me lançant la première pierre » VPH (p.25)

Dans une sphère plus étendue, en Algérie ou dans les autres pays cités dans le roman de Belloula, les retentissements de la guerre restent les mêmes. Pour les détenteurs du nouvel Islam aussi bien que pour les forces de l'ordre, il est invraisemblable d'arriver à ses fins sans passer par des cadavres de criminels, d'enfants, d'innocents. La violence est le seul moyen pour triompher dans une guerre de croyances contradictoires, de ce

fait chaque camp n'économise pas les moyens pour se défendre et assurer sa sécurité et sa réussite.

La visée de Belloula est de dénoncer la criminalité, le viol, le meurtre et la torture, qu'ils soient moraux ou physiques, et quel que soit leur finalité. Elle démasque, stigmatise et dénonce les faces cachées de la haine qui s'est incrustée horriblement dans les esprits et les cœurs frustrés :

« Il avait déjà vu des corps criblés de balles ou décapités, des collègues enlevés »(p.63)

« Mon frère avait été fusillé (par les forces de sécurité) avec trois autres hommes à la décharge de Oued Smar » (p.66)

« Un décor d'apocalypse, au milieu des ruines et des rues piégées, encombrées de voitures calcinées et de monticules de gravats [...] la voiture parcourut en silence Felloudja, transformée par la terreur et la guerre »(p.132)

3. La violence singulière : parcours exclusif hors –normes

3.1. La violence singulière dans les romans de la guerre de libération

Entre la violence intra-communautaire et la violence extra-communautaire , une autre forme de violence s'inscrit dans nos romans, que nous avons qualifié de singulière. Elle n'est pas classable dans les deux premières typologies. Il est question d'une violence personnelle, émotionnelle et particulière. Nous avons des situations assez ambiguës, là où le personnage est confronté à la douleur, la souffrance et la sensibilité sans que ses souffrances ne soient distinguées ou ressentie par sa communauté. Principalement, deux personnages en sont les représentants, Ali dans *Le Ciel de porphyre*, et Lila dans *Les Enfants du nouveau monde*.

Dans une société fondée sur un certain stéréotype de personnages, Lila est d'un caractère étrange voire insolite. Pour cette femme d'un comportement à part - avoir fait des études poussées, s'être libérée et avoir franchi le monde de ses pareilles en épousant l'homme désiré- rien ne semble assez pour l'épargner des malheurs, de la souffrance et surtout de la mort.

Depuis son jeune âge, Lila est hantée par l'idée de la mort, jusqu'au degré où toute banale séparation lui est aussi frustrante que la mort. Sa mère a quitté la vie, alors qu'elle n'a que huit ans, ensuite son père émigre en France et la laisse seule entre les mains du patriarche : « Elle évoquait souvent la mort, trop. Une obsession chez elle »(p. 59). Elle vit très mal cette seconde séparation, et refuse par la suite que son père, qui l'a laissée tomber, aille se marier avec une autre femme, elle considère ses noces comme un nouvel abandon et une trahison du souvenir et de la mémoire de sa défunte mère.

Tout semble s'arranger dans la vie pour Lila. Elle fait des études à l'université d'Alger, en parallèle, elle est amoureuse d'un étudiant en médecine. Ali est pour Lila le paradis sur terre. Les deux étudiants se marient avec le consentement du père qui arrive spécialement de la France pour bénir leur union. Depuis que Lila retrouve l'homme de sa vie, elle raye toutes les personnes qui ont existé pour elle auparavant. On dirait que le monde vient de commencer, elle interrompt ses relations avec ses anciennes amies et même les membres de sa famille : « ses amies qu'elle savait depuis son mariage si égoïstement négligées, pouvaient lui reprocher son indifférence » (p.152)

Elle éprouve pour Ali un amour violent et possessif, au point qu'il en est étouffé, elle est tantôt douce comme un enfant joyeux, tantôt agressive comme une bête blessée : «[...]ou de maîtriser sa propre révolte qui l'avait d'abord secouée, elle qui ne savait vivre désormais que dans les orages »(p.41)

Le cours de sa vie est, encore une fois, détourné par la mort. Son premier bébé succombe à une maladie, un nouvel être cher emporté par la mort, tout comme sa mère et son grand père. Lila ne peut se remettre que grâce à son mari. Sa vie retrouve la paix, mais cette paix est à nouveau menacée, et cette fois-ci par la guerre. Ali est un étudiant enthousiaste et ardemment impliqué dans la lutte de son pays, chose qui n'est pas au goût de son épouse ; pour elle rien ne vaut sa stabilité, sa sérénité et son amour.

La peur de la mort et de la solitude obnubile Lila et paralyse ses pensées. Tourmentée, elle se dresse avec violence contre Ali, lui rendant la vie impossible. Elle fait tout pour ne pas s'engager dans son patriotisme. Leur couple devient comme un champ de bataille, elle pour la paix de son couple, lui pour la paix de son pays :

Inévitable pente où glissa ce duel ébauché entre deux caractères également farouches, le drame avait surgi avec ses scènes, ses trépidations. Froide à présent, Lila faisait le bilan de ce premier vertige : une lutte qu'elle avait, dans ses fatigue même, vécue avec émerveillement. (p.40)

Il y a dans cette histoire de Lila comme une idée de fatalité, de destin qui s'acharne sur l'individu et lui gâche sa part de bonheur sur terre. C'est une forme de violence qui dépasse la volonté humaine. Elle est bien singulière.

Les hommes, qui semblent être à l'abri de toute forme de violence, sont également susceptibles d'en avoir leur part . A priori, naître de sexe masculin dans la société algérienne de traditions et de culture patriarcales offre aux hommes tous les avantages. Dès le jeune âge, l'homme est protégé et privilégié par son sexe ; il est le favori de ses parents, de la famille et de la société. La violence qu'il peut recevoir étant petit, prend la forme de bagarres entre les gamins, ou de quelques corrections infligées par les plus âgés. Une fois grand, il est rare qu'un homme soit victime d'une violence intra-communautaire, par contre Lemsine, et par une tonalité pédagogique, remet en question l'éducation des garçons qui naissent frustrés et accablés par leur procréation de sexe masculin.

Le personnage- héros représente l'ensemble des jeunes garçons qui portent une charge pesante imposée par la société : être un homme. Ce fardeau accompagne l'homme jusqu'à la fin de ses jours, il est précocement privé de jouir de son enfance, du jeu, du rire. Par convenance, un homme ne doit pas pleurer, ne doit pas avoir peur, ni se sentir vulnérable. A Chaque moment de ses faiblesses, Ali se remémore les paroles de son père, de sa mère indéfiniment. Le jour de la mort de son père, sa mère lui dit : « sois un homme, mon fils »(p.28). Avant sa mort, elle lui conseille : « Va ! Quitte le village ! Comme te le disait ton père : sois un homme »LCDP (p.146) . La dernière directive de sa mère sur son lit de mort c'est qu'il doit être un homme. Et cette phrase va l'accompagner dans tous les moments sensibles de sa vie. Lors de sa première opération guerrière avec Tahar, Ali est glacé par l'horreur de l'exécution de Dalila et Cantini, Tahar recourt à la violence pour le réveiller de son cauchemar et le ramener à sa conscience, à la réalité de la guerre : « Tahar prend le visage de Ali et se met à lui asséner soigneusement de solides claques ...-Ali ! Reprends-toi ! Tu es avec moi...Sois

un homme !... Ali sent une fois de plus ce message terrible venir lui déchirer sa chair :
« sois un homme, sois un homme »LCDP(p.17)

A ce moment de l'opération fatidique et tragique, il entend résonner cette phrase :
« Sois un homme » qui fait penser Ali à sa mère, Ma Chérifa. Cette phrase a le même impact que la madeleine de Proust. Toute l'existence d'Ali tourne autour de cette expression sempiternelle qui retentit dans sa tête. A l'issue de la séquence tragique, il reprend son courage encore une fois grâce à cette formule magique, tout comme il l'a fait pour subsister après la mort de ses parents.

Après l'indépendance, Ali découvre que Mounir, son compagnon de lutte, l'a trahi. Mounir s'est marié avec Amalia, l'amour d'Ali. Sournoisement, Mounir met en avant la mort d'Ali, et profite de la situation pour épouser Amalia. Après l'indépendance, Ali sort de la prison et rencontre Amalia, qui est devenue un déchet d'humain anéantie par la souffrance. Ali est pris par une émotion pareille à celle ressentie lors des grands chocs de sa vie : la mort de son père, de sa mère, sa première opération dans la lutte, son premier meurtre. Un choc violent qui coïncide encore avec la fameuse phrase prononcée cette fois-ci par son ami Alain : «- Ali, ressaisis-toi...sois un homme..- Assez ! je ne veux plus entendre ce mot ! je ne suis pas un homme ! Je suis un être humain...je crache sur tous les hommes, et je cracherai sur eux jusqu'à la mort...-Ali criait :-un homme ! Regarde ce que lui ont fait les hommes » »LCDP (p.269)

Un stratagème d'un ex-militant lui fait perdre l'amour de sa vie, le choc cette fois-ci est si violent, si intense que la phrase miraculeuse perd sa magie, Ali est trahi par un héros de la guerre, un symbole de la révolution, de la dévotion et de la virilité. Ali crie, hurle, pleure, à force d'être écoeuré par la trahison assignée par Mounir. C'est la première fois qu'il manifeste sa douleur sans pour autant penser au que dit-on. Il est un être humain, il a le droit de s'exprimer, de pleurer et d'être vulnérable.

Cette séquence et ce discours remettent en cause l'éducation d'un garçon dans les traditions ancestrales et les valeurs qui lui sont transmises. Ce sont les principes admis et sacralisés dans la société patriarcale d'essence phallocratique. Ressurgit à nouveau la question de l'éducation sexiste et discriminatoire opposant femmes et hommes. Mais si l'on considère bien les situations sociales des deux personnages, la violence singulière

n'échappe point au déterminisme social et culturel et au déterminisme de l'Histoire. Il n'y a point de violence décontextualisée. Ce serait verser dans l'absurde utopie.

3.2. La violence singulière dans les deux romans de la décennie noire

Dans *Puisque mon cœur est mort*, Aida, et depuis qu'elle a appris le malheur incommensurable, est en quête des mobiles du meurtre de son fils unique : « Dans mon esprit enfiévré, les hypothèses se succèdent à une vitesse vertigineuse »(p.26). Elle ne trouve qu'une seule réponse « elle ». Elle s'incrimine et se culpabilise pour un contre discours religieux qu'elle a entretenu à la faculté. Selon son raisonnement, les détenteurs du nouvel ordre sont informés pour ses opinions religieuses et idéologiques anti-fondamentalistes, et finit par conclure qu'ils ont exécuté Nadir pour se venger d'elle. Hantée par les souffrances et les suppositions, elle simule que son fils avant qu'il ne soit assassiné est passé dans un tribunal chapeauté par les intégristes religieux ; elle s'impose une véritable torture morale qui transparaît dans un échange imaginaire :

Ma mère ? Elle s'appelle Aida [...] elle ne porte pas le voile [...] ...que ses rapports avec Dieu ne concernent qu'elle. C'est là que nous voulions en venir. Nous savions. Elle l'a dit en public à l'université. (p. 28)

Tu es mort par ma faute [...] comment ai-je réussi à supporter la douleur d'une telle brûlure, à ne pas me laisser totalement dévorer par les flammes ? (p.145)

En outre, Aida se condamne doublement. Dans un premier temps, elle se condamne en s'accusant d'être la cause de la mort de son fils, et dans un second temps, elle se culpabilise pour ne pas avoir senti la mort proche d'eux. Elle pense que, conventionnellement, toutes les mamans sont munies d'un pressentiment qui sait détecter le malheur qui peut nuire à leurs enfants, ou du moins faire des rêves dont le présage annonce les désastres. De ce fait, elle passe des nuits à se remémorer les détails du jour de l'assassinat de Nadir, sans trouver le moindre signe qui puisse lui révéler ce qui va se produire les prochaines heures. Alors, elle se qualifie comme étant une mère indigne, une marâtre et voire une non-mère :

Et chaque fois, moi, le mère, Ô mère insensée ! [...] Que puis-je dire pour ma décharge ? Que je voulais préserver ta liberté ? Que je comptais sur ta prudence, ou plus naïvement sur la chance ? Que mon instinct de mère était défaillant ? (p.60)

Depuis qu'Aida s'est doublement condamnée, elle se recroqueville dans son monde et s'enfonce dans un abîme de malheurs et de tourments. Ses peurs hantent ses nuits et les fantômes deviennent ses seuls compagnons. Nourrie par une haine extrême, elle se donne la mort graduellement. A cause de son chagrin et de son isolement, cette femme brisée frôle la folie :

Là, près de moi, s'affairent les ombrent insatiables qui bientôt prendront possession des lieux [...] elles éloignent le sommeil avec leurs doigts griffus [...] sur fond de paysage tout entiers maculés de sang, de ciels souillés de fange, surgissent des mains tendues en vaine supplications, des chairs broyées, meurtries. (p.58)

Aida n'est pas le seul personnage outré par le sentiment de culpabilité. Hakim, et depuis qu'il a su que c'était lui en réalité la vraie cible des terroristes, à cause de la ressemblance frappante entre les deux jeunes amis, est assailli par les remords. Il se dirige quotidiennement pour se recueillir devant la tombe de son ami, ainsi le fait-il pour implorer son pardon et apaiser donc sa conscience. Pour Aida, l'acte terroriste est horrible et cruel quelle que soit la cible, elle ne condamne aucunement Hakim :

Très souvent je l'ai rencontré au cimetière, debout devant ta sépulture, et qu'il m'est même arrivée, un jour, de le surprendre en pleurs, te suppliant de lui accorder ton pardon. (p .158)

Il s'agit de Hakim, ton ami. [...] et qui va devoir maintenant vivre avec le poids de cette culpabilité, alors qu'il n'a rien, absolument rien à se reprocher. Comment et pourquoi aurais-ai-je pu lui en vouloir ? (p.162)

Aida est un personnage qui oscille d'une femme entraînée à la folie et la déraison, à une femme à la fois réfléchie et révoltée qui s'interroge avec véhémence sur une prescription établie par l'état : « la loi de la réconciliation », et qui préoccupe une tranche bien définie de la société « les familles des victimes du terrorisme ». Singulièrement, elle octroie la parole à cette catégorie vouée à l'oubli et au silence. Elle proteste ; le ton de son discours est violent et agressif, contre cette loi imposée par le pouvoir exécutif. Elle remet en question un pardon sans jugement, la négligence des familles des disparus et des assassinés, et refuse haut et fort et avec une satire l'application de cette loi :

Les vrais coupables, eux, ont été absous. Ils ont repris le cours ordinaire de la vie. Oui, la vie. Sans remords et sans regrets. (p.175)

On me parle de réconciliation. On me parle de clémence. De concorde. D'amnistie. De paix retrouvée, à défaut d'apaisement. A défaut de justice et de vérité. Alors je cherche [...] mais je n'entends que le bruit sec des armes que l'on recharge et le crissement acide des couteaux qu'in aiguisse. (p.31)

La violence singulière dans *Visa pour la haine* s'articule autour de la protagoniste du récit. Nous avons inscrit Nouné dans les deux précédents prototypes de la violence : la violence intra-communautaire et la violence extra-communautaire , alors que son parcours est un parcours assez singulier ce qui permet de la reclasser parmi les personnages hors-norme.

Depuis le déclenchement des événements meurtriers, jusqu'avant son adhésion aux groupes des Talibans, Nouné est un personnage qui évolue dans deux univers différents ; en effet, elle fait preuve de refus et de résistance à tout ce qui se produit autour d'elle, à compter l'agression contre sa collègue du lycée, les prières interminables de ses sœurs, la métamorphose vestimentaire de ses frères. Son obstination à garder son ancien mode de vie et ses convictions lui valent l'isolement au sein de sa propre famille. La jeune adolescente est sidérée par les événements qui précipitent douloureusement son quartier et le pays dans un cycle de violence inouï. Elle est doublement condamnée, par ses frères, parce qu'elle ne répond pas à leurs aspirations, et par les forces de l'ordre, parce qu'elle ne dénonce pas ses frères :

Les frères, les autres « frères » et maintenant les policiers, les services de sécurité ..., tous réduisent mes fantasmes en bouillie brûlante qui consumait ce bien-être que je peignais à garder autour de moi. (p. 41)

Nouné n'est pas le seul personnage vivant cette situation sociale conflictuelle, et cette dislocation ; en effet, sa mère souffre de cette même situation mais sous une autre forme. Contrairement à Nouné, La Doudja est satisfaite de la transformation de ses enfants en « bons musulmans », elle ne voit aucun mal, s'ils font leur prière et arrêtent d'être des malfaiteurs. Sa naïveté et son effacement l'empêchent de voir le mal qui ronge sa famille. Quand elle apprend que ses fils sont les auteurs des crimes dans le quartier et de l'attentat à la bombe du marché, la vieille dame est confrontée à la souffrance et à la culpabilité d'avoir mal élevé ses enfants : « Que vais-je devenir,

maintenant ? Je n'échapperai ni aux policiers ni aux terroristes, je n'échapperai pas non plus à Dieu »(p.62)

Le dernier membre de la famille Okacha qui peut être classé dans le prototype de la violence singulière est Souha, une jeune, active, radieuse et croit au bonheur. Elle aime son mari et abdique à sa volonté en se transformant en une combattante au nom de Dieu (une « djihadiste ») et en le suivant dans le camp des Islamistes à Ouled Allel, Souha est mise devant le fait accompli. Au sein de la communauté du camp, elle découvre que la vie des Islamistes est un enfer ; sa désillusion est totale ; c'est le règne de l'esclavagisme sexuel, la torture, les corvées, le viol collectif, la soumission...

La jeune femme assume les retombées de son choix et abdique en silence, se sachant condamnée par les forces de l'ordre et par la société. Ses souffrances continuent à la briser, et s'accroissent le jour de la naissance de son bébé, un enfant né dans le néant, sans père et sans foyer, et depuis, Souha est tourmentée par le souci d'un avenir incertain et douteux pour son enfant :

Elle finit par comprendre que c'était des cris d'hommes et de femmes que l'on torturait. Parfois les supplices duraient toute la nuit et elle se réveillait malade. (p.48)

Elle aurait tant aimé que l'enfant naisse en sécurité, dans notre appartement de Bab El-Oued[...] Ignorée et douloureuse était cette naissance.(p.78)

Il y a une autre forme de violence singulière dans le corpus ; il s'agit du rejet des parents et de leur condamnation à leurs filles quoiqu'innocentes. Belloula raconte l'histoire de deux jeunes sœurs kidnappées et violées par les islamistes pendant plusieurs mois. Le jour où elles sont rendues à leur famille, elles sont toutes les deux enceintes. Au lieu d'être recueillies par leurs parents, qui devraient panser leur douleur, les filles sont rejetées et livrées à leur sort dans un centre d'accueil de peur qu'elles ne bafouent l'honneur de leurs familles en mettant au monde des enfants de la souillure et de l'agression : « Enceintes et reniées ? Parce qu'elles incarnaient interdits, fantasmes et frustrations »(p.36)

A travers les différents récits et discours des personnages, les violences sont donc multiples et témoignent de l'embrassement d'un pays et d'une société qui sombre dans

des conflits fratricides les plus barbares. La lutte est fondamentalement idéologique entre deux projets de sociétés antagonistes, deux pôles contradictoires.

Chapitre III

La violence et le parcours du personnage

1. Les variations des postures discursives du personnage : entre amont et aval

Dans ce dernier chapitre, il est question de mettre en exergue la relation entre l'évolution discursive des personnages et leur prise de conscience de la quête d'un sens à leur vie. Dans une perspective d'analyse plus au moins traditionnelle, nous désirons mettre le point sur le discours des personnages avant, après, ou en pleine situation de violence. La production du sens prise en charge par le personnage est révélatrice de sens et d'une énonciation précise. Le discours du personnage, qu'il soit sociolecte ou idiolecte⁷³, est révélateur de l'état du personnage au moment de la prise de parole. Au départ, notre attention est attirée par les variations de la voix du personnage dans les situations de violence qui sont révélatrices de l'état du personnage au moment de prononcer ses propos, aussi, elles nous renseignent sur l'humeur ou l'état psychologique au moment de proférer son acte de langage : riposter, crier, revendiquer, hurler, chuchoter, marmonner, bredouiller...

De plus, la narratrice nous décrit la voix des personnages: grave, aigue, haute, sonore, basse, grave, tremblante...C'est ainsi que d'un personnage à un autre, leur parcours dans l'histoire est étroitement lié à la prise de parole et voire au silence qui représente l'espace du non-dit.

De convention, la voix est le support langagier de la pensée et du discours, à l'oral, l'intonation du locuteur nous permet de comprendre la référentialité du message véhiculé par un émetteur. Par contre, à l'écrit, la narratrice se charge de nous décrire comment est prononcé le propos du personnage, par des verbes de parole, des signes de ponctuations (point d'exclamation, d'interrogation ou de suspension), des interjections, et par moment, elle inclut des commentaires descriptifs :

Si l'auteur s'efface et se tait pour laisser parler un narratrice tout différent que lui, ce dernier se trouve également amené à céder la parole aux protagonistes de son propre récit. Par le biais du discours rapporté, le texte laisse entendre la voix des personnages dont les propos sont cités, ou diversement transposés⁷⁴

De ce fait, l'emploi de verbes introducteurs de paroles à côté de signes de ponctuation- sans omettre le mode des verbes de la parole- sont considérés comme des procédés qui

⁷³ Concept de Mikhaïl Bakhtine, Bonnet Gille, *L'Analyse littéraire*, Paris, Armand Colin, 2015, p71

⁷⁴ Jeandillou, Jean-François. *L'Analyse textuelle*, Paris, Arman Colin, 2006, p70

permettent de textualiser de discours, et qui dans notre recherche, nous permettent de diagnostiquer l'évolution de la voix des personnages par rapport à la thématique primaire de notre recherche est la violence avec toutes ses typologies.

Nous constatons, à vrai dire que, que la parole n'est pas invariable dans nos quatre récits, tout au contraire, elle subit des mutations permanentes. En parallèle d'une prise de conscience accompagnée d'un désir d'affirmation de soi, ou de l'assimilation du personnage, il y a une variation dans la parole collective et/ou individuelle.

Outre les variations de la voix dans le discours, notre attention est suscitée par le regard des personnages. Il est vrai que le ton de la parole est révélateur de sens, le regard l'est à son tour. Le visage étant un élément important dans la communication non verbale du corps, il peut traduire les émotions de la personne par la mimique et le regard. Pour Albert Mehrabian⁷⁵, professeur de psychologie, le regard est un atout privilégié dans l'art de la communication. C'est une fenêtre ouverte sur le monde intérieur et sur la rencontre authentique avec l'autre. L'écrivain, dans le souci de nous rapporter avec précision l'état du personnage au moment de la prise de la parole, ne s'arrête pas à la description du ton du discours, il va nous décrire le regard du personnage à travers la prosopographie⁷⁶, pour permettre au lecteur une perception complète de la situation de la communication. Pour Bonnet, la description de l'auteur implique le regard du lecteur qui est un spectateur des séquences narratives : « Voir/apparaître : c'est de cette dialectique, d'un aller-retour dynamique entre les deux termes, que naît la description. C'est donc très logiquement qu'un tel acte d'ostentation tendra à privilégier champs lexicaux et isotopies liés à la vue. Le lecteur, que l'on nommera descripteur, se fait spectateur »⁷⁷, donc, pour apporter plus de précision à l'atmosphère dans laquelle se produit le discours, nos auteures décrivent minutieusement et la voix et le regard des personnages qui sont en évolution constante. C'est ainsi que c'est dans les différentes situations de prise de parole ou de silence que nous allons démontrer dans ce qui suit,

⁷⁵ <http://www.le-guide-des-relations.com/2011/04/le-regard-dans-la-communication>. consulté le 04.03.18 à 15h45

⁷⁶ Concept de Bonnet Gilles ; prosopographie : description de l'aspect extérieur d'un être animé. *L'Analyse Littéraire*, Armand Colin, 2015, p128

⁷⁷ Bonnet, Gilles. *L'analyse Littéraire*, Armand Colin, 2015, p127

les variations du regard du personnage ; du regard vif, violent, humiliant, angoissé, affolé, au regard fixe et défiant, ou encore au regard absent et détourné.

A. Les Enfants du nouveau monde et Le Ciel de porphyre

Pendant la colonisation, la parole de la communauté autochtone est étouffée par la loi du plus fort, celle de l'occupant, du colonisateur. La peur, la misère et l'injustice somment la communauté des autochtones au silence. Cette réduction au silence et à l'oubli, n'est que la posture d'un peuple assommé par la faim. Après plusieurs années de sommeil, arrive le réveil, et l'heure de la parole collective sonne. Depuis les événements du 8 mai 1945, le peuple n'a pas cessé de crier et de revendiquer ses droits. Le nouvel ordre octroi une parole renforcée et encouragée par l'espoir d'un avenir meilleur. Les indigènes protestent, revendiquent leurs droits par les cris des révoltés, des torturés qui sont pour Djébar le signe du triomphe. Dans l'écriture de la violence, le peuple chante l'hymne de la victoire mêlée à l'odeur du sang et des supplices :

Le fil qui allait fatalement se rompre, qui se rompait déjà avec cette époque de la soumission, du silence et celle qui approchait, qui avait enflammé les montagnes, couru sur les campagnes et dont l'éclat de sang hélas, mais aussi d'espoir transperçait l'opacité illusoire des villes. LEDNM(p.59)

Au milieu de la cellule, face à la lucarne, puis elle se met à écouter avec attention, avec souffrance en serrant les dents, ces hurlements qui font un long chant, un thrène... « Voici le chant de mon pays, voici le chant de l'avenir ». LEDNM(p.158)

Les cris des nuits effarées, les chœurs de victoire de victimes. LEDNM(p.270)

Nos succès grandissent dans les villes et les maquis ont une résonance internationale. LCDP(p.187)

Nous pouvons noter que dans un contexte de violence, le langage des personnages s'inscrit soit par « le silence de la soumission » ou par de « hurlements » et les « cris » marquant la souffrance ; ces derniers seront transformés dans l'avenir en « chant », chant de la victoire sur le colonisateur. Ces termes marquent une véritable gradation temporelle du langage humain dans différentes situations historiques. Les mots sont vraiment révélateurs d'une évolution de l'Histoire., de la marche de l'homme dans le temps.

Le peuple algérien commence par prendre la parole à partir des révoltes populaires de 1945. Sa descente dans les rues pour revendiquer la libération de son pays est le symbole d'une prise de conscience collective pour libérer son territoire et recouvrer son honneur. Un peuple soutenu par son histoire, sa mémoire et sa culture ancestrale revendique avec joie un autre sens à sa vie : la dignité : « Puis un cri éclata, comme une joie ouverte de la foule frémissante devant les drapeaux qui avaient apparu...était-ce un cri, un silence, Youssef ne savait plus » LEDNM (p.168)

Pour se construire un statut et une identité, les personnages féminins évoluent graduellement, encouragées et bousculées par la guerre et l'instabilité dans leur époque, elles s'approprient la parole et le regard sur les événements. La peur pour ses enfants et son mari octroie à la femme le droit de dépasser et braver les interdits. Cette émergence discursive est effectuée progressivement ; cela commence par des chuchotements, des gémissements, voire des cris dans les situations les plus extrêmes par la mort.

La tradition patriarcale dicte que la femme de bonne mœurs ne doit pas regarder ce qui se passe en dehors de chez elle, mais avec les événements sanglants de mai 45, elle regarde, cherche ou attend. Encore, celle qui est la plus téméraire sort pour sauver ses siens et même se battre.

Djebar entame son roman par une description du vieux quartier arabe, dans lequel vit la communauté musulmane entassée dans des maisons modestes partageant misère et pauvreté, et dont les familles sont vouées à la peur et à la violence du colonisateur. Dans ce premier passage, la voix de la femme est réduite aux chuchotements de peur des perquisitions, seuls les enfants, insoucians et inconscients de l'ampleur du danger de l'opération dans la montagne, continuent à jouer et à crier.

On s'est perdu dans un dédale de ruelles, de silence qui ne se troublent à présent que des chuchotements, coupés soudain par de cris stridents, des enfants que les mères voudraient en vain retenir chez elles. La garde peut survenir à tout moment ; à peine ont-elles alors le temps de les faire rentrer précipitamment, de leur bâillonner la bouche pour étouffer contre la porte leurs murmures ». (p.13)

Après le silence et les chuchotements, la mort semble libérer les passions des femmes, l'extrême fait succomber toutes les peurs. On se tait parce qu'on a peur de la mort, et

quand la mort tape à la porte, il ne se trouve plus de raison pour continuer à étouffer sa parole, et désormais on ne parle plus, on cris. La violence et la prise de conscience de l'atrocité de la guerre libère la voix des femmes.

L'obus était tombé. Elle avait courbé la tête un peu plus, avec un sursaut, un deuxième ; c'était tout, si bien que les voisines n'avaient songé que quelques heures plus tard à venir relever et à découvrir en hurlant, à la place, son cadavre. (p.15)

Les hommes sont conscients que les temps en changés, ils savent que la guerre tolère l'intolérable, et ne condamnent plus les femmes qui osent guetter les hommes dans des espaces jusque-là interdits pour elles. Elles assistent aux spectacles des perquisitions pour s'assurer de la sécurité de leurs maris et enfants : « Il songe aussi à sa femme qui, là-bas, ne fait plus rien d'autre que regarder, elle aussi, qui regarde »p18. Par conséquent, leur attitude change avec elle, du moment qu'elles ont dénudé leurs faiblesses, elles deviennent leur pareil, ils leurs adressent la parole, quoique le regard est toujours détourné selon les coutumes.

Il est possible de dire que la peur et la violence sont libératrices de la parole de l'homme qui selon Djébar, mais fixer une femme dans les yeux est toujours un pas difficile à franchir, car l'homme est encore dominé par son éducation qui lui dicte de détourner le regard à la femme, même moment des relations les plus intimes:

« Oui, oublier, c'est presque facile », pense-t-i quand il entre chez lui, le soir, et qu'il regarde sa femme que l'autre, le maître tout-puissant du dehors ne connaîtra pas : « cloîtrée », dit-on d'elle, mais l'époux pense « libérée » tandis qu'il lui parle ensuite, sans s'adresser directement à elle, selon les convenances...corps qui se donne sans frémir puisqu'il ne rencontre pas le dialogue du regard. (p.17)

Selon Djébar, avant de se libérer de la violence coloniale, la femme doit se libérer de la violence sociale et conjugale, elle se libère par la prise de la parole en émergence comme aussi par le silence effréné et opiniâtre :

Au départ, la prise de conscience de Chérifa est accompagnée par une prise de parole , après avoir dit « non »pour la première fois à son mari ; elle a fait du silence son arme, pour elle ce silence est son moyen de résistance, de punition, de combat ; il est porteur de sens. Silencieuse, elle fixe le mari dans les yeux jusqu'à ce qu'il cède et la répudie.

Avant de céder, il a usé de tous les moyens pour la vaincre ou la soumettre : « les cris de rages et de colère,...le visage impénétrable, la voix dure pour annoncer qu'il la répudiait puisqu'elle n'avait pas pu lui donner d'enfants »(p.31). Avec l'aboutissement escompté par Chérifa, elle se sent plus forte, plus confiante, ce qu'affirme son regard et son sourire, en apprenant sa libération. Chérifa fixe son mari et prend son temps pour ouvrir sa bouche, mais pas pour le supplier, elle le fait pour jouir de l'exquis sentiment de la victoire : « Devant lui, des yeux qui ne baissent point...et la bouche de Chérifa qui lentement s'ouvrit mais pour dessiner devant lui le sourire d'une douceur impitoyable, le sourire du triomphe »(p. 32)

Cette femme rebelle et différente, semble retrouver son chemin, sa voix est libérée dans tout le reste du récit et son regard confiant et sûr ne baissera plus. Son second mari, extrêmement différent du premier, lui parle, certes avec méfiance en la présence d'autrui, mais il passe des nuits à lui raconter ses ambitions politiques et son engagement dans la lutte armée. Il l'écoute aussi, quand elle évoque son passé, ses souffrances dans son premier ménage, qu'elle raconte d'une voix absente comme on parle à soi-même, le ton de sa voix est un signe d'épanouissement et de confiance. Ce qui prouve que son mariage avec Youssef l'a guérie de ses blessures d'autrefois : « Chérifa lui avait tant parlé d'elle, de son premier mari, avec cette voix absente qu'elle prenait alors et ces yeux durs qui lui faisaient mal, ...Chérifa parlait, racontait ; il répondait à la fin : « Je sais... » » (p.48)

Le parcours de Chérifa ne s'arrête pas à ce stade, elle transgresse pour une seconde fois les convenances en s'appropriant un espace purement masculin. Elle s'est armée d'un regard indéfini qui suscite l'intérêt des présents dans le centre-ville, il nous semble que nous sommes en présence d'un regard qui défie et affronte toute une société misogyne : « La raideur enfin, les yeux fixes qu'on n'accroche pas, chacun des spectateurs les remarque aussi » (p.122)

Alors, le silence verbal est un silence de la résistance, du refus et non d'acceptation de la soumission. Dans de multiples situations d'affirmation de soi, le silence est présent. Nous citons pour exemple le personnage d'Amna, qui a pris conscience du métier inconvenable et déshonorant de son mari (policier au service de la France), elle devient

opiniâtre et garde le silence. Amna se dresse devant Hakim, le fixe dans les yeux et le défie par son silence méprisant et son regard accusateur. Elle a commencé tout d'abord par s'adresser à lui avec un ton nouveau, qu'il a tout de suite repéré et comparé à celui des prisonniers qu'il interroge : « ces yeux brillants...elle n'a jamais répondu sur ce ton comme...comme ceux que j'interroge et qui me bravent »(p.77). Après qu'Amna a choisi de mentir à son mari pour protéger leur voisin Youcef de la prison et la torture, elle persiste encore à se montrer indifférente vis-à-vis de lui ; à l'instar de Chérifa, elle recourt au silence méprisant qui est aussitôt réprimandé par l'homme stupéfait par ce nouveau comportement. Finalement, Amna refuse de retourner au stade initial de « la femme muette » (p.72), elle crie puis hurle, elle est en crise, elle ne trouve pas les mots qui peuvent décrire l'indicible. Ensuite, elle élève le ton comme un signe de libération :

Elle ne dit mot. Elle fixe Hakim, le distingue mal car il a masqué le reste du jour...d'un coup en plein dans sa poitrine gonflée, la fait tomber sur le matelas. Au premier coup, Amna a crié, mêlant sa voix à celle intarissable de l'enfant ; elle hurle, elle ne souffre pas mais hurle. (p.242)

A l'instar d'Amna, Salima trouve dans le silence opiniâtre une adéquate arme de résistance. Bien avant la guerre de libération, Salima s'est armée du silence pour faire face à la marginalisation scolaire et pouvoir aboutir à ses fins : décrocher un diplôme pour travailler et subvenir aux besoins de sa famille : « Du silence opiniâtre de son adolescence, où l'impression qui la dominait était d'étouffer, mais en serrant les dents »(p.93). A vrai dire, Salima est habituée aux combats silencieux, quand elle est prise par la police, elle garde ses positions instantanément, et ne lâche pas prise. Plusieurs jours d'interrogatoire ne l'ont pas faite revenir sur ses paroles, elle continue à nier obstinément son implication dans l'organisation armée : « je ne connais pas le responsable du réseau de la ville ! Non ! Je ne dirai rien ! Je ne sais rien ! » (p.96). Face à l'entêtement de Salima, le commissaire Jean, qui depuis le début des interrogatoires s'est montré hautain et menaçant, semble perdre le combat : « vers la fin, le dixième jour environ, il était sorti de son ton, il avait paru fatigué »(p.95). Le commissaire Jean finit par céder et la renvoie sèchement de son bureau : « vous et votre orgueil ! » s'était-il exclamé soudain, d'une voix blanche. Il faiblissait...Jean trouva à Salima un regard nouveau »(p.96). C'est le regard de sa prise de conscience de la

défaite du commissaire, Salima par son orgueil, son silence, et son regard finit par triompher.

Or, Lila est à l'image d'un personnage dont le parcours est instable, comme nous l'avons déjà avancé dans les chapitres précédents. Lila est un personnage en conflit interne, elle montre un malaise identitaire et une instabilité sociale. Sa vie conjugale passe par des crises et des montées de colère qui témoignent de son instabilité. De ce fait, la parole de Lila est elle aussi entre émergence et récession. Par moments, elle crie et revendique ses droits, elle est le modèle de la femme émancipée et instruite qui malgré son amour, veut se libérer de l'emprise masculine, elle est en constant conflit polémique dans des débats intellectuels. Par d'autres, elle s'enferme dans son cocon et s'arme du silence provocateur et indifférent : « Un éclair d'orgueil dans le regard, parce qu'elle avait réussi, parce qu'elle se savait toujours réussir » (p. 43)

A chaque moment de malheur, Lila recourt au silence, après la mort de son fils, le départ d'Ali, ou une simple scène de ménage. Quand Ali regagne le maquis, Lila est devenue inerte, ce qu'explique la métaphore de la statue. Elle perd la parole et le regard :

(Après la mort de son fils) Elle était calme maintenant, silencieuse, le plus souvent. Nullement triste. (p.64)

Cette dame qui restait figée là, statue muette, et puisqu'elle semblait indifférente. (p.54)

Au loin la petite voix de Lila, noyée dans la capitale, dans ses complications, ses hésitations d'adolescence prolongée et sa recherche d'elle. (p.105)

Quand Lila prend conscience de ses erreurs elle comprend que le vrai combat n'est pas la lutte contre les convenances et le machisme de son mari, mais qu'il se trouve au-delà des frontières de sa vie, de son égoïsme et sa singularité. Le vrai combat est à être mener contre le colonisateur, son regard est inaccessible et, elle aussi, tout comme Salima, s'approprie du silence opiniâtre comme une arme de résistance et de défi: « Son regard vert posé sur Martinez reste lointain. « Tu ne veux pas que je dise et je ne dirai rien, de ce que je sais, de ce que je ne sais pas. Ce que je connais le mieux, c'est le silence, le silence muré...le refus...le défi » (p.270)

Le personnage féminin, du croisement entre les deux sociétés du colonisateur et du colonisé, évolue dans sa communication. Nous notons Touma, de par son statut d'indicatrice, est soutenue par les forces de l'ordre et par la peur qu'elle évoque chez ses concitoyens. Ainsi, elle se moque d'eux, élève le ton et insulte en plein rue. Touma ne baisse ni le regard, ni la voix, son objectif est de provoquer et d'exaspérer les membres de sa société, tout en exprimant ouvertement sa haine envers eux : « Touma éclata de rire, un rire qui fuse longtemps, aigrelet vers la fin... Touma laisse errer son regard sur la place, rassurée maintenant » (p.130), Le seul qui puisse faire face à elle sans qu'elle n'ose le dénoncer, c'est son frère Tawfiq, quand il la menace de la tuer, le regard confiant de Touma n'est plus le même : « une victime ouverte (son œil effrayé l'avait exprimé) au coup de la fatalité »(p.239)

Suzanne semble déterminée dans sa décision, elle choisit de rester en Algérie et de défendre la cause des autochtones jusqu'au bout ; elle est un exemple de maturité et de sagesse, c'est un personnage qui a une parfaite maîtrise de soi : « Notre place à tous est ici ! Ce n'est pas le moment de partir. Non » elle lui avait répété, oh ! Avec calme »(p.110). Elle se dresse avec amertume devant son mari, tout en détournant le regard : « Elle avait parlé sans le regarder »(p.112). Omar finit par comprendre que Suzanne ne va pas l'accompagner en France, elle persiste dans sa position et dans son silence, refusant que son mari avocat abandonne ses siens : « avec un regard déchiré...elle avait secoué la tête affirmativement, sans un mot, puis elle avait eu la force de sourire » (p.112)

Le sourire de Suzanne est à l'opposé de celui de Chérifa, c'est un sourire de défaite et de regret. Finalement, elle s'est rendue compte qu'elle a échoué, que l'homme qu'elle a choisi et qu'elle s'est battue longtemps pour l'épouser en s'opposant à ses parents, ses amis et sa société, est un traître. Son regard est déchiré et sa voix est absente parce qu'elle a pris conscience qu'Omar est indigne de son amour et de ses sacrifices.

Zineb est un autre personnage secondaire dans le récit. Elle transgresse les convenances sociales mais sa parole est aussitôt étouffée que prise. Elle est la sœur de Youssef, une jeune écolière qu'on oblige à quitter les études pour se marier. Elle proteste et refuse le mariage ; elle choque toute la famille par son refus qu'elle déclare devant son tuteur

Youssef, et sans aucun scrupule ou respect des traditions du silence comme signe de la totale soumission devant l'homme :

Zineb osait (était-elle vraiment sans pudeur, comme le prétendaient les autres ?) Répondre à son frère –« à son frère ! S'exclamaient les commères !...elle, une révolte dans la voix : je ne le supporte pas...je ne veux pas qu'il m'approche, je ne veux pas qu'il me touche ! (p.48)

Le refus de Zineb, laisse son frère perplexe. Il ne la bat pas comme font les hommes de sa société dans de telles situations : « Youssef, ne pouvait que baisser les yeux, détourner la tête »(p. 48). Par contre, il ne cède pas, malgré son refus, ses larmes avant et pendant les noces. Zineb finit par accepter son sort et vit comme les autres femmes dans l'obligation des mœurs et des convenances. Sa contestation verbale s'est éteinte à jamais : « Il pensait à Zineb mais, à cette époque, celle-ci s'était enfin habituée à son mari qui « l'approchait », à ses enfants qui grandissaient...on croit étouffer un jour : on se résigne ensuite, plus ou moins vite »(p.48)

Le silence de Saidi, ressemble à celui de Salima, tous les deux détenus en même temps. Saidi représente l'ensemble des torturés qui ne sont pas prêts à dénoncer leurs compagnons. Pris par l'évidence de passer à la torture, il ne répond à aucune des questions des enquêteurs. De ce fait, il garde un silence provocateur et ironique avec un regard indifférent : « Saidi reste muré dans son silence...et Saidi, implacablement, avec son regard mort et ce pli barrant son front, l'ignore »(p.139)

Pour faire face au colonisateur, outre le silence opiniâtre, le recours à détourner le regard au moment des perquisitions et des tortures est une arme de plus pour monter le mépris et l'indifférence du résistant autochtone : « L'homme ne lui rend pas le regard, il s'applique à oublier sa peur en rêvant, yeux bien ouverts malgré la lumière » (p.18) face à un regard menaçant du soldat, le suspect trouve dans le rêve un refuge qui lui permet de résister et de se maintenir debout. Le regard du soldat, quant à lui, c'est un regard sûr et dur, c'est le regard de l'autorité et de la supériorité : « Le soldat ne baisse pas les yeux. Il l'insulte » (p.19)

Les personnages évoluent à travers la parole et le regard, par ailleurs, quand la voix est réduite au silence et le regard est absent, il est complexe de les interpréter, surtout quand il s'agit d'un silence collectif. La tribu de Ben Mihoub qui a livré tous ses hommes au

combat de la montagne se retrouve sans abris. L'armée française a brûlé leur douar, le reste de la tribu, dont vieux, femmes et enfants sont devenus des nomades qui errent d'une ville à une autre : « La tribu des Ben Mihoub s'avance en cohorte muette »(p.223). L'errance de cette tribu ne s'arrête pas à leur corps, leurs pensées errent aussi : « Le Cheikh marche devant, sans rien voir, ni la nuit qui tombe, ni la plaine qui commence, où les abris seront rares » (p.247), face à la torture, la mort, et le son des armes, il ne reste plus lieu à la parole. Vers la fin du roman, la parole cède la place aux résonances du combat « peu importait maintenant l'ennemi, maintenant que tous les yeux s'étaient ouverts, et tous les corps levés » (p. 230)

Dans le roman du *Ciel du porphyre*, l'exemple de l'émergence de la voix féminine est le personnage de Meriem, une petite fille farouche et révoltée qui n'a peur de personne, étant la préférée de son père. Meriem s'est forgée un caractère différent des autres jeunes filles de son village, elle prend la parole agressivement et même dans la rue, elle s'adresse à son frère sans gêne et dans un langage irrévérencieux :

Il arrive que la fillette ainsi interpellée réponde vertement : qu'est ce qui te prend, merdeux ? Moi, au moins, je fais les commissions de la maison, je ne suis pas en train de trainer mes poux comme toi ! Approche un peu et ta tête d'idiot, c'est moi qui te la casserai avec un caillou ! (p.112)

Une fois arrivée l'âge de la puberté, elle devient plus sereine, elle fait la cour à son cousin Ali et transgresse toutes les convenances de leur monde, Meriem ose même demander Ali au mariage. Son action inattendue et sans précédent, embarrasse profondément le jeune homme, Meriem, quant à elle, semble s'amuser de trouble de son cousin : « Devant mon étonnement, elle a continué calmement : « nous n'habiterons pas ici, n'est-ce pas Ali ?...Elle a éclaté de rire : « tu as honte ? Tous les cousins se marient entre eux, et moi je t'ai choisi, voilà tout ! » (p.113)

Après qu'Ali la repousse et dédaigne son amour, Meriem n'est plus la même personne, cette déception amoureuse l'affecte profondément, sa voix est cassée par le désespoir, tous les rêves de son enfance s'écroulent. : « Ce désespoir, ces larmes sur le visage de Meriem que je n'ai jamais vue pleurer. Cette voix cassée par le chagrin que je n'ai connue que vibrante de gaieté et d'insouciance » (p.142)

Après sa déception amoureuse, Meriem ne cède pas aux souffrances amoureuses, elle s'engage dans la cause de son pays et rejoint le maquis. Après plusieurs années, elle rencontre à nouveau Ali qui la trouve plus déterminée qu'il ne l'a connue, désormais, Meriem est confiante, sa voix est grave et son regard est franc et plus expressif :

Meriem fut la première à murmurer d'une voix grave : comment vas-tu Ali ?..il émanait d'elle tant de vitalité, de force qu'il se sentit soudain la proie d'une griserie...il continuait à éprouver ce sentiment de malaise devant –elle, surtout quand elle le fixait de son étrange regard pensif et scrutateur. (p.288)

Après plusieurs années de l'indépendance, cette femme confiante qui semble atteindre ses fins, redevient comme les autres femmes. Elle, aussi, est vouée au silence par le dogmatisme social, qui n'a guère changé. Meriem ne va plus prendre la parole pour s'affirmer et témoigner de ses colères et de sa rébellion ; elle est vaincue par les convenances : « Elle a fini par devenir malgré elle un monument ! Recevant en silence l'hommage pathétique des hommes » (p.306)

Il semble que l'auteure accorde toute son attention à son héros, Ali. Le parcours de ce personnage est mis au centre de la narration. Ali est le personnage anthropocentrique du récit, il est distinct que son parcours évolue dans tous les sens Nous allons diagnostiquer la discordance de la voix et du regard de ce personnage moteur du récit de Lemsine.

Quand la guerre s'est déclenchée, le village d'Ali semble ne pas être concerné par les événements dans le pays. Les habitants, n'ayant pas pris conscience de la guerre, continuent de vivre sereinement, tout en côtoyant la société européenne sans gêne. Le père d'Ali quant à lui ne veut pas que son fils s'implique dans la révolution, à son sens, Ali est encore jeune, et doit faire contrepoids au colonisateur par les études : « La guerre secoue notre pays. J'essaie de comprendre mais chez moi c'est le silence, mon père bougonne : Ne t'occupe pas de la politique ! Etudie, apprend pour faire honneur à ceux qui versent leur sang pour vous...au collège personne n'en parle » (p.134)

Les événements se succèdent et Ali perd son père dans la guerre, sa mère aussi quitte la vie de chagrin. Profondément touché par la mort de ses parents et le mercantilisme de ses proches, il quitte le village pour intégrer l'organisation armée et rejoindre le maquis. Dans sa première rencontre avec un chef d'une cellule du front, Ali argumente sa

perspective avec hardiesse et tristesse : « Tous ces tristes souvenirs refluant, d'un seul coup, ce soir, rendait Ali un peu hagard. Sa voix monocorde se cassait parfois par certains mots comme s'il avait des trous de mémoire » (p.28)

C'est alors qu'Ali se lance dans la lutte contre le colonisateur pour apaiser ses peines et se venger de l'Autre, mais son tempérament de jeune épris d'une passion pour les étoiles, la nuit, la lecture et surtout l'écriture, entrave au départ ses engagements, si ce n'est pas le soutien de son ami Tahar. Lors de sa première opération-test, Ali et Tahar se cachent dans une tombe au cimetière, alors qu'Ali perd son équilibre, et roule sur lui-même pour se retrouver dans une vraie tombe, l'odeur des squelettes et de la mort le paralyse, il perd le contrôle de son corps au point de devenir muet : « les morceaux d'os lui meurtrissent la peau...comme dans un cauchemar, il crie le nom de son chef, mais aucun son ne sort de sa gorge »(p.15). Pour dépasser cette scène, il a fallu qu'il soit vivement secoué par son compagnon Tahar, qui lui assigne de solides claques pour qu'il se remette de ses angoisses. Il reprend son souffle et sa parole ; et la parole est à peine prise pour prier et ensuite fondre en larme, comme si son inconscient lui révèle que l'engrenage dans lequel il se retrouve n'est pas son monde, et ne répond pas à ses rêves et attentes : « Peu à peu, il se détend : Mon Dieu ! dit-il à voix basse. Il repousse les mains de Tahar, secoue son visage brûlant et pleure, il se met à prier » (p.17)

Avec des pas sûrs, Ali prend confiance en lui, exécute même des opérations seul, et attend avec impatience l'indépendance de son pays : « C'est ce que j'ai fait en murmurant dans mon cœur : « Allah ! Que je sois vivant le jour de l'indépendance de mon pays » (p.210). Son regard n'est plus le même ; lors de la première opération, Ali est sous l'emprise de l'effroi par la scène meurtrière à laquelle il assiste son regard «figé » (p.73) . Au fur et à mesure de ses intervention, Ali acquiert une assurance de ses capacités, et son regard devient mature « Ali avait perdu son regard candide »(p.73)

Après l'indépendance, le parcours d'Ali rencontre un tournant qui va remettre en doute les principes de ses compagnons de lutte. Dans un premier temps, Ali est trahi par Mounir, qui profite de son emprisonnement pour épouser la femme qu'il aime. Bouleversé par cette trahison, les rêves d'Ali sont aussi brisés que sa voix, son regard

par contre est paradoxalement rempli de haine et de rancœur. Comme si le destin lui réserve la récompense de sa lutte, le jour qui a suivi sa sortie de la prison.

Ali criait : Un homme ! Regarde ce que lui ont fait les hommes !...il ne criait plus, sa voix devint cassée, il aurait voulu pleurer pour ses larmes libèrent la multitude de cailloux coupant qui martelaient son crâne mais ses yeux demeuraient secs et brulants. (p.300)

Dans un second temps, Ali est secoué par le devenir des objectifs de la Révolution. Son mentor Si Salah, un homme qui s'est dévoué pour défendre la cause de son pays, et pour des avis qui ne conviennent pas au pouvoir en place, il est durement réprimé. Si Salah est reconduit à nouveau en prison, mais cette fois-ci, par ses anciens compagnons du combat. Ali, pour sauver son ancien chef, frappe à toutes les portes de ses amis devenus de hauts responsables, mais en vaine, aucuns d'entre eux ne veut s'impliquer dans l'histoire. pour la seconde fois dans le récit le protagoniste crie : « Que voulait-il dire ? Que Si Salah aurait du reprendre le chemin de l'enseignement au lieu de la politique ? Ali hurlait : - Mais il travaillait, organisait, édifiait...il ne complotait pas ! »(p.300)

Vers la fin du récit, l'heure de l'indépendance sonne, le peuple est plus serein, il reprend sa dignité, et jouit de la liberté. Personne n'a plus peur : « On entendait partout les cris des enfants joyeux, d'enfants dans les rues débarrassées désormais de la peur » (p.290). Mais le roman de Lemsine ne va pas se clôturer sur cet événement longtemps attendu ; l'auteure dépasse la libération de l'Algérie pour tracer à travers le parcours du personnage Ali, l'ère du soupçon et de l'incertitude qui s'infiltrèrent dans le pays. Sous le regard pensif et attentif au devenir de l'Algérie post-coloniale, nous découvrons le paysage d'une société qui a déçu les attentes du héros : « Ali se tenait debout à la fenêtre de sa chambre, le regard fixé sur la ville scintillante de lumière...il avait cru à un devenir meilleur où les hommes se seraient d'abord améliorés eux-mêmes. Il déchantait peu à peu » (p.292)

C'est ainsi, que le personnage-héros reprend son silence initial. Il est submergé, inquiet par le devenir incertain de son pays, l'écroulement de ses rêves, la trahison de ses compagnons de lutte ; il ne parle plus, il adopte la stratégie du silence, il s'isole dans son monde : « Le jeune homme évite de voir ses anciens camarades, il les dérangeait comme une reproche muette » (p. 300)

La violence qu'a rencontrée Ali n'a pas étouffé définitivement sa voix, après ses déceptions et ses réussites, Ali retrouve son refuge dans son cahier, comme dans son enfance. Il continue à écrire, ou à vrai dire, il choisit le mode de la parole au mode silence : « Ali continua d'écrire ... » (p.302)

Ce que nous retenons de cette analyse de la voix et du regard des personnages c'est qu'ils varient entre silence et cri, détermination et hésitation, donc entre amont et aval. Partant du silence, du cri et du hurlement, en retournant au silence. Le parcours qui nous semble perceptible c'est que les personnages passent progressivement du silence et de la soumission lors de la période coloniale aux cris et hurlements de la révolte durant la guerre, puis le silence du désenchantement à l'indépendance où la société montre ses premiers dérapages. Le regard qui est défiant et perçant à l'encontre du colonisateur, redevient indifférent et absent après la guerre. Le silence et l'indifférence seraient l'équivalent de l'abdication ou voire de la mort dans le contexte post-colonial, la fin ultime de tous les parcours, dans l'ère du désenchantement.

B. *Puisque mon cœur est mort et Visa pour la haine*

Nous allons commencer par étudier les variations discursives du personnage principal de *Puisque mon cœur est mort*. La voix de Aïda est d'un aspect fluctuant et instable. Elle flotte entre silence et cris. En vérité, c'est le silence qui prend le dessus car le discours idéologique qu'elle expose dans l'ensemble du récit est sous forme d'une parole que nous pouvons considérer comme silencieuse ; il s'agit d'une écriture sans destinataire, alors sans échos. Ce roman épistolaire a un destinataire absent, c'est le fils d'Aïda assassiné par un terroriste. Toute parole est tributaire de l'imaginaire de la narratrice, produite par elle et pour elle dans la douleur.

En crise d'adolescence, Aïda s'arme du silence pour amadouer les membres de sa famille et attirer leur attention, quant à son visage elle l'enfonce entre ses jambes pour cacher complètement son regard, pour ainsi épouser la posture d'une statue pendant des heures. Suite à l'indifférence de ceux qu'elle espère attendrir, Aïda prend conscience que le silence est une arme insignifiante et de pacotille, car cette stratégie ne va pas lui permettre de réaliser ses fins : « J'attendais qu'on me remarque, qu'on vienne à moi,

qu'on tente de percer le secret de ce malheur qui me plongeait dans un silence inquiétant » (p.55)

Aida grandit, se marie et met au monde son seul enfant. Jusque-là son parcours est identique à ses pareilles. Elle se plie aux convenances, bien qu'ayant fait des études poussées. Être enseignante à l'université ne l'a pas épargnée de subir une pratique absurde le jour de la circoncision de son fils. Elle devait mettre un couteau dans la bouche au moment de l'opération du tranchement du prépuce du petit. Tout cela pour l'empêcher de réagir à sa douleur par des hurlements. Une femme ne doit surtout pas manifester ses émotions par une voix élevée et surtout en la présence d'hommes. C'est la première fois que sa voix est réduite au silence par l'ordre moral sexiste : « Mais en entendant tes hurlements, j'ai mordu si fort le couteau que je me suis coupé, oh, très légèrement, le bout de la langue [...] Surtout, surtout pas crier. Pas ici. Pas maintenant » (p.117)

Paradoxalement, la seconde fois où Aida est contrainte à garder le silence, c'est le jour de l'égorgeage de son fils ; l'instrument se répète : le couteau. Toutes les femmes « *gardes-chiourmes* » jouent le rôle de protectrice du nouvel Islam. Toutes incarnent l'habit du clergé et se transforment en ministres du culte. Mis à part le premier cri du choc que Aida pousse lorsqu'on lui annonce la mauvaise nouvelle « Prévenues par Amna qui, la première, a entendu mes cris » (p.21). Dès que les *gardiennes du bon usage* rejoignent la demeure des funérailles, elles s'obstinent à étouffer les cris de la maman, chacune d'entre elles s'affaire à justifier ses recommandations par des versets coraniques, qu'elles choisissent soigneusement dans un répertoire en relation avec la soumission au destin. Une aberration qu'Aida refuse intérieurement sans pour autant les contrarier : « On a voulu ballonner ma douleur. On a voulu me réduire au silence. M'obliger à vivre ton départ sans bruit, sans éclat, à jouer ma partition en sourdine » (p.14)

Depuis le dernier cri qu'Aida a poussé, elle adopte la loi du silence. Comme nous l'avons cité au début de ce chapitre, Aida s'est dédoublée, son comportement en dehors et au-dedans de chez elle est paradoxal, de même pour son discours. Excepté ceux

qu'elle tolère, elle arrête de communiquer avec ses congénères. Elle répond aux intrusions des autres dans sa vie par le silence indifférent et impassible :

« J'ai aussi rangé mon répertoire de phrases, inutiles à présent »(p.98)

« Je n'ai rien dit de tout cela. J'ai simplement fermé la porte sur elle, sur ses mots. Sans la claquer. Sans lui répondre » (p.54)

La mort de Nadir bouleverse et affecte profondément et négativement le parcours de la vie de Aida. Pour ne pas se fourvoyer, elle décide alors d'écrire, mais une écriture accompagnée d'une lecture. Aida parle et écrit simultanément. Les lignes qu'elle trace sont une voix par laquelle, cette femme, meurtrie par le chagrin, tente de briser le silence et de revenir à elle-même par le relais de l'écriture « Je sais que tu m'écoutes. Que ces mots que je trace sur un cahier [...] parviennent jusqu'à toi [...] Je sais que tu attends. Que tu m'entends » (p.19)

L'unique fois où Aida décrit le ton de sa parole, c'est le jour où elle fait une rencontre inopinée d'un enfant au bord de la plage. Un gamin, qui apparemment la surveille avec ses copains depuis longtemps, décide d'ébranler le mystère autour de cette femme et s'approche d'elle pour lui demander quelle est la raison de sa venue quotidienne dans ce lieu, et qui elle attend. Son innocence et les mots sincères qu'il prononce sont d'une douceur qui réussit à briser le silence dans lequel plonge la maman. Grâce à cette présence juvénile, sa voix est affranchie, elle parle et même profère le nom de Nadir : « C'était la première fois que je prononçais ton nom à voix haute depuis ton départ » (p.115)

Mis à part cette rencontre soudaine qui donne de l'élan à la parole de Aida, elle ne se confesse qu'à son fils dans une élaboration scripturaire imaginaire sous forme de lettres, lettres à un destinataire ayant quitté le monde ; elle lui révèle ses tourments, et l'implique dans son stratagème de vengeance. Ce retranchement dans un monde qui n'appartient qu'à elle, n'est-il pas une forme de folie ? Ce discours secret et confidentiel porte une écriture palimpseste qui laisse supposer une réflexion sociologique sur l'Algérie. Bey met l'accent sur les voix étouffées des victimes de l'intégrisme, sur les regards absents et détournés de la société. Elle avance un discours réflexif sur les deux

dichotomies : violence/éducation, parole/regard. Il est essentiel d'éclaircir le lien entre ces quatre notions. En effet, la société algérienne, selon Bey est basée sur une éducation truffée de tabous et de frustrations, qui va former des individus remplis de haine contre les autres ; encore, ce sentiment de rejet va exclure et marginaliser un groupe qui sera confiné, d'où l'impossibilité de communiquer. Et par conséquent, une force dominante va s'imposer, réduire au silence et à l'obéissance une autre dominée qui va subir en sourdine, et ne plus se faire entendre. Elle donne pour exemple les victimes du terrorisme et leurs proches qui sont contraints de se soumettre à « *la loi du silence* » (p.137), comme elle incrimine, au même degré Etat, intégristes, et membres de la société. Chacun a une part de responsabilité et est complice dans un complot collectif. Une prédilection du silence : « une conjuration du silence » (p.157)

Entre eux et moi, il y a un gouffre dans lequel se répercutent en échos lancinants les voix des suppliants, les appels des suppliciés. Eux ne les entendent pas. (p.110)

Sur fond de paysages tout entiers maculés de sang [...] surgissent des mains tendues en vaines supplications, des chairs broyées, meurtries. Elles font raisonner à mes oreilles les cris qu'aujourd'hui plus personne n'entend. (p.58)

Vers la fin du récit, la femme opprimée par le malheur mène son stratagème de vengeance en exécution. Aucune force ne va l'arrêter et rien ne la fait reculer, pour tenir sa promesse à son fils pour que justice soit rendue. Dans son face à face avec l'assassin, elle n'a jamais été aussi sûre d'elle-même et aussi déterminée. Son regard est offensant et rempli de haine, et sa voix est délivrée de l'étouffement : elle crie. L'histoire commence par un cri poussé quand elle apprend la mort de Nadir, et qui ne se reproduit qu'à la fin du récit. Les cris associés à la mort : « Rien ne peut détourner mon regard de ce visage [...] Je l'appelle. Je le nomme. Je crie son nom : Rachid ! » (p.180)

Pour ce qui est de la parole du fils, elle n'est incluse que deux fois dans le récit. La première évocation est d'un aspect symbolique qui impressionne le lecteur du roman. Comme nous l'avons cité dans la première partie, la romancière a évité délibérément d'inscrire le cadre spatio-temporel de son récit. La première date qu'elle note est un soir de mars, la seconde est le sept septembre, une datation cosmique, fictive. Un jour de septembre, Nadir a poussé son premier cri à la naissance comme tous les autres nouveaux nés « Ton premier cri » (p.136), et qu'il s'est éteint aussi en poussant un cri

au moment de son égorgement. Même si personne n'a témoigné de la scène, Aida tente de la reconstruire et conjecture les dernières paroles que son fils a dû prononcer ; le discours est pathétique : « Je n'étais pas là. Tu étais seul. As-tu crié mon nom ? Yemma, ya M'ma ! avant de mourir, les hommes dit-on, appellent celle qui leur a donné la vie » (p.117). Ces deux dates sont gravées à jamais dans la mémoire de la maman : un cri de naissance poussée en pleine lumière d'aurore, et un cri d'agonie poussée dans les ténèbres de la nuit. Cette métaphore de la vie nous rappelle le poème de Ronsard, quand il prétend que la vie ne dure que du matin jusqu'au soir dans son sonnet A Cassandre⁷⁸ :

O vraiment marâtre Nature,

Puis qu'une fleur ne dure

Que du matin jusqu'au soir

Dans ses hallucinations et une seconde fois, Aida invente une scène où elle se réveille sur la voix de Nadir qui lui demande où est-ce qu'elle se trouvait au moment où son assassin lui ôtait la vie. Cette simulation de la voix du défunt est une sorte d'autothérapie qui pourrait la reconforter moralement et la libérer du sentiment de la double culpabilité. La description affective de la voix de son fils ne porte aucune accusation ou réprobation, au contraire, il ressent une commisération pour la douleur de sa mère : « Tu me secouais et me disais, doucement, sans colère, sans aucune trace de reproche dans la voix : où étais-tu ? » (p.116)

Le récit retrace le parcours de deux autres personnages imposants dans l'intrigue : Hakim et Assia. Hakim est l'ami intime de Nadir, qu'Aida continue à recevoir chez elle. Ce jeune homme fait preuve de compassion à l'égard de la mère de son ami en l'assistant et en lui offrant ses services pour la soutenir et la soulager dans sa peine. Une peine qui est partagée et doublement ressentie par lui. Le jour où Hakim révèle à Aida la vérité sur le meurtre de son ami, il est accablé par le sentiment de responsabilité. Son discours témoigne de la déploration du malheur dont il est la cause. Sa voix est déchirée par le regret et le remords : « La voix hachée de gros sanglots, il ne pouvait rien dire de plus [...] sa voix s'est brisée de nouveau »(p.160). Dans un moment pénible au plan

⁷⁸ Ronsard, Pierre (1524-1585), *Mignone, allons voir si la rose*. cité par Anne Berthelot, *Littérature, Textes et documents*, Paris, Nathan, 1988. p 365

psychologique, Hakim arrive à révéler à Aida l'assassinat par erreur de son fils ; son soulagement est intense, il est apaisé face à elle, attentive à son propos : « Il a enfin planté son regard dans le mien »(p.160). Une fois qu'il ait battu sa coulpe et que sa parole s'est incrustée dans l'horizon, Hakim se libère du fardeau de la culpabilité : « Il a pu enfin se délivrer » (p.160), « Il m'a raconté plus calmement ce qui s'est passé ce soir-là » (p.162)

Assia, quant à elle, est un personnage qui apporte une lueur de bonheur à la vie de Aida. Son apparition se fait le jour des funérailles, inconnue par l'ensemble de la famille. Ses larmes chaudement versées, sa posture, sa tenue vestimentaire ont suscité la curiosité et tournés vers elle les regards des présentes, même ceux de Aida. Gênée par ces regards, Assia s'arme du silence pour atténuer son embarras et affronter la curiosité dévorante des femmes par un regard absent et désorienté : « Sans doute attirée par l'immobilité parfaite d'un corps que l'on aurait dit sculpté dans un bloc de silence [...] Elle ne regarde personne. Les yeux baissés... »(p.49), « Totalement, indifférente aux regards multiples »(p.50)

Un jour, Aida et Assia se rencontrent devant la sépulture de Nadir, cette coïncidence permet à Aida de découvrir la vie sentimentale de son fils qu'il lui cache en son vivant. Les regards de la jeune fille témoignent d'une éducation dans les règles de l'art, sa finesse, sa discrétion rassurent aida que Nadir avait choisi une femme à la hauteur des attentes de sa mère : « Et une douceur remarquable dans le regard »(p.123), « J'ai dû la dévisager avec une avidité et une intensité gênante, parce qu'elle a rougi et baissé les yeux » (p.124)

Encouragée et rassurée par l'amabilité de Aida, Assia ouvre son cœur et lui raconte les circonstances de sa rencontre avec Nadir et les détails de leur relation. Découvrir que son fils a vécu une histoire d'amour heureuse, l'enchanté et apaise ses peines :« Assia et moi avons parlé »(p.125), « Il me suffit de savoir que tu as aimé » (p.126). Ainsi Aida vit-elle de grands moments psychologiques entre intensification de la douleur et son apaisement. La force et la pression douleur sont fluctuantes en fonction des situations narratives de l'instant.

Nous enchaînons avec le roman de Belloula *Visa pour la haine*, là où la voix des personnages ainsi que leurs regards sont conditionnés par les événements sociohistoriques du pays. Dans la même vision du monde que Bey, Belloula décrit la voix collective comme une reproduction de la violence. Le nouveau système religieux se veut prédominant et endoctrinant ; sa voix est haute, son regard est perçant. Les disciples doivent abdiquer en silence. Les prêches de la propagande se font dans les mosquées et diffusés dans les haut-parleurs. Leur détermination est issue d'une conviction profonde de leurs nouvelles croyances. Leurs voix effroyables agressent et terrorisent à dessein la population en Algérie, en Irak ou en Afghanistan. Le projet d'endoctrinement des Islamistes repose sur l'étouffement de la parole et la réduction de la perception. Les endoctrinés sont réduits au silence et toute perception/intellection visuelle des faits et des événements est interdite. Dans cette optique, et de peur que les disciples des chefs terroristes ne se réveillent de leur torpeur, seules les récitations coraniques sont admises :

Les rires et les disputes autour des parties de dés et de dames avaient laissé place au silence, aux psalmodies de Coran et aux voix rageuses et incontrôlables des prêcheurs. (p.30)

La ville étouffait dans une sorte de brouillard irréel qui enveloppait bêtes et hommes dans un silence [...] La peur de la parole, du regard, du geste, se ressentait dans les attitudes hésitantes, dans les regards qui se dérobaient devant les milices du vice et de la vertu. (p.100)

Parler, élever le ton, crier ou voire hurler, sont des aberrations condamnables par les détenteurs du nouvel ordre, hormis si c'est eux qui les autorisent. Le jour des attentats du 11 septembre, l'Afghanistan se réveille sur des cris de joie poussés par les chefs, qui exhibent les exploits de leur djihad en Amérique : « Un déferlement humain avec des cris et des appels arriva de la colline. Ce matin annonçait donc un jour de liesse populaire »(p.108)

Face aux voix étouffées des personnages endoctrinés, les voix des victimes de l'intégrisme religieux et du déferlement des meurtres percent le silence collectif avec une véhémence puissante dans leurs cris et hurlements : « Elle se réveillait aux cris inhumains qui déchiraient la profondeur de son sommeil » (p.48), « Des lieux d'où jaillissent les feux et les flammes, les hurlements et les cris » (p .124)

En plus de la posture discursive de la collectivité, celle des personnages varie aussi entre le silence et le cri. Nous commençons par l'héroïne du roman. Il n'est pas étonnant que la posture discursive de Nouné bascule du silence au cri comme est le cas pour son identité. Nous assistons à une jeune adolescente différente de sa famille, elle encaisse l'endoctrinement de ses frères et sœurs en silence, car elle est persuadée que rien au monde ne pourrait les détourner du chemin qu'ils ont emprunté. C'est ainsi qu'au début des événements Nouné se voue au silence, elle garde en elle péniblement son désaveu : « Je regagnai la maison sans dire mot, traînant cette première plaie comme une blessure de guerre [...] la colère sourde gonflait en moi, profonde et douloureuse » (p.25)

Plus les événements se succèdent et plus Nouné est silencieuse ; désormais son silence n'est pas un choix mais le résultat de sa marginalisation. Vu qu'elle est différente, on ne lui adresse plus la parole, et on ne discute pas les projets de djihad devant elle ; elle suscite la crainte, la peur de leur dénonciation éventuelle aux forces de l'ordre. Nouné observe en sourdine le devenir de sa famille et de son quartier glisser dans la violence de la doctrine islamiste, jusqu'au jour où ses frères causent la mort de plusieurs innocents dans le quartier. Elle sort de son silence mais pour tirer sa mère de sa passivité et de son ignorance sur la réalité de ses enfants : « Mais ces mécréants, lui criaï-je une fois que je ne pouvais plus contenir ma colère et mon indignation, c'est ton frère, ton voisin... »(p.63)

Ce cri de Nouné est le dernier sursaut de sa parole dans leur maison ; elle subit ce qui va surgir dans sa vie en silence. Au départ, elle observe avec désapprobation totale la reconversion à l'intégrisme de ses frères, mais depuis que les crimes se sont succédés dans le quartier, et dont ses frères sont pour origine, la vie de la jeune fille est régie par la peur et l'effroi, sa parole est désormais gelée, et son regard dissimulé : « Pour une fois je ne discutais pas ses ordres [...] Il ne me restait plus que de regarder derrière les rideaux des fenêtres » (p.41), « Je souffrais en silence » (p.46)

A la disparition dans des conditions obscures et tragiques de ses frères, se succède l'exécution de ses deux sœurs sous l'ordre d'une faction rivale à son beau-frère Béchir. Ce jour-là, Nouné et Souha sont violées brutalement par des hommes qui les ont prises

comme esclaves. Elle se manifeste enfin par un cri bestial : « Souha n'eut qu'une vague sensation de ce qui lui arrivait. C'est mon horrible cri qui la sortit de son hébétude »(p.81)

Submergée par cette intarissable violence meurtrière, elle se révolte pour incriminer l'émir Béchir pour sa responsabilité de la fin dramatique de ses sœurs, de leur viol. Elle l'accuse ouvertement et avec haine : « Sa respiration s'accélérait avant que le silence, hurlant comme un cri auquel, je tenais de me soustraire, se réinstallât de nouveau. – Mais, bon Dieu, ... » (p.85)

En Afghanistan, et les autres pays qu'elle traverse dans son itinéraire, elle ne cesse de se s'interroger, se questionner sur ce destin qui lui a été imposé par les circonstances de la vie, sur la valeur de son silence : « *Que je refusais de voir la vérité, que je refusais le silence, tous les silences* » (p .104), Nouné est convaincue que le silence est un refuge pour elle, elle doit se taire et ne plus rien comprendre. En Afghanistan, le seul moyen pour rester en vie, c'est d'abdiquer en silence : « Nafas me réapprenait de vivre le silence comme un culte » (p.104). Les meurtres, les attentats, les peines des autres, Nouné les vit en silence. Elle n'y peut rien, ni changer son sort, ni le sort des autres : « Muette, j'étais devenue, et la mort pouvait rôder autour de moi sans m'affliger »(p.110). A ce stade du récit, tous les sons sont tus et les sens sont meurtris par ses tourments et les tourments des autres, elle devient insensible et froide, même face à l'amour. A Karachi elle fait la rencontre de Issam, pour lequel elle éprouve un amour qu'elle n'ose exprimer ou même reconnaître au fond d'elle-même. Et là encore, Nouné est muette et ne dévoile pas ses sentiments, le silence est devenu son identité, un culte : « Impossible d'articuler un mot [...] sa présence m'apportait beaucoup et cela me suffisait. J'avais appris aussi à ne pas poser trop de questions, à être observatrice » (p.126)

Nouné emprunte le chemin de la soumission, elle se soumet à son sort, à Béchir, puis à la volonté des chefs des Talibans. « *La rue s'allonge devant moi s'étirant dans le néant. Marcher, marcher en silence, seule [...] marcher jusqu'à l'infini* » (p.130). La mort d'un enfant sous ses yeux lors d'un bombardement américain suscite sa détermination à s'impliquer dans une mission meurtrière au service de l'organisation, à

sortir de sa colère silencieuse ; elle prend la résolution de se venger de tant d'injustice au prix de sa vie ; elle ne comprend désormais que le langage de la violence, de la mort, de la finitude : « Tuer...tuer...La voix en moi n'est ni amère ni rageuse »(p.8)

Outre le personnage de Noune, nous allons évaluer le parcours discursif de deux autres personnages féminins, qui sont un modelé de soumission dans deux pays différents, Algérie et Afghanistan:

La sœur aînée de Noune Souha est destinée à un jeune étudiant qui disparaît et revient endoctriné de l'Afghanistan. Il se transforme en Emir d'une milice terroriste. La jeune femme adopte ses convictions et le suit dans le camp d'Ouled Allal. Dès les premiers jours dans le camp, elle s'aperçoit que le système communautaire des intégristes fonctionne sur ce modèle social de l'esclavage et particulièrement celui des femmes. Elle se rend compte qu'elle est trahie par son mari, l'émir Béchir, et ses frères. Ce qui la choque le plus est de voir des jeunes filles kidnappées puis violées par son mari et ses lieutenants. Les atrocités qu'elle a vues outrepassent toute imagination. Elle n'ose pas protester, elle choisit le silence tant son effroi et sa vigilance sont devenus incommensurables : « Souha fronça les sourcils, mais n'eut pas le temps de placer un mot [...] mais elle n'osa pas dire le fond de sa pensée, elle avait appris la méfiance » (p.50)

La vue d'une jeune fille tétanisée par la peur devant la chambre de son mari l'interpelle et lui rappelle sa sœur Noune; c'est ainsi qu'elle décide de sortir de son silence et de sa réserve pour lui demander s'il l'a violée. Ce premier pas vers une discussion avec son mari lui fait découvrir une amère réalité. Béchir la réprimande violemment et la menace de subir le même sort que la fille si elle continue à s'interroger sur ce qui se passe dans le camp. Souha finit par se livrer au silence, se sachant condamnée à la vie qu'elle a choisie ; elle appartient à un genre, un sexe, un corps qui n'a aucun droit à l'existence au nom de l'Islam :

Tais-toi donc, ta voix m'offense, elle offense Dieu, n'as-tu rien appris de l'Islam, ta voix comme ton corps, et tout ton être ne sont que honte, tu ne dois être que soumission, mutisme et effacement. p 53, Souha se réfugia dans le silence.(p.79)

Les mois passent, et Souha est confrontée à la damnation et la souffrance, son malheur s'intensifie depuis la mort présumée de son mari. Elle est livrée aux désirs sexuels du nouvel Emir et de ses lieutenants. Elle subit le viol sous les regards de Noune dans les maquis alors qu'elle vient d'accoucher ; ses yeux se ferment et sa voix s'étouffe à jamais : « Le visage de ma sœur hantait mon esprit. Jamais je n'avais vu autant de détresse, autant de terreur dans les yeux » (p.73)

La seconde femme est Nafas, l'épouse de l'un des Talibans. Cette femme est l'essence même de la soumission féminine. Elle accepte avec effacement la vie qu'elle mène en Afghanistan. Elle est convaincue de la justesse de la cause des Talibans au point d'être totalement indifférente au viol de sa sœur par les hommes de leur famille. Elle s'enferme dans un grand mutisme : « Quelquefois ses yeux, brisant le silence, s'ouvraient en moi. Un monde habité par des cauchemars m'éclaboussait alors, et mon cœur se serrait, car je haïssais ce regard soumis » (p.104)

La femme vit le silence comme un culte, elle ne peut procéder autrement. Elle a grandi dans une société où la femme ne peut être qu'effacement et mutisme. Les femmes en Afghanistan savent pertinemment que leurs cris n'auront d'échos que celui de la mort, alors elles ne crient jamais, et si elles osent crier, c'est dans le plus grand silence : « Il y avait trop de cris dans sa tête, trop de cris en elle »(p.105). Ce qui est le plus impressionnant, c'est que même le jour où un obus américain cause la mort de sa sœur et de son fils, elle reçoit la mort en silence. Ce jour-même, elle décide d'intégrer les milices pour devenir kamikaze, mais sans dire un seul mot. Ce type de silence est engageant et terrifiant ; il est une absence totale : « Terrassée par la douleur, elle ne dit rien. Ses yeux surpris par le choc s'ouvraient et se fermaient sur des pupilles qui n'exprimaient plus rien » (p.110)

Le personnage de Béchir et celui de Saber Ben Saâd sont le modèle du terroriste rassuré par des préceptes d'essence religieuse qui leur promettent le triomphe et le paradis. Les deux personnages jouent un rôle important dans la soumission de l'héroïne de *Visa pour la haine*. Leurs regards perçants, leurs voix graves et rageuses leur permettent d'instaurer leur suprématie sur les autres. Tout au long de l'histoire, leur

posture discursive reste stable, rien ne semble capable de les dérouter ou les affaiblir. Ils n'ont ni remords, ni regrets pour les cadavres qu'ils ont semés dans leur parcours :

J'ai perçu cette vision d'horreur dans ses yeux noirs. (p.12)

Lorsqu'il arrivait, il regardait autour de lui, s'assurant du magnétisme, de l'emprise qu'il a sur nous. C'était étrange, maintenant que j'y pense, combien ses paroles étaient réconfortantes pour nous. (p.117)

En me rappelant avec effroi ce regard sévère que j'avais déjà vu auparavant, du temps où il était encore émir. (p.127)

Ce sont des personnages qui ne connaissent aucune métamorphose, aucune transformation dans leurs parcours ; ils restent des protagonistes dont la valeur est négative, dysphorique du début du récit à son dénouement.

Pour la mère de Noune, la violence est libératrice de sa voix, elle se délivre de sa soumission et ose enfin parler, crier et hurler. Elle n'a plus peur, ni du mari ni de la société. Un personnage qui se défoule complètement, jusqu'au jour où, submergée et ahurie par la mort successive de ses garçons, elle sombre dans la démence et la folie. Alors que la situation s'inverse pour le père. Il devient muet par la douleur et la peur, sa voix ne s'entend plus dans la maison, et il finit par mourir égorgé dans les escaliers :

Ma mère éclata en sanglots et en cris. (p.45)

Ses cils battirent rapidement avant de se rouvrir sur des yeux vitreux, pour ne plus me voir. (p.92)

La peur clouait mon père, ses fils l'égorgeraient, s'il ouvrait la bouche. C'était muet comme une carpe qu'il se réfugia dans le coin du salon. (p.44)

Pour conclure notre analyse, nous pourrions dire que psychologiquement, le silence dans lequel s'emmure Aida est un signe d'un déséquilibre apparent qui révèle au fond la force d'un être décidé et déterminé à agir contre une communauté qui se plie aux mœurs répressives de l'interdit et des convenances de la coutume. Elle refuse de paraître un être fragile comme le souhaitent les autres, ceux qui l'entourent dans son deuil. Elle refuse tout conformisme social de l'ordre de la collectivité. Le cri est, quant à lui, un acte de libération qui sort des profondeurs pour dénoncer l'horreur et signifier la

tragédie. Il serait intéressant de noter au passage que ce roman épistolaire reste, et dans ce cas précis, au plan de la construction marqué par une spécificité et un écart dans le genre épistolaire et ses conventions, c'est un écrit hallucinatoire auquel elle se livre. Cet écrit est lui-même un cri. Aida est authentique et ne se conforme pas à la dichotomie de l'être vs paraître.

Il est à noter aussi que folie, hallucinations, silence, cris et mort sont des sèmes dont la charge émotive et symbolique s'adapte à la situation dramatique de la fiction et à un moment historique tragique relatif à la guerre : seule manière de dire la condition de l'humain quand il perd toute forme de raison et où tout devient machinalement insensé dans l'horreur faite de sang et de chair humaine broyée vivante.

Il est à noter de même que la folie chez Belloula et Bey reste le dernier retranchement pour l'héroïne qui ne comprend plus la violence terroriste, sa gratuité, son absurdité.

2. Le personnage marginal et l'affirmation du soi

Dans ce dernier chapitre, ce qui a attiré notre attention, c'est le rapport étroit entre la violence et trois autres notions : la marginalisation, l'affirmation de soi, l'autrui. La thématique de la violence, qui reste imposante dans notre corpus de recherche, est principalement liée à la marginalisation, qu'il s'agisse d'un individu ou d'une société. Tantôt la violence a pour cause la marginalisation, tantôt elle en est la conséquence. En outre, le personnage marginal, ou la société marginale, est en quête de son identité, à la recherche de ses repères, ou encore, ou de se reconstruire. On est à la recherche d'une affirmation de soi, et paradoxalement, l'instrument pour aboutir à cette perspective n'est rien d'autre que la violence.

2.1.L'affirmation de soi dans les romans de la guerre de libération

Avant tout propos, il faut expliciter le discours colonial sur l'assimilation à la Mère patrie. Pour le colonisateur français, la France est un pays civilisé et civilisateur qui tend la main à l'indigène pour l'acculturer et le débarrasser de sa barbarie. Les premiers écrivains algériens, tel que Caïd Chérif, Mohammed Oueld Cheikh et Chukri khoja, justifient l'action de la France par le fait de libérer le Maghreb des Corsaires ottomans. Ils saluent ses efforts pour émanciper les indigènes, ils sont ouvertement enchantés et fascinés par la civilisation occidentale : « Comment fonctionne la production littéraire de ces années, du moins en Algérie ? La France séduit, d'où chez ces auteurs la tension vers elle et son exaltation. Le modèle est français. Et la relation à l'Autre est celle du désir et de la convoitise »⁷⁹.

Sauf exception, les personnages des premiers romans francophones de la période coloniale sont des personnages assimilés et envoutés par la France qui apporte à leur pays le progrès, la libération de l'empire ottoman, et surtout, elle leur apporte l'instruction. Rabah Zenati, dans son roman *Bou- El- Nouar, Le jeune Algérien* (1945), soutient la France coloniale, et approuve explicitement, les exploits civilisateurs de la Métropole : « Nous sommes venus ici pour apprendre le français, pour devenir comme

⁷⁹ Zenati, Rabah. *Bou- El- Nouar, Le jeune Algérien*, 1945, cité par Déjeux, Jean. *Situation de la littérature maghrébine de la langue française*. Alger, OPU 1987, p20

les Français (p.98), dit Bou-El-Nouar, en reprenant au lycée un de ses compatriotes qui lui reprochait de trop fréquenter les Français »⁸⁰

Cette écriture, et depuis le déclanchement de la guerre, se trouve à un tournant de son histoire, le modèle n'est plus le même, la perspective non plus. Il y a une prise de conscience boostée par un désir de s'affirmer, ou à vrai dire, de renaitre.

En effet, les écrivains algériens de : « La France a un droit sur moi...Je sens un désir imprécis, une velléité de faire quelques chose qui lui soit utile »⁸¹, ils passent à dévoiler la misère du peuple algérien. Dans les romans de Mouloud Feraoun⁸², se trouve une écriture truffée d'une prise de conscience, implicitement agencée par l'auteur et qui témoigne du contre-mythe de l'Eternel Méditerranéen Latin. Cette littérature d'entre- deux soulèvements⁸³ reproche à la France l'injustice et l'accroissement de la misère de l'indigène, Feraoun remet en question les principes de la République française : liberté, égalité et fraternité.

La Révolution de 1945, offre aux hommes de lettres, l'opportunité de s'exprimer, tout en négligeant enseignements donnés par la France. On arrête de reprendre avec fierté la Révolution de 1789 inculquée par l'Autre. Depuis 1954, nous possédons la nôtre. L'écrivain s'empare de la langue française pour soutenir la Révolution de son peuple, il n'est plus dans la posture du malaise culturel et historique, il se reconnaît et sa plume s'affirme. Les romans de cette époque sont largement autobiographiques, ils ont une visée d'ancrer dans le vécu social, l'Histoire, la culture, et principalement les aspirations indépendantistes nouvelles. C'est un tout qui permet de témoigner de l'existence d'un Nous à travers le « je » du personnage. Ce Nous qui est l'autochtone dans sa globalité s'adresse à un Vous, qui n'est autre que l'occident, réunissant tous les pays colonialistes :

⁸⁰ Ibid. p22

⁸¹ Khodja, Chukhri. *El Mamoun*, l'Ebauche d'un idéal (1928), Alger, OPU, 1992, p20

⁸² Feraoun, Mouloud. *Le Fils du pauvre*, Paris, Points, 1950.

⁸³ 8 mai 1945 et le 1^{er} Novembre 1954

Les romanciers des années 1920-1950 bâtissaient leurs héros sur des modèles français... Ici, le regard se fait intérieur ; on parle du dedans, en globalisant son expérience, ayant conscience, tout en dévoilant son propre malaise de colonisé, de dire aussi celui de tous, ou de beaucoup.⁸⁴

La guerre est une apocalypse qui métamorphose tous les aspects de la société. Par-dessus le goût amer de la servitude, surgissent des aspirations sur la surface, depuis longtemps occultées par le colonisateur, en passant par la peur et l'assimilation. Le nouvel ordre octroie une parole confisquée depuis plus d'un siècle, il accorde aussi l'opportunité à l'indigène de sortir de son cocon, et de parvenir à l'Autre, ses traditions, sa culture et surtout sa conscience de sa position ainsi que son désir du changement. Selon Beida Chikhi, les écrivains du Maghreb colonisé sont des porte-paroles de leurs peuples, leur littérature est impulsée par une perspective d'identité qui escompte une affirmation à la foi individuelle et collective de leur histoire et de leur culture :

L'étrangeté des textes maghrébins est d'abord lisible dans la quête insistante d'une antériorité lointaine, irrattrapable autrement que par une écriture de l'imaginaire, du délire et du fantasme. S'imaginer, c'est s'originer. L'imaginaire assure une fonction de suppléance des traces disparues de l'histoire et de la culture.⁸⁵

Cette approche de Beida Chikhi est largement présente dans nos deux œuvres sur l'Algérie colonisée, le peuple indigène est une entité à part, les Algériens se recroquevillent sur eux-mêmes, ils s'unifient autour de leur passé, de leurs mœurs et de leurs traditions pour préserver leur identité en refusant le projet assimilatoire de la France. Selon Djébar, le rôle de la femme est majeur pour assurer la conservation des convenances et la transmission des valeurs identitaires aux générations, ainsi le voilement de la femme résulte le voilement et la protection des meurs et des traditions :

Tout à côté, tassée comme une main fermée, la vieille ville, à force de voir cette campagne ressembler à quelque immense coque de navire noyé dans la cruauté de l'histoire, s'enorgueillit d'être seule à suivre les racines qui la relient aux générations passées ; mais ainsi fixés au milieu de la dérive, les gens de ces familles ne s'aperçoivent pas que pour être épargnés du naufrage, ils ont dû se refermer sur eux-mêmes, sur le silence de leurs maisons et de leurs femmes. LEDNM, (p180)

⁸⁴ Déjeux, Jean. *Situation de la littérature maghrébine de la langue française*, Alger, OPU, 1987, p37

⁸⁵ Chikhi, Beida. *Maghreb en textes*, Paris, Harmattan, 1996, P41

On n'est plus à l'épreuve de la marginalisation et de la violence, on passe à l'action, à l'affirmation de soi, le peuple algérien, tente de retrouver les chants de ses gloires d'autrefois, le désir de retrouver l'Histoire perdue et longtemps occultée, surgit à la surface grâce au rêve et à la mémoire. C'est en fait retrouver une Algérie ancestrale perdue, une Algérie devenue mythique ; l'idée d'un paradis perdu, un autre mythe pour dire la résistance et qui traverse la littérature algérienne ; résistance aux violences coloniale par la politique anti-assimilation : « Surtout à une époque où la purification des mœurs était un des principaux jalons pour la victoire de la lutte »LCDP(p.58)

Les personnages dans *Les Enfants du nouveau monde*, varient entre personnages révoltés qui sont en quête d'une renaissance, d'une affirmation de soi devant la société de l'occupant, ainsi que dans leur société, et personnages assimilés ou exclus par leur société, et qui quêtent un nouveau sens à leur vie. Ils se projettent dans la communauté de l'autre européenne/autochtone pour y occuper un espace.

La quête d'une affirmation de soi de la globalité du peuple algérien est largement consignée par Djébar. Selon elle, la Révolution est une prise de conscience collective, concernant l'intégralité du peuple : femmes, hommes et même enfants. Les autochtones doivent faire preuve de solidarité et unifier leurs efforts pour se dresser ensemble devant le colonisateur. Depuis 1945, le peuple est convaincu qu'il faudra fusionner pour créer et consolider le mouvement de résistance, le point de l'auteure est distinct dans la redondance du sens de la prise de conscience collective :

(Pendant les manifestations du 8 mai 1945) les drapeaux verts de la foi, de la dignité retrouvée du peuple- poursuivait Youssef qui n'aimait vraiment d'amour que cette réalité mouvante, que ce flux de la misère- avançaient toujours. (p .169)

Elle seule avec la même lucidité [...] rétablir le fil qui allait fatalement se rompre, qui se rompait déjà entre cette époque de la soumission, du silence et celle qui approchait, qui avait enflammé les montagnes, couru sur les campagnes et dont l'éclat de sang, mais aussi d'espoir transperçait l'opacité illusoire des villes. (p .59)

La roche de certitude que forment à la fois la conscience farouche des jours présents, et la solidarité avec « ceux de la montagne » et l'espoir de la victoire, après le sang. (p.16)

Les personnages Ali et Hassiba, sont à l'image de l'ensemble du peuple algérien. Ce peuple marginalisé, opprimé et occulté par la civilisation de l'autre prend son sort en mains, ses enfants disent non à la colonisation, prennent conscience de la fatalité du combat armé et s'engagent. Il est question d'une affirmation de soi de tout un peuple, qui est conscient de sa misère, de sa soumission et de son exploitation par l'étranger. On n'attendait que le moment propice, les moyens nécessaires et le signal pour se soulever et se dresser : « Vous n'avez pas besoin de nous parler de la misère ; nous, on la connaît, on la vit ; on sait bien qu'on est exploité, on sait bien qu'on nous a volé nos terres. Ce qui nous intéresse maintenant, c'est de nous donner les moyens de combattre. Nous, on veut des armes ! » (p.257)

Ali, un jeune très confiant, pour lui, la cause nationale est une opportunité pour s'affirmer dans un nouveau monde, d'acquérir un espace pour lui et pour le peuple entier. Il est en quête d'existence et de reconnaissance, de ce fait, il abandonne sa femme, qu'il a tant aimé pour courtiser un amour plus profond : l'amour de la Patrie ; l'individualisme et l'égoïsme deviennent un non-sens : « Tu oses penser à toi, à toi seule quand maintenant le monde autour de toi...un vrai discours de militant » (p.113), « il avait conçu cette aventure seul, comme un théâtre où il aurait à s'affirmer de nouveau »(p.114)

Hassiba est un exemple concret du personnage féminin qui s'engage dans la lutte de son pays, en transgressant toutes les convenances sociales ; se lançant dans l'aventure du militantisme. Elle est l'une des victimes de l'injustice et de la marginalisation du colonisateur. Son père est mort de misère, son frère est condamné à mort pour ses actions militantes. Malgré tous ces déboires, elle ne cède pas et fait des études paramédicales. Hassiba rejoint le maquis pour soigner les blessés dans les montagnes. Pour elle, c'est la première fois qu'elle éprouve un sens à sa vie : « La Révolution – dit-elle, solennellement- c'est un combat de tout le pays contre le colonialisme et le colonialisme, c'est la France qui ne veut pas reconnaître notre droit ! » (p.209)

En parallèle d'une quête de sens collective, l'ingéniosité de Djébar, nous transpose vers une quête identitaire individuelle, qui est accompagnée par un désir d'affirmation de soi de ses personnages, féminins soient-ils ou masculins.

Nous prenons pour exemple, Lila et Chérifa, toutes les deux sont des personnages féminins en quête d'un sens à leur existence, elles se libèrent de l'emprise et de l'autorité masculines. Lila épaulée par son émancipation et ses études, Chérifa par sa beauté de renom, Djébar nous fait parvenir que ni les études, ni la beauté exceptionnelle ne pourront libérer la femme du dogmatisme social. C'est à elle seule de voler de ses propres ailes et de s'affirmer contre les traditions et les mœurs. Chérifa commence par dire non à son mari, et demander le divorce. Son acte est d'une transgression de convenances sociales qui est aussitôt surpassé par un acte encore plus osé : s'approprier un espace réservé aux hommes ; la rue, et en plein midi.

Chérifa :

Encore un espoir, un ultime puisqu'elle était sans ressources, sans parents, avec un frère bien jeune pour se charger d'elle[...]oui, elle allait prier, pleurer, supplier ; un espoir encore [...] et la bouche de Chérifa qui lentement s'ouvrit mais pour dessiner devant lui un sourire d'une douceur impitoyable, le sourire du triomphe.(p.32)

Chérifa est parvenue enfin au magasin de Youssef après avoir interpellé deux garçons[...] Le premier, en sifflotant insolemment, l'a prise pour une prostituée [...] Yahia n'a pas confiance ; il regrette. Il est sûr de lui et de ses principes : une femme voilée dans la rue, à cette heure – et n'a-t-elle pas dit qu'elle vient de traverser toute la ville ? – ne peut être l'épouse de Youssef. (p.199)

La vie de Lila est une longue et rude quête d'affirmation de son être au sein de son couple. Cette femme, élevée dans un mode éducatif plus libre que ses pareilles, ne peut aucunement se soumettre à l'autorité du mari, elle n'admet pas se retrouver assujettie par son amour, elle s'affirme, se révolte et se libère du joug des passions. Elle qui n'a jamais été sujette à la servitude dans laquelle les autres femmes de sa société sont tenues, elle voit en l'amour un matériau d'autorité, dont use son mari pour l'asservir :

Elle s'interroge soudain : « peut-être est-ce là l'instinct de l'homme, de son énergie destructrice qui se méfie, qui se défie, qui cherche à se libérer d'elle, elle, la femelle aux entrailles tenaces, à la fidélité humiliante, s'était longtemps bien battue et avec entêtement. (p.43)

Après une longue solitude et isolement, Lila se rend compte de ses erreurs et finit par être convaincue que son combat contre Ali est un combat illusoire ; il l'a empêchée de

comprendre la réalité. Le départ d'Ali au maquis s'avère un élément qui déclenche la prise de conscience de Lila pour la libération de son pays. La sœur d'Ali, Suzanne et Khaled, tous les trois rencontrés dans le même jour, lui ouvrent indirectement les yeux sur la réalité et de son couple et de son pays. Elle termine sa journée par la rencontre du jeune Bachir qui lui aussi vient d'intégrer l'organisation armée et opère sa première action dans la lutte. Le lendemain Bachir est assassiné par la police devant Lila, et elle se retrouve accusée d'implication dans les activités de l'organisation armée. En prison, Lila finit par trouver un sens à sa vie que Djébar qualifie par le réveil :

Enfin délivrée d'elle-même, des nœuds de sa jeunesse, des plaintes de sa solitude ; non, rien ne sera pareil aux vertiges qui l'on autrefois possédée, sortilèges... le triomphe de son orgueil et la fierté du duel, alors qu'il s'agit désormais de sa naissance, - ou d'un véritable réveil... quelle merveilleuse chance d'être enfin quelconque sur une terre.(p.271)

A travers le personnage de Salima, Djébar nous décrit le statut des femmes responsables de leurs familles. Elles se débattent pour subvenir aux besoins des personnes qui sont à leur charge. Salima, un personnage doublement marginalisé, est exclue par la société européenne pendant ses études, et marginalisée une seconde fois par sa propre société, étant donné qu'elle ne s'est pas mariée : « pourquoi je ne suis pas comme les autres ? comme les autres : mariée, comblée, avec des enfants qui me prolongeraient ? » (p.90). Elle est déclassée et exclue du monde des femmes, malgré tous ses déboires, Salima, se voit comme un porte-parole de sa communauté, elle est à leur écoute et leur vient en aide. Elle s'affirme, tout d'abord, par le biais des études : « Il faut que je réussisse au concours de l'école normale » (p.92). Ensuite, Salima se lance dans la lutte de son pays, elle se projette dans le futur, espère, rêve d'un avenir meilleur, d'une ère où son peuple sera libéré, et elle se chargera d'enseigner aux futures générations. Ce rêve lui donne un nouveau sens à sa vie, elle pourra s'affirmer dans une société utopique qui excusera sa condition de vieille fille, et fera d'elle une icône honorée :

Elle parcourait, par exemple, avec conscience toutes les revues pédagogiques, en commandait de France, s'informait des nouvelles méthodes, et elle disait à Mahmoud, dans les moments de conversation qui terminaient leurs rencontres dans la capitale, où elle se rendait chaque jeudi : « un jour, après notre indépendance, on en aura besoin. (p.90)

Le personnage de Bachir et de Rachid Salha sont un exemple de la libération du dogmatisme et de l'autorité du Patriarche, qui, dans la famille algérienne, assure la continuité des pratiques sociales et des traditions. Ces deux personnages se libèrent de l'autorité du père et se lancent dans la lutte de leur pays, différemment mais la finalité reste la même, s'affirmer au sein de sa communauté tout d'abord, pour affronter par la suite le colonisateur.

L'enfant du boulanger, découvre un nouveau sens à sa vie. Habituellement, Bachir n'aime pas les foules, de retour de son lycée, en errant dans la ville, il constate que le visage du quartier arabe a complètement changé depuis les derniers événements. L'élément qui a déclenché sa prise de conscience est le cortège des funérailles de la vieille Aïcha. La solidarité, dont fait preuve sa communauté dans les pires instants de malheurs, interpelle l'attention du jeune homme. Un élève prodige, sans aucun souci matériel, Bachir découvre en lui un fervent désir de s'affirmer au sein de sa propre communauté. La nouvelle conception de la lutte de ses coreligionnaires lui permet de comprendre que lui aussi devra contribuer au combat de son pays. Il rencontre une mort tragique, mais il a pu se libérer de l'autorité patriarcale, et de choisir son propre chemin, finalement Bachir atteint un sens à sa vie :

Une absence profonde s'empare de Bachir, Si Abderrahmane est tout à fait hors de lui : Bachir l'aperçoit, ombre qui s'agite sur la rive d'une autre terre. Pris d'un ennui teinté de satisfaction de se voir si facilement détaché des cris paternels, des gémissements des femmes derrière, il sourit lentement, avec une grâce feutrée. (p.194)

Rachid Salha a pu faire des études tout comme Bachir, il est né dans une famille de la petite bourgeoisie. Etant le benjamin de la famille, il bénéficie d'une attention particulière du patriarche. Il quitte aussitôt les études, car il s'est senti marginalisé par la communauté européenne par rapport à ses origines. Le premier pas pour l'affirmation de son être est sa fille Lila. Il défie toutes les convenances pour lui assurer son avenir ; à l'opposé des femmes de sa famille, Lila va à l'école, au collège puis à l'université. L'émancipation de son père lui permet d'épouser l'homme de son choix. Son amour est approuvé et béni par lui. En même temps, Rachid poursuit son combat dans la lutte nationale à l'étranger, ainsi est-il fiché chez les autorités françaises, ce qui va renforcer

les doutes autour de sa fille par la suite. C'est ainsi que de la libération de son être et de sa fille du dogmatisme social, Rachid s'affaire dans la libération de son pays.

Elle entend, de plus en plus souvent, les discussions qui opposent Rachid à son père : parce qu'il ne veut pas se marier, parce qu'il se lance dans des activités politiques à l'extérieur, « imprudentes » juge le Patriarche [...] Il reviendra quelques mois plus tard pour exiger que Lila continue ses études au collège. Il ne craint plus désormais de s'opposer ouvertement. (p.183)

Se dire un jour : j'ai trente ans et pourtant je ne suis pas un homme : toujours à l'ombre de la famille et du père ; s'opposer toujours à lui ; ne pas vouloir toujours plier mais vivre quand même de lui...je suis parti ! (p.181)

Tawfiq est un autre personnage qui subit la marginalité de sa propre société. Il est alors exclu pour la trahison ouverte de sa sœur Touma. Comme nous l'avons déjà cité dans les chapitres précédentes, ce personnage représente une catégorie qui s'est volontairement marginalisée parce qu'il est déshonorée par sa sœur Touma. Cette jeune fille, fascinée par la culture occidentale, fugue de la maison familiale, et témoigne d'une haine hargneuse contre ses concitoyens, elle déploie tous les moyens pour s'affirmer dans la communauté française : s'habiller à l'européenne, fumer la cigarette dans les terrasses des cafés, indiquer les membres de l'organisation secrète. Le comportement de Touma vaut à Tawfiq la méfiance et la suspicion des responsables de l'FLN qu'il rejoindra tardivement dans la lutte. Tawfiq décide alors de tuer sa sœur aînée pour prouver à sa famille et à tous ses concitoyens qu'il est contre les engagements de Touma et ainsi s'affirme-t-il :

Il allait enfin vivre, lutter, mourir de la seule façon désirable : en s'étourdissant de revanche. Il pensa à Touma non plus pour l'insulter et cracher sur son image honteuse dont il se délivrait, mais comme une victime ouverte (son œil effrayé l'avait exprimé) au coup de la fatalité. (p.239)

Nous avons abordé dans la première partie le personnage de l'entre-deux sociétés comme un point de rencontre entre la communauté européenne et musulmane. Dans ce chapitre, il est question de lever le voile, sur la prise de conscience de ses personnages, de l'évidence de faire un choix distinct et définitif; de quel camp font-ils partis ? Comment

se positionner dans leur nouveau monde ? Ou encore quelles sont les démarches à entreprendre pour intégrer la communauté de l'Autre et s'y affirmer ?

Le personnage de l'entre-deux société en porte en faux entre deux civilisations, il n'a pas souvent choisi de se retrouver dans le camp de l'Autre. Hakim, du fait de son métier, Khaled, du fait de son orphelinat et de son adoption par un vieux français, cumulent en eux de nombreuses contradictions, ils éprouvent un malaise constant devant leur société d'origine qui les rejette systématiquement. Hakim doit travailler comme policier pour subvenir aux besoins de deux familles, Khaled n'a pas eu la chance de choisir son sort. En revanche, son métier d'avocat lui procure l'opportunité de défendre les siens. Ce sont des personnages qui errent entre deux civilisations et sont en constante quête de leur identité et d'un sens à donner à leur vie.

Khaled : Khaled se taisait, sentant intensément combien la dernière phrase de Lila avait frappé en lui une blessure ancienne. Il aurait voulu qu'elle répète, avec cette même fierté farouche mais si tendre aussi : « Mes racines » Quel mot splendide !... « Être en marge », poursuivait-il, et comme Lila n'avait pas prononcé un mot depuis cette confession inopportune, il enchaîna sur le drame des hommes jetés entre deux civilisations. (p.220)

Hakim : Hakim se durcit. Chaque fois qu'il pense à Youssef, la blessure s'ouvre... Chaque jour de cette dernière année, Youssef est devenu pour Hakim le représentant de la ville entière, par lequel tous les autres entendent lui rappeler qu'il n'est plus leur frère... désormais, ni compromis, ni courtoisie. Hakim est de l'autre bord ; objet valet ou allié de l'ennemi, peu importe. (p.80)

Suzanne est un exemple du personnage de l'entre deux, qui sciemment abandonne la société française et se projette dans la société indigène. Son grand amour pour Omar, l'exclut de la société européenne. Quelques années après son mariage, et depuis le déclenchement de la guerre de libération, Omar change d'attitude. Par son métier d'avocat, Omar devrait servir ses concitoyens, alors qu'il choisit de quitter le pays pour s'installer en France, et ainsi donc il fuit tout engagement vis-à-vis des siens. Suzanne, munie d'un nationalisme plus ardent que son amour, se montre opiniâtre, et refuse d'accompagner Omar. Elle choisit de rester en Algérie, de faire des études en droit et de défendre la cause des indigènes, qu'elle considère comme les siens. C'est sa façon de

s'affirmer dans la société des autochtones ; même si sa décision de quitter Omar pour sa lâcheté est prise :

Ce n'est pas le danger qui te fait quitter la ville ! Puis, avec un dernier espoir : Au moins, ici, tu défendais les autres ! Tu te rendais utile aux victimes, sinon aux combattant et à la Révolution.(p.111)

Suzanne, en chemise de nuit, se levait, bordait leur fille, revenait devant lui – Je resterai ici, même si cela doit durer dix ans. Si je te quitte un jour je ne divorcerai qu'à la fin, quand tout sera fini, quand ce pays sera libre...(p.112)

Aïcha Lemsine, nous offre un récit dont les événements tournent autour, du personnage principal Ali. L'histoire du roman est un panorama de sa vie, elle nous décrit son enfance, son adolescence avec ses hauts et ses bas jusqu'à sa maturité et ses engagements politiques. A cet égard, tous les autres personnages sont relativement liés au parcours d'Ali, qui est un personnage en quête de son identité et de l'identité de son pays à la fois. Comme dans le roman de Djébar, la guerre est l'élément déclenchant de la quête du soi, sans compromis, le peuple Algérien est prêt à tous les sacrifices pour s'affirmer et donner un nouveau sens à son existence. De ce fait, un même idéal réunis les personnages nationalistes de Aïcha Lemsine qu'ils soient féminins ou masculins : s'affirmer, se libérer et libérer les leurs, ils sont solidement regroupés autour d'une fin à la fois légitime et solennelle : « La vie semblait sereine... Cette place était le cœur palpitant des habitants, une colère chaude, et impuissante mais n'attendant que le moment d'éclater, y couvait secrètement » (p.50)

Il convient de s'attarder sur le personnage-héros de Lemsine, qui est un personnage en double quête identitaire. Ali l'enfant est décrit comme un gamin rêveur, adorant les livres, le calme et la contemplation des étoiles. Son enfance est tourmentée par son nom de famille ; SNP, il ne connaît que son père, il est sans ancêtres et sans origine, ce qui marque négativement son enfance et lui cause un malaise identitaire : « Ainsi, devant cet homme sans souvenir, sans passé, la soif de consigner tous les événements de ma vie est né comme le soleil sur un jour gris » (p.83)

Lors d'une épreuve à l'école, Ali rédige une rédaction qui montre ses ambitions pour le futur. Cet enfant rêve de devenir un journaliste, selon lui, c'est un métier qui va lui

permettre de faire entendre la voix de son pays, de dénoncer l'injustice dans le monde. Ce rêve est aussitôt prohibé par le maître d'école, alors que le reste des élèves se moquent de lui, Ali s'est senti pour la première fois durement humilié, c'est pour cette raison qu'il a recourt à la violence. Pour réprimander l'ironie de ses camarades, il attaque sauvagement l'un d'entre eux qui finit par céder devant la colère hargneuse de Ali, ainsi s'affirme-t-il dans son école : « Pour la première fois j'avais gagné par la violence, moi qui n'aspire qu'à la paix » (p.131). Les déboires d'Ali à l'école ne semblent pas s'arrêter à l'humiliation reçue pour ses ambitions gênantes au système colonial que représente le maître d'école. Malgré qu'il soit un élève brillant, Ali est victime de la marginalisation scolaire, de par son origine, il doit refaire l'année, alors que les élèves européens, qui sont moins rentables à l'école passent au collège. Ali prend, donc, conscience de sa posture comme étant un individu déclassé et marginalisé par le dominant. Cette prise de conscience est confirmée encore une fois par la scène du contremaitre qui le qualifie de « sale bicot », Ali ne peut s'empêcher de recourir à nouveau à la violence, il frappe le contremaitre et passe par conséquent en prison.

Les souffrances du personnage-héros sont accentuées par la mort de son père sous la torture, suivie par la mort de sa mère terrassée par le chagrin. Il n'a plus donc de choix, Ali s'engage dans l'organisation armée secrète :

Je pourrai donner mille petites raisons ou plutôt un argument emphatique : la Patrie ! Mais la plus importante, parce que je veux être sincère, c'est la douleur de la perte de mes parents, la conscience profonde de l'injustice de leur disparition due à la cruauté des barbares...ma famille a été victime du système colonial. (p.26)

c'est dans cette sphère que le jeune personnage se déploie énergiquement pour s'affirmer doublement « je vais à la recherche de la liberté, défendre une certaine idée de l'honneur »(p.43). Ayant mené une enfance marquée par un malaise identitaire – Son père est un SNP- et par la marginalisation scolaire, l'engagement politique offre à Ali l'opportunité non seulement de quêter son identité et venger la mort de ses parents, mais aussi une raison pour défendre son peuple, longuement assujetti et opprimé par le colonisateur. A cet égard, Ali se lance dans la quête de l'entité de son pays, une quête intrinsèque avec sa quête de soi, et l'enfant insoucieux se transforme en un adulte serein et réfléchi :

J'ai souhaité que tu sois plus jeune, plus forte pour te prendre avec mes rêves et fuir vers les montagnes de l'honneur et de la liberté [...] et une seule vérité pour guider nos pas : une identité dans la dignité bientôt atteinte. (p.144)

Paradoxalement la lutte l'avait changé peu à peu, faisant de lui un garçon qui sait qu'il sera bientôt libre. La guerre forgeait une nouvelle personnalité peu à peu dépoussiérée de tous les fantasmes de l'âme colonisée. (p.206)

Nous citons Tahar, le compagnon de lutte le plus proche d'Ali, qui est un personnage spécimen des combattants ayant pris conscience de l'évidence de la guerre. L'identité selon lui est un terme vide, creux et qui ne pourra avoir de sens que le jour où l'Algérie aura définitivement son indépendance, c'est seulement à ce moment-là que Tahar pourra réfléchir à sa propre personne. A présent, il faudra s'affirmer par l'éclat des armes et par l'insurrection de tout un peuple : « Une lutte de libération ne se fait pas avec des slogans ou de la démagogie...mais nous verrons d'ici là, fiston ! En attendant il faut faire ton boulot, c'est tout...Dictature et tout le baratin, quand j'aurai une identité, je ne me poserai pas de questions » (p.155)

Le personnage secondaire Ramdane, est un autre exemple de l'indigène, sans famille, sans abri, qui se réfugie dans la guerre de son pays, le combat est une manne pour lui, qui lui permet un vrai sens à sa vie, une famille qui n'est autre que l'Algérie de demain, où les enfants jouiront de meilleures conditions de vie . Ce vieillard s'affirme dans la cause de son pays : « Je n'ai jamais cédé. Je n'ai pas de fils, mais tous les enfants de la rue sont les miens. Et je sais que plus tard, mes enfants...ses petits qui trainent dans les gourbis auront des maisons propres, des écoles, des stades »(p.34)

Meriem est à l'instar du personnage féminin de Djébar, dont Salima et Hassiba, et pour lesquelles la guerre de libération est un vaste champ d'affirmation de leur personne. Etant enfant et vulnérable, Meriem est victime du sexisme social, elle n'a pas le droit à l'école comme les garçons de sa famille : « Elle s'est arrêtée pour contempler ces créatures privilégiées » (p.111). A l'adolescence, elle devient une jeune énigmatique, tendre et violente à la fois, elle ne ressemble pas aux autres filles : « Elle est la seule à savoir dire non »(p.144), cette jeune fille amoureuse de son cousin Ali, est prise par une volonté farouche de se dresser contre les convenances sociales, et refuse toutes les demandes au mariage. Depuis qu'Ali dédaigne son amour, Meriem se lance dans la lutte

de son pays, elle regagne le maquis, c'est alors pour elle, une échappatoire et une chance pour s'affirmer autrement, rejetant le dogmatisme social et transcendant sa déception amoureuse : « Meriem avait donc pris le maquis ! elle avait refusé tous les prétendants...il est temps pour nous les filles de mourir non pas d'amour pour les hommes, mais pour notre pays...je serai une femme libre ! » (p.254). Après la guerre, Meriem est devenue une femme confiante et sûre d'elle-même. Elle sort sans voile, travaille et contribue à la vie politique, aux côtés des hommes de son village, mais au bout de quelques années tous ses exploits semblent s'écrouler. Lemsine, affirme à travers le personnage de Meriem, que ce sont les lois et les normes sociales qui finissent par triompher, du moment que la jeune rebelle et révoltée, baisse les armes et se prosterne devant la volonté de ses parents et retourne contre son grès à son point de départ :

Que sont devenus ses rêves ? Elle a lutté pour briser une certaine loi, mais elle n'a pas réussi à trouver sa loi...Après avoir essayé de travailler, d'agir, la pression de son entourage est devenue telle, que Meriem a cédé et épousé l'homme choisi par ses parents.(p.306)

Lemsine ne se contente pas de nous citer de la quête identitaire des indigènes, d'un point de vue voulu objectif, mais elle prend un recul par rapport à son origine algérienne, et adopte la cause du personnage de l'entre-deux. C'est une autre catégorie sociale déchirée par le malaise identitaire qui s'accroît avec la guerre : les enfants nés d'un mariage mixte, les pieds- noirs et les Juifs.

Le premier personnage noté est le professeur Kimper, nous l'avons déjà abordé dans la première partie comme un élément de croisement entre les deux sociétés algérienne et européenne. Il est un personnage philanthrope qui soutient la cause des indigènes parce qu'il reconnaît aux peuples le droit à la liberté et à la justice. Cependant, son discours est contradictoire, par moment ces paroles affirment qu'il est conscient que l'Algérie n'est pas son pays « Bien avant que la révolution n'éclate, je militais pour une reconnaissance de l'entité de votre peuple » (p.46), l'emploi de l'adjectif possessif « votre » révèle que Kimper est conscient que l'Algérie n'est pas son pays, ce que confirme le discours de Mme. Colin qui se pose des questions sur la définition de pays : est-ce le pays où nous sommes nés et grandis et même enterrés ? Ou le pays auquel nous sommes liés juste par notre origine ? : « Nous sommes pour ainsi dire de vrai

Algériens...dit-elle en riant, maintenant « ils » veulent nous chasser de notre terre. « ils » disent que la France est notre pays. Je n'y suis allé, que trois fois durant mon existence » (p.202). Ses questionnements et son désarroi sont éclairés par le souvenir de son père, qui lui est conscient que l'Algérie n'est pas son pays. Mme. Colin, finit par prendre conscience qu'il faudra quitter l'Algérie à jamais, mais n'en emporter dans le cœur que les souvenirs d'une vie entravée par la guerre et un malaise identitaire qui l'accompagnerait le restant de ses jours : « Mon père l'avait prédit : « Nous ne sommes que des passagers sur cette terre, comme de la naissance à la mort –un jour viendra où il nous faudra leur laisser leur pays » (p.202)

Cette prise de conscience de M. Kimper et de Mme. Colin, du droit du peuple algérien à la dignité n'est pas une exception, nombreux sont les Européens qui ont compris le sens de la lutte du peuple, les uns quittent l'Algérie, les autres offrent leurs services aux combattants. Mais ceux qui restent, comme M. Kimper, témoignent d'un malaise identitaire profond, même s'il se lance dans la quête de liberté du peuple dans laquelle il veut aussi s'affirmer, inconsciemment, il n'est pas prêt de quitter l'Algérie où sont ancrés tous ses souvenirs et son passé. Du côté des Européens, il est considéré comme un traître, il est assassiné par la main rouge pour mettre fin à ses engagements politiques : « Il avait la sensation d'être né dans ce pays qu'il aimait tant [...]il choisit de lutter pour un idéal qu'il avait fait sien : la justice et le droit des hommes d'être libre sur leur terre » (p.45)

Le dilemme du personnage de l'entre-deux se poursuit avec Amalia, une jeune adolescente marginalisée pour l'origine de son père et sa couleur de peau, ses cousins en France la surnomment « Olive noire » (p.219). Elle quitte l'Algérie après la mort de son père pour s'installer définitivement en France ; sa mère joue un rôle principal pour l'arracher de la société arabe. Durant son enfance, elle l'empêche de parler l'arabe et de côtoyer les enfants des indigènes. Après la mort du père, Laure prend le sort d'Amalia en mains et lui défend de retourner en Algérie : « j'emploierai toute mon énergie pour empêcher ma fille de revenir dans ce pays ! » (p.217). Après avoir été marginalisée par la famille de son père pour l'origine de sa mère, elle est une seconde fois confrontée au rejet de la société parisienne, Amalia éprouve elle aussi un double malaise identitaire : « Elevée çà et là, je ne suis ni arabe ni européenne...je suis une déracinée partout »

(p.273). Après la mort de sa mère, Amalia retourne en Algérie pour trouver des réponses aux interrogations sur la mort de son père. Grâce à l'aide de Kimper, Amalia quête une origine dans la dignité, en prenant contact avec les étudiants algériens en France, elle prend conscience du droit du peuple indigène à la liberté, et comprend qu'ils ne sont ni sauvages ni barbares comme lui décrit sa mère, mais ils sont une communauté qui revendique un minimum de droits humains. De cette prise de conscience, elle revient questionner les chefs de l'organisation armée pour la vraie cause de l'assassinat de son père, rassurée par les éclaircissements des chefs, Amalia retrouve un nouveau sens à sa vie :

Elle n'est revenue que pour savoir la vérité...cette fille que j'ai crue égoïste, dure, gâtée et sûre d'elle, n'a pas choisi le chemin facile de l'oubli. Elle a exigé en outre, m'a dit Si Salah, une attestation signée du FLN prouvant que son père n'était pas un traître. (p.232)

Pour terminer avec le personnage de l'entre-deux, nous allons citer Alain, un personnage doublement marginalisé, tout comme Amalia. De mère juive et de père français, le jeune Alain et en quête constante de son identité, la famille de son père exclut sa mère pour son origine juive, et lui et aussi marginalisé depuis le déclenchement de la guerre parce qu'il est un français. C'est un personnage qui vit entre deux feux, voire trois. Le troisième est son amour et attachement au pays dans lequel il est né ; l'Algérie. Alors quoi choisir ? La France, l'Algérie ou Israël ? Lemsine à travers le discours d'Alain et de sa mère Juliette, évoque un sujet très sensible, celui des Juifs d'Algérie, qui sont à leur tour doublement marginalisés, d'abord par la société européenne : « Les juifs, ils savent que les autres les marginalisent »(p.96), et chassé par la suite par les Algériens. La romancière ne condamne pas l'ensemble des Juifs, elle avance la thèse qu'il se trouve dans la communauté juive des personnes justes, qui ont cohabité avec les musulmans, adopté et partagé leurs coutumes et leur mode de vie, il y en a même ceux qui ont soutenu leur la cause, à l'instar d'Alain :

Algérien ? je le suis de tout mon cœur, mais me laissera-t-on ce titre plus tard ? Français ? je n'ai pas vraiment vécu en tant que tel, mais c'est une nécessité pour l'avenir...Juif ? j'en suis fier parce que j'ai une mère telle que Juliette...mais il y a une chose que je sais mon pays est ici. (p.182)

Une fois qu'on avait respiré l'air de l'Algérie avec ses odeurs de menthe, de jasmin, d'anis, enrobées de celle des beignets chauds sortant de l'huile, on ne pouvait s'en détacher sans se sentir un peu mourir. (p.179)

Alain se réconcilie avec lui-même et outrepassa son déchirement identitaire puisqu'il retrouve son chemin en devenant journaliste, un métier qui lui permettra de défendre les droits de l'homme et de soutenir tous les peuples en détresse dans le monde, même le peuple palestinien. C'est la façon la plus appropriée pour lui de donner un sens à sa vie : « J'ai décidé de faire journalisme au lieu de médecine, je suis venu à Paris. Puis avec des copains nous avons milité pour l'Algérie indépendante » (p.266)

2.2.L'affirmation de soi dans les romans de la décennie noire

La question de l'identité, qui semble être résolue par l'idéologie dominante du parti unique au pouvoir, surgit à nouveau dans l'écriture des années 90. La récurrence de cette thématique, dans le roman de Bey et Belloula, nous inspire une seconde lecture de l'affirmation de soi des personnages dans une société où les paramètres historiques et économiques sont fluctuants alors que les croyances, les us et les traditions semblent invariables. L'écriture féminine est d'emblée influencée par la situation socio-historique des années 90, dites de braise, réintègre la thématique de l'identité qu'elle associe à la violence. Selon Ch. Bonne, les écrivaines de la postmodernité, et notamment Bey et Mokkedem, transmettent une réflexion critique de la tragédie des années noires : « La blessure sans nom, sans mise en signification idéologique d'ensemble, qui apparaît comme une fréquente voie d'accès à l'Histoire dans ces écritures féminines des années 90, serait de l'ordre de cette irruption du réel »⁸⁶. L'identité reste une constante dans l'écriture féminine, mais différemment exposée dans les deux romans de notre recherche.

S'affirmer, s'imposer et revendiquer un statut dans une société troublée par des événements sanglants est d'une grande complexité. L'entité du pays est disloquée, les villes, les quartiers, les familles et la population se divisent. Ce clivage affecte profondément les individus et leur identité, et nous nous retrouvons en face d'une autre

⁸⁶ Bonne, Charles. *Lectures nouvelles du roman algérien*, Paris, Classiques Garnier 2016, p 246

forme de quête identitaire mise en rapport avec les croyances religieuses. Ou on est censeurs et dominateurs, ou censurés et dominés ; tel est le paysage de l'Algérie des années 90. De ce fait, le roman décrit et dit entre ses lignes, et à travers ses personnages, comment et pourquoi le personnage taciturne et pacifique se transforme en terroriste sans humanité. Comme il tente de dévoiler l'impact de la marginalisation, du sexisme et du dogmatisme des us et des traditions sur le devenir du pays. Ce qu'affirme Bouanane dans son article sur le roman contemporain algérien entre héritage ancestral et renouvellement des formes :

Le roman algérien est en perpétuelle évolution. Ceci apparaît à travers le nombre de nouvelles plumes qui occupent la scène littéraire nationale en cette dernière décennie. Sans doute, cette profusion est liée aux événements socio-historiques ayant marqué la société algérienne. Mais aussi la recherche de soi et le besoin de dire l'indicible [...] d'une littérature qui se veut un espace d'expression et une thérapie contre la violence vécues ces dernières années.⁸⁷

Une lecture de ce volet de la recherche apparaîtra comme une répétition du sous-chapitre de la première partie sur le « la personnage marginal : une proie convoitée du terrorisme », or, nous ne pouvons pas échapper à une redondance partielle, pour mieux expliquer l'évolution et la variation de l'identité de quelques personnages, notamment ceux qui sont victimes de l'exclusion et du rejet de la collectivité, et auxquelles le terrorisme offre un espace favorable pour se dire, exister et s'affirmer. Cette thématique reproduit l'uniformité du discours identitaire des écrivaines dans les fictions étudiées :

Puisque mon cœur est mort est un roman social avant qu'il ne soit psychologique. , la narratrice prend exclusivement la parole, elle est omnisciente et omniprésente. Elle reproduit quelques voix au discours direct. Son fils, qui est un personnage imposant dans l'histoire, n'intervient qu'à deux moments du récit, et encore, c'est elle qui simule les propos de la scène. Elle est une voix de l'intermédiaire. A travers son discours, nous discernons une femme qui se révolte contre le conservatisme social beaucoup plus que l'extrémisme religieux. Paradoxalement, Aida ose réagir contre toutes les convenances grâce à l'assassinat de son fils. Pour la première fois de sa vie, elle n'accorde plus d'importance aux dires, aux regards et aux réactions des autres. Elle s'affirme dans la douleur : « Je n'ai même fait que ça toute ma vie. Me couler dans le moule. Sourire

⁸⁷ Bouanane, Soumeya. *Le Roman Algérien de 1990 à nos jours*. CRASC 2014, p 35

quand j'avais envie de pleurer, me taire quand j'avais envie de crier. Mais c'était un autre temps» (p.86) . De tradition, le quarantième jour de la mort d'un proche est une journée qu'il faudrait solennellement célébrer : préparer du couscous, inviter les voisins et les amis, et engager des *tolba* pour réciter des versets coraniques. Le principe de ce rituel est de mettre fin au chagrin des proches du défunt, et ce n'est que de cette pratique que son âme puisse rejoindre en paix l'autre monde.

Aida refuse catégoriquement de se replier à nouveau à ce que lui dictent les autres, elle remet en question ce rituel : un chagrin d'une mère est incommensurable, alors comment peut-on lui imposer un terme, une date limite ? Elle reconnaît son changement et agit selon ses propres convictions. Ce jour-là, elle invite les amis de son fils, ils partagent une pizza dans une ambiance musicale, tout comme ils le faisaient en son vivant : « Tu vas découvrir une autre femme qui ressemble si peu à celle que tu as toujours connu [...] dois-je t'expliquer quand et comment les barrières se sont effondrées ? »(p.87). Cette étrange transgression au conformisme est une violente affirmation pour la nouvelle Aida, qui résiste à la souffrance mais singulièrement et dans la solitude.

Cette métamorphose dans le comportement de Aida lui permet une délivrance de ses peurs, même les plus banales. Elle n'a plus peur des jugements, de la vue du sang et même des animaux dangereux. Depuis que le malheur a tapé à sa porte, elle a surpassé sa cynophobie qui était très imposante au point de refuser intégralement à son fils unique d'élever un chien. Un beau matin, en se dirigeant au cimetière, toute seule dans la rue, elle se retrouve face avec un chien, Aida découvre que sa peur a complètement disparue, vaincue ; ce franchissement inattendu lui permet un sentiment de puissance et un affranchissement : « Le chien a détalé à fond de terrain. Et depuis, plus aucun chien ne s'approche de moi ! À croire qu'ils se sont passé le mot. Plus difficile que ça...Maigre victoire, je sais mais maintenant, je n'ai plus peur des chiens »(p.62)

La disparition brutale de son fils lui donne une autre vision du monde et d'autres dimensions de la vie. Elle se libère de toutes les entraves et les limites qu'elle s'imposait dans la communauté par respect des convenances. Cette affirmation est le signe d'une grande métamorphose de sa personnalité. Ses choix et ses décisions ne

proviennent plus que d'elle-même, elle n'écoute que la voix de son cœur. Quand elle reçoit le courrier de sa mise en demeure, elle recourt à sa raison pour tenter de justifier sa longue absence : un certificat délivré par un psychiatre. Elle s'arrête un moment, prévoit les risques qu'elle encourt si elle va abandonner son poste, et finit par conclure que peut lui importe le travail, l'argent, le contact avec les autres, du moment que son fils n'existe plus. A cette résolution et avec hésitation, elle ressent une étrange euphorie, une délivrance de toutes les obligations. Pour la première fois, elle peut décider sans se fier au bon usage, elle se libère, elle s'affirme. Aida abandonne donc son poste de travail : « Oserais-je dire une exaltation ? [...] Oui, au même temps que se dénouaient les derniers liens, j'étais envahie par une vibration presque jubilatoire [...] je suis à présent maîtresse de mon destin » (p.69)

De ce fait, cette libération d'Aïda est perçue par la communauté comme un basculement dans la folie, la déraison, A cause de la transgression des rituels funéraires de l'isolement, et de l'abandon de son travail, les autres partagent un sentiment de pitié pour cette femme qui délire et qui semble avoir perdu toute perception de la réalité. En outre, Aida est entièrement consciente de leurs jugements, et pense qu'il est judicieux qu'elle soit placée dans la catégorie des fous. La folie excuse son comportement, et lui assure la tranquillité tout en lui épargnant des ingérences et des soupçons des autres. Aida s'affirme et existe alors dans la folie : « Folle. Oui, elle est folle. Folle de chagrin. Folle de douleur » (p.44), « Seule la folie peut tout excuser. Alors oui, je suis folle » (p.45)

Plus loin, et dans les lignes qu'elle trace pour son fils, Aida remonte dans le temps et se confesse à lui. Son point de départ est son enfance, née dans une famille nombreuse, là où les relations entre ses membres sont de loin d'être chaleureuses. La petite Aida est une fille très active et turbulente, toute la famille reconnaît son dynamisme et sa vitalité. Adolescente, elle commence à revendiquer plus d'attention et d'amour, mais en vain : « Je m'exerçais à être malheureuse [...] le but de la manœuvre était d'attirer l'attention sur moi. [...] J'avais tellement besoin d'être rassurée, de me sentir indispensable » (p.56). Elle fait des tentatives de rapprochement pour sensibiliser les autres en jouant la comédie du malheur (elle se recroqueville dans le hall de la maison pendant des heures), alors qu'elle n'obtient pas l'effet escompté. Prématurément, elle conclut vite

qu'on ne peut s'affirmer dans la société que par l'agressivité et la force : « On ne s'intéressait à moi que lorsque j'imposais ma présence » (p .56)

La deuxième épreuve que passe Aida est à l'âge adulte. Avec une inconvenance spectaculaire pour une famille conservatrice, et sans précédent, elle demande le divorce pour se libérer du joug d'un mari pervers et désagréable à vivre. Encore une fois, elle est frappée par une amère réalité : depuis sa répudiation, elle est enfoncée dans la dépendance sociale et harcelée par le regard des autres. Elle se trouve sous une surveillance perpétuelle des voisins et de toute sa famille : « J'avais acquis ainsi une autonomie suspecte » (p.147)

Cette rébellion lui vaut « une mise à l'index »(p.147), elle est rejetée par la société, classée comme une mauvaise femme qu'il faut ignorer. Alors qu'avant, elle déploie toute ses forces pour gagner le respect des autres et une reconnaissance dans leur monde : « Avec une seule obsession : me faire accepter par tous comme une des leurs » (p .146). Pour un droit élémentaire, le respect dans le couple, tous ses efforts sont voués à l'effacement et au dénigrement des autres et des gardes-chiourmes de l'ordre moral.

Malgré les visites imprévues, les regards méfiants à l'égard de son statut de femme divorcée, Aida continue à se montrer comme une femme digne de respect. Pour elle, c'est vital d'être acceptée par les autres, elle s'efforce de se plier à l'ordre social : rentrer tôt de son travail, ne pas recevoir des hommes chez elle, mis à part les amis de son fils et bien évidemment en sa présence. Toutes les tentatives de cette femme-consciente de son statut, de son sexe et de l'éducation qu'elle a reçue- convergent dans un sens unique : s'affirmer au sein du groupe : « Toute ma vie pourrait se résumer dans l'effort qu'il me fallait faire pour jouer sans fausse note mon rôle, celui que m'assignait ma naissance, mon statut de femme, mais aussi mes choix » (p. 149)

Au-delà de l'héroïne, Bey implique les maris dans la perspective de l'affirmation du soi dans la vie de couple. L'époux de Aida sert d'exemple, pour pointer du doigt un genre d'homme qui affirme sa virilité, tout d'abord, par l'agressivité et la violence. Et dès que les impacts attendus ne se réalisent pas, et notamment, une soumission absolue de sa femme, il se lance dans la sinuosité et l'isolement, qui deviennent à la fois un moyen de défense et d'ancrage dans son ménage. Nous assistons à un personnage qui survit dans

l'auto-marginalisation : « Dans le repli. En élevant autour de lui des murs, que dis-je, des murailles, des remparts. Et il parvenait ainsi à se mettre hors portée. Hors de portée du malheur ? » (p.90)

Vers l'approche du dénouement, Bey met en exergue la vie de misère des pauvres. Une couche sociale négligée et omise volontairement par ceux qui sont à l'abri de la précarité et du besoin : « Un monde parallèle dont nous ignorons tout du haut de nos balcons d'immeubles, et surtout de notre volonté de l'ignorer »(p.168). Kheira est un modèle de ces personnes qui vivent à la marge de la société, écartée par la famille de son défunt, elle est chassée avec ses filles de sa maison et trouve refuge dans un bidonville. Pour subvenir aux besoins de ses quatre filles, Kheira fait le ménage dans les maisons de familles aisées du village. Par contre, vivre dans le dénuement et la misère ne l'a pas empêchée de garder l'espoir et le sens d'humour. Cette modeste femme impressionne Aida et la pousse à s'interroger sur sa force de caractère, qui lui procure une telle énergie pour continuer à vivre, à s'imposer dans la société. Son impassibilité face au malheur ne peut être qualifiée que de stoïcisme : « Elle affronte tout ce qui la touche avec une sorte de détachement qui m'apparaît à moi incompréhensible. C'est autre chose que le fatalisme ou la résignation. Une sagesse plutôt, une philosophie de la vie nourrie avec tant de confrontations avec la vie » (p.167)

Dans *Visa Pour La haine*, si ce n'est pas dans le respect de la cohérence de notre travail, il aurait été plus approprié de l'inclure dans une partie exclusive, vu sa particularité et la densité des événements qui accompagnent le parcours des personnages et spécifiquement l'héroïne, et dont l'itinéraire nécessite des lectures approfondies de la visée de l'auteure. Il est impératif de se poser la question : les personnages de Belloula sont-ils en train de se construire, ou au contraire, de se détruire dans un chemin parsemé de haine et de violence ?

Nous allons commencer par Noune, dont la personnalité est instable. Pour comprendre la précarité du comportement de Noune, il ne faut pas omettre qu'elle est une jeune fille en pleine adolescence. Une période assez délicate dans la vie des individus, qui est souvent marquée par les hésitations et la peur d'un avenir incertain. Jusqu'avant l'endoctrinement de ses frères et sœurs, Noune semble être déterminée et équilibrée.

C'est une amatrice de musique et de lecture, elle s'attache farouchement aux études pour ne pas subir le même sort que ses sœurs qui ont abandonné l'école contre leur gré : « J'ai toujours aimé les livres, ils me tenaient amarrée à quelque chose, à un point de chute, comme une conscience en moi » (p.26)

Au départ, Nounou rejette l'autorité de ses frères et refuse de les suivre dans leur nouveau monde. Elle s'obstine de poursuivre ses études, auxquelles elle n'est prête à renoncer pour rien au monde. Pour résister et ainsi réaliser son rêve d'aller à l'université, elle se plie pour la première fois à leurs désirs et met le voile. C'est une décision qui apparaît comme celle d'une sage précoce d'une jeune fille de son âge qui espère s'affirmer loin de la folie destructrice et collective régnante dans son quartier et dans sa famille.

Cette première soumission, n'est que dans les apparences, car elle il n'est pas question pour elle de s'incliner à la volonté de l'interdit : « Même si les portes des enfers s'étaient ouvertes devant moi, je m'accrochais alors à une toute petite porte, celle du lycée » (p.32)

Nounou continue, pour une bonne période, à se tenir à l'écart du tourbillon de la terreur qui enveloppe et emporte sa famille. Elle exprime, sans avoir peur des autres son refus du devenir de sa famille et de son pays. Elle se révolte avec véhémence contre l'attentat à la bombe comploté par ses frères contre des victimes innocentes, et que le nouvel ordre qualifie de mécréants : « Mais ces mécréants, lui criais-je une fois que je ne pouvais plus contenir ma colère et mon indignation, c'est ton frère, ton voisin, ton boulanger, ton professeur... tous les Algériens ! » (p.63)

La jeune adolescente qui tenait vivement à se construire un avenir florissant et prometteur, se trouve obligée de subir l'engagement de ses frères et sœurs. Pour ne pas trahir sa famille, elle ne les dénonce pas devant les forces de l'ordre, elle est classée alors comme complice, et est fichée chez la police : « Il savait (le policier Moho) que j'étais différente des autres membres de ma famille, que je n'épousais pas leurs convictions. Mais qui a échappé à ce chaos ? Devait-il se dire » (p.60)

L'héroïne découvre le camp des terroristes d' Ouled Allal le jour de sa visite à sa sœur Souha. Pour la première fois, Noune admet que la femme, et pour échapper au pire, doit cacher intégralement son corps, voire l'effacer. La seule solution est de se déguiser en homme pour qu'elle sorte indemne du camp et ne soit pas prise en otage par des hommes en quête perpétuelle d'un corps féminin à violer. Elle accepte la conjuration de sa sœur sans répliquer : « Nous allons te cacher, ne crains rien...Mets ces habits d'homme en me tendant Kamis, pantalon et bonnet »(p.71)

Après quelques mois, Noune est incarcérée pendant quatre ans, quoiqu'innocente. En sortant de prison, elle n'avait de vivant que sa mère, et encore, atteinte de folie furieuse. Elle ne sait pas si elle doit se réjouir de sa libération ou se désoler de retrouver les décombres de son ancienne vie. Elle n'arrive plus à lire, à rêver à retrouver la tenace et belle adolescente Noune et son bonheur insouciant. S'ajoutent à ses confusions, un rejet de la société et une incrimination collective à son égard. Désormais, elle porte sur le dos tous les péchés de sa famille : « Mon retour dans le quartier faisait jaser, les gens disaient el-irhab à ma vue et beaucoup de famille ne voulaient plus de moi » (p .93)

Cette marginalisation et condamnation par la communauté, la pousse à quêter un nouveau sens à sa vie, elle essaie en vain soigner sa mère. La vieille Doudja sombre dans l'égarément et n'accepte plus un retour à la vie. Quand Noune perd tout espoir de la guérison de sa mère, elle passe des nuits à réfléchir au meilleur moyen de reprendre le cours de la vie. Elle finit par comprendre qu'elle ne pourra pas échapper à son sort de terroriste : « On crachait sur moi au souvenir d'un mari [...] Les policiers me malmenaient quand ils croyaient me reconnaître sous mon foulard gris. Je tenais de l'enlever, en vain, c'était désormais mon identité » (p.94)

Malgré tous ses efforts, elle est classée à jamais comme criminelle ; tous ses rêves, ses espérances et tous ses projets sont tombés à l'eau. Doublement condamnée, ni la société ni l'état, ne lui ouvrent les bras. L'exclusion est totale. L'unique porte qui lui est ouverte est celle de Béchir, l'ex-émir, qui lui propose de le suivre dans un voyage dont elle ignore les tenants et les aboutissants. Sans se rendre compte, elle s'engouffre dans la gueule du loup, et commence son chemin de croix depuis la modeste demeure de Bab El Oued aux tours luxueuses de New York.

Sous prétexte du respect d'un serment qu'elle a fait à sa sœur Souha de protéger son enfant, Nouné part vers des horizons inconnus. Béchir la soumet à sa volonté et la transporte d'un pays à un autre, et elle ne peut se montrer que docile et domptable. Se dissimulant derrière le voile intégrale, Nouné fait preuve d'une entière soumission. Mais au plus profond d'elle, elle refuse cette réalité. A Kandahar, Nouné prend conscience que le sort de la femme est résignation et obédience : « Je haïssais ce regard soumis, Nafas ne s'opposait point à sa destinée et cela m'effrayait, car la jeune femme reflétait mon image, l'image que j'avais fuie à travers ces chemins de traverses » (p.104)

Depuis la première fois, où elle est obligée de cacher son corps et qu'elle comprend que le salut de la femme est dans l'effacement ; la jeune révoltée s'oppose à son sexe féminin. Nouné s'auto-rejette ; elle se rend compte que, là où elle passe, le sexe opposé, l'homme, s'arroge tous les droits et pouvoirs, la femme étant l'éternelle mineure, elle aurait préféré être née de sexe masculin : « Bien que sur toutes les terres où j'étais passées, les règles pour les femmes étaient les mêmes » (p.113)

Dans la maison d'accueil à Kandahar, elle assiste à nouveau au spectacle de la mort, la sœur de la maîtresse de la maison, ainsi qu'une petite enfant rencontrent la mort sous un obus américain. Quoique Nouné et son neveu sortent sains et saufs, elle est profondément stigmatisée. L'ennemi n'est plus ses frères ou ses voisins, c'est l'Amérique. Elle est emportée dans une tragédie aux dimensions universelles : « Ce jour-là, je venais de perdre ma raison, mon âme, ma conscience, et rien ne pouvait me venir en aide » (p .110)

En Afghanistan, l'héroïne est profondément choquée par les atrocités de la guerre menée par les Américains contre la population. Elle est meurtrie et bouleversée par la mort des enfants (Souham - sa nouvelle amie - et la petite Uzur) sous les bombardements. À son arrivée à Karachi, Nouné entame le premier pas dans l'endoctrinement au contact d'une organisation terroriste ; elle craint de sombrer dans la folie comme sa mère, elle quête une issue de sortie pour ne pas sombrer à la vue des corps déchiquetés et du sang : « Je craignais que la folie ne trouvât chemin en moi. Je cherchais alors dans la ville un repère et Nafas m'y aida » (p.113)

Une fois entraînée dans les groupes des Talibans qui organisaient des séances de propagande dans les mosquées, Nouné ne peut plus reculer. Elle devient comme un personnage d'entre deux mondes. Ses pensées se confondent, se percutent dans un désordre absolu. C'est alors que la mémoire de tous ceux qu'elle a perdus fortuitement, dont ses sœurs, Souham et l'enfant Uzur, la conduisent vers un choix auquel elle ne pouvait pas échapper : la violence. Nouné finit par abdiquer et se soumet à l'ordre des Talibans. C'est ainsi qu'elle se lance dans son aventure de combattante, elle apprend à manier les armes avec une certaine assurance et facilité, ce qui la démarque des autres femmes :

«Je me savais rationnelle, aujourd'hui, je ne sais plus [...] j'avais sans doute écouté, peut-être tenté de lutter mais pas trop...j'avais subi [...] un pas vers la folie, un pas vers la violence.(p.114)

Les autres me respectaient, cherchaient ma compagnie [...] je devenais héroïne dans ce camp. Les femmes tentaient de me ressembler. (p.117)

Nouné avance lentement vers sa fin, elle se montre prête de se sacrifier pour se venger des Américains. Au sein des groupes des terroristes, elle n'est plus le personnage marginal, au contraire, elle demeure une femme forte, déterminée et même égal à l'homme. On lui confie une mission à accomplir à New York, ce qui lui semble être sa chance de s'affirmer et de réaliser ses nouvelles espérances : combattre le grand ennemi de Dieu : L'impérialisme américain. Cette fois-ci Nouné se fait l'illusion que cette décision émane d'elle, et qu'elle est la seule à choisir et à décider indépendamment, ce n'est plus son père, ses frères, ni son beau-frère qui la manipulent : « Ne plus me savoir soumise ou inactive, avoir un choix et ne plus subir » (p.115)

Au bout du compte, Nouné a pour mission de tuer un homme à New York qui est à l'origine des bombardements américains en Irak. Munie d'une conviction que justice ne sera appliquée que par les armes, la jeune femme accepte la mission qu'on lui confie, et se dirige inconsciemment vers son sort. Cependant elle échappe momentanément à l'emprise de ses chefs par la voix de sa mère. Nouné se réveille sur une chanson répétée par sa maman quand elle était toute petite. La nostalgie de la vie sereine qu'elle menait au sein de sa famille avant le déferlement de la violence en Algérie l'extrait de sa torpeur, elle se rend compte qu'elle est hypnotisée par les chefs religieux qui

l'accompagnent. A ce moment, Nouné regrette de s'être impliquée dans une guerre qui n'est pas la sienne, et pense à reculer mais il s'avère que son réveil arrive tardivement : « Je souffre et j'abdique [...] ils ont des méthodes infaillibles, à la fin vous ne distinguez plus les mots de Dieu des leurs et vous obéissez aveuglément » (p.8)

Nous revenons à la famille de Nouné, dont une étude psychocritique de cette cellule familiale s'impose. Le père et les garçons sont des personnages négatifs, ils sèment autour d'eux la peur, l'instabilité et la violence. Le père, alcoolique, rentre chaque soir en état d'ivresse à la maison, il exerce son autorité sur sa femme et il n'hésite pas à la battre et à l'humilier quand bon lui semble : « Il y avait, certes, la privation, la misère, la violence du père ». (p.62) Apparemment, la consommation d'alcool est la cause de la violence conjugale ; cependant, et tacitement, ce facteur n'en est pas le seul. Selon Belloula, la violence familiale, et précisément contre les femmes (épouses et filles), est la conséquence d'une constitution sociale qui cède le pouvoir à l'homme. La violence machiste dans la famille algérienne jaillit d'un ordre éthique et moral. De ce fait, la brutalité et les abus contre les femmes restent un comportement toléré, et qui ne devrait pas être remis en question. C'est ainsi que les sœurs aînées de Nouné sont contraintes d'arrêter les études- par une décision imposée au père par ses frères aînés- pour être emmurées dans l'appartement familial, devenu une prison : « Père était toujours faible devant ses frères » (p. 34)

Pour faire le contrepoids à la violence du père et à l'exclusion de la société, les frères de Nouné s'affirment dans la délinquance. Ils se transforment en bandits notoires. Une fois l'intégrisme religieux installé dans leur quartier - avec toutes les promesses de reconnaissance et du paradis qu'il accroît aux plus dévoués, les plus violents- ils se laissent volontairement endoctrinés et se métamorphosent dans un laps de temps en de bons religieux, radicalisés. Ils se sont assimilés aux convictions de leurs chefs et perdent leur identité initiale au profit d'un caractère insensible et rude. Désormais, ils s'affirment dans les crimes et les attentats :

Des séries américaines qui enrageaient mes frères, eux qui, quelques semaines plus tôt ne quittaient pas des yeux les décolletés plongeants de Paméla Andersen. (p.29)

Mon frère transformé avait fini par perdre son identité, il n'avait plus de prénom, il était devenu le fréro, le akhina. (p.33)

Tes frères, lui dit-il, sont de bons musulmans, de bonnes recrues, ils servent bien la cause. (p.50)

Noune observe, d'un œil craintif, la course vers les moquées, les prières interminables, et le changement radical dans le comportement de ses sœurs. Ces deux créatures marginalisées par la société trouvent subterfuge dans l'intégrisme religieux, qui leur promet le mariage et la reconnaissance. La religion est leur salut de l'écartement et la marginalisation. Elles ne se rendent compte que tardivement de l'ampleur du danger qu'elles encourent en suivant leurs frères convertis à l'idéologie islamiste, qui font un travail de vulgarisation de leur nouvelle foi pour endoctriner les femmes. C'est ainsi que les sœurs de Noune apprennent le culte de s'affirmer dans l'extrémisme religieux : « Elles comblaient ce vide dangereusement, depuis que mes frères convertis en gentils frères les utilisaient pour la cause, leur faisant croire qu'elles étaient importantes dans l'organisation »(p. 31)

Quant au père, depuis que ses enfants sont devenus des Moudjahidine, il a perdu totalement son autorité, il n'est plus le père violent et vil, il fléchit sous les menaces de ses fils et se transforme en un être faible et docile. Il finit par arrêter l'alcool, tout en craignant le pire de la part de ses enfants car ayant pris conscience que l'endoctrinement les a aveuglés au point qu'ils sont capables d'abattre leur propre père. Autrefois, il s'affirmait dans la violence au sein de sa famille, dès lors, il se réfugie dans le silence et la soumission : « La peur clouait mon père, ses fils l'égorgeraient, s'il ouvrait la bouche. C'était muet comme une carpe qu'il se réfugia dans le coin du salon, recroquevillé sur lui-même » (p.44), « Avoir un père amorphe intellectuellement » (p. 58)

Pour conclure avec la famille de Noune, nous citons la maman. Une femme qui incarne l'éternelle soumission féminine. La Doudja est l'exemple de la prosternation devant les coutumes et les convenances. Son éducation lui dicte que le mari est un Dieu à vénérer. Même si son époux est un homme alcoolique, agressif et irresponsable, elle continue à s'incliner devant son autorité de mâle. Cette femme effacée et illettrée est enchantée de voir ses fils se transformer en bons religieux ; elle est manipulée par leurs idées et

reprind leur jargon religieux « taghout » (p.43) , pourvu qu'ils ne redeviennent plus les voleurs d'autrefois : « Ses fils avait fait d'elle une alliée, elle ne comprenait rien, mais elle les suivait » (p.45)

Le nouveau climat dans sa maison depuis la conversion de ses enfants lui procure l'opportunité de se venger de son mari. Le père meurtri par la peur, devient docile, et La Doudja le maltraite et le ridiculise. La violence l'introduit dans un monde qu'elle ignorait : l'affirmation de soi. Elle prend confiance en elle : « Elle piquait souvent des crises de nerfs, se libérant ainsi de trente ans de misère, d'amertume et d'esclavage. Les rôles étaient inversés » (p.45).

Peu à peu, ses enfants s'enfoncent dans les abysses de la violence. La Doudja, qui pense qu'elle est enfin devenue une femme affranchie par la religion, est face à une réalité atroce lorsqu'elle découvre que ses fils sont les auteurs de l'attentat à la bombe du quartier. C'est alors, qu'elle finit par prendre conscience que ses enfants ne sont que des criminels. Elle se culpabilise pour avoir donné à la vie de tels fils, et qu'elle sera à jamais condamnée par Dieu, par la société, par les policiers. Après le décès de ses fils, elle sombre dans la démence, ne trouvant aucun remède à ses supplices que les ténèbres de l'inconscience : « Mes frères se mirent à regarder d'un mauvais œil le sursaut de conscience de notre mère »(p.58) Le dernier personnage qui évolue dans le sens inverse de la logique et des normes est Nafas, l'hôte de Noune à Kandahar. Nafas est une épouse effacée et domptée par un mari Taliban ; sa soumission est arrivée jusqu'au point de ne pas se révolter contre le viol collectif de sa sœur. Le jour où ils s'appêtent à quitter Kandahar pour fuir l'invasion des Américains, un obus donne la mort à sa sœur et son gosse. La mort de ces deux êtres calcinés devant ses yeux, suivie par l'incarcération de son mari à Guantanamo font naître en elle un sentiment insupportable et un désir pressant de vengeance contre l'ennemi américain. Le djihad est le seul moyen de mettre fin à ses souffrances. Nafas s'affirme dans les armes, dans la violence. « Nafas, meurtrie se transformait [...] Le sachant perdu, ses convictions se renforcèrent. Elle souhaita être initiée au maniement des armes et à l'utilisation d'engins explosifs » (p.114)

A travers ce parcours des deux héroïnes, Nouné et Aïda, Histoire, religion et culture se combinent pour libérer des discours, libérer leurs voix qui dévoilent leur posture face au contexte violent dans lesquels s'affichent leurs programmes narratifs respectifs. Elles interrogent ce contexte et essaient de le comprendre, de l'expliquer, d'y situer leurs personnages qui s'affirment envers et contre tous par des attitudes de dénonciation, de révolte, de dénégation.

L'héroïne de Bey se bat avec force volonté contre des pratiques sociales désuètes et combien factices face à la tragédie douloureuse qui la frappe et ébranle tout un peuple devenu otage de la violence intégriste et de ses haines. L'héroïne de Belloula, quant à elle, s'affirme dans les nouveaux repères que l'idéologie des intégristes impose par la force à la société. Une idéologie fondée sur la culture de l'anéantissement, de la mort.

En fait, Dans leur stratégie d'écriture de la violence, Les deux auteurs tentent de montrer, avec des variantes contextuelles de la fiction, l'avènement d'un ordre socio-historique et culturel, avec son idéologie de la violence, remplacer un autre, ancestral, authentique, serein, tolérant ancré de tout temps dans l'histoire d'un pays, d'un peuple.

3. Éléments identitaires de la résistance/déchéance : Histoire, religion, culture

L'Histoire, la culture et la religion sont les éléments du croisement entre l'anthropologie et la littérature. L'œuvre littéraire qui est une création imaginée par l'auteur décrit une vie qui a existé ou qui pourrait exister ou qui n'a pas existé du tout. Nous avons préalablement avancé que les écritures sur la guerre d'Algérie, ainsi que sur la décennie noire, ont pour ambition de faire parvenir la voix d'un groupe social marginalisé depuis la colonisation et la violence civile. Il s'agit d'une écriture descriptive qui n'hésite pas à juxtaposer et entrecroiser les traditions et mœurs, la culture et la vision du monde de l'homme :

(la sociocritique) elle a fondé une sociologie du texte « qui étudie la place occupée dans l'œuvre par les mécanismes socioculturels de production et de consommation, ou la place du social dans le texte ». Cette forme de critique interroge l'œuvre par rapport au contexte social dans lequel elle est produite et à son inscription dans l'institution littéraire. Elle postule une référence au socio-historique : « la littérature se charge d'une existence sociale » informée par tout un système de valeurs qui appartiennent aux visions du monde, l'imaginaire collectif, aux mentalités.⁸⁸

Les composantes, histoire, culture et religion sont des repères qui renforcent la posture de l'indigène, et corrigent son image jusque-là dissimulée par le colonisateur. Alors que ces mêmes composantes ont pour rôle de justifier les métamorphoses sociales des années 90. Elles deviennent, paradoxalement, un facteur de mutations et un instrument de violence, notamment la religion.

Dans les romans de Djébar et Lemsine, le peuple algérien revendique son espace spolié, une dignité et un respect. Le centre d'intérêt est collectif et pour préserver son identité et ne pas se perdre, il s'unifie autour de repères ; historiques religieux et culturels.

Il suffit de lire *Les Enfants du nouveau monde* et *Le Ciel du Porphyre*, pour comprendre que la société algérienne est cadenassée par les us, les coutumes, au même degré que la religion. Mis à part quelques personnages, et grâce à cet enfermement, la société autochtone a su sauvegarder l'ensemble de son identité. L'écriture des deux roman

⁸⁸ Rallo Ditche, Elisabeth. *Littérature et sciences humaines*, Paris, Sciences Humaines, 2010, p7

apporte avec détails les différents éléments identitaires des autochtones, qui partent du moins apparent au plus signifiant tels que : la tenue vestimentaire, les sorties au bain maure, les préparatifs de festivités, le rituel des funérailles -qui peuvent être révélateurs de sens-, les convenances dont le statut du patriarche, la condition féminine et la religiosité.

Pour ne pas se répéter, il serait approprié de ne pas reprendre des points auparavant évoqués dans la première partie dont la tenue vestimentaire, la condition féminine et la société patriarcale. Ces points ont été étudiés dans la description de la société algérienne en globalité et qui sont des éléments identitaires importants. Cependant dans ce volet, nous nous intéressons aux aspects de la société comme étant un carrefour autour duquel sont unifiés les Algériens ; l'indigène et pour résister à l'assimilation, la peur et l'oubli, se déploie de toute son énergie pour ancrer et établir solidement son existence, et son identité dans les mœurs et les traditions. Par ailleurs, il y a un facteur commun et dominant dans la société algérienne qui influence et surplombe les individus : la religion : « Le livre coranique fournit à la société maghrébine l'essentiel de ses codes et de ses différentes expressivités, ses repères les plus stables, une part de son organisation temporelle, de ses rythme et de sa durée »⁸⁹

Dans le roman de Djébar et de Lemsine, des expressions relevant de la religion sont omniprésentes dans les situations de violence : Dieu est invoqué et prié dans les moments de détresse, de malheur et de faiblesse. La religion est présente continuellement et presque dans toutes les situations. Il est donc important de conserver les principes fondamentaux de la religion en construisant des mosquées, en pratiquant la prière et le carême, et en se réunissant dans les funérailles pour accompagner les défunts à leur dernière demeure. Encore et au nom de la religion, la femme doit se voiler, respecter et obéir son père, son mari. Tous les domaines de la société doivent être contrôlés par la religion. Mais on parallèle, Dieu est imploré dans toutes les situations de violence et de torture, et précisément par les personnages féminins. Les fragments présentés ci-dessus témoignent de poids de la religion dans l'écriture de la guerre de libération :

⁸⁹ Chikhi, Beida. *Maghreb en textes*, Paris, Harmattan 1996. p217

Toute la maison écoute à la porte, ses six sœurs et sa mère qui doit, une nouvelles fois, lever les bras au ciel pour invoquer Dieu, le Prophète et tous les saints locaux comme elle le fait dans les larmes, ces jours derniers. LEDNM(p.194)

Un homme qu'on torturait...elle se bouche les oreilles, se mets dans un élan instinctif de son enfance qu'elle retrouve pour la première fois, à prier : « Mon Dieu, mon Dieu !... » ; des brides de versets du Coran lui montent aux lèvres. E.N.D.M(p.158)

Dans notre village, les hommes font contrepoids aux Européens, en pratiquant leur religion avec assiduité. Comme dit mon père, l'armée occulte des indigènes démunis de tous pouvoir est composée de Dieu et de ses multiples Saints.LCDP(p.84)

Du côté des musulmans, ce fut une nouvelle façon de vivre entre deux feux...les mères priaient en gardant les foyers.LCDP(p.124)

Outre la préservation de la religion, l'Histoire de l'Algérie, et notamment la notion de la patrie, reste un facteur révélateur de la volonté de préserver l'identité du peuple. Les indigènes remémorent leur histoire, et n'admettent pas que celle-ci soit occultée et vouée à l'oubli. L'Histoire est un élément phare du patrimoine identitaire algérien, si elle n'est pas transmise grâce à la tradition orale, les futures générations n'en sauront rien de leur passé et de leur vraie identité. Finalement, le repère de l'Histoire dans l'écriture de la guerre déplace le sens vers une historicité à construire et qui vise l'avenir.

Partant d'un souci d'ancrage de l'histoire, dans *Les Enfants du nouveau monde*, ce sont les plus âgés, ou, les plus instruits qui se chargent de raconter le passé horrifique des figures emblématiques de l'Algérie : « En tête et seul, le Patriarche, le Cheikh Abdelkrim Ben Mohamed Ben Ali Ben Mihoub, descend en ligne directe du saint homme qui, rapporte la mémoire de la ville, arriva un jour entre les jours »(p.223)

Dans *Le Ciel de Porphyre*, le père d'Ali, un militant érudit et instruit, se charge de raconter l'histoire. Il est question d'établir une tradition de rapporter le passé aux futures générations, qui se chargeront à leur tour de transmettre ce patrimoine. Le père d'Ali fait partie de ces personnes qui luttent pour que l'histoire de leur pays ne soit pas vouée à l'opacité et à l'oubli, c'est pour la raison qu'il incite son fils à apprendre la langue arabe, qu'il estime comme un matériau identitaire clé, et qui, selon lui, entravera toute tentative d'occulter l'Histoire du peuple algérien.

Mon père me disait : il faut que tu saches parler et écrire notre langue correctement pour demain...s'il n'y avait pas cette révolution, ajoutait-il, les Algériens auraient été foutus, ils n'auraient plus eu ni langue, ni religion, ni passé. C.D .P(p.29)

Sans les soldats dans les rues, nul n'aurait pu deviner qu'une guerre sans merci minait les fondements des intérêts de ceux qui croyait figer l'histoire sous leurs bottes.LCDP(p.49)

Pour conclure, le dernier repère qui est la culture, s'impose comme un élément identitaire à la fois majeur et primordial. Djebbar et Lemsine, nous décrivent soigneusement les pratiques culturelles de la société algérienne, et notamment dans les noces, les deuils, la sortie au bain maure et aussi les proverbes et les croyances populaires, notamment chez Aicha Lemsine, qui nous dévoilent quelques pratiques de la communauté juive. Toutes les deux, nous font partager le code moral de cette société assez close et conservatrice, où l'honneur est l'artère de son parcours quotidien, et dont les personnages sont prêts à faire des compromis et des concessions juste pour ne pas transgresser ses codes.

La culture algérienne repose avant tout sur la religion, que l'on soit arabe ou berbère, on est un musulman. De ce fait, l'ensemble des traditions et des mœurs a pour socle les principes de l'Islam : vivre ensemble dans un même foyer pour ne pas abandonner les parents est une forme d'obéissance instaurée par la religion. La femme qui ne devra pas élever le ton en présence des hommes, relève aussi de la religion, jusqu'à la cohabitation avec la communauté juive comme signe de tolérance de l'Islam, ce qui influence aussi la culture algérienne par des pratiques dans les deuils (couvrir les miroirs par un linge blanc), ou encore la superstition (le chiffre cinq qui protège du mauvais œil, ou encore la conjuration du mal par le sel). La culture partagée et préservée est un signe de solidarité et d'union.

Le rites de deuil:

Il avait fallu observer bien que mal les rites funéraires : les plats de couscous à offrir aux pauvres, mais les mendiants ne se présentent plus au seuil des demeures. E D.N.M(p.21)

(La viellé de la défunte Aicha) Les femmes qui veillent la suivent du regard..., jetant ensuite un linge immaculé sur le miroir immense qui fait face à l'entrée. LEDNM(p.23)

Le respect des voisins :

« Il n'a même pas pris la peine de tousser, selon l'habitude, une toux d'avertissement pour que Cherifa, si elle se trouve dans la cour, s'abrite »LEDNM(p.71)

Les relations conviviales dans la communauté autochtone :

Elle n'a jamais compris ce souci chez Lila de conserver les moindres contacts avec sa famille. Elle a reconnu ce sentiment grégaire de tribus ancestrales chez Omar, chez Mahmoud lui-même...elle s'est sentie soudain isolée dans cette société qu'autrefois, de l'extérieur, elle croyait plate. LEDNM(p.116)

Le code de l'honneur :

-Si ta mère est pure, viens le chercher ! C'est là un code entre nous, pour nous déclarer la bagarre...d'une façon ou d'une autre il faut qu'il réagisse pour effacer l'insulte, car évoquer la mère est pareil à un sacrilège.LCDP(p.130)

Mounir, quoiqu'il ait fait pour nous séparer, est avant tout un compagnon de lutte...tu as un enfant de lui, il est ton époux...c'est cela ta réalité et qui te rends sacrée pour moi. C'est un code de l'honneur que ton éducation européenne ne comprend pas.LCDP(p. 273)

Les croyances juives :

(Juliette, la voisine juive) Ce que je veux faire, sera pour te protéger à jamais de tes ennemis et du mauvais sort...pendant que je tiens le pain, elle a pris une poignée de sel dans sa main et tourna celle-ci sept fois au-dessus de ma tête, puis me demande de cracher sept fois sur ce sel pendant qu'elle récite encore.LCDP (p.250)

Retenons de ce sous chapitre que les personnages des deux romans de la guerre de libération sont relativement liées par la cause de leur pays, la quête d'une identité dans la dignité déclenche en eux un désir violent de préserver leurs repères collectifs pour s'unifier, donner un sens à leur existence et frapper d'une main de fer l'injustice coloniale.

Autour des éléments identitaires de la résistance, les personnages dans *Les Enfants du nouveau monde* et de *Le Ciel de porphyre* s'engagent à changer leur posture de colonisé ; sans passé, sans culture, sans civilisation, donc barbares; c'est alors qu'un même idéal réunit les personnages nationalistes de Aïcha Lemsine qu'ils soient féminins ou masculins : l'indépendance de leur pays.

Le personnage de la marge, sans famille sans racines (SNP) , est un symbole fort pour dire comment le colonisateur a gommé toutes les marques identitaires du peuple colonisé pour le réduire à néant, le réduire non pas simplement à la barbarie, mais à l'inexistence ; il est gommé. Du coup, la violence et la guerre sont la seule manière de recouvrer son identité et son droit à l'existence pour le peuple colonisé.

Les européens libéraux, des consciences libres, sont victimes d'un déchirement identitaire et sont de ce fait la preuve de toute l'incohérence et l'absurdité du système coloniale.

-Dans *Puisque mon cœur et mort et visa pour la haine*, le paysage de la société algérienne subit de grandes mutations que nous avons précédemment abordées dans la première partie. Dans les deux romans, l'Histoire et la société sont interrogées par nos romancières. Le questionnement sous-jacent aux fictions est le suivant : Comment s'expliquent l'émergence de l'extrémisme religieux ? Quels en sont les mobiles ? Quels sont les facteurs qui ont induit le pays dans une folie meurtrière, dans la haine d'autrui et le repli dans l'obscurantisme ? Comment s'explique la naissance de la culture de la haine, de la division et de la violence ? Les réponses sont entremêlées dans les parcours choisis des différents protagonistes, leurs programmes narratifs et leurs discours.

Pour ces deux derniers romans, notre choix d'aborder la culture comme premier point n'est pas aléatoire, car d'après notre lecture, les romans sur la guerre de libération ont accordé plus d'attention à la thématique de l'histoire coloniale, alors que dans les romans sur le terrorisme, c'est la thématique de la culture qui est mise en avant.

Selon Maïssa Bey et Nassira Belloula, la société algérienne, qui depuis l'indépendance emprunte la voie du développement et de l'émancipation, baigne encore dans le dogmatisme des traditions : « les mœurs ayant quelque peu changé [...] la rue m'était interdite, sauf accompagnée de ma mère âgée » VPH(p.21). La richesse culturelle apparente est inversement proportionnelle à l'ouverture des esprits et à la tolérance. Les individus sont toujours sous la férule du bon usage et de l'ordre en commun. Les éléments de la culture sont donc entre constance et inconstance, ils sont relativement liés aux situations de la violence notamment : la culture de la haine, de la violence, du silence. Ce dernier point est soigneusement étudié dans les deux romans. Selon nos

deux écrivaines, et dans un premier lieu, le devenir de l'Algérie est étroitement lié au manque et voire à l'absence de la communication au sein de la collectivité.

Le silence, l'indifférence, l'ignorance des malheurs des autres sont devenus une culture des temps présents. On ne se soucie plus des désastres qui continuent à bouleverser la vie des autres. Il est certes que dans les premiers jours, on compassionne avec les proches d'un défunt, on accourt pour le consoler et on se montre solidaire : « Tous les voisins s'étaient cotisés pour offrir ce premier repas »PMCEM(p.22), mais dès qu'on ferme ses portes, chacun retourne à sa vie ordinaire, et cultive la culture de l'oubli et de l'insouciance. Seuls ceux qui sont réellement affectés par la violence, les meurtres et les disparitions restent entièrement livrés à leur sort, et condamnés au silence face à leur douleur :

Nous vivons dans le culte du caché, dieu aux pieds d'argile. PMCEM (p. 121)

Peut-être ce cri, ce hurlement de bête blessée à mort qui ne cesse de vibrer dans mon ventre et de se heurter aux parois du silence aurait pu se frayer un chemin et fuser pour bousculer l'ordre du temps, déranger les étoiles avant de se fracasser contre l'indifférence du monde. PMCEM(p.17)

Les victimes des islamistes étaient enterrées dans la crainte et la solitude. Les gens ne respectaient plus rien, même pas Dieu, ils n'allaient plus présenter leurs condoléances aux proches des victimes. PMCEM (p.64)

A cet égard, Belloula remet en question l'éducation qui favorise le sexisme, la soumission des femmes et l'indifférence. Les bases de cette éducation sont les frustrations, les interdits et l'opacité. Le tout couronné par le totalitarisme de l'autorité patriarcale qui domine l'intérieur et l'extérieur des foyers : « élevée dans la bonne tradition de l'enfermement » VPH(p.21). C'est là tout l'ordre de la société patriarcale. L'auteure ne s'arrête pas à la critique de l'éducation mais elle évoque l'impact d'une telle éducation sur les membres de la société et particulièrement les plus jeunes qui grandissent avec la frustration, la peur et souffrent d'injustice : « De mon éducation, je garde une sensation de perpétuel danger. J'ai la peur des choses et des hommes. Je n'ai jamais su si ma peur était réelle. J'étais donc prisonnière de cette éducation basée sur la méfiance et l'interdit » VPH(p.22)

Depuis l'avènement du terrorisme, on ne cherche plus l'authenticité et les racines dans la société d'origine, qui est rejetée par les personnages endoctrinés, avec toutes ses croyances et ses pratiques, ils s'accrochent avec véhémence à une nouvelle société dystopique et totalitaire, ils se construisent une nouvelle identité avec de nouveaux repères. C'est ainsi que les personnages marginalisés et écartés, avant le déferlement des violences, font de même en excluant tous ceux qui ne leur ressemblent pas : « Ils rejetaient cette société mutante qui, en décalage avec les coutumes, les traditions et les préceptes religieux, perdait ses repères » VPH, p36

Belloula ajoute que, dans la nouvelle société des islamistes, les repères du nouveau discours identitaire sont les séquelles des frustrations, la maltraitance, la violence familiale et la marginalisation. Dans ce sens, les nouveaux repères adoptés ne peuvent être que la culture de la haine, de la violence et de l'assujettissement : « Sa conviction, ordinaire au départ, s'était vite transformée [...] par les prêches du vendredi et la culture de la haine et de la différence » VPH(p.24)

Dans un autre sens, Bey remet en questions plusieurs pratiques du deuil : les rituels du troisième, septième et quarantième jour de la mort. Selon elle, lorsqu'on perd un être cher, on doit avoir peu d'égard aux coutumes, à ce qui est conventionnel, car la douleur d'une mère est ineffable, sans limites, sans horizons et ne peut se soumettre aux normes conventionnelles et leurs contraintes dans ses rapports avec autrui. Elles semblent si absurdes. Elle se pose des questions sur la raison de cacher les bibelots, couvrir les miroirs, et encore sur le blanc comme couleur de deuil : « Pour eux, il y a le troisième jour. Dit « jour de la séparation ». Puis le septième. Et enfin le quatrième. Et après ? Plus rien ? » (p.84), « On ne pouvait tout de même pas admettre que cela puisse m'aveugler au point de mettre à mal toutes les traditions » (p.84)

L'écrivaine se montre nostalgique à une tradition ancestrale des deuils « Les pleureuses », ces femmes, autrefois, étaient engagées pour feindre le chagrin lors des funérailles ; dans leur jeu, la fonction était de pleurer le mort. Elles n'existent plus dans la nouvelle société, surtout avec des femmes, que Bey qualifie de « gardes - chiourmes » du nouvel ordre social moralisateur, qui déploient toutes leur énergie pour se montrer spécialistes dans les rituels des obsèques. Aida souhaite que cette tradition

des « pleureuses » revienne parce qu'elles sont les seules qui sont habiles en matière de dire l'inexprimable, l'inouï, et de mettre l'accent sur les souffrances d'une mère : « Accourez ! Venez à moi pleureuses ! Ô vous femmes qui savez mettre des mots sur toute douleur, même la plus indicible » (p.15)

Bey et Belloula se rejoignent encore une fois pour montrer du doigt la culture de la haine et de la violence chez les enfants qui prend la forme d'une agressivité approuvée et admise par la société, au point où personne n'intervient pour l'estomper : l'agressivité contre les fous et contre les jeunes filles qui n'adoptent le voile. Ce comportement, barbare et ignoble, est un signe précoce de frustration. Une conduite devenue norme que nos écrivaines dénoncent tacitement. Bey, quant à elle, responsabilise les adultes pour leur silence et approbation, aussi, pour leur complicité dans l'endoctrinement des enfants engagés comme des protecteurs et défenseurs du nouvel ordre moral fondé sur la terreur et l'agression physique et morale :

Je n'en suis pas encore à me faire poursuivre par des enfants déchaînés, excités par la vue d'un pauvre hère un peu dérangé qu'ils couvrent de quolibets. Ces gamins jettent des pierres sur des jeunes filles effrontées qui se hasardent dans les rues trop court vêtues. PMCEM (p.146)

Les enfants tourbillonnent autour d'elle, la harcelaient de leurs cris de guerre et de leurs jets de pierre. VPH (p.89)

Plus généralement, la romancière soulève un phénomène qui prend une grande proportion et ampleur dans la société : le rejet d'autrui. Une forme de violence inhérente qui occulte une volonté de dominer et d'exister à travers l'effacement, l'intimidation et voire l'oppression de ceux qui sont différents, qui ne répondent pas aux normes imposées par un système religieux importé de loin. Le croisement entre les islamistes et les autres, différents, c'est la culture de la haine et du rejet, au point que chacun des deux groupes sociaux : libéraux et radicalisés, sont marginalisés, et chacun évolue dans le sens opposé de l'autre :

La haine de soi [...] une détestation irrationnelle si profonde, nourrie de tant de rejets et si violente que pour persévérer, il faut, et c'est une nécessité vitale, la retourner contre l'autre. P.C. M (p. 130)

L'intolérance, l'extrémisme religieux, l'endoctrinement, le culte de la violence soigneusement entretenu par une lecture orientée de l'histoire. PMCEM (p.129)

L'élément de l'Histoire n'est pas présent au sens propre du terme dans *Puisque mon cœur est mort*. Comme nous l'avons déjà abordé dans la première partie, le récit de Bey se caractérise par l'anonymat de l'espace et du temps. Certes qu'il y a des indices indiquant que les événements se déroulent en Algérie vers la fin des années de braise, mais le référent historique semble désintéresser notre romancière. Elle accorde toute son attention à interroger l'Histoire, au lieu de la remémorer : « Toutes mes lectures sont à présent orientées vers le même but : interroger l'histoire et rechercher dans les livres ce qui pourrait m'apporter la certitude que je ne me fourvoie pas » (p.122). Son souci majeur s'avère une remise en question de la loi de la réconciliation, une loi appliquée sans procès, sans jugements, sans enquêtes, c'est-à-dire sans justice. Elle se demande comment les membres de la même société sont devenus des ennemis remplis de haine et d'aversion. L'auteure accentue son refus de l'application anarchique de la réconciliation par une question polémique : comment l'Etat algérien a-t-il appliqué une loi de rémission sans jugement, sans recourt aux personnes éclairées et aux spécialistes des conflits sociaux, comme le faisaient-ils nos aïeux ? : « Nous avons, dans les villages, les assemblées des sages, les djemaa, qui, dans des temps pas très éloignés, étaient chargés de trancher lors des litiges. Mais qui donc aurait l'idée saugrenue d'y faire appel ? » (p.122).

L'élément Histoire dans *Visa Pour la Haine* est présent à travers les repères des temps présents qui ne sont plus les mêmes d'autrefois. Ainsi, par le lexème « Djihad », Belloula aborde l'Histoire d'Algérie dont le signifié a subi une évolution se chargeant d'une sémantique tout autre. Nous avons déjà vu dans la première partie, que l'auteur remémore la guerre d'Algérie pour s'interroger ; elle veut comprendre le djihad des islamistes est contre qui au juste. Et ce mot, djihad, est-il nécessaire d'en reparler dans un pays libre et indépendant ? C'est un mot qui appartient à deux périodes différentes de l'Histoire d'Algérie, mais là où il apparait, il passe par des cadavres pour réaliser ses objectifs. Sans s'attarder plus sur la mutation sémantique du mot Djihad, Belloula explore l'origine des nouveaux éléments identitaires du pays, et ne la retrouve alors qu'en Afghanistan. Les attaques terroristes du 11 septembre sont un point de départ et

une affirmation de l'existence et de la puissance des islamistes. Pour eux ce jour est aussi important que les préceptes de leur religion, et depuis, ils sont tous prêts, femme et homme, de se lancer dans un combat à mort contre l'Amérique : « Les talibans fêtaient une victoire [...] il y eu des attentats spectaculaires [...] deux avions ont percuté de plein fouet les deux tours jumelle de New York » VPH (p.109)

Comme dernier point, nous allons explorer la religiosité de la société algérienne. L'Algérie est un pays musulman depuis des siècles, les pratiques religieuses sont un élément identitaire puissant qui a permis à l'Algérien de maintenir sa singularité identitaire pendant la colonisation et ne pas être absorbé par la culture et la religion du colonisateur. Après trente ans de la libération, l'Algérie est frappée par l'intégrisme religieux, et au nom de Dieu des crimes sont commis. S'accrocher aux préceptes de la religion, et aux pratiques, est devenu un matériau identitaire pour le camp des dits « intégristes ». Ils appliquent leur idéologie par la mise en place de codes comportementaux inspirés des textes sacrés. Ces nouvelles pratiques s'écartent de l'islam ancestral et du sens de la religiosité, et sont vu par Bey et Belloula comme étant une atteinte aux libertés individuelles ; leur intransigeance et leur dogmatisme sont considérées comme une sérieuse menace à la société algérienne, aux origines de l'identité, aux principes humanitaires et plus particulièrement à la condition féminine.

Bey réfute avec fermeté les opinions des intégristes. Dans un contre discours religieux, elle continue à interroger l'Histoire sur l'origine de ce renversement des idéologies. L'auteure s'arrête sur le terme « hérésie » : comment du jour au lendemain, tout ce qui était normatif, identitaire, authentique à la société devient, et par la décision d'une minorité endoctrinée, absurde, dérisoire et hérétique ? : « On nous dit que toute lamentation est une hérésie, bid'aa. Un mot qui aujourd'hui imprime toute sa force répressive sur chaque instant de notre vie » (p.16)

Dans un discours ironique et poignant l'auteure remet en question les principes et les croyances des détenteurs du nouvel ordre religieux, qui, au nom de la religion, et par la promesse alléchante du paradis, influencent les individus :

Ce sont celles qui, parce qu'elles ont appris quelques versets du coran et entendu quelques prêches à la mosquée ou à la télévision, veulent diriger les opérations. (p.37)

Il faut donc, pour être assuré de la miséricorde divine, quelles que soient les actions passées et à venir, avoir l'opportunité de vivre une très grande douleur ! [...] l'assurance d'être exonéré de tout péché. Le revers de la médaille, si je puis dire sans blasphémer. (p. 45)

Dans le même sillage, Bey revendique une liberté du culte. Elle insinue que chaque individu a fondamentalement le droit de pratiquer sa religion selon ses convictions personnelles. Et aucune autorité ne possède le droit de lui dicter la manière de le faire. Elle prend position contre l'instrumentalisation de la religion qui a pour objectif d'endiguer la liberté des consciences, donc l'assujettissement : « Elle ne porte pas le voile. Pourquoi ? Elle dit...elle dit qu'elle a ses convictions [...] Qu'elle vit dans le respect des autres. Dans le respect des traditions, et surtout...que ses rapports avec Dieu ne concernent qu'elle » PMCEM(p.28)

Dans un sens similaire, Belloula se questionne sur la « reconversion » miraculeuse de ses personnages ; du jour au lendemain, ils se transforment de voyous et bandits en de bons musulmans. Ils adoptent la religion comme un moyen pour affirmer leur identité, avoir la reconnaissance sociale : mais avaient-ils le choix ?

Nous l'avons vu précédemment, les personnages de Belloula sont dans l'ensemble des personnages marginaux qui s'affirment dans un nouveau culte « sanguinaire ». Les personnages non convertis au nouvel ordre s'accrochent à leur religion, une religion qu'ils ont héritée de leurs parents et qui leur paraît comme une source de paix et de tolérance, ils s'y identifient totalement. Ils continuent à la pratiquer et à s'en inspirer, et notamment les plus âgés, à l'instar du père et de la mère de Nouné :

Réciter quelques sourates pour le repos de son âme. Je regardais le geste séculaire de ma mère, que des millions d'Algériens avaient accompli avant elle, avec piété, quiétude, sérénité et amour. V.P. H.(p.77)

Mon père aussi invoquait Dieu [...] car il ne voulait pas que l'on interfère dans son Islam, celui que ses parents lui avaient transmis, peut-être incomplet mais suffisant à sa piété. VPH (p.42)

Dans le chemin de la confusion et de la perte des repères identitaires des origines en relation avec la religion, l'héroïne de Belloula éprouve une hésitation par rapport à ses croyances, elle ne renie pas la religion, mais elle est incertaine, chancelante, et perdue

dans la violence qui l'entoure. Invoquer Dieu, prier et lire des sourates ne lui inspirent que peur et confusion. A force de cadavres parsemés autour d'elle au nom de Dieu, Noune égare ses repères. La foi qui jadis unissait ses fidèles, aujourd'hui, elle est l'enjeu d'une division : « Autrefois, Allah Akbar, des cinq prières faisait naître en moi un sentiment de bien-être [...] le mot me faisait peur, associé au crime et aux assassinats, aux attentats et aux viols » VPH(p.77)

Cette incertitude, pourrait être à l'origine de l'expression biblique « *chemin de croix* » p94 qui représente les épreuves de la vie du Christ avant qu'il ne soit crucifié. Belloula adopte cette métaphore pour désigner l'atrocité du parcours de personnage-héros dans les pays atteints par la guerre et la violence.

Nous constatons dans les deux romans que les éléments identitaires de la résistance durant la guerre de libération, se transforment en éléments de la déchéance. L'intégrisme religieux, par les interdictions et les aberrations, bouleverse les constantes historiques, culturelle et religieuses au profit d'un ordre basé sur le reniement et le rejet de tous les fondements de base de la société algérienne.

4. Inscription du moi par le biais d'autrui : L'autrui comme refuge de la violence

Avant tout propos, il est important de mettre le point sur la dialectique de l'autrui. C'est un concept avancé depuis la nuit du temps par les philosophes et les théoriciens notamment : Platon, Aristote, Montaigne, Descartes, La Rochefoucauld, Hegel, Nietzsche, Sartre et bien d'autres. En majorité, les théoriciens pensent que ne nous sommes rien sans les autres. L'être humain est de nature sociable, il vit avec les autres et pour les autres, il partage avec eux dans la plus part du temps le même code social, culturel et éducatif, d'après Szymkowiak⁹⁰ : « Nos choix alimentaires, vestimentaires, culturels aussi tiennent compte du goût et de l'avis d'autrui, même et peut-être surtout quand c'est le rejeter » Dès son jeune âge, l'être humain commence ses premiers pas dans la vie en imitant les autres ; il grandit en s'inspirant du modèle existant, et même si, une fois grand, il répond moins au modèle social conventionnel. L'individu révolté s'oppose aux autres pour ressembler à d'autres qui ont déjà existé et auxquels il veut ressembler (des personnalités, des leaders, et même des tyrans et voire des criminels) ; il est donc impossible pour lui de vivre seul.

Selon Descartes⁹¹, le moi est défini par la conscience direct qu'il a de lui-même, un soi, principalement reconnu par le moi et par l'autre ultérieurement. En effet, Descartes confirme que la certitude du moi est primordiale, pour toute reconnaissance de son existence et de l'existence du monde environnant. Il ajoute que pour éprouver comme conscience la conscience d'un autre, il faudrait que je sois moi-même cette conscience.

Paul Ricœur⁹², dans sa théorie sur la dialectique éternelle entre le Moi et l'Autre, démontre que l'expression « soi » ne désigne pas souvent le sens du « je », Ricœur pense que dire soi ne veut pas dire je, le soi inclut l'autre, il s'appuie sur la définition de Sartre de l'Autrui : « Autrui, c'est l'autre, c'est-à-dire le moi qui n'est pas moi »⁹³, cette définition explique que le rapport entre le soi et l'autrui est tellement étroit qu'il est complexe de les différencier et de les étudier indépendamment.

⁹⁰ Szymkowiak, Mildred. *Autrui*, Paris, Flammarion, 2015, p11

⁹¹ Descartes, René. *Les Passions de l'Ame*, Paris, Flammarion, 1998, p 105

⁹² Paul, Ricœur. *Soi-Même Comme un Autre*, Paris, Points-Seuil, 1990

⁹³ Sartre, Jean Paul. *L'Être et le Néant*, Paris, Gallimard, 1996, p300

Hegel, quant à lui, avance dans sa théorie le concept de reconnaissance des consciences, il met en évidence qu'une conscience de soi ne peut exister que dans le rapport avec la conscience de l'autre, cet autre même devra prendre conscience de ce même moi. Cependant Hegel, dans sa théorie accorde une primordialité à la phénoménologie existante dans les rapports entre les individus. Pour lui dans la relation vitale avec l'autre, il est remarquable que l'un des dépendants est maître et l'autre en est l'esclave. Il pense que dans l'altérité, se retrouve, implicitement ou explicitement une volonté de maîtriser et d'effacer l'autre et voire l'abolir, qu'il développe dans sa dialectique maîtrise et servitude :

Puisqu'il est nécessaire que chacune des deux consciences de soi, qui s'oppose l'une à l'autre, s'efforce de se manifester et de s'affirmer, devant l'autre et pour l'autre, comme pour un être-pour-soi absolu, par là même celle qui a préféré la vie à la liberté et qui se révèle impuissante à faire, par elle-même et pour assurer son indépendance, abstraction de sa réalité sensible présente, entre ainsi dans le rapport de servitude.⁹⁴

La question qui se pose est comment allons-nous transposer la dialectique de l'Autrui de la philosophie à la littérature ? Comme il a été préalablement avancé dans la première partie, la question du rapprochement de la littérature au réel, nous avons conclu que nos œuvres ont la spécificité d'être en rapport étroit avec le réel, vu la visée des auteurs, qui tentent de rapporter aux lecteurs, un effet du réel des violences et des échecs de leur société. De ces faits, la dialectique de l'Autrui -qui se manifeste par la vitalité d'un autre ou des autres pour poursuivre un parcours du/ des personnages- s'impose dans notre recherche.

Au cours de notre recherche sur les personnages marginaux, nous avons remarqué dans l'ensemble des romans, que cette catégorie, qui est en quête de son identité ou d'un nouveau sens à sa vie, a recourt à autrui qu'il soit un individu ou un groupe social. Le rôle de cet autrui dans les récits est un rôle moteur dans le progrès de la personnalité du personnage. Par moment le rôle de l'Autrui sur le moi est constructif, par d'autres, il est destructif.

⁹⁴Hegel, George Wilhelm Friedric. *Phénoménologie de l'esprit*, Paris, Librairie Philosophique Vrin, 2006, p433

D'un roman à un autre, l'Autrui change de forme, d'aspect et de statut. Il est parfois un personnage classique, un groupe social, ou un personnage anthropomorphe. Comme il peut se résumer en un souvenir ou une idée.

Dans ce qui suit, nous allons interroger les romans un par un et d'une période à une autre pour voir les variations de l'Autrui dans l'écriture romanesque féminine, depuis la guerre de libération à la décennie noire.

4.1. L'Autrui dans les deux romans de la guerre de libération

Dans la société de l'Algérie coloniale, les catégories marginalisées sont prises par un sentiment de malaise affirmé par une quête identitaire et une volonté fervente d'une affirmation de soi. D'une société entière à des particuliers, il est nécessaire d'affirmer son existence et même de modifier son sort, et pour ce faire, la présence d'Autrui pour accomplir ce projet identitaire s'impose.

Nous allons commencer par identifier l'Autrui dans le roman de Assia Djebar, ensuite dans le roman de Aicha Lemsine.

Les Enfants du nouveau monde

- Le personnage de Yousef, grâce à son emprisonnement après les événements du 8 mai 1945, s'est forgé une conscience politique profonde qui dépasse de loin son jeune âge. Dans la prison, ses contacts et ses discussions avec les autres prisonniers qui remémorent le passé et envisagent l'avenir de l'Algérie, lui ont permis de comprendre que la lutte armée est une évidence pour retrouver la dignité et la liberté ; une affirmation collective. L'Autrui pour Yousef sont des coreligionnaires plus âgés et plus expérimentés qui lui ouvrent la voix de combat. Grâce à leur compagnie le jeune adolescent mûrit politiquement, et devient plus déterminé concernant la lutte fatidique de son peuple :

Chérifa pouvait alors rêver à l'adolescent qui, pendant vingt mois qu'il avait trouvés courts, avait écouté, dans les cellules, des hommes résolus parler des luttes anciennes, du combat à venir...le jeune Youssef découvrait ainsi qu'une patrie, ce n'est pas une terre commune, ni même seulement une misère partagée mais du sang versé ensemble et dans le même jour, les mêmes chants interrompus.(p. 171)

- L'autrui pour Salima prend plusieurs formes : l'orgueil, l'amour et le gardien de prison. Depuis ses études poussées, son travail et la subvention des besoins de sa famille, Salima s'est forgé une personnalité de fer. Comblée et arrogante par ses exploits inédits dans sa société, Salima épouse la posture d'un homme pour substituer son défunt père. Quand Salima est prise par les forces de l'ordre, elle se dresse obstinément et avec bravoure devant les enquêteurs. Son orgueil la soutient et lui procure une force invincible pendant les interrogatoires :

Elle s'était montrée fidèle à son serment : elle s'était conduit « en homme ». c'est ce raidissement brave qu'elle retrouve maintenant...L'orgueil (« vous et votre orgueil ! » lui avait dit le commissaire au cours de l'un des interrogatoires, cela lui revient) est finalement sa meilleure armes.(p.94)

Par le biais de ses contacts avec son cousin Mahmoud, Salima prend conscience des principes de l'organisation armée ; dans son subconscient, son dévouement à la cause de son pays est d'ordre personnel. Elle ne se rend compte que derrière les barreaux de l'amour impossible qu'elle éprouve pour Mahmoud, lui, homme marié et elle, vieille fille et cousine de sa femme. Cet amour est un rêve tout comme le rêve de la libération de son pays :

Ce n'était pas sa tristesse de vieille fille, ce fond du cœur un peu rance qui troublait devant Mahmoud. Elle répète ce mot précieux : « L'avenir », cet œil de l'azur tel qu'il apparaissait dans les discours de Mahmoud...L'avenir, ce mot essentiel la liait à Mahmoud. (p.91)

En prison, Salima est livrée à elle-même, à ses souvenirs, à sa peur, et aux cris des hommes torturés. Rongée par le froid et l'oubli dans sa cellule, le gardien lui apporte de l'aide, il est sa lueur d'espoir. Cet homme illettré et modeste joue un rôle très important pour Salima, il la soutient, l'encourage pour résister et ne pas dénoncer ses compatriotes. Grâce à quelques gestes de compassion et de solidarité du gardien Taleb, Salima ne se sent plus seule. Taleb lui apprend la date, ce qui lui permet de comprendre qu'elle est détenue depuis dix jours, comme il lui apporte en catimini une couverture le soir qu'il reprend de bonheur. Enfin, ses mots prononcés en arabe, s'articulent tel un instrument qui joue la mélodie de la liberté et de l'espoir :

Ô ma sœur, ma sœur !- elle, tournant sa tête ankylosée dans sa direction, et se disant tristement : « comme notre langue est belle, si simplement lyrique dans sa banalité même ! » -

Ma sœur, je te remercie de ne pas parler. Ne leur dis rien. Tiens bon !...elle fermait les yeux pour tenter de tout oublier, sauf ces mots. (p.86)

- L'autrui de Amna, la femme simple et effacée, ressemblant à la majorité des femmes de sa société, c'est Chérifa. Le métier de Hakim comme policier en pleine guerre, n'a jamais suscité l'intérêt de Amna, comme elle ne s'est jamais aventurée de le remettre en question, jusqu'au jour où il l'interroge sur la présence de Youssef chez lui la nuit de sa garde. Le choix que doit faire Amna n'est guère facile, cette femme est confinée entre le devoir d'épouse qui est contrainte d'obéir à son mari, et le devoir de l'amitié et de la contribution à la lutte de son pays. Amna est résolue à ne pas trahir une amitié qui a duré cinq ans et sans le moindre incident, Chérifa n'est pas seulement une amie, Amna la considère comme une vraie sœur. Cette tendre amitié lui permet de prendre conscience de la trahison de son mari, elle se ressource des sentiments sincères qui la relient à son amie, pour se dresser devant Hakim et prendre la défense de ses voisins. Par ailleurs, Amna ne défend pas uniquement Chérifa et son mari Youssef, elle défend la Révolution, sa révolution et celle de son pays :

Ecoute, je sais que Youssef n'était pas là cette nuit. Mais retiens bien ceci et dis-le-lui quand il rentrera : mon mari (puisque'il est mon mari hélas, puisque tel a été mon sort, je le demande aujourd'hui à Dieu, pour la première fois !...)...il sait que je ne mens pas. Jamais [...] je lui ai menti et je ne regrette rien. (p.75)

- L'Autrui pour Lila est multiforme ; depuis le départ de son mari, Ali, Lila est livrée à elle-même. Durant leurs derniers mois ensemble, Lila est sciemment désintéressée par l'engagement d'Ali. Elle omet volontairement de lui reprocher l'abandon de ses études, lui, qui est un étudiant appliqué et assidu. Si elle le fait, c'est parce qu'elle ne veut pas admettre qu'il pourrait être attiré par une autre cause que leur amour. De ce fait, le départ de son mari lui vaut la déraison, et pour ne pas sombrer et échapper à la folie, elle s'accroche au début à quelques détails : la lecture, la contemplation du tableau des deux courtisanes de Pavese, ainsi que du ciel (elle ne ferme jamais la fenêtre jour et nuit). Pour retrouver un refuge par la suite dans l'amitié et la famille.

Lila s'attache à la vie à travers la lecture d'un roman dont Djébar ne précise ni l'auteur ni le titre ; cette imprécision pourrait être une volonté de promouvoir la lecture sans porter un intérêt ni au genre ni au courant du roman, ce qui importe est l'acte de lecture et ses bienfaits sur la vie des hommes. C'est ainsi que le roman devient un compagnon sollicité perpétuellement, comme si le personnage s'est projeté dans son histoire et en fait sienne. Ces relectures sont devenues telle une addiction pour Lila : « Elle n'aimait pas lire, mais, une fois fait l'effort, difficile comme celui de s'habituer à de nouveaux êtres, elle s'attachait au livre, passait des mois entiers à le relire inlassablement » (p.54)

Lila s'enferme pendant plus de quinze jours, alors qu'elle décide enfin de contacter sa meilleure amie Suzanne, dont la présence permet à Lila de reprendre le cours de sa vie et de se délivrer de ses peurs et angoisses. Voir Suzanne, la Française qui a abandonné son mari pour défendre les autochtones, fait naître en Lila un sentiment de patriotisme occulté par son amour égoïste. Son réveil est renforcé par d'autres rencontres notamment la sœur de son mari Chérifa et son cousin Bachir :

Que c'est bon de s'en aller ainsi à la dérive auprès d'une attention prête à vous accueillir ! Que c'est bon de se défaire au sommeil, quelle douceur de laisser s'ouvrir en soi tous les nœuds oubliés, de... ! (p.108)

Elle cherche quoi lui dire, la remercier, lui expliquer qu'elle a bien fait d'entrer ainsi ce matin, qu'elle a brusquement tout ouvert et effacé les ombres, que l'amitié est un oxygène, que tout reste meurt. (p.117)

Cette rencontre avec ce jeune homme qu'elle aime comme un frère lui semble terminer le jour en une renaissance. Mais comme le réveil a été dur, hésitant !- je suis sortie tôt... « Je suis sortie et me suis libérée. (p.254)

Le Ciel de porphyre

- Dans son journal intime, Ali transcrit avec hardiesse et emphase son enfance, il se décrit comme un enfant livré à ses peurs et incertitudes. Vu qu'il est le fils unique, il est contraint dès l'âge de cinq ans de dormir seul dans la salle de séjour. Son sommeil est constamment hanté et interrompu par un cauchemar qui le réveille au cœur de la nuit en sueur. Ce cauchemar l'accompagne jusqu'au jour où ses peines sont absorbées par l'écriture. Pour son troisième anniversaire, Ali reçoit un cahier offert par la mère de son meilleur ami Alain, et depuis, ses angoisses ont totalement

disparues, il n'a plus peur de la nuit, ni de la solitude. Désormais, il dispose d'un compagnon, qui va l'assister, apaiser ses douleurs. Ce cahier témoigne des événements les plus importants de la vie d'Ali, à partir de son enfance jusqu'à sa maturité ; cependant de peur qu'il ne tombe entre les mains des forces de l'ordre, et ainsi le réseau duquel fait partie Ali ne serait découvert et démantelé, il le confie à une parente. Aussitôt la guerre finie, Ali se hâte pour le récupérer. Il est le seul ami qui lui reste, après sa perte d'Amalia et de Tahar : « A présent j'ai un compagnon silencieux, qui ne me jugera j'aimais, j'écrirais en toute liberté...Ah ! Toi mon cahier, tu seras le témoin de mes pensées, l'ami de mes rêves les plus fantasque » (p.21)

Le cahier est un personnage anthropomorphe sans pour autant prendre la parole ou accomplir des actions concrètes dans le récit, mais son rôle est majeur dans le parcours du héros de Lemsine. Il n'est pas un objet inerte, il est personnifié par le personnage-héros, aussi, il s'adresse et se confie à lui. Du moment que l'assistance de ses semblables est impossible, Ali en crée une, le journal intime substitue les autres personnages et joue le rôle de l'autrui pour lui.

J'écris et c'est comme si je parlais à un ami. Je dessine aussi. Je lui parle à haute voix, comme ça, pour me donner du courage quand j'entends le craquement du vent. (p.127)

Toi, mon ami cahier, ne va surtout pas croire que nous sommes des bandits ! (p.103)

Bien que ce cahier joue le rôle d'un compagnon et d'un ami apaisant les peurs d'un enfant, son rôle dans le récit est plus étendu qu'il ne l'apparaisse. L'oubli, un mot récurrent dans les paroles et les pensées du protagoniste, un fantôme qui son hante l'adolescence, car il est pris sous l'enclave de son nom de famille SNP. A l'âge adulte, et grâce à l'écriture dans son journal intime, Ali tente de graver son histoire sur le papier, pour qu'elle ne soit pas vouée à l'oubli, tout comme celle de ses ancêtres. A cet égard, le cahier est, aussi, un matériau identitaire singulier dans le parcours du héros de Lemsine : « J'aime ses moments où il n'y a que toi et moi, et mes pensées secrètes qui naissent non pas pour être balayées comme des poussières par l'instant suivant, mais pour être gravées dans ta mémoire blanche »(p. 229)

- L'autrui pour Ali ne se limite pas à un cahier reçu pour cadeau à l'âge de treize ans. Pour s'affirmer dans la cellule de l'organisation armée secrète, Ali se

transforme d'un jeune rêveur et impulsif à un adulte calme et réfléchi. Cette transition dans son parcours est assurée par la présence d'un compagnon de lutte vigoureux et téméraire « Tahar », un jeune Chaoui qui se lance lui aussi dans l'aventure meurtrière de la Révolution. Tahar escorte Ali dans sa maturité militaire, tantôt en interpellant la logique pour lui justifier la nécessité du recourt à la violence, tantôt en lui donnant des coups pour le faire réveiller de ses illusions et le sauver de ses angoisses. C'est grâce à Tahar qu'Ali prend confiance en sa personne et dépasse la vulnérabilité de l'adolescence, c'est de l'apport et du soutien de Tahar qu'Ali s'affirme comme un membre influant et actif dans leur cellule.

Lorsque le garçon sentit la main rugueuse de son compagnon contre la sienne, il sut qu'il était pardonné. Mais aussi que toutes les luttes révolutionnaires ne se faisaient pas seulement avec des mots. Quelle que soit l'époque, et les armes nouvelles, les méthodes restaient les mêmes, cruelles. (p.73)

Il était attaché à lui comme un petit chien à son maître. (p.174)

- Pour fuir aux angoisses et aux peurs, l'adulte Ali s'échappe dans ses souvenirs de son enfance. En effet, dans chaque situation de malaise, et précisément dans les situations de violence, Ali fait des flash-backs pour atténuer ses peines et se soustraire du remord et de la cruauté de la mort et de la vue des cadavres. Il remémore ses jeux d'enfance, les paroles de sa mère qui semble ressusciter pour lui apporter la douceur de l'enfance et l'affection maternelle dont il a besoin dans ses moments épineux. Le souvenir est dans ce sens un autrui de plus pour le personnage-héros de *Le Ciel de porphyre* :

Il repousse les mains de Tahar, secoue son visage brûlant et pleure. Il se met à prier. Du fond de son âme déchirée, les mots s'accumulent pour dire une prière maintes fois entendu par sa mère. (p.17)

Ali ferma les yeux. Il imagina qu'au lieu de la course éperdue dans la nuit pour éviter un éventuel barrage de la police, c'était le jour, le soleil brillant et lui courant rejoindre ses copains dans la clairière. (p.73)

- Après l'indépendance, Ali perd tous ses repères ; ses parents sont morts, son meilleur ami Alain vit en France, son compagnon de lutte Tahar est mort dans la guerre, son mentor Si Salah est injustement conduit en prison. Ali continue de vivre avec un tel stoïcisme qu'il poursuit ses études comme il a tant rêvé, et il contribue

au développement de l'Algérie, tout en gardant un œil vigilant et attentif aux déroulements des événements dans un pays fraîchement libéré. Il décide de mener une vie de célibataire tout en conservant le souvenir de ses parents, ses amis et son amour perdu, et bien évidemment son compagnon de tout temps « son cahier » :

« Je serai seul avec moi-même pour fouler le sol de mon pays libre...quelles seront ses odeurs...ses sons, maintenant ? Un long chemin à partager avec elle : l'Algérie. »(p.272)

- De plus, nous avons constaté que la présence de l'autrui pour d'autres personnages marginalisés est une présence élémentaire dans la confirmation de leur être. Nous rappelons Juliette, la femme juive, qui sans la présence de Chérifa, la mère d'Ali dans sa vie, elle n'aurait pas pu s'adapter à l'atmosphère totalement nouvelle pour elle. Elle a quitté sa ville, pour le village de son mari français. Exclue par sa belle-famille et la société européenne, Juliette est largement accueillie par la société musulmane. Elle s'habille comme ses femmes, va au bain maure, et assiste à ses fêtes de mariage. Grâce à l'amitié de Chérifa et à la convivialité de la société musulmane, Juliette trouve un sens à sa nouvelle vie, l'autrui permet à Juliette de s'affirmer dans la société musulmane et de jouir d'un statut, tout comme les autres femmes autochtones du village, sans prendre en compte sa différence ethnique :

Brusquement coupée de son milieu, elle s'est sentie isolée...elle a ses entrées dans les maisons arabes. Ainsi a-t-elle pris l'habitude de venir chez ma mère. (p.90)

Juliette se comporte comme nos femmes. Elle se met du henné sur la tête au bain maure, s'épile la figure, les aisselles, les jambes et les bras avec une espèce de caramel qu'elle prépare avec ma mère. (p.96)

L'autrui peut participer à créer un espace d'acceptation et de convivialité, le vivre ensemble dans la société algérienne colonisée. L'histoire de Juliette, la femme juive, même si elle représente un exemple singulier, tend à défendre l'idée d'une communauté musulmane qui accepte la différence, la diversité culturelle en dépit des tensions et des antagonismes nés de l'occupation. C'est aussi montrer que l'antisémitisme qui a sévi dans l'histoire de l'Europe du XXe siècle n'a pas de place dans la société autochtone, donc la liberté du culte est fondamentalement

respectée par les musulmans ; il s'agit d'aller vers l'humain, l'universel comme le veut la tradition et les enseignements du prophète.

4.2. L'autrui dans les deux romans de la décennie noire

L'autrui dans les deux romans de l'écriture sur le terrorisme épouse des formes différentes des deux premiers récits, quoique du roman de Maïssa Bey au roman de Nassira Belloula nous rencontrons des aspects assez particuliers de la présence de l'Autrui. Cette divergence s'explique par la visée des deux écrivaines : le roman de Bey est beaucoup plus allégorique de la souffrance émotionnelle d'une mère, alors que le roman de Belloula est une œuvre qui se veut réaliste et sociologique, elle fouine dans les profondeurs de la société algérienne pour faire surgir les origines de la tragédie des années 90.

Pour mieux cerner l'Autrui dans *Puisque mon cœur est mort*, il est nécessaire d'évoquer un phénomène psychologique similaire à la schizophrénie « le dédoublement » un état récurrent impressionnant dans chaque situation difficile de la vie du personnage principal : « C'est comme si je m'étais dédoublée. Une sensation que j'avais déjà ressentie fugitivement, lors des moments exceptionnels de ma vie. Un sentiment étrange d'irréalité » (p.23), Aïda est un personnage très peu communicatif, aux relations sociales peu étendues. Son isolement fait qu'elle connaît très mal les rituels et les mœurs de la société dans laquelle elle vit retirée, au point de ne pas assister aux préparatifs funéraires de sa mère : « J'ai refusé catégoriquement de prendre part aux préparatifs rituels lors des obsèques de celle qui comptait le plus pour moi, ma mère » (p.24). C'est pour cette raison, que nous allons discerner deux faces de Aïda : une Aïda qui est consciente de la mort de son fils et qui monte un stratagème pour venger son assassinat, et une autre Aïda qui invente une correspondance virtuelle par la rédaction de lettres, sans pour autant attendre une réponse, et ce pour ne pas sombrer dans la folie.

Le roman s'ouvre sur la mort de Nadir et le premier jour des obsèques. Ce qui est de convention dans de telles circonstances, c'est que la présence des autres est élémentaire pour faire face à l'atrocité de la mort. Les funérailles sont un événement social, la collectivité y participe. Situation qui est totalement inverse pour Aïda. Cette maman

refuse la présence des autres femmes chez elle, et comme nous l'avons cité dans le deuxième chapitre de cette partie « Les prototypes de la violence », elle considère leur appropriation des lieux comme une violation de son intimité et de sa vie privée. Contrairement aux autres femmes, Aida est impatiente pour que les personnes présentes chez elles ne quittent les lieux et rejoignent leur vie, mais ce n'est pas pour qu'elle reste seule, non, c'est pour qu'elle retrouve un autrui que son conscient simule « le fantôme de Nadir » :

Je n'avais qu'une seule hâte : les voir partir. Pendant qu'elles s'affairaient, qu'elles veillaient à tout, je ne cessais de me dire : Qu'elles partent ! Qu'elles rentrent chez elles ! [...] J'avais hâte de me retrouver seule avec toi. (p.25)

Tu es là, près de moi. Cela me suffit. Tu écoutes. (p.86)

Dès qu'Aida, la dédoublée, s'est retrouvée seule, une nouvelle vie commence pour elle. A travers son écriture épistolaire, nous pouvons deviner que Nadir n'est présent que dans l'esprit de sa mère, puisqu'il ne voit rien, n'assistent pas aux différentes scènes de la vie de sa mère et n'intervient pas. C'est Aida qui lui rapporte dans les lettres qu'elle rédige tous les événements de sa vie depuis sa mort, et suppose même des réponses et des réactions que pourraient avoir Nadir. L'écriture est l'autrui principale qui permet à Aida la survie : « Je t'écris pour tenter de rassembler les fragments. Pour reconstituer tout ce qui est en moi s'est désarticulé [...] de quitter les territoires sans fin de la détresse pour me remettre à suivre le cours de la vie » (p.20)

Dans les premiers temps de la disparition de Nadir, la correspondance virtuelle est la seule issue pour que cette maman puisse tenir le coup, et aboutir à ses fins, elle n'attend l'aide de personne, car elle est convaincue que les autres sont indifférents à son malheur.

Dans un autre sens, et plus loin de l'épicentre du séisme comme le décrit la narratrice, d'autres personnages (autrui) contribuent à la survie de Aida : Hakim, Walid, Nourri, Salim, Karim et Assia. Ce sont les personnes que Nadir aime le plus. Aida pour remémorer la présence de son fils, elle se projette dans son monde, se rapproche de ses amies, les interroge sur ce qui pourrait être comme un indice révélateur de la raison de

son assassinat, d'ailleurs ce ne sont qu'eux qu'elle reçoit à la maison : « Il y avait chez nous, ce soir-là, tous ceux qui t'ont connu, aimé et pleuré » (p.87)

Pour s'accrocher temporairement à la vie, Assia l'amante de Nadir, est un personnage qui apporte une lueur de bonheur aux ténèbres de la souffrance de Aida. Elle découvre avec un grand plaisir que son fils a connu l'amour, et s'émerveille de la beauté calme et du tempérament de celle que son fils s'apprêtait à officialiser sa relation avec elle. Aida jouit de sa présence, de leurs discussions et l'invite chez elle sous prétexte de lui céder les livres de Nadir. « Je lui ai proposé de venir un jour [...] je te confesse d'une petite voix, elle pourrait me tenir compagnie. Nous pourrions parler de toi » (p.127)

Outre l'écriture et les amis de Nadir, Aida trouve refuge dans la lecture. Elle est en quête du sens à la mort, la criminalité et la cruauté humaine ; et c'est grâce à ses lectures qu'elle comble le vide quand elle n'écrit pas. Les mots des écrivains la soutiennent, la réconfortent et consolent sa détresse, les livres et les mots sont un baume pour sa douleur : « Ils sont là mes compagnons de toujours. Les livres. Et dans les livres, je cherche exclusivement les mots qui font écho à ma douleur. Je les appelle à mon secours » (p.154)

Il y a encore deux objets anthropomorphes que nous pouvons qualifier d'autrui : la haine et le revolver. Le sentiment de haine n'est pas uniquement un moteur qui pousse Aida à réaliser son projet de vengeance, donc un destinataire dans son itinéraire narratif, plus, cette haine, qu'elle porte en elle contre l'assassin de son fils est un autrui qui lui permet de se tenir en force, donc un adjuvant si on se reporte au schéma narratif de Greimas. La haine devient un actant. Grâce à la haine, Aida trouve le courage de survivre, de sortir, de prendre contact avec d'autres personnes et notamment la femme de ménage Kheira qui la renseigne sur le meurtrier. Sans cette haine, Aida serait engloutie dans le gouffre du désespoir et de la solitude : « A présent, c'est la haine qui me tient debout. Qui m'a redonné, au moment où je m'y attendais le moins, le goût de l'attente. Et je dirais même plus, peut-être aussi celui de l'espoir » (p.108)

Quant à l'arme, elle est également un autre personnage anthropomorphe qui agit comme adjuvant et donc actant ; c'est l'instrument concret et palpable qui lui promet la réalisation de son stratagème de vengeance. Quand elle prend la décision que justice

doit être faite par ses propre mains, elle dupe Hakim en lui révélant qu'elle est torturée par la peur d'être une nouvelle cible des terroristes. Elle finit par le convaincre et c'est ainsi qu'il lui procure l'engin de la mort pour qu'elle puisse se protéger. Effectivement, la présence du revolver dans la maison atténue ses peurs et la rassure que son projet est en bonne voie : « J'essaie de me persuader que c'est une présence rassurante »(p.132), « Le pistolet- non, le revolver- est posé là, près du cahier où je trace ces lignes. Sa présence sombre et silencieuse me fascine »(p.13)

Dans le second roman *Visa pour la haine*, nous rencontrons le phénomène de l'exclusion et du rejet de tous ce qui est différent. Ce phénomène nous l'avons déjà abordé dans les éléments identitaires de la déchéance. Dans le système communautaire des intégristes, l'Autre est celui qui ne se conforme pas à leur modèle idéologique, qui n'est pas acquis à leur doctrine, aux préceptes et mode de vie de l'intégrisme. Cet Autre, différent, n'est pas toléré et est donc marginalisé et opprimé avec violence. C'est la relation dichotomique de l'intégriste islamiste vs le non-intégriste islamiste ; Ainsi se divise pour cet ordre la représentation de la société disloquée en deux pôles.

L'exemple le plus expressif est le jeune frère de Noune, Tawfiq. Avec une différence d'âge d'une année, lui et Noune ont grandi comme des jumeaux se partageant nourriture, biberons et même vêtements. Une fois endoctriné, le jeune adolescent dédaigne sa sœur car elle n'est pas prête à lui ressembler. Et dans son ordre, tous ceux qui sont différents doivent être exclus. Doté d'une personnalité fragilisée par la marginalisation sociale, Tawfiq est endoctriné et se fond une nouvelle famille, toute idéologique, composée de nouveau « frères », il se reconnaît dans leur monde, et applique aveuglement leurs théories et leurs pratiques. Et ce pour acquérir une reconnaissance : « Incapable de s'affronter, il lui faut le courage des autres »(p.23), « Cette nouvelle famille anarchique et dévoreuse lui reconnaissait des droits dont il ne rêvait même pas »(p.24)

Outre Tawfiq, la sœur aînée de la famille Okacha est longtemps marginalisée par le père et la société pour être une vieille fille. De retour de l'Afghanistan, Béchir tient toujours à elle et la redemande au mariage. Avec ces noces, Souha ne va pas épouser uniquement Béchir, mais elle va adopter ses convictions, son djihad et sa mission d'Emir. Tous ses

frères se reconvertissent au nouvel ordre, sauf Nouné. Alors, Souha se lance confiante dans son expérience d'épouse de grand Moudjahid. Elle croit en son mari et ne semble voir et entendre que ses prêches : « Elle l'avait suivi, car elle croyait en lui, en ce qu'il faisait, en ce qu'il disait. Elle espérait une vie meilleure » (p.50)

Quelques jours après son mariage, Souha se rend compte des chimères qu'elle a construites autour de cet homme, de son prince charmant. Elle est parquée par son homme dans l'espace réservé à toutes les femmes réduites à l'esclavage, au service des hommes du camp. Dans sa nouvelle vie, Souha est aussitôt déçue par sa découverte, mais elle sait pertinemment qu'elle ne peut plus reculer, ni parler de ses pensées à quiconque. Personne ne pourra la comprendre ou la soutenir. Ayant appris le culte du silence, elle se livre à la solitude. Son seul refuge est ses souvenirs d'une vie paisible et sereine, loin du désastre, de la dévastation humaine, morale, psychologique et sociale qui l'entoure : « Tentant de se préserver en créant un coin dans sa tête où elle pourrait se réfugier à chaque fois que cela était nécessaire » (p.47)

Pour l'héroïne du roman, l'autrui épouse plusieurs formes : humains et objets. Au départ, elle est une victime du regard que porte la société sur la femme, elle éprouve un malaise de vivre dans une société d'ordre patriarcale. Pour échapper aux regards et aux paroles violentes dans la rue, Nouné se cache derrière sa tenue d'écolière qui lui assure une certaine protection, ou encore, derrière le profil de sa mère, qui pour son âge, passe inaperçue ; à l'extérieur, les regards sont devenus inquisiteurs : « Sauf accompagnée de ma mère âgée qui devenait ainsi un chaperon honorable [...] la rue sans nom cartable et mon tablier devenait hostile » (p.22)

Quand la situation s'aggrave et prend de l'ampleur, Nouné se cache des regards d'hommes dans le magasin d'une vieille dame du quartier pour s'abriter de la persécution et des harcèlements de la rue. L'expérience des années ont fait de la vieille dame une femme rebelle et révoltée qui fait fuir tous ceux qui osent la réduire à la soumission : « Quelque individus n'hésitait pas à me suivre et je cherchais refuge auprès de Lalla Fatma, la seule épicière du quartier. Une veuve acariâtre et autoritaire qui faisait fuir les femmes comme les hommes » (p.22)

Au début de l'endoctrinement sa la famille, Nouné est un personnage de l'entre-deux ordre. Pour survivre, elle s'accroche à un autrui anthropomorphe, devenu un véritable adjuvant . Pour résister à l'endoctrinement, Nouné se réfugie dans les livres, qui seuls sont capables d'apaiser ses tourments et atténuer ses souffrances. Ils deviennent des compagnons qui lui offrent une évasion sans être jugée ou bafouée : « J'ai toujours aimé les livres, ils me tenaient amarrée a quelque chose, a un point de chute, comme une conscience de moi » (p.26)

Le jour ou Nouné est lapidée par son propre frère et son groupe d'intégristes, elle reçoit la première agression publiquement dans la rue, sa déception est immense ; absorbée par la souffrance, elle se rend compte que la lecture, les mots deviennent inefficaces à résorber sa peine « incommensurable » ; la violence des intégristes est aveugle: « Ce soir, les livres ne me parlent pas. Je rangeai celui qui garda pour une fois ses mots et ses rêves, car il ne pouvait me libérer de cette incommensurable peine qui me déchirait »(p.26)

Ballotée entre ses convictions et ceux de sa famille, Nouné semble se retrouver dans le néant ; elle est d'abord abandonnée par ses frères, ensuite par ses livres, et enfin délaissée par son prince charmant, leur voisin Moho. De par son métier de policier, Moho s'éloigne d'elle petit à petit depuis l'attentat à la bombe de ses frères ; il disparaît de sa vie et ne la soutient plus, même la sachant non impliquée dans leurs crimes. Son désespoir, sa détresse est infini : « Je cherchais Moho, j'implorais sa protection »(p.60), « J'avais espéré l'intervention de Moho [...] il s'était détourné de moi, sa lutte contre les terroristes l'avait aguerris, rendu impitoyable » (p.91)

Les seuls survivants de la damnation meurtrière qui s'est emparée de leur famille, sont Nouné et sa mère. Elle passe quatre ans en prison, et à sa sortie elle est aussitôt rejetée par la société, personne ne veut d'elle ; sa mère aussi l'abandonne car livrée à une folie furieuse ; elle devient une marginale : « Malgré mon insistance, ma mère avait trouvé son monde d'absence et de tranquillité » (p.92)

Paradoxalement, celui qui ouvre la porte à cette marginale est Béchir. L'émir est une personne qu'elle abomine pour tous les malheurs qui sont survenus dans sa vie. Si ce n'est cette alliance entre lui et sa sœur, l'extrémisme religieux ne se serait pas infiltré dans leur vie, emportant ses frères et sœurs, et sa mère. Même si sa sœur est morte, Nouné doit se plier à la volonté de Béchir, mais cette fois-ci pour ne pas se séparer

de son neveu. Son dévouement au petit n'est pas seulement pour tenir sa promesse, mais c'est encore pour elle-même. L'enfant est le seul espoir qui retient Nouné attachée à la vie : « Les liens qui nous unissaient étaient nés de cauchemars et de souffrances, et je l'avais haï. Dieu que je l'avais haï pour tout ce qu'il nous avait infligé, mais Hanouni était là » (p.115)

Depuis que son chemin se croise avec celui de Béchir, l'autrui dans la vie du personnage-héros prend un sens opposé à l'autrui qui existe dans sa vie d'adolescente, dans son milieu familial et social. Les livres ne la consolent plus, la littérature ne la fait plus rêver, à présent, elle trouve le salut dans le Livre Sacré, c'est le seul qui peut lui redonner force et espoir : « Je cherchais refuge comme autrefois dans les livres et je ne trouvais réconfort que dans le Livre Saint » (p.94)

En Afghanistan, Nouné s'attache ardemment à son hôte. Nafas apaise l'ère lugubre de Kandahar ; sans sa présence, Nouné n'aurait pas pu supporter la vie dans un pays qui n'inspire que la haine et la mort. Le secret de cet attachement à Nafas est l'étrange ressemblance de caractère entre elle et sa sœur Souha, sa souplesse, son dynamisme, mais aussi son effacement : « La compagnie de Nafas, son regard m'irradièrent d'un sentiment de bien-être, qui apaisa pour un temps mon âme tourmentée, comme si les monstres qui me poursuivaient avaient disparu » (p.103)

Au Pakistan, Nouné tombe amoureuse de l'un des jeunes Talibans, Issam, un jeune palestinien qui lutte contre les Américains pour libérer la Palestine. Depuis que Nouné a fait sa connaissance, ses peines et ses douleurs semblent avoir disparu. Il est telle une manne divine. L'estime qu'il éprouve vis-à-vis de Nouné lui fait sentir qu'elle existe pour la première fois dans sa vie, comme elle distingue que c'est le seul homme qui témoigne d'un respect pour son statut de femme : « Un changement sans doute à la présence d'Issam qui me considérait comme son égal et m'encourageait à mieux gérer ma vie, à choisir par moi-même jusqu'à ma tenue vestimentaire »(p. 126)

Sa longanimité s'affaiblit, laissant place à une euphorie provoquée par son amour. Nouné est enhardie mais pas pour longtemps. Issam disparaît pour une mission secrète, laissant choir Nouné entre les mains des chefs de Taliban. Elle s'engouffre à nouveau dans leurs idées meurtrières, et se transforme en terroriste engourdie par l'endoctrinement. Désormais, Nouné n'a plus de famille qu'eux. C'est le seul refuge qui lui est toléré : « J'étais étrangement seule [...] les autres étaient hypnotisés par le

charisme du Cheikh Abouda » (p.125), « La voix du maître, cheikh Abouda m'apaise » (p.9)

La veille de l'exécution de sa mission meurtrière, elle rêve de sa mère, dont la voix arrache Noune de sa torpeur. Elle se réveille de son long songe, pour découvrir l'ampleur de ses torts, mais ce réveil arrive tardivement. Le souvenir de sa mère ne peut plus la sauver, elle n'a plus le droit de reculer devant la fatalité de son destin. Cette clarté d'esprit est au moins bénéfique pour qu'elle prenne conscience de la trahison de ses compagnons, et de ce fait, elle refuse de brancher la ceinture des explosifs : « Comme si cette chanson dans ma tête, cette voix de ma mère, me tenait quelque peu consciente » (p.11)

Dans les deux romans de la décennie noire, l'autrui est le plus souvent un personnage ou un objet qui permet aux personnages de se reconstruire loin ou dans la haine et la violence. Ils évoluent dans l'hostilité qui émane de l'endoctrinement religieux, de ce fait ils rejettent l'Autrui premier (la famille, les amis, les livres, la lecture, l'amour, les souvenirs...) et le marginalisent, alors que l'Autrui second (les détenteurs du nouvel ordre religieux, la lecture, l'écriture, le revolver, la haine...) est admis et voire vénéré, car prometteur de sécurité, de reconnaissance et de triomphe.

Synthèse :

Dans la partie qui explore « Les variations scripturaires de la violence », nous nous sommes focalisée sur l'écriture de la violence sur le plan sémantique. Cette partie s'organise autour de trois chapitres :

Chapitre I : Les variations lexicales et sémantiques de la violence

Chapitre II : Les prototypes de la violence

Chapitre III : La violence et le parcours du personnage

Etant donné que nous sommes face à quatre romans qui s'inscrivent dans des périodes historiques différentes : la guerre de libération et les années 90 du terrorisme, et des visions du monde singulières, il s'est imposé à nous alors l'étude des variations sémantiques d'un roman à l'autre, à l'intérieur d'un même roman, où le sens varie selon l'espace, le temps et le contexte de la séquence ; il est question alors de stratégie d'écriture.

Dans le premier chapitre intitulé « Les variations lexicales et sémantiques de la violence » nous avons, d'abord, relevé le lexique de la violence et notamment les lexèmes qui s'imposent en abondance, et qui ne peuvent que contribuer à la construction du sens du dire de la violence. Nous avons vu qu'il était judicieux de sélectionner un répertoire varié, selon les différentes situations, et qui est susceptible de regrouper un maximum d'effets de sens. L'approche lexico –sémantique et ses lectures, au niveau de la thématique et des discours, ont permis de parvenir aux résultats suivants :

1. Affrontement de forces antagonistes

La thématique de la violence à travers le lexique de la destruction, de la force brutale, de la mort inscrit dans le discours littéraire l'opposition binaire colonisateurs vs colonisés dans le contexte colonial. La violence se tisse dans les deux romans dans les rapports dominateurs vs dominés dans la société coloniale : Mort, sang, torture, peur, frayeur, haine, souffrance, malheur, hurlement et cris auxquels s'ajoutent des matériaux de la torture et les engins de guerre et de mort.

A travers la corrélation entre la terminologie de la violence et le contexte historique émerge une autre dualité de forces antagonistes qui s'installe dans les années 90 en divisant la société ; elle montre un agresseur vs un agressé qui se réduit à l'affrontement d'un projet de société de l'intégrisme islamiste vs un projet de société ouvert sur le monde moderne. Cet affrontement dans la socialité des récits impliqués prend la forme d'un conflit fratricide sanglant (*VPLH et PMCEM*).

2. Discours de la dénonciation et féminisme

Il y a une dénonciation redondante, perpétuelle et incontestable de l'ordre social patriarcal dans différentes formes de violence qu'il exerce sur les personnages féminins dans leur trajectoire narrative. Il traverse les quatre romans. C'est le discours féministe qui conteste l'asservissement de la femme, le sexisme ou l'infériorisation de la femme, la chosification du corps féminin soumis aux plaisirs sexuels d l'homme et à l'esclavage.

3. Un discours lénifiant assumé par les personnages dans leur parcours

Néanmoins, dans l'exaspération de ces antagonismes et rivalités qui opposent féroce ment les protagonistes dans les pires violences dans la narration, les fictions font place à un espace lénifiant et apaisé : il reste encore une possibilité à l'humaine condition à travers le lien de l'amitié, du bon voisinage ou de l'amour ; il y a toujours cette possibilité du vivre ensemble et du partage, bien en au-delà des différences ethniques, communautaires, religieuses de sexes. Ce discours est plus assumé par des personnages chez Djébar et Lemsine qui mettent en avant le dialogue des cultures, telle l'amitié ou l'amour entre : Alain et Ali- un juif et un musulman- , Cherifa et Juliette – une autochtone et une juive épouse d'un métropolitain - , Amna et Chérifa, Francis et les enfants indigènes ; dans les romans sur le décennie noire, le modèle sociétal intégriste est plus axé sur une culture de la haine, de l'intolérance, de la mort, c'est le djihad qui ne laisse aucune place aux sentiments et au dialogue : culture de la haine, rejet de l'autre, viol des femmes, silence et peur collectifs.

Le second point étudié dans ce chapitre est « Les termes évaluatifs de la violence » nous avons pu retenir l'axe thématique suivant :

4. La prise de position des auteures contre de la violence

L'étude des différents fragments nous a permis de cerner le degré d'implication des auteures dans leurs œuvres et de situer sciemment leur vision du monde. Djébar dans *Les Enfants du nouveau monde*, approuve la guerre de libération et le droit du peuple à la liberté. L'auteure fait preuve de compassion et de solidarité avec ses concitoyens, elle se met dans la peau de ses personnages pour justifier leur loyauté et la fatalité de leur lutte. *Le Ciel de porphyre*, qui semble au départ un récit mettant en avant la guerre d'Algérie, est plus métaphorique qu'il ne paraît. L'écrivaine déploie de la thématique de la guerre d'Algérie pour interroger la société : où sont les principes de la guerre, où sont justice et loyauté de l'engagement après la décolonisation ? Sa perspective est universelle. Tout comme Belloula, elle interroge l'humanité sur la nécessité de la violence. Et toutes les deux se rejoignent en ce qui concerne les atrocités des guerres, autant pour le vaincu que pour le vainqueur. Bey, quant à elle, a produit un roman singulier, c'est une allégorie de la souffrance émotionnelle, mais qui n'échappe pas à la réflexion sur la société algérienne. Un récit basé sur un refus intégrale d'une réconciliation sans justice pour des terroristes islamistes qui ont précipité l'Algérie dans un bain de sang pour faire aboutir leur projet de société d'essence théocratique. Pour cette écrivaine, les plaies ne se panseront pas sans le jugement des tribunaux, ce qui est discernable dans les cris de son personnage-héroïne.

Nous retenons donc, que le corpus de notre thèse rend compte des répercussions morales et psychologiques vécues par les personnages dans un contexte historique dramatique de guerre, de conflit fratricide. Ils inscrivent leur subjectivité en dévoilant leurs souffrances. Touchés profondément, ils sont dans l'incapacité de marquer une distance par rapport aux événements horribles qui les emportent avec leurs familles au cœur d'une de violences qu'ils ne comprennent pas et qu'ils ne contrôlent pas.

Dans le deuxième chapitre « Les prototypes de la violence », nous avons sélectionné les variations de la violence, nous avons pu les classer en trois catégories : Violence intra-communautaire, violence extra-communautaire et violence singulière. A l'intérieur des quatre romans, la violence varie selon la collectivité, les conditions de vie, les

traditions, la religion et même le sexe. Nos résultats se résument en deux axes thématiques :

1. Rivalités, ségrégation et oppression : Densité d'un contexte fictionnel violent

Les violences intra-communautaires et extra-communautaires ont permis de déduire un discours extrêmement dense sur la nature des violences dans l'environnement des fictions que nous notons selon la thématique qui suit :

- Misogynie de la société patriarcale qui maltraite les catégories sociales les plus fragiles : les femmes, les enfants, et aussi les plus jeunes hommes.
- Brutalité et exclusion des minorités au sein de la société pour singularité (mariage mixte, les amitiés indigènes français, les insoumis au nouvel ordre du fondamentalisme islamiste, les différences de religion ou d'idéologie...)
- Rivalités des clans au sein des organisations armées (FLN, Groupes terroristes), et les conflits intercommunautaires et oppositions idéologiques
- Condamnation irrémédiable de ceux qui trahissent les causes de la collectivité.
- Haine entre les communautés autochtone et européenne/ terroriste et terrorisé
- Torture exercée par l'armée coloniale et les groupes des intégristes religieux
- Violation des droits de l'homme et violence verbale et humiliations à l'égard des catégories les plus vulnérables (Femmes, vieux, enfants, fous...)

2. La Violence singulière : un parcours hors-norme

Il est question d'une violence personnelle, émotionnelle et particulière à différents protagonistes dans les fictions. Nous avons des situations assez ambiguës, là où le personnage est confronté à la douleur, la souffrance et la sensibilité sans que ses souffrances ne soient distinguées ou ressentie par sa communauté à noter : Lila, Ali, Aida et Noune, ces violences singulières se résument dans :

- La fatalité du destin qui accapare des vies de personnages, leur gâche une part du bonheur et entrave le cours de leur destinée pour en imposer un autre, désapprouvé et renié par ces personnages mêmes. C'est une forme de violence qui transcende la volonté humaine.

- L'éducation sexiste dont les principes sont admis et sacralisés dans la société patriarcale d'essence phallocratique conduit à la ségrégation des sexes, supériorité de l'homme et infériorité de la femme.
- Immoralité et violation des droits de l'homme dans les camps des terroristes : c'est le règne de l'esclavagisme sexuel, la torture, les corvées pour les femmes, le viol collectif, la soumission, les brutalités diverses, autant de souffrances vécues très solitairement par les personnages féminins qui en sont les victimes.
- Le rejet et l'exclusion des victimes de l'esclavagisme sexuel, qui subissent singulièrement les retombées de leurs viols, abandonnées et reniées par leurs parents et l'ensemble de la société ; c'est une marginalisation massive.

Pour conclure les axes de ce deuxième chapitre, nous pourrions soutenir que les antagonismes entre les groupes sociétaux - colonisateurs vs colonisés et intégriste vs non- intégristes - consacrent toutes les formes de la violence en période coloniale et période post-coloniale. Mais la violence prend des nuances selon la période historique, ainsi dans *les Enfants du nouveau monde* la violence a-t-elle permis une prise de conscience collective, dans *Le Ciel de porphyre*, le peuple algérien triomphe et aboutit à ses fins par la violence qui est libératrice du joug colonial. Mais la violence persiste dans le contexte postcolonial, dans *Puisque mon cœur est mort* et *Visa pour la haine*, ceux qui triomphent de leurs adversaires sont les intégristes religieux et l'idéologie islamiste. Les récits se dénouent dans la mort du personnage héros, victime de la violence terroriste.

Dans le dernier chapitre « La violence et le parcours du personnage », nous avons centrée notre étude sur le personnage, son évolution discursive, sa quête identitaire et l'impact de l'autrui dans son parcours narratif, ce qui nous a permis de dégager les résultats suivants :

1. Regards et voix des actants : la trajectoire du Je au Nous

Le regard et la parole sont des indices tangibles du parcours du personnage et qui peuvent témoigner explicitement ou de la soumission, ou de la rébellion des personnages terrassés par la violence. Les protagonistes des deux romans de la guerre

d'Algérie avancent dans leur trajectoire avec des regards obstinés et des voix contestataires qui ébranlent les silences pour détrôner aussi bien que le colonisateur que le patriarcat, deux forces d'oppression. Pour les deux romans de la décennie noire, les personnages ne progressent pas, au contraire, ils laissent choir toute détermination et se soumettent à l'endoctrinement et l'embrigadement dans les rangs des forces intégristes. Ils se livrent à l'effacement, à l'obéissance et à la haine muette. Ils abdiquent. Regards et voix totalement reconvertis dans un idéal de violence.

- La violence est un actant moteur et de valeur variable dans les fictions. La violence opprimante et destructrice peut devenir libératrice et rédemptrice. La guerre est l'extrême, ou on se révolte, ou bien on se soumet. La mort est une fatalité péremptoire, et à laquelle, on ne peut plus échapper. C'est de ce fait que la torture, la maltraitance et l'humiliation ont tracé le chemin du combat de l'indigène. Désormais, il s'affirme dans le combat, dans la cause de son pays, tout en ayant fait le choix entre mourir dans la dignité, ou vivre dans la fierté. Ce qui n'est pas le cas du personnage de la décennie noire, la marginalisation, les frustrations, le sexisme, l'ont mené à une autodestruction. Il s'affirme dans la déchéance marquée par un reniement de son Histoire, de sa culture et de sa religion. Il a une trajectoire dysphorique, le conduisant à la chute. Il vit dans un ordre qui n'accepte qu'une seule culture : la culture de la haine et du désastre.

- Ceux qui intègrent le nouvel ordre se retrouvent désemparés devant le pouvoir extrême des représentants de l'intégrisme religieux. Ces derniers se comportent comme des despotes qui s'affairent à effacer leur identité, leur intelligence et leurs repères, pour les remplacer par les préceptes d'un nouvel Islam totalitaire. Un Islam radical qui impose obéissance et soumission absolue selon la doctrine et l'idéologie mises en place.

Finalement, il y a deux trajectoires possibles pour les personnages actants dans deux violences qui se manifestent en opposition : une violence libératrice au service de la cause pour l'indépendance nationale (LEDNM etLCDP) et la violence dogmatique asservissante et destructrice (VPLH et PMCEM).

2. Le rôle de l'Autre en force d'opposition : du Je subjectif au Nous collectif

- Dans les fictions sur la guerre de libération, l'autrui, le colonisateur comme force d'opposition, permet aux personnages de se définir par rapport à la lutte armée pour

l'indépendance. Le je individualiste ou subjectif s'efface devant les élans du Nous collectif pour s'investir dans la cause nationale, l'action seule importe pour se libérer.

- Dans les romans de la décennie noire, nous avons aussi repérée que la société est une force de rejet de l'Autre, autrement dit d'exclusion et de marginalisation des actants dans le système des personnages de la fiction. Les effets de leur situation sociale précaire conduit le personnage à intégrer le camp des forces terroristes ; le Je se soumet au Nous du groupe dans un contexte de violence.

Dans les deux contextes historiques, se joue la notion de la motivation réaliste : L'Autre, par sa position de rejet dans le système des personnages actants, conduit inévitablement le personnage actant à choisir son camp. Il y a bien une relation dans l'écriture d'une cause à une conséquence.

3.La résultante sémantique de l'analyse de ces trois chapitres

Trois conclusions majeures pourraient être retenues en guise de résultante unifiant le sens à partir de notre étude sémiotique des textes (linguistique, lexicale, sémantique, discursive, narratologique) :

1. L'engagement des auteures

Les quatre auteures font de leurs plumes une arme idéologiques pour dire la violence, dire l'indicible. Leurs perspectives et stratégies formelles sont singulières ou spécifiques mais en même temps, elles témoignent en interrogeant l'Histoire sur le phénomène de la violence (la guerre et le terrorisme) pour expliquer ou même oser remettre en question par moment sa dimension événementielle (la loi de la réconciliation, par exemple) se mettant dans une posture didactique pour instruire le lecteur. Il est indéniable que chaque plume propose un projet de société basé sur la tolérance, le respect de l'Autre, le dialogue des cultures et l'ouverture de l'esprit pour pouvoir s'intégrer dans les temps modernes.

2. Le discours féministe et dénonciation du statut social de la femme

Le discours féministe traverse l'écriture romanesque féminine des différentes générations. C'est un discours stéréotypé et incontournable dans les récits qui abordent les violences faites aux personnages féminins. Il sert à dénoncer la condition féminine sous l'emprise du patriarcat de façon permanente et récurrente dans les textes à travers de nombreuses situations énonciatives et séquentielles (mariage forcé (Zineb et Chérifa), port du voile (Touma et Dalila, Nouné et ses sœurs), claustration (Amana, Mariem, Nouné, Souha, Zineb), violence conjugale (Aida, Amna, Cherifa, Lila), condamnation de la femme divorcée (Aida)...

3. Le genre romanesque dans ses variations

L'écriture de la guerre et de la violence au plan du genre se plie aux formes du roman épique, de l'héroïsme. Le cheminement des personnages les conduit à des péripéties ardues, des épreuves et des aventures relevant de l'héroïsme en fonction de leurs quêtes. La sémiotique textuelle révèle, alors, à travers différents signes linguistiques (champs sémantiques de « silence », « cri », « folie » ...), le discours idéologique des personnages qui affrontent les violences dont ils sont les premières victimes. La dimension discursive les installe dans deux idéologies divergentes, deux pôles antagonistes : colonisateur vs colonisé dans les romans de Djébar et Lemsine et intégristes vs anti-intégristes dans les romans de Bey et Belloula. A noter que les forces intégristes sont triomphantes et emportent dans leur sillage déferlant tous les personnages-actants dans un parcours et un dénouement qui leur est fatal et signifiant leur chute. Leurs luttes, celles essentiellement des héroïnes, tiennent farouchement de l'héroïsme épique. Nous signalerons enfin qu'il y a une variation dans l'approche générique : roman psychologique-épistolaire (Bey), roman d'aventures et d'engagement (Djébar et Lemsine), le roman social (Belloula).

En quête du sens, nous avons pu démontrer dans cette deuxième partie les stratégies d'écriture de la violence dans de nombreuses variations ayant conduit à la reconnaissance de formes, de procédés multiples dans les projets d'écriture de la référentialité historique des quatre écrivaines. Dans la troisième partie, nous complétons notre examen de la violence dans les fictions par la mise en évidence des sens véhiculés

par d'autres ressources de la création littéraire qui seront convoquées pour les besoins de l'analyse.

TROISIEME PARTIE

Ecriture/lecture de la violence : de la poétique au palimpseste

Après avoir interrogé notre corpus sur la référentialité historique dans la fiction dans la première partie, et sur les variations scripturaires de la violence dans la seconde partie, un axe s'impose pour être étayé dans cette dernière partie : la dimension poétique de l'écriture et sa nature palimpseste. Il est indéniable que la première préoccupation des quatre romancières est la thématique de la violence dans ses multiples formes et ses rapports avec le réel, qu'elles abordent chacune à sa manière, dans leur singularité, en focalisant sur les outils d'écriture fournis par la narratologie, la thématique, la stylistique, les phénomènes énonciatifs, les phénomènes intertextuels, la littérarité du texte même. Dans le corpus d'analyse, nous avons remarqué la forte présence d'un discours connoté ou imagé, qui s'illustre par des non-dits sciemment introduits dans l'écriture de la violence. Que dit la violence ? Comment le dire ? Et avec quels procédés d'écriture ? Dans cette partie, nous tenterons de cerner le discours implicite, le discours suggéré et le sens imagé qui s'infiltrent dans l'écriture romanesque féminine de la violence et ses variations. Nous pouvons noter que le sens premier est contourné au profit d'un autre interprétatif dans une variété qui suppose des lectures plurielles ; nous pouvons relever les détours : énonciatifs (discours rapporté, ironie...), syntaxiques (apposition, locution, périphrase...), rhétoriques (figures de substitution, comparaison, métaphore, parabole, litote...), intertextuels (citation, allusion,...) tout comme nous trouvons rencontrer la présence du fragment littéraire, de l'onomastique, de Histoire, du mythe, de l'oralité, de la symbolique... Au plan théorique, Milly évoque le sens caché des mots, les formes et les procédés contribuant à l'écriture indirecte qui suppose un sens recherché par l'auteur :

Non seulement l'écriture produit des sens directs, mais elle signifie beaucoup indirectement : - par ce qu'on appelle les figures (figures de mots, employant un mot pour un autre de sens différent, comme dans la métaphore et la comparaison ; figure de construction : énumération, accumulation, gradation...) ; - par l'emploi de symboles (un objet en évoque un autre en vertu de certaines analogies, comme le feu évoque l'amour) ; - par l'ironie (qui joue sur un double sens d'un fragment, l'un apparent, l'autre caché et opposé) ; - par le sous-entendu ; - par l'intertextualité (intentionnellement ou non, une écriture en reprend une autre, pour l'imiter, la parodier, la citer, la contredire, la compléter).⁹⁵

⁹⁵Milly, Jean. *Poétique des textes, introduction aux techniques et aux théories de l'écriture Littéraire*, Nathan, 2^{ème} ed, 2001, 1^{ère} ed 1992, p03

Nous pouvons nous référer également à Gérard Genette qui lui évoque la lecture palimpseste par l'insertion dans le texte du fragment littéraire, historique ou le texte de l'oralité, voire de leur réécriture par moment, en somme c'est le domaine de la mémoire littéraire :

Un palimpseste est un parchemin dont on a gratté la première inscription pour en tracer une autre qui ne la cache pas tout à fait, en sorte qu'on y lire par transparence, l'ancien sous le nouveau. On entendra donc, au figuré, par palimpsestes (plus littéralement : hypertexte), toutes les œuvres dérivées d'un œuvre antérieure, ou par transformation ou par imitation. De cette littérature au second degré, qui s'écrit en lisant, la place et l'action au champ littéraire, sont généralement, et fâcheusement méconnues.⁹⁶

Des formes variées empruntées à d'autres textes se manifestent dans notre corpus pour dire la violence. Cette « littératures au second degré » n'est pas innocente mais véhicule implicitement un, ou mieux des discours, à travers des formes préexistant au texte. Elle tente de convoquer la coopération du lecteur, sa collaboration pour afficher les effets de sens. Chaque auteure inscrira les non-dit, les sous-entendus selon une singularité qui lui est particulière. Chacune puise dans le champ très large du savoir et de la connaissance, au lecteur donc de détecter le sens ou les sens qui sont ciblés. Il est entendu que la littérature est un art qui se construit par le biais de matériaux linguistiques, stylistiques, rhétoriques, intertextuels véhiculant le sens voulu par l'auteur.

Dans le premier chapitre de cette partie, nous allons mettre l'accent sur le sens en analysant les titres, l'onomastique, les symboles qui, selon notre observation, construisent les éléments d'un réseau d'effets sémantiques tissés dans les différents textes et d'une portée implicite et figurée. Ces procédés d'une écriture imagée et symbolique attirent la curiosité du lecteur contraint de collaborer par sa lecture propre à élaborer du sens. Il doit contribuer d'emblée, en recourant à ses compétences de lectures et culturelles, à interpréter le/ les sens de ces œuvres, de décoder le palimpseste, voire gérer l'implicite, ce que note Milly en parlant de « poétique » :

[...] le lecteur, devenu capable d'objectiver ses lectures, voit en elles des fictions, ou même des objets d'art, perçoit et interroge leur fonctionnement, soupçonne derrière ses livres tout un travail habile de fabrication [...] il est alors au seuil d'une réflexion

⁹⁶ Genette, Gérard. *Palimpseste. La littérature au second degré*, Paris, Seuil, coll. Essais, 1982, 4^e de couverture.

sur les techniques et les procédures générales de l'écriture littéraire, c'est-à-dire de la poétique.⁹⁷

C'est dans cette perspective théorique qu'Umberto Eco, à son tour, coordonne et met en rapport les approches poéticienne et palimpseste dans de la lecture d'un texte. Son souci est de comprendre comment les structures du récit influent sur la réception de l'œuvre littéraire ; sa théorie permet au lecteur de proposer des lectures autres, au second degré, tout en restant dans le système du texte, dans son immanence, dans sa poéticité :

« [...] au fur et à mesure que le texte passe de la fonction didactique à la fonction esthétique, un texte veut laisser au lecteur l'initiative interprétative, même si en général il désire être interprété avec une marge suffisante d'univocité. Un texte veut que quelqu'un l'aide à fonctionner [...] Nous avons dit que le texte postule la coopération du lecteur comme condition d'actualisation. Nous pouvons dire cela d'une façon plus précise : un texte est un produit dont le sort interprétatif doit faire partie de son propre mécanisme génératif »⁹⁸

La lecture n'est plus envisagée comme un simple déchiffrement mais comme un processus de réception, impliquant les performances que le lecteur réalise grâce à des compétences, et qui lui procurent la capacité de réceptionner et de critiquer l'œuvre. Ce regard, qu'on peut qualifier de subjectif, suppose une contribution et un investissement du lecteur comme le précise Calvino : « Chacun tire de chaque livre le livre qui lui est utile »⁹⁹ Les auteurs transforment l'essai de l'intérieur, le dévie vers une écriture poétique célébrant la rencontre de l'histoire de la violence avec la mémoire du texte et de son lecteur. De l'incipit à la clausule, le texte dévoile d'abord la scène de son écriture, mais inclut en parallèle les procédés langagiers adéquats pour garantir sa littéarité.

Nous pouvons multiplier les exemples mais le constat est le même : l'agencement poétique des mots surdétermine l'écriture des romancières. Il est la sève qui ne cesse de nourrir les veines de leurs textes et de revendiquer l'intervention du lecteur : cet acte n'est pas fortuit mais intentionnel.

⁹⁷ Ibid, p18, 19.

⁹⁸ Eco, Umberto. *Lector in Fabula, Le rôle du lecteur*, Grasset, 1985, p64-65

⁹⁹ Calvino, Italo. *La Machine Littérature*, Seuil, 1999, p124

Toutefois, notre attention sera portée sur la définition moderne de la poétique, qui outrepassa le fait que le texte littéraire est un objet, ou un amas de techniques scripturaires servant à valider des modèles théoriques préexistants. La poétique s'ouvre sur les théories de la lecture, de la pragmatique et de la sémiotique, elle élargit donc son champ d'action sur les multiples paramètres qui travaillent le texte en tant que sens et contexte. Dans cette perspective, la poétique est devenue un lieu de rencontre où se croisent d'autres instances : celle du paratexte, de l'intertexte et du lecteur, ensemble ils s'agencent dans la même finalité : une production du sens et de la signification grâce au dialogisme de toutes ces instances selon la théorie de Bakhtine¹⁰⁰. C'est dans cette optique théorique que s'articulent les chapitres de la dernière partie de notre travail qui sont : «une sémantique du non-dit » et « L'Intertexte et les subterfuges de la signification » .

¹⁰⁰ Bakhtine. Mikhael. Op cité, 1965

Chapitre I

Une sémantique du non-dit

Dans ce premier chapitre, nous allons aborder trois éléments qui nous semblent primordiaux dans la compréhension du non-dit et du (des) sens palimpseste (s) dans l'écriture de la violence.

Le premier élément qui affecte tout lecteur est le titre; il est de convention que le titre d'une œuvre littéraire est le premier point de contact entre le lecteur et l'auteur ; cela dit , il est soigneusement choisi par l'écrivain pour sa valeur incitative, et dont la connotation est révélatrice des intentions de son producteur et du contenu de son œuvre.

Le second élément sur lequel est porté notre intérêt est les noms des personnages dont le choix aussi n'est pas aléatoire. S'il nous est permis de qualifier l'auteur comme un créateur d'art littéraire, les personnages seront des symboles jalons de son art et dont les noms sont révélateurs de sens, qui s'inscrivent dans les fictions à l'instar d'un phare dont l'ancrage n'est pas fortuit de sens, c'est ce que nous tenterons de démontrer dans ce chapitre.

En troisième lieu, nous allons étudier la symbolique des éléments du cosmos et des nuances du spectre. Cet axe s'impose vu la redondance des éléments de la nature dans l'écriture de la violence, et dont la sémantique témoigne de la relation de l'être humain à l'univers dans lequel évolue-t-il.

1. La poétique des titres

L'acte d'écrire un livre est rattaché systématiquement à l'acte de lire un livre, la relation auteur/texte/lecteur est fondamentale. La perspective primaire de l'auteur est que son livre soit lu par un large lectorat, cette volonté est le souci à la fois de l'auteur et de l'éditeur, car quelque soit le domaine auquel appartient le livre, Sciences Naturelles, Psychologie, Anthropologie, Histoire, ou Littérature, il reste un objet lucratif, d'où le sérieux du choix du paratexte qui doit répondre aux enjeux relatifs à l'intention et aux attentes de l'auteur et celles de l'éditeur. Alors la lecture est étroitement liée à la vente, de ce fait les éléments du paratexte doivent répondre aux attentes du lecteur, et voire le séduire pour assurer la lecture/consommation du livre, le lecteur étant bien entendu la troisième dimension importante de cette relation :« Le

« paratexte » désigne le discours d'escorte qui accompagne tout texte. Il joue un rôle majeur dans l'« horizon d'attente » du lecteur »¹⁰¹

Dans cet axe, nous allons étudier la sémantique et la symbolique des titres du corpus, qui sont considérés comme la clé de voûte de la présentation de l'œuvre, « un apéritif » selon Barthes qui ajoute qu'outre la fonction référentielle, le titre a pour objectif d'impressionner le lecteur et d'attirer sa curiosité et son intérêt ; une fonction entièrement incitative.

En littérature, la thématique des titres varie d'un roman à un autre. Le titre peut être : antiphrastique comme « Heureux qui comme Ulysse » de Du Bellay qui présente ironiquement le contenu du poème, littéral comme « La peste » qui renvoie au référent central de l'œuvre, métonymique comme « Madame Bovary » de Flaubert où le titre annonce le nom du personnage principal de l'œuvre ou celui du destinataire d'un poème comme « A Cassandre » de Pierre de Ronsard, métaphorique comme « Les Hirondelles de Kaboul » de Yasmina Khadra qui annonce le contenu du livre d'une façon symbolique.

Dans le parcours de l'analyse du non-dit et de la symbolique, le titre sert de point de départ à la lecture interprétative de la réception, pour ce faire, nous nous sommes appliquée à repérer dans un premier temps les unités des titres qui apparaissent dans le corps du texte. Nous proposons donc de parcourir le corpus pour analyser les titres en corrélation avec le sens général des œuvres et notamment la violence.

1. Assia Djébar : *Les Enfants du nouveau monde*

La romancière inclut le titre de son œuvre dans le corps du récit mais d'une façon plus au moins variable. Le titre n'est pas totalement repris, parfois il est abrégé, c'est ainsi que Djébar emprunte l'expression « Nouveau monde » du titre du roman qu'elle va exploiter dans le discours de Lila, incarcérée, vers la fin de l'histoire : « « Rien de l'exaltation de se sentir enfin parvenue là où s'ouvrent les douleurs froides, les cris des nuits effarées, les chœurs de victoire des victimes ; rien de cette palpitation du nouveau monde auquel elle va appartenir » (p.271)

¹⁰¹ Jouve, Vincent. *Poétique du Roman*, Armand Colin, 2015, p9

Cette reprise partielle du titre à ce stade du récit, est connotatif d'une prise de conscience générale des personnages de Djébar, Lila étant un personnage assez singulier dans son parcours, qui tourne le dos aux engagements politiques de son mari et de sa société. Elle est finalement délivrée de son égoïsme et de sa partialité pour se lancer dans l'aventure collective de sa communauté.

Dans les premières étapes du récit, nous avons pu relever des réécritures du titre, ou à vrai dire, des expressions qui révèlent d'un sens proche de l'expression « Nouveau Monde » et dont la signification est en similitude avec le sens générique de l'œuvre ; nous avons relevé respectivement les expressions suivantes du discours de l'un des chefs de l'organisation secrète, « Mahmoud », et du jeune étudiant Ali : un « ordre nouveau », « temps nouveaux »¹⁰² :

Il ne voyait dans son action présente, dans l'importance immédiate de ses responsabilités qu'une part si immense de l'effort nécessaire (certains pensaient « inhumain ») à la mise en branle qui permettrait au flux de se répandre pour la construction **d'un ordre nouveau**, cette œuvre immense. (p.228)

Pourtant il sentait que si quelqu'un devait, un jour ; coïncider avec **les temps nouveaux** qui s'annonçaient, qu'il attendait de sa part avec impatience, c'était peut-être Lila. (p.59)

Pour bien cerner le sens métaphorique du titre de Djébar, il faut rappeler que le roman est rédigé en pleine guerre de libération et l'histoire se déroule en 1956 (mais non publié à cette date), le détail est très important , alors que rien encore n'est résolu. En prenant en compte de la date du déroulement de l'histoire, nous construisons l'hypothèse suivante : le « nouveau monde » que vise Assia Djébar est la prise de conscience du peuple algérien, et qui commence par ses enfants. C'est une prise de conscience d'ordre politique et vital pour Ali, Youssef, Bechir, Salima et tardivement Lila. Encore, cette prise de conscience prend de l'étendu » pour atteindre l'ordre social symbolisé dans la rébellion contre les convenances et les traditions patriarcales, que nous avons préalablement repérée dans le parcours de Cherifa et de Rachid Salah, dans le troisième chapitre de la deuxième partie. L'hypothèse que nous proposons peut être justifiée par les extraits suivants qui définissent le « nouveau monde » comme un

¹⁰² Expressions mises en gras par nous-même

réveil, d'une ouverture des yeux et d'une prise de conscience envisageant le long et atroce chemin de la guerre :

Mahmoud avait encore espéré : après quinze mois de guerre, on pouvait facilement montrer l'énorme chemin accompli, la généralisation du réveil. (p.229)

Après tout, peu importait maintenant l'ennemi, maintenant que tous les yeux s'étaient ouverts, et tous les corps levés. (p. 230)

Outre cette lecture du titre qui s'explique par une anticipation sur les événements historiques à venir et l'espoir du personnage de voir son pays recouvrer son indépendance au prix de son combat, il est possible d'apporter un autre sens à ce « nouveau monde » comme la prise de conscience d'Assia Djébar elle-même qu'elle traduit dans ce roman et à travers le personnage de Lila, la jeune étudiante, affranchie et insouciant de la Révolution de ses concitoyens.

Il est à rappeler que la publication de *La Soif*, une histoire d'amour tout à fait anodine et à l'eau de rose, lui vaut des attaques virulentes des nationalistes algériens. Ils voulaient d'elle une littérature engagée et anticolonialiste. On ne valide pas le romantisme en état de guerre, tout doit être écrit au service de la cause de la libération nationale, lorsque Sartre, au même moment, qui est un auteur Français, refuse le prix Nobel parce qu'il était contre les guerres et l'occupation colonialiste. A cette époque, il y a eu tout un discours polémique qui a entouré la publication de *La Soif*; Djébar se rattrape en écrivant *Les Enfants du nouveau monde* sur la colonisation et la guerre de libération pour prouver son nationalisme et faire taire les voix de la polémique. La lecture et l'analyse du réveil tardif du personnage de Lila peut en témoigner de cette interprétation :

Elle pense qu'une seule certitude l'attend : le triomphe de son orgueil et la fierté du duel, alors qu'il s'agit désormais de sa naissance, - ou d'un véritable réveil. Quelle chance, se dirait-elle ensuite, bien plus tard, dans la cellule qu'elle partagera avec Salima, quelle merveilleuse chance d'être enfin quelconque sur une terre, à une époque qui ne le sont plus ! (p.271)

2. Aïcha Lemsine : *Le Ciel de porphyre*

Le titre de Lemsine est un titre poétique qui se constitue d'un nom « le ciel » et de son complément « porphyre ». Le lexème porphyre est un terme peu répandu, voire peu

connu par le large public, ce qui pourrait ou retenir le lecteur en suscitant sa curiosité, ou contrairement, le mettre en fuite, ainsi pourrait-il abandonner son projet de lecture de l'œuvre. De la complexité du sens du lexème Porphyre provient l'ambiguïté de l'analyse de ce titre, à laquelle nous sommes confrontée. Nous avons tenté plusieurs lectures possibles de ce titre métaphorique, et nous avons, au préalable, relevé les passages où le titre y est inséré avec fidélité ou sous forme d'une réécriture :

- Comment devient-on un homme, une femme, lorsqu'on a eu treize ans en 1953. _ Musulmans, juifs, chrétiens, étaient encore des notions abstraites. Une seule vérité demeurait concrète : riche...pauvre _ le premier prenait l'allure d'une personne portant complet veston ou une robe et un chapeau fleuri _ l'autre vêtu d'un burnous gris...Soudain **le ciel** s'interrompt dans sa course dorée et devint de **porphyre**. Apprendre le métier d'homme, de femme, de plus libre ! - Une aventure exaltante, cruelle et jamais définie- La liberté ? Où commence-t-elle ? Pour qui d'abord ? Quand ? Par quoi ? Comment ? Jusqu'où ? (p.302)
- Je me sens à nouveau flotter dans une mer d'azur, poisson vert aux ailerons dorés, **le ciel n'est plus de porphyre**, il est mille flots bordés d'écume fondant sur moi. (p.226)
- L'étrangeté des yeux de cette génération était-elle faite de l'accumulation des outrages subits par les précédentes ? De quoi était fait **le ciel** de ces enfants ? (p .17)

La romancière entame son roman par une interrogation sur l'état du ciel de la génération en cours, une jeunesse victime des inégalités et de la scélératesse de la colonisation, qui quitte très tôt l'insouciance de l'enfance et atteint la maturité sans connaître les dérives de l'adolescence, pour que leur ciel autrefois illuminé par le soleil, devienne de porphyre.

Le porphyre selon le dictionnaire du CNRTL¹⁰³ est : Minéralogie :

Usuel. Roche magmatique ancienne très dure, présentant de grands cristaux de feldspath clairs dispersés dans une pâte foncée à grains très fins, généralement rouge ou verte, parfois bleue ou noir.

Le porphyre est alors un amalgame d'une substance volcanique et de cristaux lumineux de couleur rouge pourpre la plupart du temps, d'où il tire son nom. Cette roche est millénaire, elle est originaire du sud de l'Égypte, et connue pour être une roche impériale et prestigieuse :

¹⁰³ www.cnrtl.fr/definition/porphyre/substantif. Consulté le 07. 11. 2018 à 18h15

Le brave Caius a ainsi découvert ce qui prendra pour nom - à tout seigneur tout honneur ! - "porphyre impérial". Puis plus tard, et surtout plus modestement : "porphyre". Quant au lieu, il sera tout logiquement appelé "Mons Porphyrites" (aujourd'hui : Gebel Dokhan, dérivé de "Mons Igneus", autre nom donné au lieu). Il deviendra rapidement un site d'exploitation du matériau.¹⁰⁴

On pourrait dire que la symbolique de cette roche s'associe à trois éléments :

- Sa rareté, car les mines sont abandonnées depuis le Ve siècle et toutes les statues sont construites à base d'anciennes œuvres en porphyre.
- Sa couleur rouge scintillée de blanc.
- Sa connotation du ciel.

Le point de départ de notre interprétation est le ciel, qui est par excellence le symbole de la divinité dont la puissance oscille entre la terre et le ciel, pour décider du destin des créatures : « Le ciel est une manifestation directe de la transcendance, de la puissance, de la pérennité, de la sacralité : ce que nul vivant de la terre ne peut atteindre »¹⁰⁵

Il est dit que par le rapport entre le Ciel et la Terre tous les êtres se produisent et voire aussi la révolte du peuple est le produit de la volonté du Ciel sur la Terre, du Ciel/ Dieu qui proclame l'imminence de la guerre symbolisée par la matière dure du porphyre ainsi que la couleur « rouge », mais cette guerre reste à la fois mortelle et salvatrice. Les corps des martyrs sont telles des offrandes au Ciel pour qu'il délivre l'ensemble de la population de l'injustice et la tyrannie du colonisateur. Cette promesse est symbolisée par les cristaux clairs de feldspath du porphyre, tout comme le profile millénaire de cette roche pourrait connoter que la spoliation, la colonisation, l'exploitation et l'oppression de l'homme par l'homme relèvent des temps immémoriaux. Plus loin, le ciel du personnage principal se transforme en un ciel-océan « Le ciel n'est plus en porphyre »(p.226). Le ciel est un flot qui inonde le personnage avec un afflux d'eau dans lequel il peut survivre en devenant tel un poisson. Pour ce qui est de l'eau, cet élément originel est l'essence de la vie, et dont la disparition suscite la mort des êtres vivants, elle est indiquée dans le dictionnaire des symboles comme suit

¹⁰⁴ <https://egyptophile.blogspot.com/2015/09/la-belle-carriere-du-porphyre.html>. Consulté le 07. 11. 2018 à 18h58

¹⁰⁵ Chevalier, Jean et Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des Symboles*, Paris, Robert Laffont, 1982, p286

:« L'eau est dans de nombreux mythes de création du monde, la source de toute vie, bien qu'elle soit aussi associée à l'idée de dissolution et de noyade »¹⁰⁶ Ce passage est une métaphore sur la plénitude qui regagne Ali pendant son rapport avec le corps de Houria ; une femme étrange et différente. La symbolique du prénom de ce personnage est soigneusement étroite au changement du porphyre en un océan ; l'eau peut signifier la vie qu'offre une femme à un homme, la liberté aux opprimés, ou encore, elle peut symboliser une inondation qui va transformer l'avenir de la jeunesse tout comme le déluge de Noé qui bouleverse le paysage de la Terre et change le cours de l'humanité. Le rapport entre cette inondation légendaire et la thématique du corpus ne pourrait être que la liberté (le beau temps) comme un trophée de guerre (le déluge). Le porphyre est le reflet de la guerre, le soleil de la jeunesse disparaît du ciel en cédant la place à la guerre et au sang, en attendant qu'il redevienne bleu et éclairé par la lumière de la liberté.

3. Maissa Bey : *Puisque mon cœur est mort*

Le titre de ce roman est une expression inachevée, sans la présence de la conjonction de subordination « puisque » la phrase aurait été une préposition simple ou grammaticalement parlant « une phrase indépendante ». Du moment que l'écrivaine fait le choix d'introduire « puisque » et de ne pas compléter sa proposition subordonnée, c'est dans le but de provoquer l'attention du lecteur sur la cause de la mort de son cœur qui ne se trouve que dans le corps du roman. Cette phrase incomplète peut être interprétée comme une stratégie d'écriture pour inciter le lecteur à parcourir ou lire le récit à la poursuite du sens. Par ailleurs, selon le dictionnaire d'orthographe et de grammaire le sens de puisque est : « une conjonction de coordination qui exprime une cause connue de tout le monde ou évidente »¹⁰⁷ Selon cette définition, le lecteur est préalablement informé de la cause de la mort du cœur, qui ne semble pas être une mort organique mais une mort affective. Cette présupposition de la cause et le choix de la conjonction « Puisque » apparaissent comme une lecture sans fondement logique, du moment que le lecteur ne sait pas encore

¹⁰⁶Cazenave, Michel. *Encyclopédie des Symboles*, Paris, La Pochothèque, 1996, p207

¹⁰⁷ Jouette, André. *Dictionnaire d'orthographe et de grammaire, Toute L'orthographe pratique*, Nathan, 1980, p164

pourquoi le cœur est mort. A ce moment-là, il est plausible de faire le lien entre le titre et le poème de Victor Hugo Vini, vidi, vixi de son recueil « Les Contemplations »¹⁰⁸, où l'intitulé de Bey est un intertexte de ce poème tragique à l'intérieur duquel le poète exprime sa douleur et blâme Dieu pour lui avoir ravi sa fille :

Ô ma fille ! J'aspire à l'ombre où tu te reposes,
Puisque mon cœur est mort, j'ai bien assez vécu

La reprise de ce vers informe le lecteur sur la couleur sombre et l'ambiance triste du roman, et oriente ainsi la réception vers le contenu de l'histoire qui ne pourrait avoir qu'une tonalité tragique et dramatique, à l'aune du poème de Hugo et de ses souffrances émotionnelles à la suite de la mort de sa fille.

Le titre est présent dans le récit pour conclure une liste de pratiques habituelles de la mère, et qu'elle abandonne depuis que son fils est mort, à noter la cuisine, le travail et le respect des convenances : « Que m'importe l'opprobre, l'exclusion ? Je n'ai plus rien à perdre puisque j'ai tout perdu. Puisque mon cœur est mort » p86. Pour ce qui est du contrat de la lecture, il est entièrement respecté du fait que dès les premières lignes du récit, le lecteur prend conscience qu'il s'agit d'une mère dont le cœur est meurtri par l'assassinat poignant de son fils.

4. Nassira Belloula : *Visa pour la haine*

Le titre du roman de Nassira Belloula est d'une portée poétique discernable à première vue, le sens est clairement antithétique car l'association des deux lexèmes dont le sens est de loin se rapprocher : visa et haine, donc ce titre provoque la confusion chez le lecteur. Pour mieux cerner la proximité entre les deux mots, il est d'abord nécessaire de revoir leur sens dans le dictionnaire :

Visa : n.m (mot. lat. choses vues). Sceau, signature ou paragraphe apposés sur un document soit pour le valider, soit pour attester le paiement d'un droit / Cachet apposé sur un passeport et permettant l'entrée dans un pays.¹⁰⁹

Haine : n. f (de haïr, mot francique). Vive hostilité qui porte à souhaiter de faire mal à qqn : une haine mortelle/ Vive répugnance, aversion pour qqch : avoir de la haine pour le mensonge.¹¹⁰

¹⁰⁸ Hugo, Victor. Les contemplations, Paris, Les Classiques de poche, 1972.

¹⁰⁹ *Le Petit Larousse En Couleur*, Dictionnaire encyclopédique pour tous . Larousse. 1989, p987

Ordinairement le mot « visa » désigne un titre de passage d'un pays à l'autre, dans le roman le mot visa n'est en aucun cas cité, bien que l'héroïne voyage d'un pays à un autre, et sillonne plusieurs terres d'Islam pour arriver à la station finale en Amérique. Le document de voyage « passeport » est alors cité dans son premier voyage à destination d'Istanbul et plus loin pour regagner l'Égypte « des papiers et un billet » pour achever son parcours à New York :

Béchir me fit établir un passeport et une semaine plus tard, nous atterrissons à l'aéroport d'Istanbul où des amis nous attendaient. (p.95)

Je ne restai pas longtemps en Syrie. Je trouvai des vêtements, des papiers et un billet d'avion pour le Caire. (p.133)

Je compris ma mission et je vis un sourire sur les lèvres de Mahmoud Ben Mahmoud comme un pari gagné. J'irai donc aux Etats-Unis. (p.134)

Pour ce qui est de la « Haine », c'est un mot indissociable du parcours de Nouné et de la thématique de la violence et du terrorisme, c'est aussi un terme redondant dans cette écriture que nous avons antérieurement étudié dans le premier chapitre de la deuxième partie de ce travail. Nouné est un personnage déchu de sa famille, de ses rêves d'adolescente et de son avenir, elle erre d'un pays à un autre, et chaque station fait en sorte que sa haine s'intensifie contre tous ceux qui sont la cause de sa détresse. Initialement, elle va abhorrer Béchir pour l'endoctrinement de ses frères et sœurs qui ont fini par périr cruellement, ensuite sa haine est orientée vers l'Amérique pour les cataclysmes et les désastres produits en Irak. La mort d'un nouveau-né lors d'un bombardement américain entre les bras de Nouné ravive ses haines contre tous les fondamentalistes générateurs de mal qu'ils soient islamistes ou non ; en effet, la jeune adolescente pacifique se transforme en une femme vindicative et remplie d'une haine hargneuse, et c'est ce meurtre d'un l'enfant qui va être un visa, une justification à Nouné pour passer à l'action et concrétiser son aversion : tuer à son tour.

Pour l'écrivaine, la violence même si elle change de forme, de prototype, de pays, ses conséquences restent les mêmes, dévastatrices. Alors que toute violence ne pourrait qu'en engendrer d'autres, entre autres la violence serait le visa de la violence : « Il faut haïr pour tuer, disais-je. Il est néanmoins une question que je me pose très souvent :

¹¹⁰ Ibid. p 446

qu'est-ce qui peut expliquer la haine dévastatrice des massacreurs d'hommes, des femmes et d'enfants ? »¹¹¹ Dans le même sens, nous citons Honoré de Balzac, qui en définissant la haine, lui octroie la valeur d'un élément moteur et vital pour la survie des victimes de l'injustice et des outrages mondains par la vengeance : « La haine est un tonique, elle fait vivre, elle inspire la vengeance »¹¹². Donc, sans le sentiment de haine qui a gagné Noune, elle n'aurait jamais franchi le monde du terrorisme, c'est alors que nous pouvons dire que la haine répand la haine, et la guerre nourrit les guerres.

2. L'étude onomastique des personnages

L'approche onomastique ou l'étude des noms propres permet de contextualiser le faire des personnages dans le récit et de les mettre en relation avec l'évolution de leur parcours ainsi que celui des autres personnages. Il est de commun que le nom propre, qu'il soit soigneusement choisi par les parents ou destiné au nouveau-né arbitrairement, ne reflète pas la personnalité ou la destinée des personnes, par contre dans le roman, le choix des noms propres des personnages n'est aucunement fortuit de sens, ce qui veut dire que l'auteur fait un choix basé sur le signifié des noms propres qui sont un métissage de l'histoire et de la culture de leur émergence. Par contre ; il faudrait tenir compte dans notre recherche, de la situation sociohistorique de la construction du sens et du contexte de la violence, ce qu'est expliqué par Bouvier :

La recherche du sens est toujours au cœur de la création des noms propres, qu'il s'agisse de définir un espace et son usage de caractériser une personne, d'exprimer une valeur ou un rapport à l'histoire. Mais, selon les lois habituelles du langage ce sens premier tend à être obscurcie ou même à disparaître et les usagers peuvent s'en satisfaire, mais ils peuvent aussi, dans des conditions culturelles et historiques déterminés, être en quête de sens et s'engager dans des processus complexes de réinterprétation des noms propres.¹¹³

Tous les personnages, et grâce à l'effet descriptif, dispose d'un portrait représenté comme une somme d'informations. Il se compose d'indices à savoir un nom qui lui est propre, un physique et un psychisme, une situation sociale, des comportements, des pensées. Par le biais d'une étude ciblée, nous souhaitons faire rechercher la

¹¹¹ Bey, Maïssa . *Puisque mon cœur est mort*, Barzakh, 2009, p 129

¹¹² Balzac, Honoré. *La Peau de chagrin*, Paris, Larousse, 2011. P43

¹¹³ Bouvier, Jean-Claude. *Le Nom Propre a-t-Il un sens ?* Publication de l'université de provence, 2013.

compatibilité entre le sens des noms sciemment attribués aux personnages et les indices qui composent leurs portraits

Selon Roland Barthes, Un nom propre doit être toujours interrogé soigneusement, car le nom propre, ajoute-il, est le prince des signifiants. Il propose d'ailleurs de l'appeler le Nom. Cela étant dit que, le prénom du personnage est une composante qui vient jalonner le portrait et chapeauter ainsi le rôle thématique de celui-ci, le rôle thématique étant selon Vincent Jouve : « Comme son nom l'indique, participe de la composante thématique de la grammaire du récit. Il désigne l'acteur envisagé du point de vue figuratif, c'est-à-dire comme porteur d'un « sens » »¹¹⁴

Dans ce qui suit, nous allons quêter le maniement de quelques noms propres que nous allons interroger selon la pertinence de leur rôle et l'effet de sens de leur parcours dans les récits étudiés. Un simple rapprochement du sens du nom de personnage et de son portrait permet de faire ressortir un certain nombre de similitudes non moins évocatrices de vraisemblances.

1. Les Enfants du nouveau monde

Cherifa

Depuis le début de notre recherche, ce personnage capte notre intérêt sur plusieurs plans. Dans le dernier axe de ce chapitre, la symbolique autour de Cherifa est largement étayée, et rejoindra notre lecture du sens de ce nom propre. Le sens du prénom Cherifa est « la noble, de haut rang »¹¹⁵ ; dans le récit, elle n'est pas d'une extraction noble ou bourgeoise, elle est issue d'une famille modeste, tout comme la grande majorité des autochtones dans le contexte de la fiction. Son premier mari qui est de la petite bourgeoisie elle l'abandonne. Alors l'origine de haut rang n'a aucun rapport avec le profil du personnage qui dans le contexte est qualifiée de noblesse comme un signe de valorisation, pour sa beauté irréprochable, sa finesse et son calme mystérieux ; elle est noble par stature, son maintien, son caractère qui lui attirent le respect des autres ; c'est une femme de grande envergure qui inspire le respect dans sa communauté : « Elles,

¹¹⁴ Jouve, Vincent. Poétique du Roman, Armand Colin, 2010. P82

¹¹⁵ Abderrahim, Mohamed. Le Livres Des Prénoms, Alger, El Imane. 1997. p 131

saluaient en Cherifa sa noblesse, son charme fait de réserve lointaine [...] Elle se savait de ces réunions la souveraine » (p.24)

Le premier mari de Cherifa, qui occupe un rôle important dans l'intrigue, ne porte pas de nom, Assia Djebar choisit de ne pas le prénommer ; il est cité « cet homme, un homme ou ce bourgeois ». Dès sa nuit de noce qui coïncide avec les événements du 8 mai 1945, Cherifa sait qu'une entité toute profonde en elle refuse cet homme, sans cause, sans raison, mais elle mène sa vie à côté de lui en sourdine pendant trois ans. Cet homme, un homme subit et refusé n'est qu'un stéréotype des autres époux et des autres mariages imposés, qui représentent une forme d'oppression et de servitude du sexe féminin. À quoi bon donc lui donner un prénom ?

Lila

Ce prénom prend le sens de « La nuit, ou le début de l'ivresse de l'amour »¹¹⁶ . Dans le contexte Lila est une femme qui fuit la réalité se livrant au songe et à un monde vide de toute perspective autre que son bonheur étroitement personnel ; ni la cause de son pays, ni l'engagement militant de son mari ne semblent entraîner son intérêt. Elle sombre dans son monde et rejette tout autre projet que celui de sa félicité. Il y a un reniement profond, une négation des violences qui secouent le pays, Lila reste dans les ténèbres tout en ayant la rage de vivre, elle porte bien donc son nom : « Un présent qui s'étale et qui l'on croit posséder, d'un avenir sans danger dont on s'imagine être toujours sur le point de jouir, illusion de l'avenir, illusion de sa jouissance »(p.42). Djebar ne manque pas à noter le prénom péjorativement attribué à toutes les femmes, « Fatma ». Un prénom qui répond à un stéréotype dans le discours colonial : celles qui font le ménage chez les Européens ; il est la forme d'un grand mépris. L'origine de ce choix est peut-être originaire d'une tradition algérienne qui fait que tous les hommes sont interpellés par le prénom « Mohamed » et toutes les femmes par « Fatma », pour la notariée de ce prénom que porte la fille préférée du prophète Mohamed. Ce qui fait qu'il soit un objet de détournement sémantique, qui donne l'antonimase « Une fatma » pour désigner une domestique : « Une fatma choisit bien une autre fatma ! elle avait l'habitude de ce genre de réplique, à peine une ironie froide » (p.34)

¹¹⁶ Ibid. P 149

2. Le Ciel de porphyre

Alain et Ali

Dans le roman de Lemsine, Alain et Ali sont deux personnages que réunit le voisinage, l'amitié nouée entre leurs mamans et le fait d'être un enfant unique et nés le même jour. Rien ne semble être dans la capacité de séparer ces deux enfants, insouciantes et joyeux, ni l'origine de la mère juive et du père français de la Métropole d'Alain, ni même l'origine de la mère arabe et du père S.N.P d'Ali : « Elle s'est très vite liée à ma mère, surtout que par un étrange hasard, Alain et moi, je l'ai déjà dit, sommes nés le même jour et portons des prénoms commençant par la même lettre »(p.91). Arrivées à l'âge de treize ans, ces deux innocentes créatures sont divisées par l'injustice du système colonial, qui de par une inégalité due aux origines raciales, empêche Ali de poursuivre ses études, alors qu'Alain passe au lycée. Ali refait l'année. Le choix des deux prénoms donc ne semble pas sans signification, deux prénoms assez proches qui connotent tous les abus exercés sur l'indigène par le colonisateur. De Ali à Alain, il suffit juste qu'on rajoute deux lettres pour que le sort d'une personne change à jamais. Dans le contexte de fiction, les deux personnages restent liés par une amitié sincère et durable qui surmonte tous les clivages décidés par la loi du plus fort, de celui qui domine. A travers l'onomastique, Lemsine passe un message humaniste pour ébranler les injustices d'origines raciales, religieuses et communautaires : « Ali et toi Alain, restez ainsi toujours unis car vous êtes les représentants de la véritable fraternité qui devrait exister entre les hommes »(p.181)

Houria

Lemsine crée un personnage secondaire, qui joue un rôle très symbolique dans le récit étroitement lié à son prénom. Houria dont le sens est « Jeune femme belle et pucelle »¹¹⁷. Dans le contexte, Houria est une femme dotée d'un charme et d'une allure énigmatique mais qui se prostitue, ce qui permet de conclure que son profil ne correspond pas au sens de son prénom. Dans ce cas Houria pourrait signifier « la liberté », une connotation plus appropriée à ce personnage qui n'offre son corps qu'aux résistants, elle leur procure réconfort et plénitude à l'instar d'Ali, pour qu'ils puissent aller de l'avant et aboutir à la libération du pays : « Quel étrange nom !

¹¹⁷ Ibid. P149

Houria...Hourie...Liberté...Ange...Oui en vérité, en ces temps de haine, de peur et de mort, une femme comme elle était tout un symbole...chez Houria, **tout** est délié, racé et fin »(p.225). L'hypothèse que Houria symbolise la liberté pourrait cependant être justifiée par le désenchantement de l'auteure par devenir de l'Algérie postcoloniale, d'où elle ponctue son épilogue avec le statut oscillant de Houria après plus d'une décennie de la libération : « je ne vis ni dans la vertu, ni dans le vice, ni dans la sagesse, ni dans la folie, je vie en apprenant à survivre dans cette jungle de béton que l'on m'a construite... » (p.310)

3.Puisque mon cœur est mort

Aida

Dans ce roman de tonalité tragique, le choix du prénom des deux principaux personnages ne devrait pas être laissé au hasard. Une mère qui perd un enfant unique « le soleil de sa vie » précise-t-elle, doit porter un prénom qui correspond parfaitement bien à son profile, Aida est expliqué par : « visiteuse, certains précisent même, sans doute pour des règles de bienséances, « visiteuses de malade ». Je propose d'y voir plutôt le féminin du prénom masculin Eid qui signifie « fête »¹¹⁸. Dans le corps du roman la narratrice rapporte les circonstances de l'attribution du prénom de Aida à l'héroïne de Bey : « C'est parce que ma mère a accouché le jour de l'Aïd el Kébir, jour du sacrifice propitiatoire d'Ibrahim, que l'on m'a appelée Aida [...] je ne veux pas penser que c'est un nom prédestiné » (p.103). Ce prénom est largement prédestiné par l'auteure, elle le définit dans le contexte de la fiction, et dont la signification a une nuance religieuse. Le sens s'apparente au sacrifice du prophète Ibrahim de son cher fils Ismail, qu'il devrait égorger sur ordre de Dieu ; et Aida porte le sens du sacrifice depuis sa naissance ce qui résulte l'égorgement de son fils Nadir : « Faire égorger (oh, ce mot !) un mouton. Ou deux »(p .85), en quelques mots, Aida insinue que ce n'est pas seulement Nadir qui est mort, elle aussi, est assassinée au même moment où elle ouvre la porte au malheur, le jour de la mort de Nadir.

¹¹⁸ Tamer, Jana. *Les sources étonnantes des noms du monde arabe*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2004. P 50.

Nadir

L'interprétation du sacrifice justifierait aussi le choix du prénom Nadir, qui signifie : « celui qui avertit, le messager »¹¹⁹, nous retenons aussi un autre sens dans le dictionnaire étymologique des noms arabes : « L'un des sens en arabe est celui de « rare ». Le terme a un autre sens ; en arabe et en syriaque, celui de « vœu, voué, qui a fait un vœu »¹²⁰ ; il est clair que Nadir ne porte pas la première signification, car il n'a pas senti le mal arriver pour se protéger tout en avisant son entourage du danger qu'il risque. C'est alors qu'il est vraisemblable que le sens de Nadir soit allié au Nadhr qui veut dire une offrande, ou un sacrifice, et qui s'apparente à la seconde signification « voué », car son destin la voué à Dieu à la fleur d'âge.

4. Visa pour la haine

Noune

Le sens du prénom du personnage principal de Belloula est un néologisme dans le répertoire des noms propres arabes et algérien. Le contact avec ce prénom nous inspire la fragilité et la candeur. Depuis les premières lignes du roman, tout semble être préparé pour interpeler l'affect du lecteur pour entrer en contact avec le personnage féminin. Nous tentons de comprendre le choix de ce prénom qui tend à prendre une dimension tragique dans les trois hypothèses que nous avons construites autour de sa signification :

1. Une symbolique initiatique que nous avons décelée nous conduit vers le sens de la lettre arabe « le Noune » « ن », la forme de cette lettre ressemble à un réceptacle ou une cuvette. Le sens de récipient, qui sert à l'usage domestique et en particulier à la toilette, n'est pas loin du parcours dramatique de Noune, un personnage encaissant les aberrations, les crimes et l'intégrisme de sa famille, comme un châtiment divin pour son appartenance à cette famille de terroristes. L'auteure qualifie bien son parcours de Chemin de Croix. Noune est dans ce sens un réceptacle de souffrances et de malédiction.

¹¹⁹ Abderrahim, Mohamed. *Le Livres Des Prénoms*, Alger, El Imane. 1997, p 95

¹²⁰ Jana Tamer. *Les sources étonnantes des noms du monde arabe*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2004, p281

2. La deuxième signification repose sur le surnom Jonas¹²¹, un prophète envoyé par Dieu aux habitants d'une ville en Irak « Ninive ». Ils les incitent durant plusieurs années à adorer Dieu et abandonner leurs idoles, mais en vain. Voyant qu'il est farouchement ignoré, il décide alors de quitter la ville, et sans revenir à Dieu, c'est alors qu'il est sévèrement châtié par Lui. C'est à partir de ce moment que Dieu le surnomme « Dhi Nouné » ou encore « celui qui est avalé par cachalot » : « Sois patient ! Soumets-toi aux décrets de ton Maître ! Fuis l'exemple de ce Prophète avalé par le cachalot, et qui, étreint par l'angoisse, élèverait vers Dieu ». ¹²² La leçon à retenir de l'histoire de Jonas est de garder la patience et surtout face à l'adversité tout en restant proche le Dieu. Nouné subit aussi le châtement depuis qu'elle se montre impatiente à sa sortie de la prison, elle choisit la solution la plus facile : la fuite. Mais il s'agit d'une fuite en arrière, puisqu'elle retourne au point de départ de sa sœur Souha dont le chemin de sa dérive a commencé par Bechir qui lui-même va conduire Nouné à sa fin.

3. La troisième signification est en relation avec la sémantique de ce terme canadien « une nouné ». En effet, grâce à une cousine vivant au Canada, nous avons appris que Nouné dans le langage Québécois désigne le vagin de la femme : « Mot pour désigner le système reproducteur femelle. Utilisée uniquement dans la province de Québec, au Canada, par les canadiens français. C'est une autre façon de dire « vagin » mais plus enfantin ». ¹²³ Ce sens pourrait rejoindre la vision portée à la femme par le personnage terroriste qui la considère comme un objet d'esclavagisme sexuel et de soumission absolue de par son sexe féminin. Ce statut de femme-objet s'étale sur l'ensemble du roman dans les différentes stations du parcours de Nouné et les différents pays par lesquels elle est passée. Elle avoue découvrir que la première cible du terrorisme est les femmes, dont le statut reste immuable dans toutes les géographies parcourues. Outre cette signification, il ne faut pas omettre que Nouné est violée toute jeune par un terroriste, ce qui pourrait renforcer la pertinence de cette dernière lecture. Ajoutons que Nassira Belloula vit au Canada et son contact avec la société francophone canadienne lui aurait inspiré le prénom de son personnage à partir du substantif « une nouné », pour proposer ainsi une réflexion sur la posture du sexe féminin dans les pays orientaux.

¹²¹ https://mawdoo3.com/النون_ذو_معنى_ما. Consulté le 18. 11.2018 à 23 :03

¹²² Le Coran, traduit par Sadok Mazigh, Maison Tunisienne de l'Édition. p1083

¹²³ <https://www.urbandictionary.com/define.php?term=nouné&br=ro&>. Consulté le 18.11.2018 à 23h41

Hérat

A sa naissance, le neveu de Nouné ne dispose pas de prénom, un enfant né à l'issue de viols multiples et collectif dans le campement des intégristes islamistes à la suite de la trahison de Béchir : « Sans dire un mot, ni lui choisir un prénom, ignorée et douloureuse était cette naissance ».(p.79). C'est un enfant né dans l'amertume, la déception, l'anonymat : l'enfant du mépris. Plus loin, Nouné le nomme « Hérat » (p.98). C'est encore un prénom inexistant dans le répertoire des noms propres algériens ou arabes. Le choix du nom pourrait avoir pour origine le nom de la troisième ville de l'Afghanistan « Hérat », ce qui nous semble plausible vu les conditions de la naissance du petit, une naissance hors commun, de l'anonymat et dans l'anonymat. C'est un enfant déraciné pour lequel l'auteure quête une identité et des origines qui ne pourraient qu'être liées au berceau du terrorisme, d'où l'endoctrinement de son père, l'anéantissement des rêves de sa mère, de sa famille et de toute une société. Fait qu'il ne pourrait que porter le nom de Hérat.

Mahmoud

Il y a un autre prénom qui interpelle l'attention du lecteur et la nôtre : « Mahmoud ». C'est le prénom d'un chef suprême des groupes terroristes au Pakistan ; il dérive du prénom « Mohamed » ; sa popularité est due à ce rapprochement avec le prénom qui porte le prophète des musulmans et qui signifie : « loué ou digne de louange »¹²⁴. Dans le contexte, ce personnage est péjorativement décrit : « Mahmoud Ben Mahmoud inspire la crainte...celle que nous ressentons face à un animal dangereux »(p.12). Cette opposition avec la sémantique du prénom et le profil du personnage terroriste pourrait être intentionnelle, décrétée par l'auteure pour marquer l'usurpation par l'extrémisme religieux du nom du prophète des musulmans, un chef guerrier valeureux ayant mené un combat historique pour livrer un message pacifique à l'humanité, un message de paix, de l'amour d'autrui. Telle a été sa mission humaine et humaniste dans l'histoire des religions.

¹²⁴ Abderrahim, Mohamed. *Le Livres Des Prénoms*, Alger, El Imane. 1997, p 89

Nous voyons donc que les prénoms sont un terrain de liberté et de choix que s'octroie un écrivain pour inscrire le parcours des personnages dans le système des actants qui construisent la fiction. Ils sont d'origine socio-culturelle, anthropologique et religieuse. Ils portent plusieurs nuances : marginalité, idéologique, historique et culturellement valorisant.

3. De la symbolique du cosmos et des nuances du spectre

La causalité de certains éléments du cosmos avec la thématique de la violence a capté notre intérêt ; en effet, nous avons été frappée par l'abondance d'un champ lexical en relation avec les deux astres fondateurs de l'imaginaire humain : la lune et le soleil. Cette exclusivité est certainement due à la perception de ces deux astres par l'œil nue, ainsi que la référence aux étoiles. Le champ lexical qui se rapporte à ces astres est variable d'une œuvre à une autre, et même leur symbolique prend différentes valeurs d'un roman à un autre. Nous avons noté une diversité d'éléments que nous tentons d'interpréter en les mettant en corrélation à la fois avec leur symbolique originelle et leur sens dans le contexte. Nous avons fait l'inventaire des mots suivants : soleil, lune, étoile, lumière, éclat, lueur, aube, crépuscule, jour, nuit, ténèbres, ombre, obscurité, blanc, noir, et rouge.

C'est à partir de cette redondance que notre choix s'est fixé sur l'étude de la symbolique des éléments du cosmos et des couleurs. Sur le plan de la poétique, une question s'impose : la répétition est-elle un atout pour le texte ou un défaut de style ? Diachroniquement parlant, la répétition, depuis l'Antiquité jusqu'au 16^{ème} siècle, est considérée comme une figure de la rhétorique adoptée par les écrivains et notamment les poètes. Notre objectif n'est pas d'étudier la redondance comme un effet de style, mais comme un acte intensif de l'écriture de la violence, là où les auteures se redisent, se répètent et recourent à une terminologie redondante qui s'impose comme un procédé de construction de sens ; nous tenterons de comprendre comment cette redondance est agencée dans l'écriture de la violence ? Et quel en est la symbolique ?

Pour ne pas se répéter dans l'étude de chaque roman, il serait préférable de relever, avant toute analyse, la symbolique des éléments redondants contenue dans le corpus telle que préposée par l'Encyclopédie et le dictionnaire des symboles. Par contre, nous ne reprenons pas intégralement les contenus des dictionnaires et encyclopédie, nous allons tenter d'abrèger les symboliques pour n'en garder que les significations clés de chaque élément:

Le soleil : [...] Evidemment attaché à la lumière le soleil se trouve aussi partout et toujours dans un couple d'opposés avec la lune, et nombre de mythes racontent leurs amours contrariées [...] De nombreuses religions rattachent le concept du Dieu céleste à celui du soleil qui détruit les ténèbres (pour Babylone : « celui qui illumine l'obscurité, éclaire le ciel ; anéantit le mal en haut comme en bas...) [...] Dans l'iconographie chrétienne, le soleil qui se lève toujours de l'est est **le symbole de l'immortalité et de la résurrection**[...] On rêve à la sexualité du peuple qui conçoit Vénus comme un homme, vit dans le Soleil le signe féminin de la fécondité, et dans la lune un père clément et pacificateur.¹²⁵

Lumière : La lumière est un symbole universel de la divinité ou de la spiritualité ; car c'est elle qui a permis à l'univers, en le révélant, de sortir du chaos originel, et qui a repoussé l'obscurité dans ses dernières limites. Parmi tous les couples d'opposés, la lumière et l'obscurité forment un des plus importants, où la lumière est souvent désignée par la plus constantes de ses sources, le Soleil. Si la lumière du soleil est directement perceptible, la lumière de la lune est d'abord le reflet de celle du soleil ; elle est donc beaucoup plus douce, et elle éclaire beaucoup moins. L'obscurité n'est cependant pas toujours ressentie comme hostile ; elle est au contraire souvent envisagée, dans le couple d'opposée qu'elle forme avec la lumière comme le complément de celle-ci[...] les sociétés patriarcales considèrent la lumière comme un élément masculin, et l'obscurité comme un élément féminin. La religion de la Perse antique mettait au premier plan le combat qui opposait éternellement la lumière (Ormuzd) à l'obscurité (Ahriman) ; et attribuait des propriétés divines au royaume de la lumière tandis que celui de l'obscurité relevait des puissances maléfiques.¹²⁶

Les étoiles :[...] Dans de nombreuses mythologies, on les considère comme les âmes des morts admis au ciel. Dans la cosmologie juive, chaque étoile était gardée par un ange, et les constellations étaient des groupes d'esprit célestes qui travaillaient harmonieusement ensemble [...] la multitude d'étoiles devait aussi symboliser la descendance innombrable d'Abraham.¹²⁷

Lune : [...] Ce corps céleste reçoit en effet passivement la lumière du soleil, et le mois lunaire correspond à la période menstruelle féminine. Le devenir et la fuite, de même que la naissance toujours renouvelée d'une même figure, sont les marques de la « philosophie lunaire » qui s'exprime traditionnellement dans l'adage « meurs et deviens » [...]La lune, à qui avait été attribué le monde de l'Au-delà, n'accepta pas d'avoir une lumière plus pâle que celle du soleil. Alors le seigneur dit : [...] tu deviendras plus petite que lui, et ton éclat sera soixante fois moindre que le sien. Alors la lune parla au seigneur : Ô, seigneur du monde ! ce n'était qu'un mot que j'ai dit, dois-je recevoir pour ce mot une telle punition ? Alors le Seigneur dit : Un

¹²⁵ *Encyclopédie des Symboles*, Paris, La Pochothèque, 1996. P637- 643

¹²⁶ *Ibid.* p 376-379

¹²⁷ *Ibid.* P 241-242

jour tu redeviendras aussi grande que le soleil, et le rayon de lune sera comme le rayon de soleil. » L'obscurcissement de la lune est cependant aussi considéré comme un signe avant-coureur du jugement dernier.¹²⁸

Nuit : La nuit n'est pas la simple absence de la lumière du soleil, elle s'apparente aussi symboliquement à l'obscurité pleine de mystères, et au sein maternel protecteur [...] Elle représentait le « sans forme » à partir duquel la lumière peut surgir à travers différents sacrifices [...] une image poétique d'Eschyle compare la lune à l'œil de la nuit obscure. La Nuit, qui dispense le sommeil et permet d'oublier ses peines, portait également le nom d'Euphrosine ou Euphone[...] Dans un second niveau de signification, la nuit peut devenir un symbole proprement mystique, et c'est ainsi qu'on la rencontre souvent dans les religions du Livre, dans les trois monothéismes révélés que sont le judaïsme, le christianisme et l'Islam. Dans son sens immédiat, l'image de la nuit traduit alors l'étape de privation de l'âme en quête de l'union avec Dieu.¹²⁹

Obscurité : [...] Les ténèbres sont avant tout l'image de l'éloignement de Dieu, celle du monde souterrain et obscur de l'Au-delà et des ennemis de la clarté et de l'illumination [...] Dans le christianisme, l'expression « prince des ténèbres » désigne le Diable, tandis qu'au Pérou de l'époque inca, les éclipses de soleil sont présentées comme de terribles menaces.¹³⁰

Le blanc : Le blanc désigne soit « une couleur qui n'en n'est pas une » soit le mélange parfait de toutes les couleurs du spectre lumineux. Il renvoie ainsi à la dialectique de l'Un et du Tout, puisqu'il désigne aussi bien l'unité primordiale qui précède l'apparition de la multiplicité prise dans sa plus grande extension [...] il symbolise aussi l'innocence du paradis originel [...] dans de nombreuses cultures, des vêtements blancs (ou qui n'ont pas été teint) constituent la tenue des prêtres et symbolisent la pureté et la vérité [...] de même façon que les mariées portent des robes blanches à l'église pour affirmer publiquement leur état virginal[...] Pourtant le blanc comporte aussi une symbolique des aspects négatifs, en premier lieu parce qu'il rappelle la « pâleur de la mort » [...] dans de nombreuses cultures, les fantômes sont représentés sous l'aspect de forme blanche [...] Dans la symbolique chinoise traditionnelle, le blanc est la couleur de la vieillesse, de l'automne, de l'ouest et du malheur.¹³¹

Le noir :[...] il représente la couleur de « l'inconscient absolue » de la descente dans l'obscurité, des ténèbres, du deuil. En Europe, le noir est une couleur négative...l'homme noir, la maison obscure, le serpent noir sont tous trois des éléments ténébreux qui ferment la porte à l'espoir (dans le rêve notamment) [...] les rites sataniques au cours desquels on bafoue Dieu

¹²⁸ Ibid. p 379-383

¹²⁹ Ibid. 460-461

¹³⁰ Ibid. p462- 463

¹³¹ Ibid. p 83

sont désignés sous le nom de « messes noires » [...] le noir du deuil et de la pénitence est en même temps une promesse de résurrection.¹³²

Le rouge : [...] La couleur rouge est généralement perçue comme agressive, douée d'énergie vitale et extrêmement puissante. Apparentée au feu, elle est aussi bien un signe d'amour que de guerre, et représente aussi bien la vie que la mort. Elle est par excellence la couleur de la planète Mars, qui gouverne les hommes d'action.¹³³

Le ciel : Le mot ciel désigne dans la plus part des langues à la fois la région des nuages et des astres et la demeure des dieux ou de Dieu et de ses légions célestes, de même que le repos des élus [...] on trouve en effet des mythes dans les civilisation anciennes portant sur la création du monde, l'idée d'une unité originelle du ciel et de la terre, soit sous formes du chaos, soit celle de l'accouplement d'une femme ou d'un homme céleste avec un homme ou une femme terrestre [...] le ciel revêt une dimension religieuse car la lumière et la vie viennent d'en haut [...] la symbolique du couple haut/bas qui se manifeste spontanément chez l'homme (il lève sa tête vers les étoiles tandis que ses pieds foulent la poussière) a conduit à l'élaboration d'un couple d'opposés éthique où l'enfer, le mal vient s'opposer au ciel.¹³⁴

Nous proposons une lecture symbolique qui donnerait aux extraits relevés respectivement des quatre romans les interprétations suivantes :

A. Les Enfants du nouveau monde

Bien que les personnages de Djébar soient des protagonistes actants aux parcours d'égale valeur dans l'intrigue, car nous ne pouvons pas déterminer un actant principal et un actant secondaire. Pour étudier la symbolique dans le roman *Les Enfants du nouveau monde*, le personnage de Cherifa s'impose comme un personnage cardinal dans cette approche. La symbolique du soleil et tous les éléments qui s'y rattachent dont lumière, éclat, jour, et encore celle de la nuit, semblent accompagner ce personnage tout au long de son parcours qui se résume en quatre étapes :

Premier mariage

Dans son premier ménage, la vie de Cherifa se passe dans le milieu de la petite bourgeoisie ; elle ne lui procure pas le bonheur bien qu'elle soit très gâtée par son mari qui prend le soin de lui offrir bijoux et tissus. La narratrice nous décrit sa vie comme

¹³² Ibid. p 443-445

¹³³ Ibid. p 259

¹³⁴ Ibid. p140-142

étant une vie sans éclat « terne », ennuyeuse et morne ; la cause de ce désenchantement est le refus muet de son mari, depuis les premiers temps de leur mariage, car non consentante : « ...[elle] passait des heures à coudre ; faufiler ; essayer. Quels merveilleux loisirs, mais loisirs, haltes translucides dans une vie terne » p25. Selon la narratrice, la destinée de toutes les femmes ressemble à celle de Cherifa, le seul épanouissement qui leur est permis c'est la jouissance dans la procréation : « Les femmes ; ne s'épanouir que dans les limbes éclairés de la maternité » (p.29). Du fait qu'on ne leur reconnaît que le rôle de la fertilité, de la fécondité et de la naissance. Les enfants sont alors perçus comme des rayons qui éclairent leurs existences.

Répudiation

La jeune femme décide de demander le divorce, une entorse aux traditions et us de la société patriarcale ! Cette décision semble germée depuis longtemps dans sa pensée la plus profonde et qui n'attend que le premier signe, la présence du « soleil », c'est cet astre qui, de par sa lumière, va dissiper les ténèbres qui masquent son refus de cet homme dont elle n'a eu que mépris et dédain durant des années : « Elle découvrit en elle une décision obscure qui se cherchait ; elle ne pouvait rester ainsi »(p.30). Un matin, Cherifa est dans le patio de la maison et porte un déshabillé offert par son mari depuis quelques semaines et qu'elle ne veut point porter, et c'est à ce moment-là qu'il fait un retour inopiné ; la vue de la splendeur de Cherifa dans cette tenue érotique, enflamme son désir en plein jour (de tradition les relations intimes ne peuvent avoir lieu que dans la nuit, l'obscurité et l'occultation) :

Un dur désir d'elle l'envahissant soudain là, en pleine lumière, au centre de la cour et de ses marbres, lui haletait [...] non ! crie-t-elle ; elle lui tourne le dos [...] Elle savait effacer de sa mémoire tout souvenirs de leurs furtifs contacts nocturnes. (p.29)

Cette relation, assumée des années la nuit et avec dédain, est d'une étrangeté pour elle en plein jour. Tout en elle refuse cette intimité éclairée par le soleil : « son refus – elle n'ajoutait plus « venu de Dieu », mais de moi !...-avait-il jailli de ce désir d'homme projeté brutalement au soleil, sans l'excuse des nuits conjugale »(p.30). C'est ainsi que cette femme se dresse contre son mari en refusant qu'il l'approche ; le résultat de son obstination est le divorce. Ce qui attire notre attention est la couleur de son déshabillé « un blanc ivoire » comme nous l'avons noté en début de cet axe, le blanc est la

couleur de la pureté, la virginité et même la vérité, comme il peut être celui du deuil, le blanc ivoire pourrait être interprété par rapport à l'ivoire dont la symbolique est :

« Par sa blancheur, symbole de pureté. Son usage dans la confection du trône de Salomon pourrait en outre l'associer au symbolisme de la puissance, en ce sens que la dureté de l'ivoire le rend quasi incassable et incorruptible. Homère, qui ne l'a peut-être pas réellement vu, oppose l'ivoire à la corne comme l'expression du mensonge à celle de la vérité »¹³⁵

La mise en relation de la symbolique du blanc et celle de l'ivoire est susceptible de connoter l'authenticité et la puissance de cette femme, qui par la grâce du soleil peut finalement répondre à la voix de la vérité ; sa vérité et celle des autres femmes. Elle décide, donc, tout en se ressourçant de la lumière de cet astre, arracher sa liberté avec véhémence et obstination dans la visibilité : « Je ne veux pas d'enfant ! répéta Cherifa doucement, peut être elle-même effrayée de son premier **éclat** » (p.27)

Second mariage

Cherifa finit par réaliser sa volonté et elle se sépare de son premier mari, pour épouser par la suite le menuisier Youcef, un homme avec lequel elle mène une vie sereine dans le respect et le partage. Le choix du métier de cet homme, dont les habilités sont incontestables pour panser et remédier aux blessures du premier mariage de Cherifa, ne semble pas innocent. La matière première du menuisier est le bois qui est associé au printemps¹³⁶, il pourrait symboliser dans ce sens une vie meilleure et heureuse qui effacerait les malheurs des premières noces, tout comme le printemps dissipe les images des orages et des intempéries de l'hiver. Une lecture d'un proverbe portant de l'oralité algérienne concernant le rapport époux/épouse pourrait être sollicitée pour apporter un sens proche à celui du printemps, dont la traduction est : « la femme est un morceau de bois ; alors que le mari en est le menuisier » Ce proverbe signifie que c'est l'homme qui peut faire le bonheur/ printemps de la femme, ou au contraire, il peut être pour cause de ses souffrances.

Transgression de l'espace masculin

La transgression par Cherifa de l'espace réservé aux hommes est un point étudié dans la première partie dans la description des traditions et des mœurs de la société algérienne, et dans la deuxième partie dans la question identitaire et l'affirmation de

¹³⁵ Chevalier Jean et Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des Symboles*, Robert Laffont, 1982, p 605

¹³⁶ *Encyclopédie des Symboles*, La Pochothèque, 1996. P86

soi. Rappelons que cette femme, qui a le goût de l'affranchissement et du libre arbitre, est apparemment nourrie par une nouvelle aspiration, une tendance profonde qui la pousse à défier à nouveau les traditions patriarcales et misogynes, en s'appropriant l'espace masculin sous prétexte de sauver son mari du danger, et cette fois-ci encore, son action est exécutée en plein jour, sous le soleil et sous les regards de toute la ville : « Il va pour ouvrir sa porte. Il sursaute : Cherifa qui s'était accroupie sur le bord du trottoir, masse blanche tassée dans son voile usé, assise en plein soleil, s'est dressée devant lui » (p.200). La symbolique du soleil, ne quitte plus le parcours de ce personnage emblématique de Assia Djébar dont les deux éclats se font en corrélation avec la présence du soleil, qui est la source de la lumière, reconnue par la symbolique comme puissance apte de briser les ténèbres.

Outre la symbolique du soleil et des autres éléments du cosmos, certains indices peuvent renforcer ce raisonnement :

-La noblesse et la beauté de Cherifa qui suscitent respectivement l'admiration des hommes et des femmes : Cherifa se sait belle et exhibe sa beauté, sans pour autant être jalouée : « Elle se savait, de ces réunions la souveraine » (p.24)

-Son premier mari est péjorativement décrit, c'est un voleur, insolent et tricheur. C'est un commerçant qui gagne malhonnêtement sa fortune. Quoiqu'il soit certain du dédain de sa femme à son égard, il ne veut pas abandonner ce corps splendide : « Il savait pourtant que cette possession d'un admirable corps qui se faisait étranger - Etrangers ces yeux qui ne cessaient tout au long du plaisir de le fixer sans qu'on puisse y lire du défi- était pire qu'un viol »(p.25), il ne s'agit pas d'une union admise mais d'une relation intime non consentie. Cette union qui dure trois ans n'engendre aucune progéniture. C'est en prenant en considération ces lectures, qu'il est plausible de considérer Chérifa comme le symbole de l'Algérie colonisée qui se libère par étapes. Le premier éclat de ce personnage (son divorce) représenterait le 8 mai 45, et le second éclat (transgression de l'espace masculin) représenterait le 1^{er} novembre 54, le mari quant à lui pourrait dans ce sens symboliser le colonisateur qui spolie cette terre et la soumet à sa volonté. La stérilité sans une éventuelle fertilité pourrait symboliser le conflit et les tensions dans les relations entre l'indigène et le colonisateur qui ne baissent jamais, et qui restent tendues jusqu'au dernier soulèvement du premier novembre. C'est une confrontation entre l'époque coloniale et la nouvelle ère où le

peuple, malgré qu'il affronte l'horreur, la violence, continue à croire à un salut proche et certain. Les autochtones ont foi en leur cause et c'est leur assurance qui dissiperait le brouillard qui s'installe dans les esprits des individus ayant perdu confiance en l'aboutissement de cette guerre :

Le fil qui allait fatalement se rompre, qui se rompait déjà entre cette époque de soumission, du silence et celle qui approchait, qui avait enflammé les montagnes, couru sur les campagnes et dont l'éclat de sang hélas, mais aussi **d'espoir transperçait l'opacité illusoire** des villes.(p. 59)

La vue de l'incendie qui se propage dans la plaine transporte Béchir dans une autre dimension, hors de la réalité. Il y voit un tableau pittoresque qui lui inspire un sentiment d'extase et de fierté. La plaine est la terre spoliée par le colonisateur pour sa fertilité, donc brûler la récolte veut dire que les colons n'auront plus rien à récolter dans ce pays, qu'il est temps d'abdiquer et de quitter cette terre qui n'est pas la leur. Désormais, elle est comme stérile, elle ne vous promettra plus rien excepté le « départ ». Pour ce qui est du feu, il faut noter que c'est l'un des quatre éléments que sont eau, terre et air, composants fondamentaux du mystère de la vie et dont la corrélation avec l'existence de l'homme et du cosmos est étroitement liée. Ils sont largement étayés par des chercheurs et notamment les psychologues, les philosophes et les astrologues dont Carle Gustav Jung¹³⁷ et Gaston Bachelard¹³⁸. Le feu est un élément qui possède une double signification, il peut être interprété comme un élément qui éclaire et réchauffe ou qui dévore par l'incendie en ne laissant rien de vivant sur son passage. A notre sens, les deux symboliques sont présentes dans l'extrait que nous relevons plus bas ; il y a d'abord l'incendie qui dévore l'espérance des colons et leurs attentes, ensuite l'éclairage de la pensée de l'adolescent qui outrepassa la scène de l'incendie : il espère que la lumière (la prise de conscience) qui jaillit du feu (la guerre) continue à l'infini pour accompagner les combattants dans leur chemin vers la liberté. La permanence du feu est exprimée par la répétition du syntagme « je le veux », verbe de volonté : « Le vertige creusé soudain en lui quand les flammes **éclairaient** la plaine, elle qu'il voyait, pour la première fois, couler à ses pieds comme un départ ? « Que l'incendie ne soit pas **un feu** qui finit mais qui dure...qui résiste...je le veux...vivre...je le veux » (p.198)

¹³⁷ Jung, Gustav Carl. *L'homme et Ses Symboles*, Paris, Robert Laffont, 1964.

¹³⁸ Bachelard, Gaston. *La Psychanalyse du Feu*, Paris, Gallimard, 1985.

-Dans cette séquence comme nous l'avons déjà abordé dans la deuxième partie, la prise de conscience de Lila commence par sa visite à Cherifa, une femme illettrée mais si éclairée pour approuver le départ de son mari Youcef pour sauver un amour plus intense, plus profond et plus noble. Un amour qui abolit les espérances égoïstes des femmes : l'amour de l'Algérie. La rencontre hasardeuse de Béchir, qui venait d'accomplir sa première opération de maquisard (un incendie) déclenche curieusement en elle un désir d'aller au-delà de la geôle dans laquelle elle s'est sciemment condamnée et que la narratrice qualifie de « lac noir » qui pourrait indiquer les ténèbres dans lesquelles elle s'enfonce. Sa maison est éclairée en fin de journée par l'incendie causé par Bechir et ses compagnons, tout comme sa pensée est éclairée par l'enthousiasme et la hardiesse de Cherifa et Béchir, et c'est à partir de ce moment que la jeune femme se réveille d'une longue torpeur, d'une certaine mort « renaissance », pour ne plus percevoir que l'éclat de la Révolution. Il est plausible de comparer Lila au Phénix ¹³⁹, qui au-delà d'être un symbole mythique de résurrection, symbolise aussi des révolutions solaires, donc de lumière. Cet oiseau, qui se donne la mort en se consumant pour renaître ensuite de ses cendres est connexe à Lila qui choisit de s'isoler et d'ignorer la cause de son pays, cette absence ou ce retranchement est comme une forme de mort dans les temps nouveaux de la guerre, sa renaissance est accompagnée par les cendres de l'incendie déclenché pendant la nuit par Béchir, car son réveil n'aura lieu que le lendemain. « Elle ouvre l'appartement éclairé dans la nuit par les lueurs de l'incendie proche [...] ce temps passé lui paraît à présent un lac noir, des eaux stagnantes duquel elle se voit entrain de jaillir [...] cette rencontre avec ce jeune qu'elle aime comme son frère lui semble terminer le jour en une renaissance » (p.198)

- Cet extrait si poétique : « Il arrive ainsi qu'un pas esquissé hors de **l'ombre** fasse entrevoir la route et son tracé jusqu'au but dessiné sur la pierre ; mais **la lumière** n'a pas jailli dans le même **éclair** pour l'autre » (p.204), est la matérialisation d'un désespoir profond de Cherifa, après avoir traversé la ville toute seule, transgressant l'espace masculin pour avertir son mari du danger qu'il risque. A un moment donné, elle espère qu'il lui aurait permis ainsi de rejoindre les hommes dans les maquis, et être leur égale ; pourquoi pas ? Puisque selon les propos de son mari, il y en a d'autres

¹³⁹ Chevalier Jean et Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des Symboles*, Paris, Robert Laffont, 1982, p864

femmes qui s'engagent. L'ombre, pourrait être lue comme une lumière confisquée par les convenances et que Cherifa peut finalement y échapper pour atteindre l'éclairage de l'affranchissement. Mais cet éclat se fait dans un seul sens, car son mari ne l'aperçoit, ne le saisit pas.

- En robe blanche Hassiba est escortée par des hommes qui vont la livrer à la montagne. Le choix de la couleur de la robe est consciemment fait, le blanc symbole de pureté, d'immaculation et d'initiation. Pour le sens du blanc dans l'extrait ci-dessous, il est plausible de l'interpréter doublement ; il peut être le blanc de la pureté et de la virginité, et ce vu l'âge de la fille qui est conduite à la montagne telle une jeune pucelle emmenée à son époux. La vérité de son engagement pour la cause de son pays l'accompagne tout au long de son chemin. Atteindre la montagne, qui domine le monde des hommes avec dignité et fierté, est le rêve de cette adolescente qui persévère pendant plusieurs mois à apprendre l'infirmerie pour servir dans les rangs de la Révolution :

La montagne ! je vais à la montagne [...] Elle sent la vérité comme une lumière ; elle croit que chacun, en arrivant là-bas (la montagne), doit dire la sienne [...] Et la jeune fille en robe blanche rêve toujours : « Bien sûr, je dirais tout aux frères de la montagne. J'ai réfléchi. Je ne suis pas un enfant. J'ai seize ans. Je veux travailler pour la Révolution. (p.208)

C'est par cette séquence narrative que *Les Enfants du nouveau monde* est clôturé :

« L'aube s'est levée quand ils sortent de la forêt et s'approchent des cabanes : un dernier foyer qui fume [...] une paysanne qui a dû les entendre s'avance de loin ; sa démarche est lente. Derrière, une fillette de dix ans à peine la suit [...] La fillette eut un sourire vague et timide. -tu as eu peur ? avait insisté Ali. Elle fit non, de la tête. Comme il la contemplait toujours, elle lui sourit une seconde fois, plus bravement, puis elle s'enfuit en courant : elle s'en allait dans le soleil pour s'amuser avec ses chèvres » (p 272- 273)

Le lendemain d'une opération de l'armée française dans la montagne. Un groupe de moudjahidine intervient avec Ali pour venir en aide aux blessés. Il se trouve qu'à l'aube, ils rencontrent deux rescapés d'un village entièrement brûlé, la connotation de l'aube comme signe de jour, de clarté et de plénitude est à l'opposé de la fumée des maisons. Nous pouvons encore interpréter que le choix de l'âge de la fille rescapée n'est pas du moins anodin. Si nous prenons en compte les conclusions tirées de la première partie, pour Assia Djebar, la Révolution algérienne est déclenchée en 8 mai 1945, le

premier novembre 1954 n'est qu'une suite logique de cette journée de braise. Encore, l'histoire se déroule après 15 mois de la Révolution cela dit en 1956, et la fille rescapée a « dix ans à peine » : cet âge est identique à celui de l'insurrection populaire du 8 mai 1945 ; cette lecture pourrait nous autoriser de dire que la fille symbolise la Révolution dès son premier élan ; elle peut être renforcée par les deux sourires de la jeune fillette : le premier est vague et timide, tout comme les événements du 8 mai 45 sont anarchiques et peu organisés, alors que le second sourire est plus sûr, tout comme le 1^{er} novembre qui a pour origine une véritable stratégie de combat. La fille se réfugie dans le soleil, indifférente aux obstacles qui peuvent nuire à son bonheur ou au cours de son existence, elle continue à vivre dans le soleil qui symboliserait l'espoir et la vie, s'ajoutant la présence de la chèvre qui pourrait insinuer alors un avenir fécond et prospère dans la délivrance : « chèvre : la chèvre est très respectée en tant que nourricière dans les mythes antiques ». ¹⁴⁰

- A travers le discours de Salima, l'institutrice incarcérée en raison de son militantisme, nous pouvons détecter que le personnage assume avec euphémisme la scène de torture dont est victime un détenu. Les cris de l'homme torturé sont décrits comme un chant national, qui seuls pourraient rassurer Salima de la résistance et de la survie de cet homme. Ils sont alors une promesse que les rôles pourraient se renverser et même l'espace. Ces cris/chant sont capables de transporter les prisonniers, dont Salima, au-delà des murs sombres, froids et lugubres de la prison, vers un univers éclairé et chauffé par les rayons du soleil, vers l'espoir. Dans cette perspective sont inclus la lumière et le ciel, qui selon nos recherches sont les symboles, de la volonté divine et de Sa suprématie sur terre, cela suggère la connotation d'une récompense divine escomptée par les combattants.

« Elle s'applique à attendre, attendre un nouveau cri, un nouveau signe de vie et d'horreur à la fois. « Le chant de mon pays », reprend-elle, tandis que l'homme reprend aussi, râles d'abord saccadés, brefs, puis qui se gonflent de nouveau en un seul cri ample, immense que Salima suit de toute sa volonté parce qu'il lui semble qu'au bout il ouvrira une porte vers l'azur : paysages bleus qu'elle aperçoit au lieu du mur gris de la cellule, soleils de midi qui aveuglent, ou du soir qui réconcilient, visages de chérubins qui sourient... » (p.159)

¹⁴⁰ *Encyclopédie des Symboles*, Paris, La Pochothèque, 1996. P 134

B/ Le Ciel de porphyre

Pour démontrer le rapport entre la symbolique du cosmos dans le roman de Lemsine et l'évolution de l'intrigue, il faut associer les interprétations au parcours du héros, qui s'impose comme un élément clé de l'histoire et dont le trajet est indissociable de la symbolique de la nuit avec toutes ses composantes. Le parcours d'Ali se divise en trois étapes :

Les peurs de l'enfance

La position d'Ali comme enfant unique devrait être un atout pour qu'il soit un enfant comblé par un amour et une attention particulière ; bien au contraire, il a eu une enfance malheureuse et hantée par les cauchemars qui naissent de sa solitude : « Les yeux grands à force de les avoir écarquillés désespérément, aux aguets des dangers pouvant m'atteindre dans **le noir** » (p.127). L'aspect froid et négatif de la couleur noire accompagne l'enfant toutes les nuits qu'il passe seul à affronter les démons de ses songes et ses hallucinations. La peur, qui reste un phénomène habituel chez les enfants, est intensifiée chez Ali par son statut d'enfant unique, fait que la solitude et la peur soient associées à la couleur noire. Ali se délivre de ses peurs grâce à un objet : « le cahier », sur lequel il trace régulièrement des événements privés de sa vie, ses amis, ses parents, ses soucis et surtout ses rêves :

Avec toi, mes songes auront les feux de **l'arc-en-ciel**, et tel un tapis magique, tes pages **blanches** me feront connaître des **étoiles** plus brillantes, **la lune** plus argentée aura des yeux de velours et des cils de soie pour guider mes premiers pas d'homme, et sa bouche souriante apaisera mes peurs. (p.21)

Grâce à l'écriture Ali a désormais un compagnon qui a transformé la noirceur de ses nuits en « arc-en-ciel » ; d'un point de vue rétrospectif, les nuits de l'enfant avant l'arrivée du journal intime sont comme un orage ; grâce à ses mémoires, la noirceur, la grisaille se métamorphosent en un beau temps que symbolise l'arc-en-ciel qui prélude « pour de nombreuses civilisations la bienveillance divine »¹⁴¹ . Dans le contexte de la fiction, l'écriture de ses confessions sauve l'enfant de ses tourments . Elle lui ouvre la voie du bonheur et de l'avenir florissant, ce qu'exprime la redondance du superlatif « plus » associé aux éléments de la nuit « étoiles » et « lune », qui autrefois le terrifiait. C'est ainsi que la nuit est devenue un écrin dans lequel le héros serre ses précieux

¹⁴¹ *Encyclopédie des Symboles*, La Pochothèque, 1996. P46

souvenirs et secrets : « [...] revient la nuit, celle-ci est ma préférée car avec les yeux ouverts pendant que tous les autres dorment, je vis deux fois... » (p.92) « j'en ai fait en plus une amie complice » (p.127)

La maturité

Selon Lemsine la génération de la guerre de libération n'est pas passée par l'adolescence, elle est une génération prématurément mûrie par les outrages et les injustices du système colonial. Ali en est l'exemple, très tôt mature par le déferlement de la mort dans sa vie, il perd ses parents et se retrouve emmuré dans la solitude et la haine. La lune et les étoiles disparaissent de sa vie cédant la place à son engagement politique. Il continue à écrire sur son journal qui joue le rôle d'un confident qui préserve ses secrets sur la cellule de l'organisation armée ainsi que ses réflexions et ses sentiments. La lune réapparaît pour être complice de l'amour de Ali et de Amalia, qui passent toute la nuit à discuter, éclairés par l'astre et protégés par la nuit détentrice de leur secret : « La lune éclairait ma chambre, nous n'avons pas eu besoin d'allumer ». p24.

Le désenchantement

Les étoiles, qui, autrefois, semblent promettre à Ali, l'enfant, un avenir lumineux et paisibles, réapparaissent dans l'horizon pour assister à sa déception amoureuse et jalonner son destin vers le seul rêve qui lui reste : l'Algérie indépendante : « Des milliers d'étoiles aussi grosses et lumineuses que celle de Dachra éclairaient leurs pas ». (p.274). Nous avons relevé aussi l'« aube », comme élément cosmique omniprésent dans le départ sans retour des deux femmes qui ont marqué profondément la vie de Ali : sa mère et Amalia : « A l'aube, elle mourut tout naturellement ». (p.28), « A l'aube, Amalia retourna chez elle » (p.275). L'aube est la première lumière du soleil levant qui blanchit l'horizon et dissipe les ténèbres, donc sa symbolique est relative au jour et à la lumière qui devrait être un présage favorable et un signe annonciateur de transmutations positives. Le sens possible de l'inversion de la symbolique de l'aube, est que Ali trouve dans la nuit une protectrice de ses rêves, fait que, tous ses grands malheurs ne surviennent qu'à l'aube, dans ce sens, nous pouvons qualifier Ali comme « l'enfant de la nuit », c'est un personnage dont la jeunesse perturbée voit dans le soir méditation et espoir. De retour de Paris, Ali reprend ses études et réussit brillamment son bac. De ses étoiles de Dachra et de ses amours, il ne lui reste que l'Algérie, c'est alors qu'il tombe

sous le charme de sa capitale qui se transforme la nuit en une courtisane féérique qui s'apprête à séduire ses prétendants. Sous cet aspect, la nuit convient à la purification de l'intellect, des désirs et des affects sensibles :

Le regard fixé sur la ville scintillante **de lumière**. Le soir Alger se paraît de tous ses bijoux comme une courtisane sûre de son pouvoir sur ses amants. **Les lumières, les étoiles** du ciel enveloppaient la ville dans une atmosphère irréelle où chaque coin semblait être créé par la baguette magique d'une fée. (p.291)

La nuit seule lui offre parfois un bref temps de répit, calme ses tourments, mais Ali est très vite réintroduit dans une spirale de confusions chaotiques. Il retourne à son point de départ, les cauchemars surgissent à nouveau pour asseoir leur ombre en obscurcissant ses rêves d'indépendance et ceux de son peuple. C'est ainsi qu'il abandonne l'écriture, la réflexion. La lumière fade de la nuit est cependant une chimère, incapable d'enfanter un lendemain lumineux :

Un soir des hommes vinrent chercher Si Salah chez ses parents pour l'emmener on ne savait où ? Le cauchemar recommençait-il dans le pays ? Et l'indépendance, c'était quoi au juste ? [...] Ali se sentait amputé de la plus grande espérance, celle d'un **jour plus lumineux** dans sa vérité pour le pays. (p.299-300)

- Il serait intéressant de s'arrêter sur le propos sous-entendu dans les deux proverbes arabes « La caravane passe et les chiens sont endormis – et les petits de la perdrix se sont séparés » (p.302) qui comportent deux éléments symboliques qui peuvent dire long sur la vision de l'auteure sur l'Algérie indépendante ; ainsi le verbe « endormir » est un signe du sommeil et de la nuit, donc un retour à la nuit, voire à la torpeur du peuple pendant la colonisation, ou encore une hibernation qui connoterait un éventuel réveil. Pour la perdrix, cet oiseau proie des chasseurs est à la fois symbole de beauté, de fécondité féminine et de tentation : « Dans la poésie et les traditions populaires kabyles, la perdrix est le symbole de la grâce et la beauté féminines[...] un symbole de la tentation et de la perte, une incarnation du démon »¹⁴², en s'appuyant sur cette lecture, la perdrix représenterait la guerre de libération dont les promesses de liberté, de justice sociale et de démocratie ne sont que des tentations éphémères, d'où la séparation de ses enfants.

- Mis à part le soleil qui éclaire les journées des enfants de *Le Ciel de porphyre* : « Le soleil éblouissait leurs regards de gamins » (p.75), cet astre, symbole de divinité et de

¹⁴²Chevalier Jean et Alain Gheerbrant, Dictionnaire des Symboles, Robert Laffont, 1982, p 856

destruction des ténèbres, ne réapparaît plus dans le récit. Cette extinction est annonciatrice de la couleur sombre des idées de l'auteure pour dire que du moment que toutes les lumières sont éteintes alors en quoi serait-il nécessaire d'inclure le soleil. Cette interprétation va en connivence avec le mythe des amours contrariés entre la lune et le soleil et le conflit éternel entre les opposés ; la lumière et les ténèbres ; le mal et le bien, dont la présence de l'Un exclut l'Autre : « La lumière était éteinte et elle ne songeait pas à rallumer. Elle pleurait. A travers ses larmes scintillait : Ali- A : comme attende, désormais » (p.275). Par ailleurs, la couleur sombre persiste dans le roman même si à la première lecture de ce mot de passe « Inawar essamaà ouelard(Illumine le ciel et la terre) » (p.279), le lecteur est enchanté par la poéticité de ce code échangé entre les Moudjahidine, tout chargé d'émotion, de lumière, de soleil. Ce fragment oral a une valeur affective. Mais le lecteur est aussitôt confronté au retour de l'hostilité et la brutalité de la guerre résumées dans l'action d'enfreindre le cessez-le- feu par l'armée française, ce qui entraîne la mort d'un groupe de militants.

C/ Puisque mon cœur est mort

Depuis le titre, l'auteure avertit le lecteur sur la couleur sombre de l'histoire, qui, en effet, s'articule autour de la nuit, la noirceur et les ténèbres, révélant la souffrance d'une mère outrée par la mort de son fils unique : « Ce soir-là, ton destin a pris les traits d'un homme embusqué **dans l'ombre**. Il s'est tout entier cristallisé dans la lame qu'il tenait à la main. » (p.170). Cet enfant qui ouvre les yeux à l'aube d'une journée printanière, semble naître sous une mauvaise étoile. Un soir, de retour chez lui, il est assassiné par un terroriste lors d'une soirée printanière mais combien ténébreuse si bien que personne n'a pu voir la scène. Et depuis, toute la vie de sa mère, ses pensées, ses sentiments, ses paroles et ses gestes se sont assombris en mettant la couleur du deuil éternel : le noir.

Cette tragique existence, qui a commencé à l'aube et s'est éteinte la nuit, a mis un terme à la vie de la maman qui depuis qu'elle a su la mort de son fils, la lumière de l'aube a cessé de jaillir dans son univers : « Les larmes diluent toute couleur et désormais les aubes se noient dans le lavis d'un temps immobile, opaque » (p.38). Aida se réfugie

dans ses souvenirs, elle retrace le parcours de vie de son fils, elle écoute sa musique, regarde les films qu'il admirait ; et surtout, elle fait de la nuit une amie salvatrice, un moment de recueillement où elle se livre à son écriture, la nuit lui assure l'isolement : «la nuit enfante la solitude » (p.58). C'est de cette solitude qu'Aida renonce à la vie, elle range son répertoire d'amis, et n'en garde que les intimes de son fils, elle range même ses mots, le nous n'as plus de sens pour elle. Ni même les aubes, les crépuscules, les matinées ensoleillées puisqu' elle s'est livrée à la nuit :« Que m'importe le rythme des saisons puisque tu n'auras plus jamais froid, plus jamais chaud ! je laisse aux autres la fragilité des aubes, l'éclat meurtrier du soleil, la nacre des ciels crépusculaires »(p.18)

A force de vivre dans la nuit, le désespoir et la solitude, cette femme semble avoir la phobie du jour, elle veut se figer dans le soir du décès de son fils, car cette nuit-là le cours du temps s'est estompé, elle ne veut plus voir d'autres jours, ni se confronter à la lumière. En vérité, elle se noie dans sa haine obscure et ne veut qu'aucun rayon de soleil ne vienne dissiper ses ténèbres : « Le cauchemar commence au moment précis où j'ouvre les yeux sur la lumière du jour. De chaque jour. » (p.110)

L'allusion de l'image obscurcie et durcie sous le regard de Aida est l'effet de sa haine et de son hostilité hargneuse, qui surgit à la vue du visage de l'assassin de son fils : « j'ai vu le visage de ton assassin. Était-ce la force de ma haine ? J'ai vu le papier noircir et se racornir »(p. 13). Depuis que des terroristes ont pris la décision délibérée d'ôter la vie à Nadir, la lumière a disparu de son monde et le soleil est enseveli, puisque Nadir était le soleil et le centre de son monde. Elle se libère étrangement des chaînes de l'ordre social, et avance dans son chemin, aveuglée par l'absence de son fils, du soleil. Son chemin obscur est alors jalonné par l'écriture pour dire sa haine meurtrière : « Je n'ai même fait que ça toute ma vie. Me couler dans le moule. Sourire quand j'avais envie de pleurer, me taire quand j'avais envie de crier. Mais c'était un autre temps. Le temps où le soleil éclairait encore le monde » (p.86)

Dans le fragment ci-dessous, Aida se culpabilise pour ne pas avoir eu un pressentiment révélateur du danger qui entoure son fils, ce qui lui aurait permis d'intervenir à temps. Elle remet en question son instinct maternel qui aurait dû pressentir le malheur qu'elle décrit par « les ténèbres » dont la symbolique est liée à l'Au-delà et serait appropriée au

contexte de la mort : « Rien, je n'ai rien vu venir. Ni pressentiment funeste ; ni rêve prémonitoire, ni signe prédictif. Rien qui puisse permettre de percer les ténèbres du temps. » (p.117)

Pour une fois dans ce roman tragique, le lecteur est invité à lire un passage réconfortant et apaisant grâce à un rêve fait par Aida. Elle se voit dans une cité légendaire, entourée de poutres en marbre qui frôlent le ciel, c'est au bout du chemin qu'elle rencontre son fils. Paradoxalement aux premiers chapitres du roman, la nuit est porteuse de bonheur et d'euphorie, la métaphore des étoiles est au service de l'inconscient du personnage, qui exploite le songe pour faire surgir ses désirs de revoir et de retoucher le visage du défunt. Le rêve « étant symbole de l'aventure individuelle, si profondément logée dans l'intimité de la conscience [...] le rêve nous apparait l'expression la plus secrète et la plus impudique de nous-même »¹⁴³, ce qui permet de dévoiler aussi les éléments refoulés dans l'inconscient, de dire l'indicible, de désirer l'indésirable, et sans pour autant être condamné, car vers la fin ça ne reste qu'un rêve :

Dans la splendeur lumineuse de cette nuit, les étoiles tombent en pluie sur ton visage que je tiens entre mes mains. (p.83)

Tisser la trame d'un possible totalement insensé. Un possible entrevu comme un mirage où tournoient indéfiniment des étoiles mortes et dont cependant la lumière n'en finit pas de vibrer. (p.42)

Ce dernier fragment confirme notre hypothèse sur le rêve de Aida, bien que les étoiles, qui percent par leur douce lumière les ténèbres des nuits, soient aussi sans vie. L'opposition alors, marque une certaine lueur d'espoir qui démontre qu'en dépit de la disparition des étoiles, il y a une lumière blafarde qui tente de dissiper l'obscurité, cette lumière est l'effet de l'espoir de rencontrer le fils perdu dans un Au-delà.

Dans une autre optique, Bey reprend la pratique de couvrir les miroirs par un linge blanc pendant les deuils, mais ce n'est pas fait juste pour rapporter un rituel funéraire répandu dans la société. Elle s'arrête pour marquer son étonnement de faire du blanc la couleur du malheur. Elle se réfère sans doute à la symbolique européenne du blanc, où il est considéré comme un signe de pureté, de virginité, et d'où les robes des mariées sont

¹⁴³Gaussen, Frédéric cité dans par Jean Chevalier et Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des Symboles*, Robert Laffont, 1982, p 936

toutes blanches. Cette interrogation qui n'approuve pas le blanc comme couleur de deuil (qui l'est aussi pour les chinois) témoigne de l'influence de la culture occidentale sur l'auteure : « Tous les miroirs couverts de blancs [...] Pourquoi le blanc est la couleur du deuil chez nous ? » (p.24)

Dans le même sens de la remise en question des pratiques sociales et culturelle, Bey se demande ironiquement de quel droit soumettre la femme à une certaine volonté absurde par certaines privations et contraintes pour s'assurer de son chagrin et de son deuil. La question sous-jacente est : est-ce qu'un laps de temps et une privation d'hygiène peuvent prouver le traumatisme de la perte d'un être cher ? Ne serait-il pas une aberration de délimiter la douleur et de la mesurer à une apparence ? La réponse est que l'auteure réfute ce genre de pratiques « tradition obscure », qui naissent dans des sociétés ténébreuses et injustes surtout à l'encontre des femmes : « Il est dit que les femmes en deuil ne doivent ni se teindre les cheveux, ni se mettre du henné aux mains [...] pendant une période fixée par une tradition obscure ». (p.41)

D/ Visa pour la haine

Le choix de l'étude des éléments du cosmos et de la nature nous est imposé par l'écriture de Belloula car la nature s'affirme comme un élément modélisateur des événements dans *Visa pour la haine*. Ce procédé d'intégrer le cosmos s'avère plus qu'un choix pour l'auteure, c'est une évidence, vu que le roman de la décennie noire ne peut que s'articuler dans la noirceur et les ténèbres plus que dans la lumière et la clarté. Nous avons répertorié des éléments qui sont très denses comparativement aux romans précédents. Tout comme le roman de Lemsine, celui de Belloula se construit autour de l'héroïne, fait que la symbolique doit être évoquée par rapport aux différentes stations du parcours de Nouné.

Avant le déferlement du terrorisme

Vers la fin du récit, et dans un retour en arrière Nouné se remémore les journées ensoleillées et le ciel dégagé de son pays. Ce qui déclenche sa nostalgie est un rêve fait la veille de l'exécution de son attentat. Les pensées qu'elle a refoulées dans son subconscient resurgissent dans son songe pour espérer de la sauver du sort que les

intégristes lui ont imposé. Fait que, l'analepse attendrit Nouné et lui rappelle ses jeux d'enfance où le Ciel de son pays est clément et protecteur tel un dieu :

A mon réveil, une chanson d'enfance résonne dans ma tête, une voix vivante ; six-ans j'en ai peut-être huit. Je tape des mains et danse, une fête familiale [...] Je me rappelle avec bonheur le ciel toujours bleu, toujours limpide de mon pays natal, c'est cela le vrai visage de Dieu, me dis-je. (p.10)

Le rêve que fait Nouné à New York symbolise l'enfance confisquée par l'atrocité de l'intégrisme religieux qui introduit ses victimes, dans l'errance, qui sont sans repères, sans patrie, sans avenir. La violence est la destruction des projets de vie et de tout espoir d'un futur prometteur. Ni le rêve, ni les souvenirs nostalgiques ne pourraient détourner la destinée de Nouné, elle accomplit sa mission fatidique :

La nuit me restitue **mes songes**. Mes rêves débordent. Mon corps est resté là-bas, enfant de gravats et de poussières, rêvant de sauts à la corde et de barbe à papa. Lorsque l'horreur s'est refermée sur moi, je suis devenue ruelle sans fin ni commencement, où j'erre, privée de lieux. (p. 10)

L'endoctrinement de sa famille

Depuis que les frères, et par la suite, les sœurs de Nouné se sont convertis à l'idéologie radicale des islamistes, le bonheur s'est éclipsé de la vie de l'héroïne, il n'en lui reste que de vagues souvenirs d'un passé où, malgré la misère, sa famille mène une existence relativement paisible. Etant les premiers à être endoctrinés, les bouleversements commencent à l'intérieur de la maison familiale, pour après atteindre la quasi-totalité du quartier de Bab El Oued. La conversion est tentaculaire et progressive. Nouné tente de sauver son frère cadet, elle le voit comme un enfant pris en otage par des ogres qui veulent dévorer sa chair et profiter de sa fragilité, pour le condamner finalement à une mort spirituelle, en l'éloignant de la lumière, de la raison, de la foi :

La seule chose qui m'importait était de **garder assez de lumière** pour nous deux, de ne pas le laisser sombrer ». (p.23)

Je cherchais pourtant, **cette étincelle** qui m'aurait dit que mon frère est encore là...en vain, c'est comme s'il n'avait existé que sous cet aspect-là. ». (p.25)

Depuis que le frère de Nouné intègre les groupes de jeunes radicalisés, il n'est plus le même, ce personnage-héroïne d'ailleurs semble n'accorder de l'importance qu'à son petit frère, vu son jeune âge et les liens qui les unissent depuis leur petite enfance. Il se

transforme en une personne obscurcie par la haine même pour sa sœur autrefois bien aimée:

Son **regard noir** me tortura et **l'obscurité** qui s'était refermée sur lui m'avait engloutie et j'eus froid. (p.26)

Il me semblait à ces moments-là qu'il entrait dans **les ténèbres**, je tentais de réveiller, dans la douceur de nos murmures d'autrefois. (p.40)

Noune tente d'interpeler la sensibilité et la conscience de son frère mais en vain, il sombre dans l'obscurité qui s'est emparée de ses frères et de la raison. La noirceur de la société qui leur a ouvert les bras, les transforme en des leaders honorés pour leurs exploits criminels : « Ils étaient devenus ces êtres calculateurs et froids que **cette société ténébreuse**, qui régissait quartiers et mosquée, cafés et écoles, rues et cage d'escalier, avait transformés. »(p.36). A pas latents, la violence s'infiltré dans la vie de Noune pour l'introduire finalement dans une spirale sans limites. Elle est, d'abord, condamnée pour la couleur de ses cheveux roux. Les nouveaux frères de Tawfiq en voient la nuance du diable qu'il faudrait non seulement cacher mais couper pour chasser la malédiction. C'est pour cette même raison qu'ils ont lapidé Noune tout comme on lapide un diable, symbolisé dans la couleur rouge de sa chevelure : « J'avais pu calmer momentanément la colère de mes frères et de leurs nouveaux amis qui voyaient en cela un signe de malédiction, **la couleur de l'enfer et du diable**» (p.37). Les premiers temps, la jeune adolescente se réfugie dans les abîmes des nuits, elle se recroqueville dans sa chambre et se noie dans ses larmes, le seul moyen qui lui reste pour extérioriser ses peines : « Je me noyais dans mes **larmes toute la nuit** » (p.26)

Petit à petit, la violence et l'atrocité s'introduisent dans les maisons pour s'emparer des quartiers et des villes. Le nouvel ordre religieux semble triompher en dominant les esprits et en inversant les visions et même le temps. La nuit, qui jusqu'au là, est considérée comme un refuge de paix pour Noune, change pour devenir un espace qui abrite et protège les intégristes, tout en couvrant leurs actes criminels. Les nuits remplacent le jour dans la vie des habitants de Bab El oued, là où tout est permis : insécurité, vols, viols, assassinat, agressions et tout type de transgression :

Alors, **la nuit se transformait**, les youyous stridents déchiraient le silence, accompagnés d'un monstrueux tintamarre, celui de ustensiles de cuisine, utilisés par les femmes comme des cymbales ...Je savais, par ces bruits et l'effervescence qui régnait dans le quartier, qu'un ou plusieurs policiers avaient été assassinés dans la rue. (p.40)

La violence plane sur la vie de Noune, et finit par atteindre une de ses camarades de classe. Une jeune fille qui refuse de se voiler est agressée et battue sur le chemin du lycée par une bande de jeunes endoctrinés. A la vue de son corps déchiré par la violence et les tourments, Noune se rend compte de l'atrocité qui s'installe dans la société, produisant le clivage entre le jour et la nuit, la vérité et le mensonge, la vie et la mort :

Une rai de lumière barrait son visage bleuté d'ecchymoses. Les paupières baissées, il paraissait combattre un démon invisible. Je redoutais **son réveil**, je redoutais **son sommeil**. Je me sentais perdue tout autant qu'elle, engluée dans cette **lueur blafarde** qui séparait deux mondes, celui de **l'aube** et celui du **crépuscule**. (p.35)

La démesure des attentats, des agressions et des viols entraîne la société dans un climat d'incertitude et de confusions. Le terrorisme accapare en projet le devenir de tout un peuple et dont les yeux sont offusqués par l'opacité de la situation et l'absence de toute communication, la violence est une privation de lumière : « Dans la rue, **le brouillard** ne se dissipait plus, comme accroché aux murs et aux âmes ». (p.40), « Même dehors, le voile, fait **d'obscurité et d'obscurantisme** qui enveloppait la ville, m'écrasait, me crevait ». (p.41)

Le passage à l'action

La sœur aînée Souha se marie finalement avec son fiancé, Béchir, qui a passé des années en Afghanistan. Bechir est désormais un Emir, et ses beaux-frères, pour être dignes d'une telle alliance, doivent se montrer comme de vrais combattants. En effet, ils exécutent sans le moindre remord un attentat à la bombe en plein marché de leur quartier. Cet attentat donne la mort à des voisins, des enfants et des marchands devenus de vieilles connaissances pour la famille de Noune. Ce jour-là, Noune a vu s'ouvrir la porte de l'enfer, elle ne se refermera plus pour elle et les siens. La symbolique de la nuit c'est le chagrin et les remords de Noune et de sa mère depuis qu'elles ont découvert les auteurs de l'attentat : « Dans notre vie, lentement, **s'installait la nuit**. On pouvait y sentir la peur et la détresse». (p.62)

Pour Souha, le mariage avec Bechir est le paradis même, à l'âge de vingt-neuf ans la société la condamne déjà en tant que vieille fille. Elle est heureuse depuis qu'elle apprend le retour de Béchir et qu'il tient encore à l'épouser, ce qui influence son humeur ; son visage est son visage éclatant de bonheur, puisque la seule clé de la

réussite, selon l'éducation qu'elle a reçue, c'est le mariage. La lumière est un signe de félicité et de confiance en soi, qui dissipe toutes les souffrances affectives de ce personnage outré par la marginalisation sociale : « Celle-ci était radieuse. Son visage reflétait **une lumière intense** ». (p.42). Cette jeune femme, qui a pensé renaître et revivre auprès de son bien aimé, est aussitôt confrontée à une réalité atroce à supporter : elle découvre qu'elle a épousé un homme tout autre que celui qu'elle aime. Béchir n'est plus qu'un fantasme d'adolescence. Elle se retrouve face à un chef terroriste, cruellement insensible, calculateur et affreux. Dans leur première rencontre, qui est censé être leur nuit de noces, il lui parle de sa sœur Nouné pour l'entraîner dans le camp et la destiner à l'un de ses hommes, alors qu'il la renvoie tout de suite pour aller violer une jeune adolescente kidnappée dans la rue. L'absence de la lumière dans la chambre de l'Emir n'est pas vide de sens, cela reflète l'assombrissement de ses idées et l'atrocité de ses actes, notamment les viols des femmes et la torture des prisonniers dans les caves : « Il était resté dans un coin **sombre** et discuta avec elle longtemps, posant plusieurs questions [...] Béchir lui dit froidement qu'il l'avait fait venir ici pour parler de sa jeune sœur » (p.50). Depuis le départ de Souha, personne ne sait ce qu'elle devient. Nouné est convaincue maintenant que sa sœur se trouve au fond des abîmes obscurs du terrorisme. Nouné passe des nuits entières à penser à sa sœur et à imaginer le genre de vie que peut lui offrir un terroriste criminel :

Souha me manquait terriblement. J'imaginai une dérive. Telle une route ouverte, je la prenais, cherchant **dans l'obscurité**, les yeux de ma sœur, **une lueur qui éclairait** son visage. Elle était au fond de ma pensée, emprisonnée, emmaillottée de souffrance et cela m'effrayait. (p. 45)

Un jour, la mère de Nouné transcende toutes ses peurs et rend visite à sa fille Souha. Accompagnée de ses deux filles, elle se dirige confiante au camp de Ouled Allel, dans la banlieue de la capitale. Ce que Nouné va découvrir dépasse son entendement, le visage radieux qui s'est offert à ce mari longtemps attendu, est terni par l'horreur de la violence exercée sur elle, car depuis la disparition de Béchir, Souha est abusée sexuellement par son successeur et tous ses lieutenants. La symbolique du jour, dont clarté, aube et soleil, s'avère être un euphémisme pouvant atténuer la découverte choquante sur la vie de Souha. Nouné espère qu'il y aurait un jour où la lumière du soleil dissiperait les ténèbres dans lesquelles sa sœur est engloutie. C'est l'espoir d'un retour de la sérénité et de la vie paisible :

Le jour se leva doucement, **éclairait** les corps immobiles, blottis les uns contre les autres, espérant le retour **du soleil** comme s'il allait enlever toute trace de **cette nuit**. Je restai les yeux accrochés à la vitre par laquelle je regardais, dans **la couleur blafarde de l'aube**, défiler les paysages monstrueux, parce que je savais désormais ce qui s'y passait. (p.73)

Plusieurs mois après cette visite affligeante, Nouné apprend que sa sœur est finalement libérée du camp des terroristes, et qu'elle va bientôt accoucher. Elle s'impatiente pour revoir sa sœur. La savoir en bonne santé et loin des horreurs, qu'elle a surmontée seule pendant des mois, est comme une note d'espoir pour Nouné : « Revoir Souha m'avait tellement excitée que je n'avais pas fermé l'œil, attendant **la fin de la nuit**, avec dans le cœur un petit **rayon de soleil** »(p.77). Cette nuit même, Souha accouche de son fils, le choix de la naissance à l'aube ne s'avère pas aléatoire, c'est cette naissance qui pourrait amoindrir ses maux et effacer les outrages de toute la famille, comme la lumière qui éclaire les cieux. Ce bébé est l'enfant de la naissance d'un jour nouveau : « L'enfant, un garçon robuste, poussa un cri de délivrance **à l'aube** »(p.79)

Quoique les femmes paraissent, pour une nuit, oublier les conditions de conception de cette grossesse, la figuration de la lumière fade « poussières d'étoiles » démontre qu'elles ont conscience que cette naissance, même prometteuse, demeure une naissance douloureuse : « Le temps d'une naissance, nous avons oublié l'existence des terroristes, calfeutrées dans nos histoires de femmes, dessinant des chemins heureux sur les poussières **des étoiles** » (p.79).

Le viol de Nouné

Après quelques jours de la naissance de l'enfant, la maison de l'hôte de Souha est sujette à une attaque terroriste, Zineb est morte sur le coup et Nouné et Souha sont transportées pour être violées dans une montagne. La jeune accouchée succombe à ses douleurs, et Nouné survit en ayant la haine dans le cœur. La symbolique de la nuit, de l'obscurité et des ténèbres ne va plus se séparer du parcours de Nouné. Toute sa vie est désormais replongée dans la noirceur, au point que ce n'est que la nuit qui donnerait sens à son existence.

Après son viol, c'est la nuit qui la sauve d'entre les mains des terroristes « une brume protectrice pour nous ».(p.84), le soleil, le jour, et l'aube n'auront plus de sens pour cette jeune qui voit mourir ses deux sœurs sous ses yeux, pour ensuite être atrocement violée dans la montagne. Il n'y a plus d'espace pour le rêve et l'espoir quand on est

meurtrie par la violence : « **L'aube** se dévoilait dans le vide et le blanc [...] Redoutant ce qui m'attendait, je n'osais pas ouvrir mes yeux, préférant rester dans **le noir** » (p.86)

Noune est conduite en prison, quoique victime de terrorisme, elle encaisse l'implication de sa famille dans les actes terroristes. A sa sortie, elle espère que sa vie serait meilleure, et que les jours seront plus cléments pour elle : « **L'aube** me rassura, **une aube** grise, différente de celle que je percevais de ma cellule » (p.92). Remarquons qu'il y a deux nuances, deux tons dans l'aube entre un inférieur (cellule) et un extérieur (le monde libre). Elle souhaite oublier cette expérience pour revivre auprès de sa famille et à côté de ses parents et de son neveu ; mais dans le monde des vivants, elle découvre que son père est mort et sa mère est devenue folle. Dans un bref retour à la raison, sa maman lui révèle être dans les ténèbres, qui ne seraient que les atrocités des violences vécues : « Ma fille, ma tendre fille... Je suis **au fond de la nuit** » (p.92)

A sa sortie de prison, Noune est rejetée par la société, elle se retrouve à la marge. Ne lui restant plus rien, ses nuits sont alors devenues plus obscures. Dans le fragment relevé plus bas, il y a une substitution de l'expression commune qui désignent les insomnies « nuits blanches » par « nuits noires », ce qui sert d'outil pour renfoncer l'allusion à la confusion et à la peur qui abolissent tout projet de vie pour Noune, car menacée par la mort : « Je passais des nuits noires à chercher quoi faire de ma vie, craignant pour ma sécurité, toute seule sans protection » (p. 93). L'enfant de Souha, né dans l'ombre et sous les décombres des viols et des horreurs, est devenu la seule source de quiétude pour Noune, sa vue apaise ses peines et sa solitude, mais comme ce personnage semble être né dans le noir, le père de son neveu décide de quitter l'Algérie en l'emmenant avec lui, il lui propose alors de les accompagner. En quête d'un sens à sa vie, elle ne peut qu'accepter, l'enfant du soleil est la seule chaleur affective qui lui reste d'une famille nombreuse complètement décimée par le terrorisme : « Béchir, par qui commença mon chemin de croix, venait de temps à autre me rendre visite, m'amener l'enfant comme **un soleil** bienfaiteur et réchauffant ». (p.94). Noune décide alors de voyager avec Béchir au moment où elle prend conscience que Noune l'adolescente, rêveuse et amatrice d'œuvres littéraires et philosophiques, n'existe plus, elle est anéantie par la noirceur de son passé, alors que la nouvelle Noune est vouée aux ténèbres. Alger a cessé d'être un espace vital et la famille un cran de sécurité. La nuit ici c'est l'abdication de Noune

devant la fatalité de la vie : « Je n'étais pas arrivée à me reprendre. Ma destinée devenait silence et machination. Pour la première fois, je savais que **la nuit était en moi** ». (p.94)

Défilant d'un pays à un autre, Nouné est désormais sans identité, sans repères et sans patrie, elle est en perte totale de ses racines et de toute géographie. C'est l'errance dans un espace international couvert d'un ciel d'injustice, de cruauté et d'intolérance, « obscurité humaine ». Dans toutes les terres d'Islam qu'elle visite les idéologies et les conditions de vie sont identiques : obscures, obscurcies par l'ampleur d'un terrorisme international où s'affrontent les puissances occidentales et les pays agressés : « Dans cette **obscurité humaine**, je somrais dans l'oubli. Ma mémoire béante avait lâché ses mots de souffrances : « je suis sans patrie »(p.104). En Afghanistan, tout immerge dans la noirceur, Nouné est confrontée à un pays qui évolue dans une toute autre dimension, un pays au cœur de l'obscurantisme, de l'intégrisme religieux et la radicalisation islamiste. Tout dans ce pays inspire la haine et la peur, les dirigeants des Talibans s'opposent à toute source d'instruction, de progrès, de connaissances scientifiques et de lumières : « Le lieu était écrasant, isolé, perdu au milieu de nulle part. La maison était **sombre le jour, sombre pendant la nuit** au point que je ne savais si **cette obscurité** venait de dedans ou du dehors ». (p. 103)

Nouné n'a pas le choix, elle se laisse glisser dans le moule de la vie de Kandahar, mais la nuit, tous ses tourments surgissent, les fantômes des morts hantent son sommeil et les souvenirs de son viol et de la folie de sa mère l'empêchent de retrouver la sérénité et le repos, son âme souffre toutes les nuits, mais en silence. Une femme n'a pas le droit à la parole dans le berceau de l'obscurantisme :

Nous remplissons de nos cris silencieux **la nuit qui s'était** affalée sur nous de toute sa laideur. (p.105)

La journée, je m'occupais, dans le va-et-vient du quotidien, je ne me rendais pas compte de ma peine. **Le soir**, je replongeais dans **mes abîmes**. (p.113)

Comme nous l'avons démontré dans la deuxième partie, dans le chapitre de l'affirmation du soi, les femmes dans les pays islamistes ne peuvent s'affirmer qu'en intégrant les groupes armés pour être manipulées et faire servir de kamikaze par la suite. C'est paradoxalement une vie dans la mort, la haine et la vengeance. Une force qui jaillit des ténèbres : « Mes je restais aux côtés de Nafas dont les yeux brillaient d'une étrange **lueur** lors des sermons et des prêches » (p.118). Dans un climat de guerre,

d'arme et de violence, naît une histoire d'amour entre Nouné et un Palestinien, Issam, la fougue de cet amour est une étincelle qui brise les ténèbres de ses nuits et de ses désespoirs cumulés depuis l'endoctrinement de sa famille. La nuit n'a plus la symbolique du mal, elle se transforme en une couverture salvatrice et protectrice de l'amour, et à l'inverse des nuits précédentes, Nouné quête un temps infini, une éternité dans les ténèbres qui deviennent un paradis. C'est alors qu'elle désire l'abolition du jour dont la clarté exclurait et condamnerait ce sentiment comme on condamne un adultère ou une immoralité : « J'avais au cœur une émotion intense, je me sentais vivre et parfois priaïis pour que **le jour ne se lève jamais**, pour que la **nuït détentrice de mon secret** dure indéfiniment ». (p.17)

La mort du nouveau-né en Irak

Depuis que Nouné est en Irak, elle assiste à la mort à nouveau ; Issam l'abandonne la laissant de nouveau sans lumière. Un jour, en passant par une maison récemment bombardée par les Américains, elle entend les cris d'un nouveau-né, le seul rescapé de l'attaque meurtrière. C'est entre ses bras qu'il expire. Cette mort prématurée offusque les yeux de Nouné et retrace sa destinée. Nouné s'engage pour venger la vie confisquée à cet enfant par la violence. Nouné est épris d'un désir fou de vengeance. Son chemin est bordé de fantômes, ce que symbolise la couleur blanche, et l'obscurité qui l'enveloppe c'est sa détermination vindicative : « La rue s'allonge dans **une blancheur** effrayante, s'étirant dans le néant. ». (p.7) ; « **L'obscurité** m'enveloppe comme si une main avait appuyé sur un interrupteur faisant le noir. ». (p7)

Quand Nouné s'apprête à accomplir son projet de vengeance, son regard est attiré par un vol de moineaux, c'est à ce moment-là qu'elle se montre plus déterminée et n'écoute pas l'appel de Issam pour s'arrêter, elle tire sur sa cible. Le choix du moineau pourrait être lié à deux symboliques : Dans un dicton russe le moineau appelle au respect d'une parole donnée : « La parole n'est pas un moineau ; une fois envolée, tu ne la rattraperas plus »¹⁴⁴. Dans le dictionnaire des symboles, le moineau enseignerait l'estime de soi¹⁴⁵, les deux sens se rejoignent pour confirmer notre hypothèse sur l'affirmation de soi de

¹⁴⁴ <https://dicocitations.lemonde.fr/citations/citation-47900.php>. Consulté le 15.11.2018 à 19h03

¹⁴⁵ Chevalier Jean et Alain Gheerbrant, Dictionnaire des Symboles, Robert Laffont, 1982, p806

Noune, par le respect de la promesse qu'elle s'est donnée le jour de la mort du bébé : se venger par la violence.

-La fin du récit rejoint notre abord de l'allure sombre et obscure du roman, Noune ne peut mourir que la nuit, elle exécute sa mission et reçoit une balle qui pourrait mettre fin à sa vie. Même si la narratrice ne la déclare pas morte, survivante, elle risque de s'éterniser dans les prisons américaines, la protagoniste se retrouve définitivement dans les ténèbres de la vie : « Un souffle brûlant projette des lames de feu dans ma chair, et une odeur se couche sur le quartier qui **sombre dans l'obscurité** » (p.19)

Nous avons pu voir dans l'analyse que la symbolique du cosmos et des nuances du spectre (« nuit, des nuits noires, au fond de la nuit, L'aube/le vide/ le blanc/ le le noir, rayon de soleil, la fin de la nuit, l'obscurité, la lueur, le soleil, la lueur blafarde, le crépuscule , société ténébreuse, regard noir, l'obscurité ... ») s'organisent dans un champ sémantique qui contribue essentiellement à décrire le contexte dans lequel se déroulent les actions au plan du dénoté. Ces mots qui tissent la poésie des textes connotent bien souvent l'état d'âme et les circonstances narratives dans lesquels se trouvent les protagonistes emportés par le déferlement des violences et la dislocation de la société. Sous la colonisation, ces termes sont évocateurs de l'idée de prise de conscience pour la libération du pays de l'occupation coloniale. Le devenir de la nation est le but de l'action militante des protagonistes qui, pour certains, passent de l'inconscience à une prise de conscience fulgurante de l'issue libératrice du combat et de la résistance de tout un peuple (le passage symbolique de la nuit vers la lumière). Dans les romans de la décennie noire, le projet terroriste de la radicalisation islamiste est mis en avant. Le sens quêté par la narration est de mettre en valeur l'idée de la mort, de la fin irrémédiable et irréversible des actants victimes d'un sort qui les dépassent, comme une malédiction. Une véritable descente aux enfers. Tout cet univers du terrorisme islamiste baigne dans la nuit, dans les ténèbres, dans le néant.

Chapitre II

L'intertextualité dans l'écriture de la violence

Dans l'étude du discours romanesque, il est systématique que le lecteur encyclopédique ou modèle¹⁴⁶ repère les éléments lus et repris par les auteurs dans leurs œuvres. Étant donné que dans la plupart des cas, les écrivains sont de grands lecteurs, leur esprit se nourrit de ces lectures qu'ils exploitent dans leur écriture. Il est admis que la production littéraire ne peut être née du néant, c'est une reproduction d'une illusion de discours vrai sur le monde réel, un monde que l'auteur a rencontré dans ses lectures, dans sa vie, ou dans celle d'autrui. Bakhtine est le premier à avoir admis le phénomène de reprise d'un texte antérieur, à l'identique ou avec modifications, consciemment ou inconsciemment. Bakhtine affirme que tout texte est imbibé des textes qui l'ont précédé : « Tout mot de son propre contexte provient d'un autre contexte, déjà marqué par l'interprétation d'autrui. Sa pensée ne rencontre que des mots déjà occupés »¹⁴⁷ Cette reprise de textes déjà lus est l'intertextualité ; un terme introduit à la critique littéraire par la théoricienne Julia Kristeva : « [...] le mot (le texte) est un croisement de mots (de textes) où on lit au moins un autre mot (texte) [...] Tout texte se construit comme mosaïque de citations, tout texte est absorption et transformation d'un autre texte. »¹⁴⁸

L'intertextualité est une composante de la critique littéraire qui est largement exploitée par d'autres théoriciens comme Riffaterre, Genette, et bien d'autres, qui approuvent la notion de la reprise d'un texte dans un autre, et voire d'un sens dans un autre, cependant leur adoption de l'intertextualité épouse des définitions et des formes plus au moins étendues qui outrepassent la définition restreinte du terme. Roland Barthes, pour désigner le rapport qui existe entre les textes, propose le terme d'intertexte qui, selon lui, est le témoignage de la présence d'une source ou d'une référence introduite dans le texte, et qui assure un rapprochement entre le présent énoncé et ceux déjà conçus : « [...] Chez Barthes, les autres textes prennent manifestement la place de la réalité pour la théorie de la littérature, et c'est l'intertextualité qui se substitue à la référence »¹⁴⁹

¹⁴⁶ Eco, Umberto. *Lector In Fabula, Le rôle du lecteur*, Paris, Grasset, 1985.

¹⁴⁷ Bakhtine, Mikhaïl. *Théorie de la littérature*, Paris, Seuil, 1965. p.50

¹⁴⁸ Kristeva, Julia. *Séméiotikè. Recherches pour une sémanalyse*, Paris, Seuil, 1969. p145.

¹⁴⁹ Compagnon, Antoine. *Le Démon de la Théorie*, Seuil, 1998. p 128

Gérard Genette continue dans le sens de Kristeva et de Bakhtine, il approuve que l'intertextualité est une dimension déterminante du roman qui peut enchevêtrer le repérage de la voix énonciative, cependant dans *Palimpseste*¹⁵⁰, Genette relève cinq types de renvois intertextuels qu'il rassemble sous un terme qui englobe les différents types : la transtextualité : « C'est finalement par ce terme de transtextualité que Genette, au début de *Palimpseste*, nomme cette transcendance textuelle, catégorie abstraite qui renvoie à tout ce qui dépasse un texte donné et l'ouvre sur l'ensemble de la littérature »¹⁵¹

Dans une réflexion plus approfondie qui outrepassse celle de Bakhtine (qui adopte la notion du dialogisme ou de l'interdiscursivité) et celle de Kristeva qui limite l'intertextualité aux relations avec d'autres textes, le plus souvent littéraires, Gérard Genette se démarque de Kristeva en apportant sa propre définition au terme de l'intertextualité (une définition enrichissante et élargissant de cette notion) :

Je le définis pour ma part, d'une manière sans doute restrictive, par une relation de coprésence entre deux ou plusieurs textes, c'est-à-dire, eidétiquement et le plus souvent, par la présence effective d'un texte dans un autre. Sous sa forme la plus explicite et la plus littérale, c'est la pratique traditionnelle de la citation (avec guillemets, avec ou sans référence précise) ; sous une forme moins explicite et moins canonique, celle du plagiat chez Lautréamont, par exemple, qui est un emprunt non déclaré, moins encore littéral ; celle de l'allusion, c'est-à-dire d'un énoncé dans la pleine intelligence suppose la perception d'un rapport entre lui et un autre auquel renvoie nécessairement telle ou telle de ses réflexions, autrement non recevable.¹⁵²

C'est à la lumière de cette définition que Gérard Genette considère que l'intertextualité fait partie des cinq relations transtextuelles qu'il a repérées. Notre objectif n'est pas d'approfondir notre recherche sur les différents sens des composantes transtextuelles de l'intertextualité, nous allons plutôt nous référer à l'intertextualité du point de vue de Michael Riffaterre, un théoricien qui transpose la définition de Kristeva à la théorie de la réception. Ce théoricien pense que l'intertexte est avant tout un effet de lecture, en plus de la capacité du lecteur à repérer l'intertexte, il lui revient de droit, grâce à ses compétences et ses performances, de situer l'œuvre par rapport à d'autres. Michael Riffaterre, ajoute que l'intertextualité n'est pas d'accorder la possibilité d'un repérage

¹⁵⁰ Genette, Gérard. *Palimpsestes, La Littérature au second degré*, Paris, Seuil, 1982. p7-16

¹⁵¹ Piégay-Gros, Natalie. *Introduction à l'intertextualité*, Paris, Dunod. 1996. p13

¹⁵² Genette, Gérard. *Palimpsestes, La Littérature au second degré*, Paris, Seuil, 1982.p8

libre et aléatoire de l'intertexte, il s'agit à vrai dire d'énoncer que le lecteur est aussi dans le devoir de le repérer tout en s'appuyant sur des arguments fiables et explicites d'un déjà vu ou lu :

L'intertextualité devient un effet de lecture, puisqu'il la définit comme la perception par le lecteur de rapports entre une œuvre et d'autres, qui l'on précédée ou suivie. L'intertextualité telle que Riffaterre la conçoit est illimitée, fondamentalement ouverte : au-delà des références explicites (intertextualité « obligatoire »), le lecteur peut en effet faire appel à sa subjectivité pour établir des rapprochements entre les textes en inversant la chronologie, et en lisant par exemple Balzac à la lumière de Proust (intertextualité « aléatoire »).¹⁵³

C'est dans le sens de cette dernière définition de Michael Riffaterre que nous allons aborder l'intertextualité dans l'écriture de la violence, il est question de repérer les différents intertextes que nous avons englobés en cinq catégories : La mise en texte de l'Histoire et de la culture, le mythe et l'oralité ; et proposer des hypothèses de lectures, ou bien les lectures possibles dans le sens de l'ouverture d'une œuvre et la multiplicité des lectures de l'« œuvre ouverte » d'Umberto Eco.¹⁵⁴

1. La mise en texte de l'Histoire et de la culture

Dans notre démarche, il s'agira pour nous de relever les fragments contenu dans le corpus rappelant des textes existants déjà dans les champs littéraire, historique, culturel et artistique du monde. C'est toute la question de la réintroduction d'un héritage qui consacre l'ouverture de la littérature algérienne aux valeurs culturelles universelles de l'esprit et de la pensée.

1.1. *Les Enfants du nouveau monde*

- « Elle se lève [...] secrète dans le silence de sa marche aux quatre coins de la pièce, jetant ensuite un linge immaculé sur le miroir immense qui fait face à l'entrée. »(p.22). De tradition, les miroirs dans les maisons en deuil doivent être recouverts d'un linge blanc. Ce rite est étroitement lié à une culture juive, devenue populaire dans la société algérienne, qui pourrait exister même avant l'avènement de l'Islam au Maghreb. La symbolique des miroirs par rapport au deuil est qu'ils : « peuvent retenir l'âme ou la force vitale de l'homme qui s'y réfléchit [...] recouvrir les miroirs à la mort d'une

¹⁵³ Piégay-Gros, Natalie. *Introduction à l'intertextualité*, Paris, Dunod, 1996, p16

¹⁵⁴ Eco, Umberto. *Lector In Fabula, Le rôle du lecteur*, Paris, Grasset, 1985.

personne pour ne point retenir son âme dans la chambre mortuaire et lui permettre de passer dans l’Au-delà »¹⁵⁵, cette symbolique explique le fait de recouvrir les miroirs, comme un moyen pour délivrer l’âme du monde terrestre. Le lecteur est invité à faire le lien entre la symbolique du miroir dans le deuil et la transmission de la culture d’une population à une autre, ce qui résulte l’apparition des mêmes rituels dans des civilisations différentes, cependant rapprochées par le confinement des cultures et qui impacte les ressemblances dans le comportement humain.

- « Les Courtisanes » de Carpaccio, « le plus beau tableau au monde » clamait-elle [...] les deux courtisanes, sur le mur, assises parmi leurs chiens, leur perroquet et leurs perruches, froides comme on doit être au bord du vertige, apportaient à la chambre leur désenchantement » (p.154). Fascinée par l’art de la Renaissance, Djébar incère le tableau du peintre vénitien Carpaccio pour comparer le désenchantement des deux femmes qui figurent sur le tableau à l’état d’âme de Lila, qui depuis le départ de son mari au maquis, ne retrouve plus un sens à sa vie. Elle se livre alors à la solitude et à la mélancolie. Ce tableau est un matériau récurrent de la comparaison entre les courtisanes qui y figurent et les personnages féminins de la fiction, à l’instar de Marcel Proust qui a précédé Djébar en faisant allusion à cette œuvre pour décrire un personnage de son roman *La Prisonnière* qui est le cinquième tome de *À la Recherche du Temps Perdu* publié en 1923. Le lecteur visé à travers ces comparaisons est un lecteur universel et initié aux arts et notamment à la peinture qui serait apte de faire le rapprochement entre la littérature et l’art : « Grouchenka, Nastasia, figures aussi originales, aussi mystérieuses, non pas seulement que les courtisanes de Carpaccio mais que la Bethsabée de Rembrandt »¹⁵⁶

¹⁵⁵ *Encyclopédie des Symboles*, La Pochothèque, 1996. P 413

¹⁵⁶ Proust, Marcel. *La Prisonnière*, Paris, Gallimard, 1989. p 219

*Deux dames vénitiennes*¹⁵⁷ :



¹⁵⁷ « **Deux dames vénitiennes**, vers 1500, **Vittore Carpaccio** (Venise, Musée Correr). La plus âgée des dames joue avec deux chiens, tandis que l'autre s'appuie mollement à la balustrade et tient dans la main droite un mouchoir, peut-être un gage d'amour. Devant elle, entre un perroquet et un paon qui éveille l'intérêt de l'enfant, gisent les caractéristiques chaussures qui étaient celles des femmes de l'époque ; sur la plate-forme de la balustrade, le grenadier, à côté de la colombe de droite, est une allusion à l'amour et à la fertilité du mariage, et les armoiries sont celles de la famille vénitienne des Torella, à laquelle appartiennent probablement les deux femmes. Carpaccio a conféré une grande légèreté d'humeur à ces deux représentations féminines. »

- « 8 mai 1945 [...] Puis un cri éclata, comme une joie ouverte de la foule frémissante devant les drapeaux qui avaient apparu. « Le drapeau vert de l'Emir » murmurait, en pleurant de joie, un vieil homme en évoquant le héros national comme s'il était mort hier seulement »(p.168). Dans ce fragment, l'auteure fait référence à la figure emblématique de l'Histoire algérienne, l'Emir Abdelkader¹⁵⁸. Une personnalité péremptoire pour les Algériens par rapport aux exploits réalisés pendant ses quinze ans de combat contre l'occupation coloniale française. L'Emir est devenu un personnage mythifié par l'inconscient collectif ; un chef historique convoqué dans tous les discours nationalistes et révolutionnaires. Pour la date du 8 mai 45, nous l'avons abordée dans la première partie de la thèse. L'insertion des dates et des personnes symboles de la nation renforce l'inscription de l'imaginaire dans l'illusion du réelle.

1.2. Le Ciel de porphyre

« La société Chaoui et des tribus là où les femmes ne se voilent pas devant les hommes, tout en départageant les tâches de la vie »(p.117). Le statut de la femme dans la société tribale chaoui est mis en exergue pour faire surgir le contraste entre leurs conditions de vie et celle des autres femmes algériennes. C'est des femmes socialement émancipées, sortant dévoilées et contribuant aux tâches de la vie aux côtés de l'homme, ce qui est une entorse à l'ordre social patriarcal. Cette référence à une tradition et des mœurs pourrait étonner plus un lecteur ayant des préjugés sur la condition féminine dans la société algérienne. Cette caractéristique de la société berbère, qui pourrait ne pas être connue même par le lecteur algérien, témoigne de la diversité patrimoniale du pays.

- « elle se mettait à ressembler à sa mère et de plus avec un méchant caractère [...] Le mari ne connaissait pas le proverbe arabe qui dit : « Vois une femme belle et vertueuse et épouse sa fille ! » (p.165). Il s'agit d'un dicton de l'oralité algérienne, traduit intégralement et sans d'interprétation. Selon cet adage, pour épouser une femme, il faut tout d'abord enquêter sur le tempérament de sa mère. Si c'est une femme modèle,

¹⁵⁸ *Dictionnaire Algérien Des Noms Propres*, DGRSDT. CRASC, 2013. P94 : Abdelkader (L'Emir) (1808-1883) : de son vrai nom Abdelkader Ibn Mohiédine est le symbole de l'Etat moderne algérien comme il est le premier à s'être opposé à l'occupation française en Algérie, occupation qu'il combat pendant plus de quinze ans. C'est également un poète, un soufi et un philosophe.

respectueuse, aimable et efficace dans son ménage, il ne faudrait plus hésiter à demander sa fille au mariage. Avoir recourt au proverbe dans une argumentation, sert généralement à séduire le destinataire. Dans le cas de Lemsine, cette inscription du proverbe algérien est un partage avec le lecteur universel de la culture des autochtones.

- « Où aller ? chez Rachid... il n'eut pour réponse qu'une phrase sibylline, un dicton arabe : pourquoi te mélanger avec le son, et courir le risque d'être picoré par la volaille ? ». (p. 300). Vers la fin de l'histoire, nous rencontrons ce deuxième dicton inclus dans le discours de la narratrice. Pour mieux discerner le sens de cette maxime populaire, il faudrait revenir au contexte de son insertion ; Ali va à la rencontre de toutes ses anciennes connaissances, qui occupent depuis l'indépendance des postes importants dans la capitale, pour comprendre la raison de l'incarcération de Si Salah, l'ancien chef de l'organisation des moudjahidine . La seule réponse qu'il obtient c'est cet adage, qui insinue qu'il faudrait abandonner sa requête sinon il subirait le même sort que son mentor. Tous les proverbes cités témoignent d'une langue de la communication très imagée et vivante, tirant son sens de l'expérience et la sagesse populaire.

- Il murmurait simplement : « Les chiens aboient, la caravane passe ». (p.27)

Ali voulait intervenir pour leur faire constater leurs propres divergences politiques [...] il se rappela les paroles de son père pensant ses douleurs : « Les chiens aboient, la caravane passe. (p.265)

Mais la caravane passe et les chiens sont endormis - et les petits de la perdrix se sont séparés. (p.302)

Ce proverbe, qui est issu de la langue arabe classique , veut dire que celui qui est sûr de sa voie ne se laissera pas détourner par la désapprobation la plus bruyante. Il est alors employé à trois reprises dans le roman, assurant un effet de gradation sémantique descendante. Le premier emploi (p.27) est après la torture du père d'Ali, ce vieux marin qui répond par ce proverbe aux violences physiques qu'il reçoit de ses tortionnaires pour son implication dans la guerre de libération. Dans cette situation, les chiens représentent le colonisateur et La caravane est alors le parcours de la révolte d'un peuple déterminé. Par une analepse, le proverbe est réintroduit (p.265). Le contexte n'est plus le même, en sortant de la prison à Paris, Ali participe aux festivités organisées à l'occasion de la libération de l'Algérie dans la capitale française. Il est frappé par les

discordes dans les discours politiques des invités ; étant déçu de ces débats assez anarchiques, il se souvient du proverbe de son père. Cette reprise pourrait être lue comme un emploi ironique du proverbe à l'encontre des interlocuteurs qui ne pourraient pas changer l'avenir de l'Algérie avec leurs idéologies dissemblables et confuses. Dans ce deuxième emploi, les rôles se sont inversés, la caravane serait l'Algérie indépendante, cependant que les chiens seraient les animateurs du débat. Il faut noter que le troisième emploi du proverbe n'est pas ad litteram, c'est une réécriture qui n'est pas moins innocente. Le contexte n'est plus le même alors que le sens est totalement dévié. Ce n'est plus la volonté du peuple qui avance en dépit de la puissance du feu du colonisateur, ou l'Algérie fraîchement libérée qui panse ses blessures tout en tentant de trouver sa voie. Selon le contexte du dernier emploi du proverbe (p.302), c'est l'Algérie où toutes les composantes ont changé qui est visée. Un pays qui après quelques années de son indépendance, perd ses repères ainsi que la voie tracée par ses combattants et son Histoire. Il y a une permutation de rôles, la caravane symboliserait alors l'Algérie postcoloniale, et les chiens qui sont endormis seraient le silence du peuple. Cette réécriture serait comme un désir de l'auteure de pointer du doigt les responsables de la torpeur et du désintéressement du peuple face aux réalités du pays au lendemain de l'indépendance.

- « Si ta mère est pure, viens le chercher ! (Mettre un caillou sur l'épaule comme signe de défi)... invoquer la mère est pareil à un sacrilège » p130 Cette phrase que les enfants prononcent pour provoquer un adversaire est une transgression du code de l'honneur dans la société algérienne. La mère est une personne sacrée par la coutume et l'éthique ; en remettant en question la pureté de la mère, l'injure est inacceptable et doit être vengée selon le code de l'honneur.

- « Chakhchoukha un plat, disait-on, ressuscitait les morts » (p.175). La Chakhchoukha est un plat traditionnel fastueux non dissociables des fêtes de nocés ou religieuses dans plusieurs régions et sous multiples recettes. D'après ce passage, ce plat pourrait ressusciter un mort et le retourner à la vie. Pour les musulmans, le secret de la vie n'est pas entre les mains des hommes ou des choses, il ne peut appartenir qu'à Dieu, et la résurrection relève de sa puissance et de sa transcendance. Nous proposons alors que la Chakhchoukha qui ressusciterait les morts pourrait être une croyance ancestrale

appartenant aux autochtones avant la conquête musulmane du Maghreb qui traverse le temps en laissant sa trace dans l'inconscient collectif. Au-delà de l'interprétation anthropologique, le plat est cité pour signaler simplement sa succulence. Un plat royal, dirait-on dans l'art culinaire actuellement.

- « Elle a pris une poignée de sel dans sa main et tourna celle-ci sept fois au-dessus de ma tête, puis me demande de cracher sept fois sur ce sel pendant qu'elle récite encore ». (p.249)

La purification de l'âme et du corps par le sel est une tradition juive que Juliette pratique sur Ali avant qu'elle ne quitte l'Algérie. Elle le fait également pour son fils Alain pour conjurer le mauvais sort. Le sel est considéré dans de nombreuses civilisations comme un moyen éloignant le mal et notamment « le mauvais œil » : « Il existe des moyens de défense contre le mauvais œil : voile, dessins géométriques ; objets brillants ; fumigations odorantes ; fer rouge ; sel ; alun »¹⁵⁹. A travers cet intertexte de la culture juive, l'auteure évoque tacitement la question des Juifs d'Algérie qui dans la majorité des cas vivaient en cohabitation pacifique et sereine avec les autochtones au point de partager leurs rituels ce qui pourrait être compris comme un signe d'affectivité et d'empathie entre les deux communautés : connivence et bienveillance. De ce fait, le lecteur est invité à approfondir ses connaissances sur l'hétérogénéité de la culture de l'Algérie coloniale.

- D'autres intertextes apparaissent qui relèvent de la culture occidentale qui influence et imprime ses traces sur les personnages actants dans *Le Ciel de porphyre*. Ces intertextes en disent long sur l'interculturalité de la jeune génération lettrée et stéréotypée par le colonisateur, à l'instar de : le criminel américain Butch Cassidy et du pionnier de la conquête de l'Ouest Américain Kit Carson qui défrayent les affiches des revues françaises dévorées par les jeunes écoliers autochtones.

- L'intertexte de la référentialité historique est omniprésent dans le texte de Lemsine ; ce point est antérieurement étudié dans la première partie sur la confluence de l'Histoire et la fiction. Les intertextes contribuent à produire l'illusion du réel. A cela s'ajoute un intertexte qui sert à introduire un discours politique et idéologique sur l'avenir de

¹⁵⁹ Chevalier, Jean et Alain Gheerbrant, Dictionnaire des Symboles, Paris, Robert Laffont, 1982, p 797

l'Algérie et le choix du communisme à l'indépendance ; ses théoriciens sont évoqués, « Marx et Lénine »(p.264). Plus loin, par des références à des faits historiques et politiques dans plusieurs pays dont les USA, l'URSS, la Lybie, l'Égypte, l'auteure relie l'Histoire de l'Algérie à celle du monde, d'où l'usage de certains événements datés.

1.3. *Puisque mon cœur est mort*

- Je n'ai jamais accroché de talismans à ton cou. Je n'ai jamais fait sept fois le tour de ta tête, une poignée de sel dans la main, en prononçant les paroles rituelles. Je n'ai pas pensé à éloigner de toi le mauvais œil et les sortilèges [...] ces mots que disent toutes les mères : Cinq dans l'œil de Satan ! (p. 59)

Nous rencontrons des superstitions qui servent à préserver une personne d'un éventuel malheur. Aida semble regretter de ne pas avoir su préserver son enfant en pratiquant ces gestes séculaires et vitaux de la tradition auxquels elle n'y croit pas. Le rôle du lecteur est de comprendre que le contact des civilisations laisse des empreintes impérissables dans la vie des peuples. Nous pourrions rappeler que Lemsine évoque également ces mêmes croyances d'origine juive, qui d'après cet extrait de Bey, continuent à survivre dans la société algérienne en dépit du départ des Juifs.

- « Nous avons partagé des pizzas qu'ils avaient rapportées. Comme quand vous vous retrouviez ici [...] Nous avons écouté la musique [...] La musique que tu aimais. Pink Floyd ; Prince. Bob Marley, Freddy Mercury, Sting »(p. 87)

Aida brise la tradition du quarantième jour, elle préfère la célébrer en commémorant la présence de son fils : manger le plat qu'il aime tant partager avec ses amis, écouter sa musique préférée dans sa chambre en leur compagnie. En rejetant ce culte funéraire qui prétend qu'au quarantième jour tous les maux disparaissent, l'auteure affirme au lecteur que la douleur d'une mère est immuable et illimitée dans le temps, elle ne peut donc se résumer en une quarantaine de jours. Ce retour aux passions culinaires et musicales de son fils sert à honorer sa mémoire, à le rappeler aux autres, ses amis les plus proches, mais c'est surtout pour montrer sa façon tout à fait solitaire et singulière de vivre le moment, elle le fait en dehors des normes sociales qui relèvent de pratiques communautaristes. Aida veut réellement se singulariser dans sa douleur. Ces circonstances narratives du deuil telles que racontées tendent à susciter la compassion

du lecteur. Il faut noter enfin que le rituel du quarantième jour est une pratique profane héritée de plusieurs civilisations¹⁶⁰. Son origine peut être liée au repas funèbre des Grecs organisé le quarantième jour, ou encore à la tradition de momifier les cadavres des morts en ce jour même chez les pharaons.

- « Ce vieil adage bien de chez nous qui pourrait se traduire ainsi : « Ne peut ressentir la brûlure de la braise que celui qui la subit lui-même » ?(p. 104)

Un adage populaire qui ne peut que traduire la solitude dans la douleur et inversement ; personne ne partage avec Aida sa tragédie, tout humaine. A travers ce fragment intertextuel qui relève de la culture populaire en relation avec le deuil et le malheur, le récepteur ne pourrait que la comprendre et se mettre à sa place pour mesurer le degré de ses tourments.

- « Tu as fait provision de cassettes vidéo hier soir. Comme d'habitude, on tirera au sort : Sueurs froides d'Hitchcock en V.O sous-titrée contre Casino de Scorsese[...]Premières notes du Boléro de Ravel jouées au saxophone[...] Je ne connaissais pas. Je préfère la version plus classique : trompettes, violons, tambours. (p.96)

Dans le fragment ci-dessus, Aida est en quête des traces de son fils, de ses penchants, des films qu'il regardait, de la musique qu'il écoutait de son vivant ; elle se rabat sur tout ce qu'il aimait et tout ce qu'ils partageaient ensemble. Nous nous rendons compte finalement que le personnage cesse de vivre dans le présent et le futur puisque le temps s'est arrêté et elle ne vit qu'à travers le souvenir ; son temps : ce n'est plus que le passé. Son état d'âme est fait d'une alliance de sentiments contradictoires ; la douceur du passé et la douleur d'un présent sans son fils.

- « Toute la nuit j'ai écouté la Neuvième Valse de Chopin, dite Valse de l'adieu, et Éric Clapton. Piano et guitare. Sa ballade, Tears in Heaven, dédiée à son fils disparu prématurément. » (p.135)

Ce fragment fait référence à des musiciens classiques : Chopin et Éric Clapton. Cet intertexte redondant décrit d'emblée Aida comme une personne mélomane et nous révèle beaucoup sur ses goûts artistiques. Pour la réception cela pourrait être lu comme une volonté de faire pénétrer dans un large public le goût de la musique universelle, très

¹⁶⁰ *Encyclopédie des Symboles*, La Pochothèque, 1996. P 453- 454

raffinée, et en même temps faire part au lecteur (partager avec lui) les souffrances du deuil.

- Je ne cesse de me répéter un titre de film, un James Bond, je crois : tuer n'est pas jouer. (p.133)

Le mot « vengeance » est pour moi associé à des images bien précises de hors-la-loi et de justice s'affrontant dans un duel au suspense soigneusement réglé. Réminiscences inconscientes des Westerns dont je faisais grande consommation lorsque j'étais adolescente. (p.165)

Ces deux fragments de la culture artistique en disent long sur les penchants cinématographiques de l'héroïne, qui apparemment depuis son plus jeune âge, est passionnée par le septième art américain, ce qui n'est pas du tout étrange à sa génération. Ce qui nous attire le plus c'est son attachement à des films d'action qui semblent la préparer depuis longtemps à son action vindicative : tuer.

- « Selon la légende ils seraient les descendants d'une religieuse hollandaise, passagère d'un bateau échoué à quelques dizaines de Kilomètres de là, au début du dix-neuvième siècle. ». (p.111)

A travers ce fragment, que nous avons exploité dans la première partie comme une stratégie de brouillage ou d'opacité de l'espace fictionnel dans l'écriture de la violence, l'auteure fait référence à un récit appartenant à la mémoire collective de la ville de Jijel dont l'histoire est légendée. Cette légende relate l'événement d'un bateau hollandais qui aurait échoué sur son littorale. Du point de vue de la réception l'histoire n'est pas toujours construite sur la référentialité de l'historiographe, mais elle se construit également à la base de contes et de légendes populaires admis pour leur merveilleux et transmis d'une génération à une autre.

- « Nous avons bien, dans les villages, les assemblées des sages, les djemaa, qui, dans des temps pas très éloignés, étaient chargés de trancher lors des litiges. » (p.122)

Une comparaison de la politique de la réconciliation avec la délégation des notables des villages. Ce feed-back sur un organisme qui existait dans la société algérienne, et qui a disparu, est un rappel de la gestion sociale et de la pratique de la justice très

démocratique de la djemaa dont les principes auraient mieux servis pour résoudre les confusions de la décennie noire. C'est aussi, la suggestion d'un retour aux sources de pratiques identitaires ancestrales dont l'inspiration serait bénéfique.

- « Chez nous pas de commissions comme en Afrique du Sud. Chez nous la réconciliation se passe bien de la justice, pas de confrontations, ni de débats publics [...] Pas non plus de tribunaux populaires, comme au Rwanda on appelle les gaçaça. » (p.121)

Dans la même perspective de l'intertexte de la djemaa, l'auteur aborde des foyers de tensions dans d'autres pays touchés par les guerres civiles et les antagonismes régionaux ou raciaux tel que l'Apartheid. Ces pays parviennent à résoudre leurs conflits par le recourt à des commissions étatiques ou à des pratiques ancestrales à noter la gaçaça, dont le principe s'apparente à la djemaa dans la société maghrébine. Au Rwanda, il est laissé aux sages de remédier aux différends de la population en condamnant ou acquittant les coupables. Ces intertextes témoignent d'un refus de la politique de la réconciliation tel que menée après la décennie, dans la confusion totale, dans la négation du droit et de la justice, le coupable étant disculpé par la loi sans jugement.

- Un peu comme celle que l'on appelle « les Folles de la place Mai » en Argentine. Je ne sais pas si tu as entendu parler de ces mères qui, depuis plus de vingt ans, se retrouvent chaque jeudi pour tourner autour d'une place de Buenos Aires dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, à « contre temps » pourrait-on dire. (p. 137)

Outre la comparaison avec les mères rencontrés dans le cimetière du village, qui ont fait de leurs visites un rituel pour déplorer leurs enfants cruellement assassinés par les terroristes, Bey franchit les frontières de son pays pour les placer au même rang que d'autres mères qui n'ont pas accepté de choisir le chemin facile du silence et de l'oubli. C'est des femmes qui persistent à revendiquer une réponse des autorités de leurs pays sur la disparition de leurs enfants, par ailleurs, elles sont péjorativement vues par la société « les folles ». Ce fragment révèle que la douleur d'une mère est universelle. C'est comme pour dire que la douleur est humaine et générale. C'est un grand soutien pour l'héroïne dans la solitude de ses souffrances.

1.4. Visa pour la haine

- « Je restais les après-midis cloîtrées en face de tous ces beaux acteurs costauds et blonds, des séries américaines qui enrageaient mes frères, eux qui, quelques semaines plus tôt, ne quittaient pas des yeux les décolletés plongeants de Pamela Anderson dans *Alerte à Malibu* ». (p.29)

L'auteure se réfère à la série télévisée « *Baywatch, Alerte à Malibu* », qui est un feuilleton diffusé sur les chaînes françaises depuis 1991. C'est la série la plus regardée au monde, et la famille de Noune, tout comme beaucoup de téléspectateurs algériens, suit les programmes des chaînes françaises. La vulgarisation de la parabole est survenue à la suite de l'effervescence particulière que connaît le phénomène des câbles paraboliques en Algérie. Mais les Islamistes ont interdit au peuple de regarder la télévision en général, et spécialement les chaînes étrangères, jugeant la modernité occidentale et les scènes érotiques comme une transgression des préceptes de la religion et de l'ordre moral de la société musulmane. Le lecteur est invité à distinguer la métamorphose spectaculaire des jeunes, qui se convertissent à l'extrémisme religieux.

- « Les paras de Massu (p.61), 11 septembre 2011 (p.17), Mouvement Amal (p.17), Saddam Hossein, Mossad et CIA (p.18) ». Dans différents passages du récit, nous rencontrons des intertextes de l'Histoire rapportant des événements qui ont réellement eu lieu et les noms de personnalités du monde politique ayant existé. Ce point nous l'avons aussi étudié dans la première partie, c'est pour cette raison que nous n'allons pas nous attarder à le reprendre ; cependant, il faut rappeler que ces intertextes sont la façon par laquelle un texte s'insère dans un contexte historique réel, ce qui aide le lecteur à mieux situer l'œuvre et suivre le parcours des personnages qui devient intelligible ainsi conçu ; c'est le cas de Noune et son périple à travers plusieurs espaces : Algérie, Irak, Pakistan, Egypte, USA.

- « Elles portaient l'éternel deuil de l'imam Ali, gendre du Prophète et considéré par les adeptes du chiisme le seul successeur de Mohammed, et de son fils Hussein, assassiné en l'an 680 à Karbala. ». (p.98)

Les Iraniens croient dur comme fer que le seul successeur légitime du prophète est son neveu Ali, de ce fait, il est une personne sacralisée par les Chiites, qui ne se sont jamais

remis de son assassinat, et dont les femmes s'habillent en noir, signe de deuil éternel. Cet intertexte enrichit les connaissances du lecteur sur les principes du Chiisme ; la fonction du fragment est alors documentaire et pédagogique.

- Je guettais sans comprendre un signe de bienvenue dans cet espace chaotique, sur cette terre dite d'Allah, car les hommes appliquaient sa parole et ses commandements, je ne vis, qu'une fissure dans le temps, un retour vers le Moyen- Âge et tout ce que cela impliquait comme histoire barbare. (p.99)

Dans ce fragment, l'auteur compare l'Afghanistan aux temps anciens, c'est un voyage dans le passé, à la découverte d'un pays qui devrait être une terre enchantée. Grâce à la bénédiction de Dieu, l'Afghanistan aurait dû avoir une certaine efficacité sur le cours des choses et sur l'évolution des personnes, comme un pouvoir secret à la disposition de ses habitants. A travers l'énonciation de Noune, Le lecteur est confronté à une réalité atroce. L'Afghanistan est devenu le berceau du radicalisme religieux, un pays désolant et très peu accueillant, où tout aspect de modernité est prohibé ; il n'est que barbarie moyenâgeuse.

- « Ils volaient ce bout de sanctuaire que je m'étais créé avec Walid Tawfiq qui tapissait de ses sourires mes cahiers d'écolière [...] les cassettes audios et autres CD avaient détruits dans une crise de colère de mes frères [...] écouter le raï » (p.42)

Noune est victime de la montée de l'intégrisme religieux de ses frères, qui s'affairent à briser ses rêves d'adolescente par l'abolition de tous ses fantasmes, ses rêves, à commencer par les interdits : plus de chansons de Walid Tawfiq, plus de chansons raï. Toute lecture en dehors du texte religieux, et tout épanouissement loin des préceptes de l'Islam sont des péchés et des interdits. La réception ne pourrait, dans ce sens, que compassionner avec cette adolescente qui est privée de jouir de sa jeunesse et de vivre ses fantasmes les plus légitimes. L'intertexte vise à instruire le lecteur sur le contenu idéologique de la radicalisation de l'intégrisme religieux islamiste, doctrine à laquelle doit se conformer Noune, elle remplacera son projet de vie de lycéenne à la veille de son baccalauréat.

2. Le discours religieux

2.1. *Les Enfants du nouveau monde*

Dans le roman de Djébar, nous ne rencontrons pas de texte coranique, quoique le référent religieux est omniprésent dans les situations de malheur et de violence. Ce point nous l'avons déjà étudié dans la deuxième partie, où nous avons vu que la religion est un matériau identitaire majeur dans la construction du personnage de Djébar, et où Dieu est représenté comme un refuge et un remède aux supplices des personnages traqués par le colonisateur : « ...l'ennemi a brûlé nos demeures. Je me suis adressé à Dieu : assiste-moi, Ô Seigneur, pour mener ceux de mon sang dont j'ai la charge, à travers les vallons ». (p.224). Par ailleurs l'auteure fait référence à une fête emblématique de la religion chrétienne « la fête de Noël », c'est la commémoration de la naissance du Christ d'où l'importance de cette cérémonie religieuse pour les Chrétiens. L'insertion de cet événement religieux dans la fiction est un signe qui fait référence à l'idée de l'acceptation de la différence religieuse : « Si Abderahmane vient d'acheter dans le quartier européen [...] une des premières ventes de Français qui ont quitté le pays. Au fond du salon aux grandes baies ouvertes sur les pelouses, près d'une haute cheminée qui ne connaîtra plus les flambées des veillées de Noël » (p.194). Le merveilleux, éblouissement, la magie de Noël accompagnent cette fête dans cette citation.

2.2. *Le Ciel de porphyre*

- Une traduction française du Coran : « Prends donc patience, mais la patience n'est possible qu'avec l'aide de Dieu. _ Ne t'afflige point à cause d'eux, que ton cœur ne soit pas dans l'angoisse. _ A cause de leurs machinations, car Dieu est avec ceux qui le craignent et font du bien » L'Abeille, par on ne sait quel mystère, ces mots répondaient à ses profondes inquiétudes. (p.301)

Après l'indépendance, Ali est découragé par le déferlement des événements troublants autour de lui. Son mentor, Si Salah, maquisard de la première heure, est incarcéré dans la prison, il perd alors tous ses repères et se retrouve dans le néant. La lecture hasardeuse de ce passage coranique dont le sens coïncide avec l'état d'âme du personnage désorienté semble apaiser ses tourments et panser ses douleurs. C'est un message de la sagesse et de la philosophie de l'esprit religieux qui pourrait convaincre

le lecteur tout en le conviant à affronter les mauvais tournants de la vie avec stoïcisme. L'accent semble être mis sur la résignation comme un acte de foi relevant de la lucidité et de la sagesse. Les versets coraniques prennent une tournure pédagogique, d'instruction éthique.

- « Durant les jours de Ramadan, tout prenait un relief extraordinaire. Aux alentours de la mosquée de Ketchaoua, le regard d'Ali était ébloui par les gens sortant de tous les côtés, affairés ou désœuvrés » (p.291)

Une description de la foi et la ferveur pendant le mois sacré après l'indépendance ; la liberté est au service de la plénitude religieuse qui octroie une communion et un rapprochement à la fois avec Dieu et autrui. Comme nous l'avons déjà démontré dans la deuxième partie, le religieux est un facteur identitaire de la composante sociale qui s'affirme dans la fiction postcoloniale et connaît un renouveau après que la population algérienne a été persécutée pour sa foi et interdite de manifester sa religiosité publiquement à l'ère coloniale. C'est une réappropriation d'une composante identitaire.

2. 3. Puisque mon cœur est mort

- « Combien de fois, après ta disparition, n'ai-je pas entendu ces mots qui me donnaient envie de hurler ! Et qui me donnent toujours envie de hurler [...] « Nul malheur n'atteint la terre ni les êtres qui ne soit enregistré dans un livre, avant que Nous ne l'ayons créé. Et cela, certainement, est facile pour Allah » [...] Voilà donc comment se définit le destin. Inexorable. Impitoyable. Tout est écrit.» (p.170)

Selon cet intertexte coranique, l'assassinat de Nadir est une fatalité extérieure à la volonté humaine. C'est le destin qui régit l'univers et fixe irréversiblement le cours des événements. L'idée de fatalité, de destin arrêté sont complètement niés par Aida qui refuse toute forme de résignation. Relevant de l'éthique religieuse, le verset n'est pas source d'apaisement pour elle, d'autant plus que son fils est assassiné au nom de l'Islam.

- « Notre prophète bien-aimé, qui exhortait les affligés par ces paroles si sages, si sensée : « Les croyants qui savent se résigner quand Dieu aura fait mourir l'être qu'ils affectionnaient le plus en ce monde, n'auront aucune autre récompense que le Paradis » » (p. 44)

Cet intertexte de la parole du prophète va dans le même sens que celui du verset coranique. Aïda ironise sur la sagesse qui dicte qu'une mère qui se soumet à la fatalité du destin en homologuant la mort d'un fils aurait pour récompense le paradis. Elle remet en question cette promesse à la fois réconfortante et séduisante qu'on ne peut regagner qu'en traversant les ponts des supplices. Aïda désapprouve toutes les promesses et les récompenses liées à la résiliation de la douleur et au deuil conditionné d'une maman, elle ne s'arrête pas aux intertextes de l'Islam, elle exploite, aussi une expression du christianisme qui cite les souffrances de la Sainte Marie, pour renforcer sa protestation et sa désapprobation de l'enchaînement éternel des causes : « j'aurais volontiers laissé à d'autres l'auréole de mater dolorosa »(p. 45)

2.4. Visa pour la haine

- « Quoi le Coran ? rétorquait la maîtresse. Allah n'ordonne pas, c'est clair : « Dis aux croyantes » et non ordonne aux croyantes ! C'est un choix, il n'est question de voile que d'un moyen de protection et non d'assujettissement. ». (p.37)

A travers le discours de l'enseignante d'arabe, nous découvrons le sens d'un verset coranique sur la question du port du voile : est-il un choix ou une obligation divine ? L'intervention de l'enseignante d'arabe est convaincante vu l'argument linguistique qu'elle avance. Dieu ne recourt pas à un verbe ou une expression qui exprime clairement l'ordre absolu et impératif tel que : devoir, falloir ou ordonner, il est obligatoire...Dieu utilise le verbe « dire » d'information, déclaratif qui pourrait être un choix ou une invitation, qui pourrait être accepté ou encore refusé, selon les propres convictions de la femme. Cette argumentation, qui est fondée sur la valeur linguistique du verbe déclaratif « dire », invite tout lecteur à élargir ses connaissances sur la question du voile islamique.

- « Tais-toi donc, ta voix m'offense, elle offense Dieu, n'as-tu donc rien appris de l'Islam : ta voix comme ton corps, et tout ton être ne sont que honte, tu ne dois être que soumission, mutisme et effacement » (p.53)

Ce fragment énonce la position de la doctrine des Islamistes sur la femme et leur interprétation idéologique du Coran : dans leur optique, elle n'est que mépris, rebut, tout en elle est « péché » et honte ; tout la diabolise et la marginalise : son corps, sa voix,

tout son être. Cet intertexte vise à renseigner le lecteur sur le décalage entre le discours idéologique des islamistes et le texte source-coranique. Le discours idéologique islamiste vise à créer la fracture sociale homme vs femme, un supérieur vs un inférieur, un dominateur vs un dominé ; il se fonde sur une division sociale à partir des sexes. La religion se définit par eux comme un facteur de désunion et de séparation sexiste.

- « il y avait beaucoup de pèlerins chiites dans le car qui se rendaient au mausolée de l'imam Reza, assassiné il y a douze siècles, sous l'ordre des califes de Baghdâd » (p. 98)

Vu le passage de l'héroïne dans de différents pays musulmans, il est logique que des intertextes de différentes pratiques et branches d'Islam traversent le récit. Cet intertexte sur la deuxième branche de l'Islam rapporte des informations sur un pèlerinage que font les Chiites, pour remémorer le huitième successeur du prophète, l'Imam Reza. Le lecteur ciblé pourrait être un lecteur universel qui a préalablement des connaissances sur les branches de l'Islam et les pratiques des Sunnites et des Chiites et même la branche des kharidjismes. Dans le cas contraire, le lecteur est invité à se documenter sur le sujet et de chercher à comprendre les raisons de l'assassinat de cet Imam. C'est une page d'information et une invitation à la documentation.

- « Béchir, par qui commença mon chemin de croix, venait de temps à autre me rendre visite » (p. 94)

Dans ce fragment métaphorique, il y a une mise en corrélation entre le parcours de vie de Nouné et le chemin des supplices du Christ. L'expression biblique « Chemin de Croix »¹⁶¹ désigne traditionnellement les quatorze stations que fait le Christ depuis sa condamnation à mort jusqu'à sa résurrection. Nouné, à son tour, est contrainte à un itinéraire en traversant plusieurs pays ; ce cheminement l'a conduite à sa fin, à sa dernière station, à New York, et à sa mort dans une action terroriste. Ce chemin de croix a débuté d'abord, à Alger, par l'extermination de toute sa famille et la démence de sa mère. La moralité est que l'idéologie du terrorisme ne peut semer que la destruction et la mort sur son chemin.

¹⁶¹ *Mémo Larousse Encyclopédie*, Paris, Larousse, 1989, p 325

3 .L 'Insertion de fragments littéraires

3.1. *Les Enfants du nouveau monde*

« Elle déjeunait en face de lui, conversant de tout, de rien, de l'un des livres qu'elle avait relu (« Pavese... » commençait comme dans un voyage). Il l'écoutait ; quelquefois mal » (p.65)

L'intertexte de l'auteur italien Pavese¹⁶² dans ce passage du roman ne semble pas être un choix aléatoire, au contraire, il est de connivence pertinente avec la situation du jeune couple constitué de Ali et Lila. Cette figure littéraire italienne représente un personnage confus et indécis qui souffrait de problèmes psychologiques ; il était marqué par une enfance déséquilibrée suite à la mort de son père torturé par des fascistes dont il combattait les principes ; déprimé, il met fin à sa vie.

Nous proposons cette interprétation qui est plus en rapport avec l'écrivaine, un degré bien moindre avec les personnages de la fiction (en dépit de l'idée de combat et de liberté), mais aussi une façon pour l'auteure de se remémorer un écrivain ayant marqué la littérature de son pays ; un rappel pour le lecteur en guise d'hommage et de reconnaissance pour ses écrits. Par cet intertexte, Djébar veut installer son écriture dans le dialogue des cultures, dans le dialogisme des textes. Evoquer César Pavese, c'est exprimer une reconnaissance à un écrivain et traducteur notoire de la littérature universelle ; il a traduit en italien Herman Melville, John Dos Passos, William Faulkner, Daniel Defoe, James Joyce ou encore Charles Dickens. Pour Djébar, c'est aussi une façon de célébrer la mémoire d'un militant communiste qui a mené une intense activité antifasciste sous l'Italie de Mussolini et l'Europe d'Hitler. C'est tout comme Djébar qui écrit sur la guerre de libération de l'Algérie contre le colonialisme. Leur point d'intersection, serait sans conteste, pour elle un combat contre le colonialisme et pour Pavese un combat contre le fascisme, contre deux forces ténébreuses et obscures par leurs violences dans l'Histoire de l'humanité. C'est le combat commun pour la liberté.

- « Il récita Victor Hugo avec tendresse. Le Bateau ivre avec chaleur, puis Eluard, puis Desnos, puis des poèmes que des jeunes avaient écrits en partant au combat et après

¹⁶² <https://italopolis.italieaparis.net/articles/145-cesare-pavese-sa-biographie>; consulté le 03.11. 2018 à 16h57

avoir récité, eux aussi, Rimbaud, Eluard, Desnos, tous les poètes de la liberté. Dans sa chambre, Lila ne possédait qu'un fascicule scolarisé usé d'Apollinaire. Elle commença à son tour, d'une voix douce : Ah, Dieu ; que la guerre est jolie, Avec ses fêtes, ses longs loisirs» (p.256)

Dans cette scène, il y a une énumération de poètes libéraux, poètes illustres qui ont marqué en profondeur la littérature française au 19^e et 20^e siècle et qui sont à l'origine de grands bouleversements littéraires et des révolutions esthétiques qui donnent naissance à des courants littéraires de grande envergure dont les résonances se répercutent sur la littérature universelle (surréalisme en poésie, le romantisme), . N'est pas encore, comme dans le passage précédent, pour Assia Djébar un désir de leur rendre hommage en les rappelant à la mémoire du lecteur pour en souligner leur universalité ? Dans son texte, Djébar est en quête de dialogue avec ces sommités de la littérature mondiale, de l'esprit universaliste et de la culture du monde qu'ils incarnent et qui constituent pour elle un socle culturel incontournable, un héritage qui façonne son imaginaire.

3.2. Le Ciel de porphyre

- « **Alain** : il est devenu livide comme si j'ai été Frankenstein en personne quand je lui ai dit à propos de la géographie ...Israël est pays arabe, c'est injuste qu'il soit approprié par les Juifs ». (p.183)

L'enseignant d'histoire a trouvé que le discours d'Alain est monstrueux comme le personnage de Frankenstein. Exploiter un personnage qui inspire l'horreur et la terreur aux humains dans ce contexte de la spoliation de la Palestine est une stratégie pour attirer l'adhésion du lecteur sur le projet colonialiste de l'idéologie du sionisme. L'intertexte inscrit les personnages dans des idéologies. Dans ce contexte de la classe, il y a un conflit idéologique entre le maître et l'élève.

- « Dans la cour, Youcef était en train de dévorer comme d'habitude les illustrés [...] les « Mickey ». Il les rachète à moitié prix chez les gosses européens. ». (p.106)

C'est un intertexte emprunté au monde du rêve, du merveilleux et de l'enfance contenu dans la littérature de jeunesse ; le merveilleux étant accepté par le lecteur qui se projette

dans le monde de l'imaginaire et de l'invraisemblable. Cela apparaît comme un assouplissement et une diversion à l'atmosphère de violence qui traverse la fiction. Mickey est un personnage familier pour le lecteur et universellement connu, le message passe très vite car ancré dans un réel qu'il partage très vite avec l'auteure.

- « Un triste quartier réservé ! Une véritable cour des Miracles que même Quasimodo n'aurait pas désavouée. » (p.37)

Dans la littérature française Quasimodo, le bossu de Notre Dame de Paris, est un personnage de Victor Hugo dédaigné et rejeté par la société de son époque pour la difformité de son physique. Ce personnage représenté dans une apparence monstrueuse recèle une grande sensibilité et du sentiment amoureux. L'image ironique dans cette description est renforcée par l'emploi du terme Miracle qui suppose un sens mélioratif. Dans le contexte fictionnel, le lecteur prend conscience des conditions de vie de l'indigène. Tout comme Quasimodo, est exclu pour sa différence et confronté à la misère, la claustration, la marginalisation, voire la ghettoïsation.

- « Elle fixe Ali avec sa curieuse façon de plisser les yeux : - Comprenne qui voudra ! ...répond-elle en chantonnant sur le mode d'une ronde enfantine. » (p.310)

Comprenne Qui Voudra est un poème sur la torture exercée sur les prostituées après la deuxième guerre mondiale pour avoir servi sexuellement les Allemands, ou pour être suspectées de collaboration avec eux. Le poète Paul Eluard dans le premier vers de son poème défie tacitement le lecteur sous une forme d'invitation à la compréhension dont les capacités cognitives sont alors mises à l'épreuve ; le message sous-jacent est : celui qui voudra pourra comprendre. L'écrivain dénonce la maltraitance et la torture des femmes jeunes et vulnérables. Cet intertexte permet au lecteur de disculper la posture de Houria après l'indépendance et de ne pas la culpabiliser pour sa prostitution.

3.3. Puisque mon cœur est mort

- « Les jeunes exécutants – parce qu'ils sont jeunes, en majorité-, qu'il faut bien distinguer des têtes pensantes, ne seraient que des **Petits Poucets** rejetés par leurs parents pour cause de misère, d'incapacité à les élever dans un environnement de nature

à favoriser leur épanouissement [...] Et puis tu aimais ce conte. Surtout la fin de l'Histoire, quand le Petit Poucet et ses frères retrouvent enfin leurs parents » (p.120)

Bey exploite un conte universel, le petit Poucet de Charles Perrault pour confronter les jeunes terroristes au petit poucet et ses frères. Des jeunes sont endoctrinés par les détenteurs du nouvel ordre ; ils deviennent leurs exécutants pour semer le chaos et la mort. Ces jeunes sont une cible facile car rejetés, marginalisés et vivant dans des conditions sociales précaires. Ce conte est convoqué pour signifier une image de l'innocence d'une jeunesse sans perspectives d'avenir, sans voix et sans voie. L'auteure en appelle à un conte ancré dans la plupart des imaginaires et dont le choix répond à la représentation voulue.

- « C'est sans doute pourquoi ces lignes de John Milton m'ont sauté aux yeux alors que je relisais Paradise Lost « Jamais une vraie réconciliation ne peut naître / Là où les blessures d'une mortelle haine ont pénétré si profondément » (p.122)

Sur la même optique des intertextes de la culture et de l'Histoire, Bey remet en question la loi de la réconciliation avec une gradation ascendante qui renforce la critique virulente de l'écrivaine. Elle reprend dans ce passage le discours d'un poète philosophe du 17^{ème} siècle en guise d'argument pour expliciter son refus de la « loi de la concorde » civile décrétée par les décideurs pour mettre fin au terrorisme. Selon l'opinion du philosophe, la réconciliation est un mythe, tout comme l'est l'alliance des opposés, le mal et le bien, le Ciel et l'Enfer. Le récepteur est invité à relire l'histoire et à revenir aux philosophes et aux sages, pour établir une loi qui saurait éteindre efficacement la flamme de la haine et de la violence. Il faut se servir de la pensée des philosophes humanistes de la civilisation occidentale, comme si l'histoire et ses événements sont un éternel retour. Remonter à la sagesse humaine dans le temps pour en tirer profit et en bénéficier pour se reconstruire. Le fragment intertextuel relève d'une valeur morale par le recours à l'expérience toute humaine.

- « Pour toi, pour nous, ceci, de Françoise Hân, dans un texte écrit sur le thème de fascismes : « Comment nous avons laissé le meurtre s'établir à demeure, disjoindre les mâchoires, hurler ses ordres, ébouler le langage, que l'écriture en soi remuement de

ruines, pelletage de gravats, alignements de blocs méconnaissables, lumière tombant droit sur des monceaux de cadavres » (p.154)

Ce fragment est une intervention explicite de l'auteure qui continue à contester son refus de la politique de la réconciliation sans pardon et sans remédiation. Par l'exemple du discours antifasciste, elle avance que le seul moyen pour combattre les ténèbres de la tragédie des années noires seraient l'écriture, dont l'aboutissement permettrait de lever le voile sur la noirceur de l'histoire, de lutter contre l'ignorance. Nous pouvons comparer cette perception à celle du philosophe Averroès qui prétend que : « L'ignorance mène à la peur, la peur mène à la haine, et la haine conduit à la violence »¹⁶³, de ce fait, le seul moyen pour percer la noirceur de l'ignorance ne serait que l'écriture et la compréhension pour aboutir à la tolérance et au pardon. Mais ce que fait l'auteure également dans cet extrait c'est un rapprochement entre toutes les idéologies de l'extrémisme (fascismes) qui se ressemblent toutes : elles ne conduisent qu'à la destruction, la mort, le marasme, sont visés l'intégrisme islamiste et le fascisme hitlérien, « lumière tombant droit sur des monceaux de cadavres ».

- « Premières notes de Boléro de Ravel jouées au saxophone [...] Des images surgissent. Mais quel était donc ce film ? [...] Ah, oui ! Claude Lelouch, Les Uns et Les Autres. » (p.96)

Après une écoute inopinée d'une musique à la radio, Aida ne reconnaît pas immédiatement le lien entre la mélodie et le film de Claude Lelouch, elle fait un effort de mémoire pour se rappeler du film qui raconte l'histoire de quatre personnages de l'entre-deux-guerres mondiales ayant comme point commun leur amour pour la musique. L'effet de la musique fait surgir des images du passé, il est possible de faire un rapprochement entre la madeleine de Proust et la musique dans l'exercice de la mémoire du personnage, fait que l'écriture cible un lecteur lettré. L'intertexte est fait pour le plaisir, pour exprimer un goût pour l'art, toute une culture acquise. L'auteure pourrait être derrière cette évocation.

- « Et puis, comme un écho, cette phrase d'Aimé Césaire : « ...ce bruit de larmes qui tâtonne vers l'aile immense des paupières » (p. 39)

¹⁶³ Librairie-colibris.com/blog/lignorance- consulté le 13-11-2018 à 08h48

-« Trois coquelicots se balancent sur leur tige. Je les ai cueillis sur le chemin du retour. Sais-tu comment les poètes appellent ces fleurs ? Les blessures de l'aimé. » (p. 65)

- J'accueille en moi ces notes de William Styron : « Une désespérance au-delà de la désespérance » (p.131)

- « Nothing will come of nothing » c'est ce que le roi Lear répond à Cordélia dans la pièce de Shakespeare. » (p.134)

Ces fragments littéraires relatifs à la poésie et au théâtre sont le reflet des lectures de l'écrivaine ouverte à la diversité culturelle, littéraire et linguistique qui surgissent dans son écriture pour témoigner de ses aspirations à l'interculturalité et de la richesse de son répertoire des connaissances universelles.

3.4. *Visa pour la haine*

- « Je faisais de la solitude une alliée, une confidente qui m'aidait à dissiper mes craintes, à me nourrir de chimères devant ma liberté qui se réduisait considérablement comme une peau de chagrin » (p.41)

Dans ce fragment, nous rencontrons une comparaison entre la liberté de Nouné et la peau de chagrin, qui est le titre d'un œuvre fantastique beaucoup plus que philosophique d'Honoré de Balzac. Ce titre est devenu une expression qui s'est figée en un proverbe qui fait allusion à tout ce qui se rétrécit graduellement en tendant à disparaître tout comme cette peau magique dans le roman. Dans le roman, les frères de Nouné, endoctrinés par l'intégrisme religieux, radicalisés, lui dictent interdit sur interdit et anéantissent son projet de vie d'une lycéenne ambitieuse. Tous les divertissements disparaissent de son quotidien un par un ; la télévision, les livres et les cassettes audio de ses chanteurs préférés. La posture tragique de Nouné suscite l'empathie du lecteur qui mesure l'ampleur d'une idéologie qui exclut la vie car fondée sur la culture de la mort.

- « Je tentais de survivre à travers la lecture. Cachée, dans ma chambre, je lisais Virginia Woolf, Marguerite Duras, Jibril Khalil Jibril. Mais je devais aussi être prudente [...] car je lisais les œuvres du diable, disaient-ils [...] la poésie romantique de Byron, et l'amour sublimé par Cartland » (p. 41)

Ce passage complète le sens du précédent fragment, la jeune fille passionnée par la littérature, la musique et spécialement la poésie romantique, comme tout un adolescent commence à tracer ses repères selon ses orientations et ses aspirations. Ses frères, formés aux préceptes religieux de la radicalisation, réduisent ainsi les distractions qui permettent à Nouné de s'accrocher à la vie et surmonter l'atmosphère funeste dans laquelle évolue sa famille depuis leur reconversion. Remarquons que son répertoire culturel est universel ; il témoigne de la diversité de ses lectures.

- « Elle haussa les épaules et suivit la cohorte des femmes hirondelle qui voltigeaient de leurs ailes sur la masse humaine » (p.108)

La métaphore des femmes hirondelles, qui est citée dans le roman de Yasmina Khadra *Les hirondelles de Kaboul*¹⁶⁴, est devenue une périphrase de la tenue vestimentaire des femmes dans les pays de l'Islam radical. C'est le rapprochement entre la morphologie apparente de l'hirondelle et le voile intégral, qu'il soit le tchador ou la burqa, une tenue qui sert à cacher l'ensemble du corps de la femme pour ne rien laisser d'apparent, même les yeux doivent être masqués. Il est répandu que les hirondelles sont les messagères du printemps, or, ce sens ne convient pas au contexte de *Visa pour la haine*. Il est plausible que cette expression indiquerait les tourments et les souffrances silencieuses et nocturnes des femmes représentés par l'hirondelle dans les croyances pharaoniques : « Isis se transformait en hirondelle, la nuit, tournoyant autour du cercueil d'Osiris et se lamentant en des cris plaintifs, jusqu'au retour du soleil »¹⁶⁵.

¹⁶⁴ Khadra, Yasmina. *Les Hirondelles de Kaboul*, Paris, La Loupe, 2004.

¹⁶⁵ Chevalier, Jean et Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des Symboles*, Paris, Robert Laffont, 1982, p 585

4. La renarrativisation du mythe et du conte merveilleux

4.1. *Les Enfants du nouveau monde*

- « Cherifa est toujours la plus belle. C'est vrai ; à vingt-neuve ans ; elle garde intacte sa réputation d'être des femmes de la ville ; la plus belle » (p.23)

L'idée d'une beauté absolue, qui résiste au cours du temps, pourrait transporter le lecteur au conte de *Blanche Neige*¹⁶⁶, là où la marâtre est obsédée par la beauté éternelle, absolue et sans rivale de *Blanche Neige*. Ou encore, nous pouvons apporter une seconde lecture du sens de cette expression orientée vers le concept de l'estime excessif de soi « le narcissisme »¹⁶⁷. Notre raisonnement repose, dans cette allusion implicite au mythe de Narcisse et du conte mythifié de *Blanche Neige*, sur une interprétation symbolique de la description de Cherifa, une femme qui a vingt-neuve ans et qui paraît la plus belle, chose qu'elle n'ignore point, au contraire elle exhibe sa beauté et jouit de l'émerveillement qu'elle inspire aux autres femmes de tout âge. Le paradoxe, c'est qu'elle n'a pas de rivale, au contraire, toutes les femmes approuvent avec enchantement sa beauté merveilleuse, et la complimentent par des métaphores orientales dont : « Une gazelle qui court sur le sable », « Un coursier qui serait un ange du ciel déguisée » ; « Une caille qui frémit de pudeur sur une branche » ; ect.) (p. 23). Le point commun entre le mythe de *Narcisse* et le conte de *Blanche Neige* est le miroir. Selon les croyances anciennes l'image et son modèle sont liés par une correspondance magique, ce qui est plausible dans l'interprétation de la beauté de Cherifa validée et admirée par toutes les femmes car elle inspire une certaine magie.

4.2. *Le Ciel de porphyre*

¹⁶⁶ <http://bistrobarblog.blogspot.com/2015/11/les-origines-dun-conte-blanche-neige-et.html>, Consulté le 04.11.18 à 13h16

¹⁶⁷ *Encyclopédie des Symboles*, La Pochothèque, 1996. P 430 : Narcisse (en grec Narkissos) Héros de la mythologie grecque, Narcisse était le fils du dieu-fleuve Céphise et d'une nymphe. En le voyant nourrir, Tirésias lui avait prédit une longue vie à condition qu'il ne « se reconnaisse jamais lui-même ». La nymphe Echo, qui avait été privée par Héra du langage et de la pensée, était tombée amoureuse de lui, mais ne pouvait attirer son attention : c'est pourquoi elle se transforma en une voix désincarnée qui ne pouvait que répéter les mots prononcés par les autres. L'insensibilité du bel adolescent lui attira les foudres de la déesse de la vengeance ; Némésis, qui le fit boire à une source de l'Hélicon, la montagne de des Muses. Il y aperçut son reflet dans l'eau, et en tomba désespérément amoureux. Incapable de s'en détacher, il devient l'esclave de cet enchantement, et se transforma en fleur, le narcissus.

- « J'ai été comme le roi Midas¹⁶⁸ quand il s'aperçut que tout ce qu'il touchait se transformait en or. Ces relations rapides et sans lendemain laissent en moi leurs empreintes de connaissances multiples de la vie. Je me sens comme Christophe Colomb voguant à la découverte de ces Amériques particulières, de ces continents secrets que sont les corps des femmes inconnues » (p.140)

La figure du roi légendaire Midas, qui selon les croyances populaires aurait reçu de Dionysos le pouvoir de changer en or tout ce qu'il toucherait, sert de comparaison entre le mythe et la jouissance sexuelle. Le premier rapport d'Ali au corps d'une femme est perçu comme un moment de bonheur, d'euphorie et de triomphe. L'image du roi peut connoter la suprématie, le pouvoir et la gouvernance de l'homme en alliance avec le corps qui n'est pas en rejet dans ce contexte, il est aussi précieux que l'or. Outre l'image du Roi Midas, la narratrice exploite aussi une figure emblématique des explorations géographiques du Nouveau Monde, là où le corps de la femme est considéré comme un continent mystérieux à découvrir. Christophe Colombe peut être considéré comme un personnage mythifié par rapport au « Rêve Américain » qui alimente tous les discours de la jeune génération du roman de Lemsine. Le lecteur voit bien qu'il y a un défi de la morale traditionnelle et conservatrice du corps qui occulte le désir, la jouissance et la sensualité. Fait que « le rapport de l'écriture algérienne contemporaine au corps reste problématique. En effet le corps reste toujours siégé par la morale et vécu comme une plaie et une blessure »¹⁶⁹, ce qui nous permet de réévaluer l'intertexte du mythe comme une approche et une lecture différente du corps sous forme d'une érotisation du langage dans le roman contemporain. Le corps n'est pas objet de violences ni de rejet dans l'écriture de Lemsine. La relation charnelle est perçue comme moment de plénitude, d'accomplissement et d'apaisement entre les personnages. Dans la même perspective, le discours féministe de Aicha Lemsine se confirme par le recourt à la figure de l'ogre : « l'homme est un ogre qui dévore les destinées des femmes » (p.270). Dans ce contexte, la métaphore de l'ogre, ce personnage monstrueux qui dévore les enfants dans les contes populaires, image mythifiée par l'imaginaire collectif, sert à dire que l'homme qui brise les espérances et les rêves des femmes est aussi cruel

¹⁶⁸ Le Petit Larousse En Couleur, Dictionnaire encyclopédique pour tous . Larousse. 1989, P 1410

¹⁶⁹ Corporéité et Marginalité Dans Le Roman Algérien Contemporain, S/dir Faouzia Bendjelid, Oran, CRASC, 2016. p19

que cette créature. Pour ne pas se redire, l'image de l'ogre est aussi exploitée au début du récit, et nous l'avons étudié dans le discours évaluatif de la violence, dans le premier chapitre de la seconde partie.

- « Une nausée insidieuse, sournoise l'étouffait. Il fallait qu'il sorte. Ces gens autour de lui, comme des dragons à mille têtes » (p.268)

Le dragon, un animal imaginaire et mythique qui apparaît comme une créature violente que les dieux ou les héros doivent affronter et vaincre pour survivre à travers des épreuves : « vaincre un dragon est une épreuve infligée au héros qui doit conquérir un trésor ou délivrer la fille d'un roi retenue prisonnière ¹⁷⁰ ». Nous partons de l'idée que la narratrice reproduit que le personnage est relativement lié à la symbolique de l'animal. La possible relation de cause à effet entre les groupes de personnes invitées par la Fédération de France à Paris et le dragon à multiples têtes est une interprétation archétypale de la cruauté de l'animal, qui se résume dans l'avidité des « valeureux frères » de la Révolution qui aspirent à un départage de l'Algérie indépendante tel un trophée de guerre ; pour le récepteur, ce discours est d'ordre informatif. Par ailleurs, l'image du dragon n'est pas identique à l'archétype, c'est un dragon à mille têtes ce qui peut faire allusion à l'Hydre à sept têtes dont la symbolique est apparente à celle du dragon, ou à la Méduse à multiples têtes, de serpents en colère qui symboliserait : « l'image déformée de soi[...] qui pétrifie d'horreur, au lieu d'éclairer justement »¹⁷¹ Le rapprochement avec les images horribles de ces trois figures mythologiques pourrait être un avertissement à la postériorité d'un pays fraîchement libéré qui devrait se méfier du désordre et du chaos.

- « Ce retour est important pour moi...Je l'espérais depuis longtemps ! je serai seul avec moi-même pour fouler le sol de mon pays libre...Quelles sont ses odeurs...Ses sons, maintenant ? Un long chemin à partager avec elle : l'Algérie » (p.272)

A sa sortie d'une prison parisienne, le retour de ce personnage dans le pays indépendant est soumis à des interrogations, alors que la phrase exclamative souligne son bonheur de voir enfin son rêve de liberté se réaliser après plus d'un siècle de

¹⁷⁰ *Encyclopédie des Symboles*, Paris, La Pochothèque, 1996 ; p202

¹⁷¹ Chevalier, Jean et Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des Symboles*, Paris, Robert Laffont, 1982, p 556

colonisation. Le soupçon et l'inquiétude peuvent se lire dans son discours : la peur de l'inconnu. Cela renvoie le lecteur au mythe du retour, implicitement le texte fait référence au retour d'Ulysse¹⁷² dans la mythologie grecque, le mythe d'un héros repris, renarrativisé très fréquemment en littérature. Le mythe du voyage homérique est confronté à d'autres réalités décevantes véhiculées au sein d'une écriture ponctuée d'un discours philosophique, symbolique et politique. L'extrait que nous citons dans ce qui suit, qui est construit autour de la personnification de la ville d'Alger, rend visible la déception et de la désillusion dans l'énoncé du personnage. En effet, l'allusion à l'Odyssée dans *Le Ciel de porphyre*, où le héros retourne dans un pays qui ne correspond pas à ses attentes, une Algérie longtemps fantasmée, se trouve déjà enfermée, privée de liberté à qui on impose un voile ; ses craintes d'un devenir incertain se confirment :

Alger, cette ville qui semblait être née pour la joie et la liberté...Elle avait tout pour être heureuse : la jeunesse, la culture, la richesse et la beauté, mais des hommes aveugles et jaloux l'avaient drapé dans un haïk de soie [...] Il avait cru à un avenir meilleur où les hommes se seraient d'abord améliorés eux-mêmes. il déchantait peu à peu.(p.292)

4.3. Puisque mon cœur est mort

- « Sais-tu je ne peux pas m'empêcher de penser que s'il était là, il aurait peut-être pu empêcher...Oui, tu vois, si le nez de Cléopâtre avait été plus cours » (p.91)

Bey a recourt à un personnage allégorique et mythifié par les historiens, les hommes de lettres et les artistes, pour fonder ses « si », elle retrace toutes les circonstances qui pourraient se produire autrement pour empêcher l'assassinat de son fils. Il s'agit d'une errance de l'écriture dans les différentes civilisations en quête de motif convaincant sur cette mort qui lui semble aberrante. Dans le nez de Cléopâtre, il y a toute l'absurdité dans l'errance, mais le terrorisme et la violence n'ont finalement aucune explication rationnelle et restent dans le monde de l'absurde.

- « Tu dois avoir lu quelque part l'histoire de cet animal fabuleux qu'on appelle le Phénix. Un oiseau qui, selon la légende, est dans l'incapacité de se reproduire...puis il renaît de ces cendres » (p.144)

¹⁷² *Mémo Larousse Encyclopédie*, Paris, Larousse, 1989, p 295

Le symbolisme de l'oiseau mythique, qui est doué d'une extraordinaire longévité, se fonde sur sa capacité de se consumer pour renaître de ses cendres. Le rapport entre Aida et l'animal fabuleux est la résurrection. Elle compte rejoindre son fils après l'accomplissement de sa vengeance. Le suicide qu'elle envisage est une renaissance qui lui permettrait de retrouver son fils dans l'Au-Delà. Elle va aux temps pharaoniques et aux mythes antiques pour donner un sens à son projet de vengeance, le lecteur comprendrait ainsi, et voire tolérerait l'intolérable : le suicide.

- « Il n'y a rien de scientifique dans tout cela ! on pourrait ainsi disséquer chaque événement en se servant des mots spécialement créés pour cela [...] On pourrait ajouter la conjonction des astres...Jupiter, maître du ciel, en opposition avec Saturne ou Neptune, et que sais-je encore... » (p.174)

La mère outrée par le malheur propose une série d'hypothèses pouvant être le fil conducteur du meurtre de son fils. Elle suppose un autre déroulement des faits, qui se termine par un apport de la mythologie, où les querelles entre les astres auraient été l'une des causes provocatrices de sa mort. L'association des trois divinités romaines n'est pas fortuite de sens : « Jupiter est le dieu suprême, alors que Saturne est le Grand Maléfique et Neptune est un dieu qui provoque les maladies mentales, les dépressions et les manies »¹⁷³. L'assemblage des deux derniers astres reflète le bouleversement de la vie de Aida, au moment où la bienveillance de Dieu souverain n'a pas protégé son fils des périls. C'est un recourt à des explications irrationnelles de l'assassinat et de l'horreur pour tenter de comprendre et de finir par admettre le drame.

4.4. Visa pour la haine

- « Je reste hagarde à observer un monde qui m'échappe totalement, un monde qui évolue dans une quatrième dimension [...] j'ai hâte de quitter ce pays de chimères, de retrouver le mien » (p. 9)

L'Amérique ou le Nouveau Monde, par opposition au Vieux Continent, est un pays qui fascine le monde entier et depuis sa découverte. Des histoires racontées avec emphase et des récits extraordinaires ont fait de ce continent un objet de fantasmes, au point d'être

¹⁷³ Chevalier, Jean et Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des Symboles*, Robert Laffont, 1982, p633, p765, P980

mythifié par l'imaginaire des hommes. Sur le sol de ce pays devenu légendaire, Nouné se confronte à un monde fabuleux par rapport à l'évolution qui atteint tous les domaines : scientifique, technologique, social... Elle constate que « le mythe américain » est une réalité qui dépasse la perception de tous les peuples qui ne l'ont pas côtoyé. Bien que ce pays soit totalement à l'inverse de l'Afghanistan (du Moyen Âge à la quatrième dimension, c'est un long parcours civilisationnel à franchir) la narratrice aspire à quitter ce pays inaccessible, et de retourner à la réalité, sa réalité.

- « Pour moi, cette guerre était un monstre hideux à plusieurs têtes et le tout était d'en arriver à bout » (p.36)

Pour le monstre, il symbolise le gardien d'un trésor, et pour l'acquérir il faut tout d'abord vaincre le monstre qu'il soit une hydre, un dragon, ou un ogre, c'est donc le symbole des obstacles et des épreuves à surmonter pour accéder à ses fins : « Le monstre est là pour provoquer à l'effort, à la domination de la peur, à l'héroïsme »¹⁷⁴. Dans le contexte de la fiction, le terrorisme est un monstre maléfique que Nouné devrait combattre pour préserver sa vie et celle de sa famille. Ce regard est porté avant que les désastres n'anéantissent la vie du personnage, naïvement, elle pense qu'avec sa détermination, son courage et son refus d'adopter les principes du nouvel ordre religieux, elle pourrait sortir indemne du chaos et des violences qui s'emparent déjà de sa famille et qui contaminent à grande échelle la société et irréversiblement. Le lecteur est avisé que la petite adolescente, qui symbolise un projet de vie est consciente du malheur qui envahit toute la société et à grande vitesse.

5. Inscription de l'oralité dans le contexte de violence

Outre l'inscription des matériaux identitaires des personnages dans la fiction, qui témoignent aussi de l'identité de l'auteure du roman historique et de la littérature engagée, les romancières ne s'arrêtent pas à l'encrage de l'Histoire, la culture, la religion, elles veulent marquer leur création par l'introduction des langues parlées, le berbère et l'arabe. Cette visée n'est pas une caractéristique des écrivains algériens, mais elle est universelle, la conception de la création littéraire d'un grand nombre d'écrivains est influencée par leurs milieux et leurs origines qu'ils inscrivent dans leurs fictions,

¹⁷⁴ Chevalier, Jean et Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des Symboles*, Paris, Robert Laffont, 1982, p744

consciemment ou inconsciemment, à l'instar de de Victor Hugo en citant son sang Lorrain, ou de Joachim Du Bellay, tout en se remémorant nostalgiquement de son village natale le Liré :

Les écrivains ne sont pas les derniers à s'inclure eux-mêmes dans une certaine détermination géographique, en faisant état de leur origine provinciale [...] Ce qui est plus probable et en tout cas plus véritable, c'est le rôle d'imprégnation joué par un pays natal, le terroir natal, sur l'écrivain dans son enfance, à l'époque où se forme sa personnalité : [...] Stendhal ne serait pas lui-même sans l'Italie et sans Milan.¹⁷⁵

L'absence du plurilinguisme dans le roman algérien d'expression française serait une absurdité et une trahison à l'Histoire ; ayant vu défiler des peuples et des civilisations, l'Algérie est indéniablement un pays plurilingue. Depuis la colonisation, les Algériens apprennent la langue de l'Autre, la langue française, et la maîtrise faisant de cet outil une arme pour se dire, pour s'exprimer et exister : « se construire comme une mutinerie dans la langue : des siècles de la littérature française deviennent un ensemble de ressources pour une nouvelle parole »¹⁷⁶. Cette écriture est donc un matériau de résistance qui octroie la voix à l'indigène, opprimé et exclu, sous la colonisation. La problématique est comment écrit-on dans la langue du dominant, et peut-on échapper au dilemme conflictuel du bilinguisme colonial ? Cette question a fait couler d'encre et en fera couler, tant que les Algériens continuent à écrire en langue française, de la génération de Kateb Yacine et Assia Djébar, à celle de Malika Mokkedem et de Kamel Daoud. Nous citons Djébar, cette écrivaine, qui en raison de son talent littéraire est réintégrée à l'Ecole Normale par ordre du Général de Gaulle en 1959. Elle est admise à l'académie française, le 16 juin 2005 au fauteuil de Georges Vedel, pour la même raison. Toute cette reconnaissance et cette notoriété littéraire n'empêchent pas Djébar à ressentir un malaise dans la rédaction en langue française, qu'elle manifeste en introduisant son héritage linguistique et culturel dans ses ouvrages :

Je suis, sans nul doute, une femme d'éducation française, de par ma formation, en langue française, du temps de l'Algérie colonisée, et si j'ajoute aussitôt « d'éducation française » et de

¹⁷⁵ Ferre, André. *Le Problème et les problèmes de la géographie littéraire*, Paris, in Cahiers de l'AIEF, Volume 6, 1954, p150-151.

¹⁷⁶ Harchi, Kaoutar. *Je n'ai qu'une Langue, ce n'est pas la mienne*, Pauvert, 2016, p13

sensibilité algérienne, ou arabo-berbère, ou même musulmane [...] je suis bien une « femme francophone » dans mon activité intellectuelle et critique¹⁷⁷.

Mohamed Dib affirme que la langue française est une langue d'écriture, d'inspiration et de création dans deux mondes réunis par une histoire et un espace, d'où la richesse et la diversité de l'écriture francophone. C'est donc une production dédoublée, par la présence des héritages de la langue et la culture du dominé et du dominant à la fois :

Le français m'est devenu ma langue adoptive. Mais écrivant ou parlant, je sens mon français manœuvré, manipulé d'une façon indéfinissable par la langue maternelle. Est-ce une infirmité ? Pour un écrivain, ça me semble un atout supplémentaire, si tant est qu'il parvienne à faire sonner les deux idiomes en sympathie.¹⁷⁸

Introduire des expressions de l'oralité est assez fréquent dans le roman algérien francophone à l'instar des conversations, des adages, des proverbes, c'est une nécessité, voire une évidence à laquelle les écrivains francophones ne peuvent y échapper. Les auteurs prennent systématiquement le soin d'introduire des mots et des expressions en puisant dans le réceptacle linguistique de leur langue maternelle pour marquer davantage la distinction français/ arabe ou berbère. Les auteures de notre corpus optent pour l'italique pour marquer les mots de l'oralité à l'exception de Djébar, fait tout à fait singulier. Dans ce sillage, l'écriture francophone est un dialogue savamment agencé dans la structure globale des récits où émergent des conversations émaillées d'allusion explicitement à l'identité linguistique des écrivains ; il est, donc, possible de dire que les textes semblent chercher leurs voies à travers le dialogue que les écrivaines opèrent avec le lecteur sur leur langue d'origine. Par contre, et depuis la décolonisation à nos jours, le roman a subi des mutations et des perspectives nouvelles ont émergé ; la langue française d'« un butin de guerre »¹⁷⁹, qui octroyait à l'indigène la parole longtemps confisquée par le colonisateur, est devenue une arme de défense et un refuge pour les écrivains de la décennie noire :

La langue joue aussi son rôle quand il s'agit de critiquer les excès d'une vision fondamentaliste de l'Islam ou l'hypocrisie de la vie sociale algérienne après l'indépendance. Appartenant à la

¹⁷⁷ Djébar, Assia. *C'est voix Qui m'assiègent*, Albin Michel, 1999, p26

¹⁷⁸ Dib, Mohamed. *L'Arbre à dire*. Paris : Albin Michel, 1998, p. 48.

¹⁷⁹ Expression de Kateb Yacine pour justifier l'usage de la langue française dans son écriture

seconde génération des écrivains algériens Rachid Boudjedra et Boualem Sensal ont utilisé le français pour dénoncer l'enfermement algérien.¹⁸⁰

Dans ce qui suit, il est question d'interroger le plurilinguisme dans le roman de la décolonisation ainsi que dans celui des années de terrorisme. Le recours à la langue maternelle, arabe ou berbère, est un matériau d'écriture qui permet l'encrage de l'histoire et de l'identité de l'écrivain algérien francophone, ou mieux, il est désormais une modalité d'interculturalité et d'aspiration à l'universalité et à la diversité linguistique et culturelle ?

Nous avons relevé des expressions, des proverbes (analysés dans *La mise en texte de l'Histoire et de la culture*) des mots appartenant à la langue arabe et berbère. La finalité de ce procédé est au service de l'ancrage de l'identité des auteures. Le phénomène qui a attiré notre attention, c'est la traduction des intertextes. Par ailleurs, une grande part d'écrivains insèrent une interprétation des mots empruntés au code oral dans le bas de page de leurs écrits ou à l'intérieur de l'énoncé à l'instar de Mohamed Dib, Rachid Mimouni, Nassira Belloula, Maïssa Bey... qui par cette traduction rassurent le lecteur et assurent une compréhension du texte

Dans notre corpus, la liste des vocables de l'oralité est longue ; nous avons fait un choix de termes selon la pertinence des intertextes pour embrasser les différents contextes et sens de l'inscription de l'oralité dans les récits étudiés. Djébar insère des mots arabes qui sont admis dans les dictionnaires de langue française à noter : la Chahada, Fellah, Fellagha, Emir, Mecque, cheikh, couscous, douar. Le répertoire de Djébar n'est pas aussi riche que les autres trois autres écrivaines, Lemsine, Bey et Belloula. Cet appauvrissement pourrait avoir deux lectures, l'écrivaine est tellement imbibée par la langue de l'Autre, elle n'accorde pas trop d'attention à sa langue maternelle, cette thèse est aussitôt réfutée à la suite de la lecture du ce fragment qui témoigne d'une fascination de la langue arabe : « Comme notre langue est belle, si simplement lyrique dans sa banalité même ! » (p.86) ? Ce message pourrait être une invitation au lecteur étranger à prendre contact avec la langue arabe. Nous pensons que le manque de références linguistiques de la langue des autochtones pourrait être lu comme une simple omission, ou encore un désir de centrer l'attention du lecteur étranger sur la thématique de la guerre tout en l'informant dans sa langue sur les repères identitaires de l'Algérien.

¹⁸⁰ Harchi, Kaoutar. *Je n'ai qu'une Langue, ce n'est pas la mienne*, Pauvert, 2016, p16

Pour Lemsine le répertoire de la langue maternelle est littéralement riche, il n'y a presque pas un chapitre sans qu'il n'y ait des insertions de la langue arabe ou berbère et même espagnole. Tout comme Djebbar, elle insère des lexèmes arabes qui existent dans les dictionnaires du Français : Dachra, fellagas, Djebel, Aïd El Kébir, bled, youyou ; hammam, gourbis, aïd mouloud, la medersa. Outre ces mots que le lecteur étranger peut aisément trouver dans le dictionnaire, l'écrivaine parsème son récit d'un interminable lexique appartenant à la culture, les traditions, la religion, la gastronomie, et même les injures, ce qui permet au large public d'enrichir ses connaissances sur le terroir de l'autochtone, partager son vécu et comprendre ses repères identitaires à travers sa langue maternelle. Ce matériau identitaire linguistique pourrait bien être considéré, dans le texte francophone, comme un emprunt linguistique, qui permet de combler les lacunes de la langue de l'Autre pour décrire une vie culturellement, religieusement et historiquement différente, tout comme il offre un choix expressif à l'auteur lui permettant de ponctuer son style d'écrivain francophone par l'empreinte de sa langue maternelle. Quelques exemples d'intertextes linguistiques dans *Le Ciel de porphyre* : Kanoun (Brasero), Ya ouled (mes enfants !) Essalem (salut !) terguszt (mot berbère : hermaphrodite ; eu sens figuré, se dit d'un homme faible, sans caractère), Mchenef (le taciturne) , derbouka (tambourine) , Zendali (danse algérienne rythmée), falaka (chatiment de coups de bâtons) , matloue (galette de pain), tolbas (Maîtres coraniques), Attaï (pédéraste, c'est l'insulte suprême pour un homme), qarrai (bucheur), kharraï (merdeux), trababaja, la moukhère (travaille, femme arabe). Cette forte présence de l'oralité est une preuve que Lemsine appartient au champ littéraire de la francophonie sans pour autant faire de concessions. Ce plurilinguisme est un moyen de révolte, de cris, d'affirmation de soi qui pourrait atténuer son sentiment de culpabilité de s'être exprimée dans la langue du colonisateur. Outre la problématique de la décolonisation, de l'inscription de l'Histoire dans la fiction et de la transgression des convenances sociales par l'écriture féminine, le plurilinguisme s'avère être un phénomène constant dans l'écriture romanesque francophone où se croisent : civilisations, cultures et langues du monde.

Plus loin, nous allons étudier le plurilinguisme dans une écriture d'urgence qui émane d'un renversement de la vie sociale et personnelle des écrivaines. L'intégrisme religieux interdit et étouffe les voix féminines, et paradoxalement, elles ne peuvent mieux se dire

qu'en langue française qui n'est plus la langue du colonisateur, mais qui est devenue leur langue d'adoption, une langue qui leur permet de s'exprimer aisément et librement, de s'évader et s'émanciper, ou tout simplement d'exister. Dans les deux romans de la décennie noire, nous avons relevés des lexèmes de l'oralité qui sont inscrits dans la fiction pour témoigner d'un vocabulaire spécifique à la montée de l'intégrisme religieux.

A première vue des apports de l'oralité dans le roman de Bey, il est constatable qu'il a un aspect distinct de celui des romans de la guerre de libération. Les lexèmes qui se rapportent à la culture et à la société algérienne des années cinquante et soixante, ne figurent plus dans le roman de l'urgence. Il y a en revanche un vocabulaire relatif au reniement de toutes les pratiques religieuses, sociales et culturelles ancestrales qui se résume en un seul mot : hérésie. Le grand souci des écrivaines, ce n'est pas dire leur identité ou leur culture, mais témoigner de la cassure et l'enchevêtrement de l'ordre social par les détenteurs du nouvel Islam, homologués par la Parole de Dieu.

Par contre, il y a un intertexte qui a attiré notre attention chez Bey : « Faire venir des tolba, récitants rémunérés pour le tawjid, la lecture solennelle du Coran ».(p.85), dans ce fragment l'auteure emploie le mot tawjid, dont le sens est la récitation psalmodiée des versets coraniques. À première vue du mot, nous avons constaté qu'il s'agit d'une erreur car le mot correcte est tajwid, nous avons considéré cela comme une faute de frappe d'origine dyslexique, pour s'assurer de notre hypothèse, il a fallu s'adresser à une autre édition du roman, c'est alors que nous découvrons que le mot dans l'édition L'Aube¹⁸¹ est repris avec la même transcription que celle dans l'édition Barzakh. Il n'est plus donc question d'erreur, il est plausible que l'auteure maîtrise de loin le jargon de la religion, d'où elle ne fait pas la différence entre le mot tajwid et tawjid. Au-delà de l'ignorance de la terminologie religieuse, et prenant compte du contexte de l'emploi du substantif, l'erreur pourrait être voulue par Bey qui témoigne ouvertement de sa contestation de la pratique du quarantième jour, où il est obligatoire d'égorger un mouton, d'inviter les proches pour assister à la récitation du Coran : le tajwid. La déformation du mot serait un signe d'opposition à cette tradition, qui pourrait être lue comme un blasphème, reconnu par l'auteure elle-même dans son récit : « Je renoncerais

¹⁸¹ Maïssa Bey, *Puisque Mon Cœur Est Mort*. L'Aube, 2011, p101

à tout, et même au paradis. Très peu pour moi, la sanctification par la douleur ! Je blasphème ? Peut-être, mais je persiste » (p.45)

Citons comme exemples de la langue arabe: « Bid'aa (une hérésie), bekkayate keddabate (les pleureuses sont des menteuses), meskina ou mahboula (la pauvre ou la folle), Yemma ya M'ma (as-tu cité mon no ?), djemaa , mektoub ». L'auteure insère aussi des références empruntées à la langue anglaise : sad and worried (triste et soucieuse), au latin : mater dolorosa, et même un terme rwandais : gaçaça (tribunaux populaires au Rwanda). Cette inscription plurilingue permet une ouverture du discours de Maissa Bey au monde et à l'universalité.

Dans le roman de Belloula, le terme hérésie est substitué par le mot interdit (layadoudz), un mot qui ébranle tout projet de vie au nom des préceptes de la religion. Ce qui capte le plus notre intérêt c'est le jargon relatif à la guerre religieuse et dont les termes semblent être connus par le lecteur musulman qui les a déjà lus dans les cours d'Histoire ou d'éducation islamique, ou même entendu dans les discours religieux dans les mosquées ou à la télévision. Ces termes se rapportent aux guerres faites par les musulmans dans les temps éloignés et contre les non musulmans. L'auteure met en confrontation les deux usages du terme « moudjahid » qui traverse le temps pour changer de signification, ainsi pendant la colonisation le moudjahid est-il un terroriste, un « fellaga », alors que pendant les années de la braise, le terroriste est un moudjahid : « la mère des terroristes, elle connaissait ce mot, les Français autrefois lui avaient dit qu'elle était la sœur d'une terroriste »(p. 61), deux significations opposées qui témoignent du bouleversement de la vie sociale et idéologique durant la décennie noire. Chez Belloula l'inscription de l'oralité est au service du témoignage, de la dénonciation et de l'argumentation anti-intégriste.

Quelques exemples d'intertexte de l'oralité dans Visa pour la haine : Djihadistes, moudjahid, djihad, moutabaridja (fille non voilée), Kamis, akhina, hidjab, haik (voile traditionnel algérien) halaqate (cours) layadoudz (interdit) taghout (le pouvoir), les hourates (les épouses légales), trabendiste (revendeur de marchandise importé dans le marché noir), niqab (voilette sur le visage), el-irhab, mahboula (voilà la folle), ustad (maître), ghazi (héros), shaid (martyr).

Nous retenons de notre étude des différents intertextes dans les fictions, que l'intertexte de l'Histoire et de la culture, assure une référentialité réaliste aux écrits, et permet de remémorer et de glorifier l'Histoire, et d'ancrer les mœurs et les traditions. Pour l'intertexte de la religion, il oscille entre un moment d'apaisement dans le récit, un facteur de cohésion sociale contribuant à rassembler les forces afin de libérer le pays de la colonisation, et un argument qui soutient la propagande et les actes meurtriers des islamistes, donc un facteur d'éclatement et de radicalisation pour dominer les esprits.

Cette richesse d'un déjà lu (textes littéraires et mythes) constitue un réseau textuel externe qui montre la part de l'influence des auteures par le patrimoine culturel universel qui invite le lecteur à participer à la production romanesque, à puiser dans ses connaissances, ou dans les dictionnaires et encyclopédies pour relever ainsi l'originalité de l'écriture de la violence. L'apport de l'oralité quant à lui, est une preuve que les auteures de la première génération se trouvent à la croisée des langues, d'où l'inscription de l'oralité est perçue comme une stratégie de se dire à travers leur langue maternelle. Pour les écrivaines de la décennie noire, la situation est inversée, l'écriture moderne remet en question les définitions monolithiques de la colonisation et devient frontalière où les différences culturelles et ethniques dialoguent entre elles, de façon à convoquer un lecteur étranger qui se trouve dans la nécessité de puiser dans la langue des auteures, la langue arabe ; celle de l'affect et du terroir.

Synthèse :

Notre dernière partie « Écriture/ lecture de la violence : de la poétique au palimpseste » se construit autour de la poétique du palimpseste et du non-dit du discours de la violence. Nous soutenons que la littérature de la violence est un champ à travers lequel apparaissent les traumatismes et les stigmates d'une société, dont les mutations se dessinent par des configurations symboliques et des procédés stylistiques qui permettent la mise en œuvre d'une écriture poétique, une littérarité spécifique et des discours suggérés. Dans cette partie, Djébar, Lemsine, Bey et Belloula se sont mises d'accord pour introduire dans leurs romans des éléments qui se rejoignent pour renforcer le sens de la thématique de la violence même dans le discours sous-jacent. Ces éléments sont ceux de la poétique qui concernent l'accent mis sur le langage de la violence pour son propre compte.

Dans le premier chapitre « Une sémantique du non-dit », nous avons étudié trois axes : la poétique des titres, l'onomastique des personnages, et les éléments du cosmos et de la nature. Notre étude a abouti aux résultats suivants :

1. La poétique des titres et l'onomastique des personnages

Ce que nous avons déduit de notre études des titres des œuvres et de l'onomastique, que les auteures des quatre romans du corpus ont soigneusement choisi les faces de leur œuvres (titres et nom de personnages), puisque nommer un personnage n'est pas un procédé simple et fortuit ou vide de sens.

Dans la fiction de la violence, les titres des quatre romans sont expressifs sur l'intention discursive des auteures. Selon notre lecture interprétative des intitulés des romans de notre corpus, nous déduisons qu'ils sont beaucoup plus symboliques que descriptifs. Chaque titre fait appel à un héritage littéraire, culturel et symbolique pour être lu, l'interrogé puis l'interprété. Les titres varient entre emprunt à la littérature « *Puisque mon cœur est mort* », construction symbolique « *Visa pour la haine* » et expression métaphorique « *Les Enfants du nouveau monde* », « *Le Ciel de porphyre* ».

Dans le même sillage, l'onomastique aide à lire tout ce qui est relatif aux symboles culturels, religieux et historiques de la société dans le contexte de la violence. Les quatre écrivaines ont choisi des actants dont les noms ne peuvent être saisis que dans la symbolique qu'ils représentent, ainsi en est-il de Chérifa et Lila (*LNM*), Ali et Alain (*LCDP*), Nadir et Aida (*PMCEM*) et Nouné et Herat (*VPH*). Le sens symbolique du patronyme correspond au parcours de chaque personnage. Par contre, il serait pertinent de mentionner une entorse à ce mécanisme de la dénomination dans *Visa pour la haine* où l'auteur semble ironique dans son choix du nom du personnage terroriste « Mahmoud » ; elle le désigne par un nom qui est l'opposé de son intégrisme religieux et de son idéologie, ce choix est un message implicite pour dénoncer l'absurdité du radicalisme qui s'oppose à tout fondement religieux ou rationnel.

Dans la même optique, le nom choisi pour l'héroïne de Belloula est un néologisme ; nous devons souligner que l'attribution d'un nom inexistant suscite la curiosité du lecteur et peut être compté comme une stratégie d'écriture pour l'inciter à poursuivre l'acte de la lecture. Nouné devient une héroïne énigmatique au parcours narratif chaotique emporté impitoyablement dans les méandres sombres d'une organisation terroriste internationale.

2. Les éléments du cosmos et les nuances du spectre

Ce que l'on retient comme résultat, c'est que la redondance des éléments de la nature et du cosmos participe à l'évolution du récit. Les auteures font usage de tout un lexique comme le ciel, le jour, la lumière, le rouge... Leur récurrence, et notamment dans le récit de Lemsine et de Belloula, constitue une poésie très rythmique et musicale dans les textes. C'est la fragmentation dans le genre, un moment où l'on rencontre une certaine hybridité. Toutes les reprises des lexèmes construisent certes les sens connotés, mais c'est aussi une quête d'une rhétorique du vers par les auteures. Ce sont des effets stylistiques esthétisant qui donnent un rythme au texte qui devient poésie. Nous assistons donc bien à un croisement des champs lexicaux qui tracent le refrain comme dans un poème ou un chant. L'insertion de ces éléments du cosmos et des nuances du spectre dans l'écriture de la violence n'est pas, bien entendu, vide de sens. Les écrivaines ont le souci de démontrer le lien entre l'ignorance (les ténèbres) et la violence qui ne saurait être méconnu. Selon leur vision du monde, la violence se nourrit de l'ignorance et de la peur.

Pour Djébar, c'est la lumière de la prise de conscience de tout le peuple qui pourrait réaliser le rêve de la libération du joug de la colonisation. Lemsine confirme que la transgression des droits de l'homme, la privation de la liberté d'expression et l'absence d'un projet sociétal engageant l'avenir conduisent à l'ignorance et aux abus. Pour les auteures de la décennie noire, selon leur lecture de l'Histoire et de la violence, l'origine de l'obscurantisme et de l'intégrisme serait due aux erreurs commises depuis la décolonisation jusqu'aux années 90. La violence est faite aux lumières et à la raison. C'est alors que les écrivaines convoquent la philosophie des lumières pour déterrer la pensée humaine grâce à l'écriture, et seule l'écriture est susceptible de faire émerger les rayons d'un avenir meilleur où les êtres humains pourraient cohabiter dans la tradition du respect et de la tolérance, la tolérance de toutes les différences, culturelles, religieuses, ethniques.

Dans le deuxième chapitre « L'intertexte et les subterfuges de la signification », nous avons porté un intérêt particulier à l'intertextualité dans notre corpus d'étude. L'inscription de l'intertextualité dans des fictions où la violence constitue la trame essentielle et se manifeste en fragments, explicites ou implicites, de la mémoire littéraire, culturelle, et civilisationnelle. Ce procédé d'écriture est introduit sans modération dans la création littéraire dans notre corpus comme dans toutes les littératures francophones. Quelles conclusions pourrions-nous émettre de cette poétique du palimpseste à partir de notre analyse du corpus ? Quels critères de sens pourrions-nous en tirer sur la fonctionnalité de l'intertextualité dans la création littéraire ? Nous retenons donc les résultats suivants :

1. La mise en texte d'une mémoire et d'une culture universelles

Plusieurs figures mythiques de la mythologie ou appartenant au monde du conte merveilleux sont exploitées selon le procédé d'une renarrativisation : blanche neige, le monstre, Frankenstein, l'ogre, le dragon, le phénix, Cléopâtre reçoivent une lecture interprétative conformément à la situation narrative dans le parcours des personnages. Toutes les cultures du monde s'entrecroisent dans la narration à travers leurs

symboles. Du point de vue de la réception, l'Histoire n'est pas toujours construite sur la référentialité de l'historiographe, mais elle se construit également sur la base de contes et de légendes populaires admises pour leur merveilleux et transmises d'une génération à une autre.

2. Le dialogue des cultures

La référence à la culture occidentale comme la musique, chants, peinture, films et séries américaines chez Bey et Belloula témoignent d'une volonté d'un dialogue des cultures dont sont porteurs les protagonistes dans un environnement social où s'installe la radicalisation religieuse de l'islamisme intégriste. Les personnages payent de leur vie cet ancrage dans la culture de l'Autre, de l'Occident. Leurs parcours narratifs les conduisant à la mort car considérés comme transgressifs et rebelles aux valeurs de l'intégrisme islamiste fondées sur l'interdit.

3. Le fonds anthropologique ou ethnographique

Mémoire ancestrale et espace identitaire apparaissent dans la mise en texte de la culture des origines représentée par les adages, maximes, légendes, contes, histoire de l'islam, versets coraniques, us et coutumes, pratiques sociales et collectives, personnages historiques emblématiques, langue arabe et berbère. Ils sont les marqueurs de l'espace identitaire des écrivaines. Ils surgissent dans le tissu narratif dans des fragments discursifs ou séquences pour rappeler à la mémoire du lecteur les valeurs sociales et morales forgées à travers l'histoire plusieurs fois millénaire de l'Algérie.

3. La société et la religion

Le religieux apparaît comme un facteur identitaire de la composante sociale qui s'affirme dans la fiction en période coloniale et post-coloniale. L'islam, en l'occurrence, est vécu par les personnages de la fiction comme un facteur de cohésion nationale face au colonisateur et lors de la guerre de libération de l'occupation coloniale (Djebar et Lemsine). Toutefois, il devient un facteur d'éclatement social et de clivage avec l'avènement de l'idéologie et de la doctrine des islamistes fondées sur la violence et la culture de la mort lors de la décennie noire. Ces thèses entraînent le déchainement d'une violence inouïe. (Belloula et Bey) lors des années 90. A noter

que, la citation du Coran dans le corpus prend une valeur d'éthique. L'accent semble être mis sur la résignation comme un acte de foi relevant de la lucidité et de la sagesse ; les versets coraniques prennent une tournure pédagogique, d'instruction éthique et de sagesse philosophique (Lemsine).

4. Information, instruction et pédagogie dans le discours sur l'extrémisme

L'intertexte vise à instruire le lecteur sur le contenu idéologique de la radicalisation de l'intégrisme religieux islamiste chez Belloula et Bey. Sa dimension est informative mais aussi pédagogique sur une idéologie extrémiste.

5. La fonction esthétique et la mémoire littéraire

Un effet d'esthétique lié à la mémoire littéraire pour la reconnaissance et le simple témoignage honorifique d'auteurs ayant marqué la littérature apparaît dans notre lecture palimpseste. Les auteures rappellent à la mémoire du lecteur Pavese, Victor Hugo, Eluard, Desnos Rimbaud, Eluard, Apollinaire. Mais c'est aussi une façon pour se remémorer des écrivains ayant marqué la littérature à l'échelle universelle. Un rappel pour le lecteur en guise d'hommage et de reconnaissance pour leurs écrits. Par ces intertextes, les auteures veulent installer leur écriture dans le dialogue des cultures, dans le dialogisme des textes. C'est parfois, tout juste un plaisir que se font les romancières pour remémorer ces auteurs illustres qui les ont marquées par leurs productions littéraires.

6. La femme ou le discours islamiste en décalage

Le discours idéologique des islamistes par rapport au source-coranique énoncent le contenu de la doctrine des islamistes sur la femme et leur interprétation idéologique du Coran. Dans leur optique, la femme n'est qu'objet de mépris, un rebut, tout en elle est « péché » et inspire ou conduit à la honte ; tout la diabolise et la marginalise : son corps, sa voix, tout son être ; tout est de l'ordre du rejet et de la haine pour cette créature (Belloula). Cet intertexte vise à renseigner le lecteur sur le décalage entre le discours idéologique islamiste et le texte coranique. La doctrine islamiste crée la fracture sociale homme vs femme ; elle se fonde sur une division sociale à partir des

sexes. La religion devient alors un facteur de désunion et de séparation sexiste.
(Belloula)

Finalement, L'intertextualité assure une fonction d'une grande richesse cognitive et interpelle par moment un lecteur encyclopédique (U. Eco). Le choix des fragments intertextuels dans notre corpus tend à montrer la posture des auteures qui prônent et célèbrent une Algérie aux multiples dimensions civilisationnelles où une hétérogénéité de cultures coexistent pacifiquement depuis la nuit des temps sur la terre algérienne.

En plus, l'insertion d'éléments symboliques et poétiques dans un récit qui se veut réaliste ne peut que témoigner de la littérarité des écrivaines ; et s'il nous est permis de le dire, elles sont avant tout des lectrices dont l'esprit est imbibé et alimenté de textes littéraires, de poésie, d'art et de culture universelle, ce que prouve l'affluence des éléments symboliques et des intertextes littéraires et culturels dans leur écriture, assurant une complémentarité avec la thématique de la violence.

CONCLUSION GENERALE

Au terme de cette recherche, la problématique de notre travail qui se trouve dans le corps-même de l'intitulé de la thèse : « Variations des modalités scripturaires de la violence dans l'écriture romanesque féminine » semble bien se confirmer à travers les différentes conclusions tirées des trois parties qui constituent notre réflexion autour de deux hypothèses de travail sur quatre romans : : « *Les Enfants du nouveau monde* » d'Assia Djebar, « *Le Ciel de porphyre* » de Aicha Lemsine, « *Puisque mon cœur est mort* » de Maïssa Bey, « *Visa pour la haine* » de Nassira Belloula. Nous rappelons nos hypothèses de travail :

1. L'interrogation de l'Histoire par les écrivaines à travers le choix précis de deux périodes tragiques et violentes, la guerre d'indépendance et la période du terrorisme ; il s'agit d'un témoignage des auteures dans la variabilité des formes et procédés littéraires. Les femmes s'emparent de la plume pour faire de la référentialité un moyen d'authentifier leur écriture dans le champ littéraire algérien.

2. L'interpellation par les écrivaines de la conscience du lecteur face à ces tragédies de l'Histoire. Un appel au déchiffrement du/ des sens quêtés par les auteures dans une esthétique romanesque du fragment.

Ces deux hypothèses ont orienté l'élaboration de notre plan en trois parties qui constituent l'ensemble de la démonstration ; rappelons rapidement les objectifs de chacune de ces parties de la thèse avant de proposer les conclusions majeures auxquelles ont abouties nos analyses du corpus :

Première partie : La mise en corrélation du contexte de la fiction avec le contexte historique et social pour interroger la référentialité historique.

Seconde partie : L'exploration des variations lexico-sémantiques de la violence durant les deux tragédies de l'Algérie.

Troisième partie : L'interrogation de l'écriture de la violence sous l'angle du rapport auteur/texte/lecteur faisant ressortir tous les discours palimpsestes.

La violence est uniformément mise en avant dans les romans des deux périodes charnières de l'Histoire d'Algérie : la guerre de libération et les années 90. Nous nous

sommes préoccupée à explorer tout au long des différentes parties de cette thèse les contextes et les origines de la violence afin de cerner les sens qui en découlent à travers les stratégies d'écriture de chaque écrivaine. Nous sommes parvenue à quelques résultats qui nous permettront d'ouvrir d'autres perspectives de recherche, et c'est tout l'intérêt d'un élargissement que nous percevons à la suite de ce travail. Citons ces résultats :

1. Témoignage, engagement, anamnèse : Entre réalisme et genre épique

Nous avons interrogé les regards et les voix de femmes qui ont sollicité l'Histoire du pays sur deux moments dramatiques ; ces derniers ont bouleversé la société en ayant régenté de profondes métamorphoses dans les esprits et les structures sociales. De ce fait, leur production ne peut être appréciée en dehors de ces circonstances marquantes de l'Histoire du pays. Leur écriture est subordonnée à ses mouvements troubles et tourmentés. Les auteures, en intellectuelles engagées, cèdent à une commande, s'exécutent en s'introduisant en force dans le champ littéraire algérien de la référentialité. Elles ne se contentent pas d'une écriture réaliste, de dire les horreurs cruelles, d'opter relativement pour des techniques de la linéarité, la vraisemblance, la transparence, de l'illusion du réel ; c'est vers la voix du récit épiques que tend la narration avec quelques perturbations formelles. Nous pourrions même avancer l'idée d'un réalisme-épiques, une hybridité, une négociation du le genre.

Les approches historique, sociocritique, thématique, linguistique, discursive, intertextuelle et poétique à travers la sémiotique textuelle nous ont permis de retenir des conclusions qui sont autant de critères qui théorisent cette écriture de la référentialité historique par les écrivaines et les distinguent dans leur production sur la scène littéraire algérienne. L'introduction des éléments de l'Histoire, dans l'écriture de la violence, a pour finalité d'instruire, d'empêcher le mensonge, d'informer les futures générations, et de témoigner de la cruauté et des transgressions des valeurs humaines, ainsi les écrivaines prennent-elles explicitement le relais de l'historien mais dans la vraisemblance, dans le créneau de l'illusion du réel, pour parler des béances de l'Histoire, et à l'aune des événements de leurs pays, elles expriment un besoin apparent de redire l'histoire dans leurs romans, pour empêcher un retour aux situations initiales :

colonisation et intégrisme. Écrire pour empêcher toute tentative d'occulter ou de falsifier les vérités. Cette reprise de l'Histoire tourne autour de l'évocation du passé glorieux de la résistance face au colonialisme qui est devenue tel un mythe, à la fois, pour les auteures et les lecteurs. Mettre en scène des personnages qui remémorent les moments emblématiques de l'histoire d'Algérie est un besoin pour permettre l'encrage du passé dans la conscience collective au vue de la situation actuelle du pays. De ce fait, le passé glorieux se transforme en mythe national de référence. Le rappel des ancêtres et de leur bravoure dans les récits de la violence, n'est pas aléatoire. Les écrivaines persuadées des principes de la tolérance et du respect des mœurs et des traditions, se veulent protectrices de la mémoire de leur pays. Tacitement, elles veulent nouer des ponts entre la jeunesse et les gloires de leur peuple, tout en leur rappelant qu'ils sont les descendants d'une génération honorable, le sens qu'elles se soucient de transmettre, est que la barbarie des terroristes n'est pas un *made in Algérie*, que c'est une entorse à leur société, à ses valeurs ancestrales et authentiques, et à son Histoire.

A travers l'évocation des ancêtres, de la tribu, de Lala Fatma Nsoumer et de l'Emir Abdelkader, se cache un désir de montrer, à ceux qui veulent entendre et lire, que ce pays jouissait d'un passé glorieux. Ce passé illustre permettrait un avenir meilleur à la jeunesse, qui à son tour ne devrait qu'être fières de ses ancêtres tout en imitant leur modèle. Le message : retrouver ces repères perdus, révolus dans la conscience collective en sommeil. Cette écriture mythique ou épique qui prend pour matériau narratif les icônes de l'Histoire est, dans un premier lieu, une incursion dans un passé nié et dissimulé par le colonisateur, et dans un second lieu, un cri de révolte contre un présent contrôlé par la volonté occulte et aberrante du projet de société islamiste fondé sur une idéologie d'essence théocratique. Par ailleurs, il est certes que nos romancières sont vivement attachées à remémorer l'Histoire, dire l'indicible, et témoigner de leur temps, d'où leurs manuscrits prennent des positions ponctuelles en terme de réalisme en construisant les profils de leurs personnages, or, une dichotomie réalisme/vitupération fait surgir un contraste apparent entre vraisemblance et mythification des personnages. Donc témoignage, référentialité historique et engagement, sont les trois variations fondamentales pour appréhender la violence et élaborer des stratégies formelles dans un

discours littéraire qui relève de la mémoire. Trois options qui découlent de l'analyse du corpus, trois options offertes aux écrivaines et largement assumées.

De ces trois variations découlent le choix du genre romanesque adopté par chaque écrivaine. Autrement dit, ces trois approches répondent à des options au plan de l'écriture romanesque : Assia Djébar et Aïcha Lemsine optent pour le genre d'un réalisme épique, un roman de l'héroïsme qui s'inscrit dans la tradition romanesque de la guerre de libération en vue de glorifier la lutte du peuple algérien (cf. Mouloud Mammeri : *L'opium et le Bâton* -1964- Med Dib, *Qui se souvient de la mer* -1962- *Nedjma* de Kateb Yacine- 1956- le réalisme épique se retrouve dans certaines fictions contemporaines de Yasmina Khadra , *Ce Que Le Jour doit à la nuit* ; on pourrait également citer des romans délocalisés dans l'espace : *Les Sirènes de Bagdad* - 2006 *La Question africaine* 2011- Mais c'est aussi au plan du discours, celui d'un engagement pour une cause dans laquelle s'impliquent les protagonistes. Il y a cette itinérance du personnage de l'épopée et son héroïsme face aux épreuves de la violence sous toutes ses formes (clandestinité, torture, trahison, massacres, sacrifices, menaces, vengeances, complots, militantisme politique, engagement sur le terrain de la lutte, guerre, maquis, ...) qui s'est profilée dans l'analyse de notre thématique fondamentale de la violence. Le genre s'est imposé de fait, très logiquement en résultat très concluant avec des variantes qui ouvrent toute une aptitude autre à lire le roman du conflit idéologique des antagonismes des projets de société, du choc civilisationnel. Le genre épique figure déjà dans une tradition d'écriture du référent historique sur la scène littéraire algérienne comme mentionné plus haut. Il mérite une lecture critique dans ses aspects cognitifs. Nous pourrions dire que *Puisque mon cœur est mort* est une allégorie de la douleur.

2. Le roman du terrorisme et du choc idéologique

Pour l'écriture du terrorisme, Belloula se penche sur la référentialité historique par la mondialisation du terrorisme à travers l'itinérance de l'héroïne. Elle parcourt les points chauds de la planète où sévit la guerre : Algérie, Extrême et Moyen Orient et enfin les USA, lieu de son acte terroriste. Au point de vue du genre, le récit prend l'aspect d'une épopée avec toutes ses épreuves. Le genre d'aventures épiques se dénoue dans la défaite ou la déchéance de l'héroïne et non dans le triomphe de ses valeurs. C'est aussi une

marque de spécificité de l'écriture de Belloula et un écart par rapport au genre. Alors que Maïssa Bey se situe au niveau de l'intime et de la psychologie des personnages qui est très fouillée. La stratégie d'écriture choisie par Bey relève d'une transgression générique du roman épistolaire par l'introduction d'une instance, le « tu » de l'interlocuteur inexistant, totalement absent car ayant quitté notre monde. La narration verse alors dans le fantasmagorique, le fantasmes et l'hallucination, voire la folie. Mais le propos reste cohérent et largement accessible au lecteur.

3. Intertextualité et fragmentation : Héritage d'un patrimoine immatériel universel

L'étude de l'intertextualité, présente dans les trois romans, à travers l'insertion par les écrivaines dans leurs fictions de fragments nous a permis de déduire que la littérature et la culture occidentales, en tant que patrimoine immatériel universel est un savoir acquis et une appropriation. Les intertextes constituent un arrière-plan et un fond référentiel de la littérature algérienne francophone par les lectures et les enseignements. Cette adaptation, dans la création littéraire, est une réinvention d'une littérature acquise par héritage, et dont l'inspiration ou la simple présence ne nuit pas au fonctionnement du présent texte, au contraire, elle l'enrichit et renforce sa littérarité et multiplie ses lectures. L'adoption, par la réécriture des intertextes littéraires et mythiques ne peut que témoigner de l'immortalité de ces œuvres qui deviennent des matériaux premiers et universels de la production et de la créativité littéraires. Ces mêmes matériaux témoignent aussi de leur grande étendue et de leur richesse inépuisable. De leur universalité qui casse toutes les frontières et clôtures. C'est le partage d'une mémoire en commun exploitée dans ses aspects symboliques et pouvant rendre compte de cette écriture de l'anamnèse par les écrivaines algériennes. La culture universelle donc est un refuge pour les écrivaines et un désir de se battre pour une culture de paix et d'échange d'une mémoire commune à tous les humains, et de pacifisme conçu sur le droit de à la vie.

4. Interpellation du lecteur et écriture palimpseste

La démonstration a montré qu'en réalité l'écriture de la violence de deux moments tragiques de l'Histoire de l'Algérie se déroule dans un procès d'énonciation avec deux instances du discours: les écrivaines (Je) apportent un témoignage en racontant des

fictions au lecteur (Tu). Leurs écrits sont interpellatifs en direction du lecteur. Elles puisent dans les ressources de l'imaginaire collectif, le patrimoine national et mondial pour élaborer un message au lecteur dans la stratégie d'une poétique fondée sur le palimpseste (non-dit, onomastique, symbolique). La contribution du lecteur est de décoder les sens quêtés par les auteurs qu'il a enrobés dans une image, un symbole, une représentation emblématique, un temps, un espace, un nom suggestif, un mythe ou une fantasmagorie, tous ces mots du discours sont ouverts à la lecture multiple.

Les écrivaines en tant qu'intellectuelles veulent authentifier leur parole, recevoir une reconnaissance dans le champ littéraire dans lequel elles pénètrent pour le marquer du sceau indélébile de leur spécificité.

5. Oralité et quête d'un enracinement identitaire : les interférences codiques et culturelles

Quoique les écrivaines francophones soient imprégnées et imbibées de la littérature occidentale en faisant référence de façon allusive ou directe à des œuvres artistiques variées dans leur production littéraire, elles demeurent enracinées dans leur authenticité, leur culture, leur religion et leur(s) langue(s) maternelle(s) ; langue orale arabe et berbère. Les fragments de l'oralité dans l'écriture de la guerre de libération sont introduits comme matériau identitaire premier de l'inconscient collectif. Dans un sens plus actuel, l'investissement du fragment oral se veut interprétatif et critique de la situation sociohistorique pendant les années de braise. Cette actualité prend pour objectif la religion au premier plan autour de laquelle fonctionnent et évoluent tous les autres éléments du récit : personnages, société, identité, autrui. Ces éléments du récit sont ancrés dans une idéologie qui prône une culture de la mort de la fatalité et de la soumission dans un langage belliqueux et radicalisé issu de l'oralité.

En somme, la littérature féminine contemporaine tente de rendre compte à la fois du problème de la société et de l'individu pris dans les affres de la violence. Les différents discours se croisent, s'enchevêtrent, se complètent et s'éclairent, pour dire la révolte, le désenchantement et l'obstination de la voix féminine. L'écriture dans *Les Enfants du nouveau monde* et *Le Ciel de porphyre* est une réponse à la violence coloniale. Les auteures de la guerre de libération tentent de se démarquer de l'écriture masculine,

Djebar offre la parole au personnage féminin, lui permettant de transgresser le voilement qui se résume à l'espace clôturé et au Haïk, Lemsine rend légitime le statut de la femme prostituée et lui offre une posture symbolique en relation avec les aspirations du peuple : elle est la liberté et elle la libère et la réhabilite dans son trajet narratif. Dans *Puisque mon cœur est mort* et *Visa pour la haine* », les deux écrivaines revendiquent un regard différent à la femme, un regard égalitaire et surtout humain, elles appellent à une tolérance et une équité sociale vis-à-vis de leur sexe. Les écrivaines de la décennie noire dénoncent les dérives sectaires contemporaines qui traversent les sociétés et les âges. Le chaos qui s'installe dans la société est l'acmé des fantasmes hérités de l'histoire de la guerre de libération.

Ajoutons que l'écriture romanesque des deux moments d'Histoire d'Algérie, et à travers une écriture spécifique de la violence, orientent les écrits littéraires des femmes vers l'universalité. Leur écriture est le fruit d'un acte de langage, un procès d'énonciation d'un Je à un Tu, pour interroger l'Histoire du pays, apporter leur témoignage, dire la mémoire et interpeller leurs lecteurs éventuels dans la construction du sens. Elles tentent de s'imposer comme des sociologues, des psychologues, des pédagogues, voire « des moralistes » par moment. En conséquence, leurs écrits contribuent à cerner les fissures sociales et idéologiques, ce qui permettrait d'éveiller les esprits, de les inviter à une remise en question de la récurrence de la violence et à puiser dans les différents sens pour comprendre, remédier et avancer dans le contre sens du dogmatisme social et religieux, régressifs et mortels. Ainsi les écrivaines prendront-elles part au grand débat humaniste sur l'existence de leur nation, tout en insistant sur la nécessité de renforcer le dialogue et la concertation entre les individus et les pays, un challenge que seuls la littérature, les arts, et voire les rencontres sportives pourraient réaliser.

En tenant compte de toutes les lectures et les conclusions issues de notre recherche, ainsi théorisées en cinq axes, la lutte contre la violence sous toutes ses formes - physique, verbale, psychologique, spirituelle/religieuse, sexuelle- passe par l'établissement d'un projet de société basé sur la tolérance et les libertés individuelles, un projet qui devrait solliciter les lumières des spécialistes en anthropologie, psychologie, théologie, pour ainsi lever le voile sur les sociétés devenues ténébreuses par l'emprise de l'égoïsme de l'être humain.

Enfin, dans le sens d'une exploration académique de ces résultats, nous proposons deux pistes de recherche qui semblent porteuses de perspectives cognitives et critiques sur les écritures de femmes et la violence : l'écriture féminine, cet axe est exploité dans notre recherche en rapport avec la thématique de la violence, il serait cependant judicieux de revoir les œuvres d'autres écrivaines de la lumière et qui sont dans l'ombre et très peu connues par le lecteur à noter : Anissa Boumedienne, Hamida Chellali, Zhaira Houfsani, Houria Hadjadji et bien d'autres qui sont des voix de la liberté, de la rationalité et de l'émancipation de la femme qui conditionnent les progrès de toute une société. Quelles sont leurs interrogations sur ce thème ? Comment est interrogée la référentialité historique dans leur fiction ? Donc, de futurs travaux qui auront pour perspective de faire renaitre et émerger ces voix d'écrivaines tombées dans l'oubli.

Autre piste de recherche qui nous semble intéressante et qui s'ouvre à nous d'emblée : nous pourrions alors étendre l'exploration cognitive et la lecture critique sur les écrits de la guerre et ses violences coloniales sous l'angle du roman épique dans le champ littéraire algérien chez Kateb Yacine, Yasmina Khadra, M. Mammeri, Med Dib, Assia Djebar, sur toute cette écriture de l'anamnèse. Le champ reste alors largement ouvert.

Bibliographie

Corpus étudié

- Belloula, Nassira. *Visa Pour la haine*, Alger, Alpha, 2008.
- Bey, Maïssa. *Puisque Mon cœur est mort*, Alger, Barzakh, 2009.
- Djébar, Assia. *Les Enfants du nouveau monde*, Paris, Julliard, 1962.
- Lemsine, Aïcha. *Le Ciel de Porphyre*, Paris, Jean-Claude Simon, 1978.

Œuvres littéraires consultées

- DIB, Mohamed. *L'Arbre à dire*, Paris, Albin Michel, 1998.
- FERAOUN, Mouloud. *Le Fils du Pauvre*, Paris, Seuil, Coll. Points, 1950.
- HUGO, Victor. *Les contemplations*, Paris, *Les Classiques de poche*, 1972
- KHADRA, Yasmina. *Les Hirondelles de Kaboul*, Paris, La Loupe, 2004.
- MOKEDDEM, Malika. *La Désirante*, Alger, Casbah, 2011.
- PROUST, Marcel. *La Prisonnière*, Paris, Gallimard, 1989.
- RONSARD, Pierre. *A Cassandre, Littérature, Textes et documents*, s/dir Anne Berthelot, Paris, Nathan, 1988.

Ouvrages théoriques et critiques

- Abderahim Mohamed, *Le Livres Des Prénoms*, Alger, El Imane, 1997.
- Ageron, Charles-Robert, *Histoire de l'Algérie contemporaine*, Paris, PUF, 1999.
- Amrane, Djamila, *Les femmes algériennes dans la guerre*, Paris, Plon, 1991.
- B. Qunadt William. *Société et pouvoir en Algérie : La décennie des ruptures*, Alger, Casbah, 1999.
- Bachelard, Gaston, *La Psychanalyse du Feu*, Paris, Gallimard, 1985.
- Bakhtine, Mikhaïl, *Théorie de la littérature*, Paris, Seuil, 1965.
- Beaumont, Gustave, *Etat de la question d'Afrique*, Paris, Hachette Livre, 2018.
- Bendjelid Faouzia, *Le roman algérien de langue française*, Alger, Chihab, 2012.
- Bendjelid Faouzia, *Le Roman Algérien de 1990 à nos jours : Faits et témoignages dans les écritures fictionnelles*, CRASC, 2014.

- Bendjelid, Faouzia. *Corporéité et marginalité dans le roman algérien contemporain*, S /dir. de , Oran, CRASC, 2016.
- Benmalek, Anouar, *Chronique de l'Algérie amère*, Alger, Casbah, 2011.
- Benveniste, Emile, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, tome I, 1976.
- Bergez Daniel, *Introduction aux Méthodes Critiques pour l'Analyse Littéraire*, Paris, Donud,1990.
- Bonn, Charles, *Le roman francophone actuel en Algérie et aux Antilles*, Amsterdam, Rodopi, 1998.
- Bonn, Charles, *Lectures nouvelles du roman algérien*. Paris, Classiques Garnier, 2016.
- Bonnafont, Jean-Pierre, *Réflexions sur l'Algérie, particulièrement sur la province de Constantine*, Paris, Hachette Livre, 1846.
- Bonnet, Gilles, *L'Analyse Littéraire*, Paris, Armand Colin, 2015.
- Bouvier, Jean-Claude, *Le Nom propre a-t-il un sens ?* Publication de l'Université de Provence, 2013.
- Branche, Raphaëlle, *La Torture et l'armée pendant la guerre d'Algérie*, Paris, Gallimard, 2001.
- Braudel, Fernand, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XVe-XVIIIe siècle* ,Tome 3 : Le Temps du Monde, Armand Colin, Paris, 1986.
- Bruet, Eugène, *De la misère des classes laborieuses en Angleterre et en France*, Paris, Paulin, 1840.
- Calvino, Italo, *La Machine Littérature*, Paris, Seuil, 1999.
- Chauvier, Stéphane, *Le Sens du possible*, Vrin, 2010.
- Chevalier, Jean et Gheerbrant Alain, *Dictionnaire des Symboles*, Paris, Robert Laffont, 1982.
- Chevalier, Louis, *Classes laborieuse et classes dangereuses à Paris*, Paris, LGF, 1978.
- Chikhi, Beida, *Maghreb en textes*, Paris, Harmattan, 1996.
- Chukri, Khodja, El Mamoun, *l'Ebauche d'un idéal (1928)*, Alger, OPU, 1992.
- Compagnon, Antoine, *Le Démon de la Théorie*, Paris, Seuil, 1998.
- De Raynaud, Pellissier, *Annales algériennes*, Paris, Ancelin, 1836.

- Dejeux, Jean, *Situation de la littérature maghrébine de la langue française*, Alger, OPU, 1987.
- Deruelle, Aude, *L'Analyse Littéraire*, Paris, Armand Colin, 2015.
- Descartes, René, *Les Passions de l'Ame*, Paris, Flammarion, 1998.
- Djebbar, Assia, *C'est voix qui m'assiègent*, Paris, Albin Michel, 1999.
- Eco Umberto, *Lector In Fabula, Le rôle du lecteur*, Paris, Grasset, 1985.
- Emmanuel, Jean, DE MAUPASSANT Guy, *Les chemins de L'Algérie*, Paris, Magellan et Cie, 2003.
- Fanon, Frantz, *L'An V de la Révolution algérienne*, Alger, ANEP, 1959. [2011]
- Ferre, André, *Le Problème et les problèmes de la géographie littéraire*, Paris, in Cahiers de l'AIEF, Volume 6, 1954.
- Genette, Gérard, *Fiction et diction*, Paris, Seuil, 2004.
- Genette, Gérard, *Figure III : Discours du récit*, Paris, Seuil, 1972.
- Genette, Gérard, *Palimpsestes, La Littérature au second degré*, Paris, Seuil, 1982.
- Harchi, Kaoutar, *Je n'ai qu'une Langue, ce n'est pas la mienne*, Paris, Pauvert, 2016.
- Hegel, George Wilhelm Friedrich, *Phénoménologie de l'esprit*, Paris, Librairie Philosophique Vrin, 2006.
- Jeandillou, Jean-François, *L'Analyse textuelle*, Paris, Armand Colin, 2006.
- Jouette, André, *Dictionnaire d'orthographe et de grammaire*, Toute L'Orthographe Pratique, Paris, Nathan, 1980.
- Jouve Vincent, *Poétique du roman*, Paris, Armand Colin 4ème édition, 2015.
- Jung, Carl Gustav, *L'Homme et ses symboles*, Paris, Robert Laffont, 1964.
- Kerbat-Orecchionni, Catherine, *L'Enonciation de la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin, 1980.
- KILANI Mondher, *Introduction à l'anthropologie*, Paris, Payot, 3ème édition, 1994.
- Koroghli, Ammar, *Institutions politiques et développement en Algérie*, Paris, Harmattan, 1989.
- Kristeva, Julia, *Séméiotikè. Recherches pour une sémanalyse*, Paris, Seuil, 1969.
- Lacheraf, Mostefa, *Ecrits Didactiques sur la culture, l'histoire et la société*, Alger, ENAP, 1988.

- Le Cour Grandmaison, Olivier, *Coloniser exterminer*, Alger, Casbah, 2005.
- Lukas, Georg, *La Théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1989.
- Mandouze, André, *La Révolution algérienne par les textes*, Alger, ANEP, 2006.
- Meyner, Gilbert, *L'Algérie Contemporaine : Bilan et solutions pour sortir de la crise*, Paris, Harmattan, 2000.
- Mezghani, Ali, *Lieux et Non-Lieu de l'identité*, Tunis, Sud Editions, 1998.
- Milly, Jean, *Poétique des textes, Introduction aux Techniques et aux Théories de l'écriture Littéraire*, Nathan, 2ème Ed, 2001, 1ère Ed 1992.
- Milo, Ciuliva, *Lecture et pratique de l'Histoire dans l'œuvre d'Assia Djebar*, Bruxelles, Peter Lang, 2007
- Oussedik, Tahar, *Des héroïnes algériennes dans l'histoire*, Alger, ENAG, 2005.
- Piegay-Gros, Natalie, *Introduction à l'intertextualité*, Paris, Dunod, 1996.
- Pop, Liana, *Espaces discursifs*, Paris, Peeters Louvain, 2000.
- Rallo Ditché, Elisabeth, *Littérature et sciences humaines*, Paris, Sciences Humaines, 2010.
- Reuter, Yves, *L'analyse du récit*, Paris, Armand Colin, 2016.
- Ricoeur, Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Points-Seuil, 1990.
- Rocherieux, Julien, *L'Évolution de l'Algérie depuis l'indépendance*, Toulouse, Eres, 2001.
- Sartre, Jean-Paul, *L'Être et le Néant*, Paris, Gallimard, 1996.
- Sid Larbi-Attouche, Khéira, *Paroles de femmes*, Alger, ENAG, 2001.
- Szymkowiak, Mildred, *Autrui*, Paris, Flammarion, 2015.
- Tamer, Janna, *Les Sources étonnantes des noms du monde arabe*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2004.
- Tillon, Germain, *Une Femme-mémoire : D'une Algérie à l'autre*, Paris, Autrement, 2003.
- Verrier, Jean, *Parcours de lecture*, Paris, Bertrand-Lacoste 1988.
- Veyne, Paul, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Seuil, 1996.
- Zenati, Rabah, *Bou-El-Nouar, Le jeune Algérien*, 1945, cité par DEJEUX Jean. Situation de la littérature maghrébine de la langue française. Alger, OPU 1987.

Reuves et articles scientifiques

- Milliani, Hadhj, *Écrire, raconter l'Histoire : un questionnement complexe*, revue *Résolang*, Spécial 50ème anniversaire de l'indépendance. 2012.
- Ferre, André, *Le Problème et les problèmes de la géographie littéraire*, dans *Cahiers de l'association internationale des études françaises*, Volume 6.

Dictionnaires

- Dictionnaire Hachette, 2007.
- Encyclopédie des Symboles, La Pochothèque, 1996.
- Encyclopédie Générale Visuelle et Thématique, Larousse, 1989.
- Le Petit Larousse En Couleur, Dictionnaire encyclopédique pour tous. Larousse. 1989.
- Mémo Larousse Encyclopédie, Larousse, 1989.
- Dictionnaire Algérien Des Noms Propres, DGRST, CRASC, 2013.
- Dictionnaire étymologique, Les sources étonnantes des noms du monde arabe, Paris, Maisonneuve & Larose, 2004.

Livres Saints

Le Coran, Maison Tunisienne de l'édition, 1987.

Sitographie

- <http://levertparadisdesamoursenfantines>
- <http://bistrobarblog.blogspot.com/2015/11/les-origines-dun-conte-blanche-neige-et.html>
- http://classiques.uqac.ca/classiques/De_tocqueville_alexis/de_la_colonie_algerie/_rapport_sur_algerie/rapport_sur_algerie.html
- http://bone.piednoir.net/titre_rubrique/nostalgie/leonard3.html.
- <http://www.economie-politique.org/61740>
- https://www.larousse.fr/encyclopedie/personnage/Ahmed_Ben_Bella/98828
<http://www.lecture-ecriture.com/7891-Contre-Sainte-Beuve-Marcel-Proust>
- [http://www.le-guide-des-relations.com/2011/04/le-regard-dans-la-communication./](http://www.le-guide-des-relations.com/2011/04/le-regard-dans-la-communication/)

- <http://www.lexpressiondz.com/actualite/161715>
- <https://egyptophile.blogspot.com/2015/09/la-belle-carriere-du-porphyre.html>.
- <https://italopolis.italieaparis.net/articles/145-cesare-pavese-sa-biographie;>
- https://mawdoo3.com/ال_نون_ذو_معنى_ما/.
- <https://www.aparences.net/ecoles/la-peinture-venitienne/vittore-carpaccio/>
- <https://www.urbandictionary.com/define.php?term=noune&br=ro&>.
- <http://librairie-colibris.com/blog/lignorance-mene-a-la-peur-la-peur-mene-a-la-haine/>
- www.cnrtl.fr/definition/porphyre/substantif.

Thèses consultées

- Bavekoubou, Marius. *Sémiotique textuelle et titrologie: Interactions sémantiques entre titres et oeuvres dans le Grand Malentendu de Yasmina Khadra*, dirigée par Nicolas Couégnas, soutenue en 2016, université de Limoge.
- Bendjelid, Faouzia. *L'écriture de la rupture dans l'œuvre romanesque de Rachid Mimouni*, dirigée par Fewzia Sari, soutenue en 2005, université d'Oran.
- Bougdal, Lahsen. *Le protocole poétique de l'écriture à l'œuvre dans les textes de Abdelkébir Khatibi : La mémoire tatouée, le livre du sang et Amour bilingue*, dirigée par Claude Filteau, soutenue en 1998, université Paris-Nord.
- Djebarri, Sabiha. *Intertextualité, Interdiscursivité et Diversité des représentations de l'Islam dans quelques romans contemporains*, dirigée par Benmansour Sabiha, soutenue en 2016/2017, université Aboubekr Belkaid, Alger.

TABLE DES MATIERES

Dédicace.....	3
Remerciements.....	4
Sommaire.....	5
Introduction.....	6

Première Partie : La confluence de la fiction et de l'Histoire : dire la violence

Chapitre I : La référentialité historique : éléments d'Histoire

1. La société algérienne pendant la colonisation.....	29
1.1. Le discours colonial.....	29
1.2. Les Français et les Européens.....	34
1.3. Les femmes algériennes : Femmes de rebelles ou femmes rebelles ?.....	37
2. La société algérienne pendant la décennie noire.....	40
2.1. L'Algérie après la décolonisation.....	41
2.2. Le libéralisme économique et politique.....	42
2.3. Les émeutes du 05 octobre 1988, un ferment du terrorisme.....	43

Chapitre II : De la référentialité historique au contexte fictionnel

1. Le paysage de la Société coloniale.....	47
1.1. Arabes, berbères et Juifs.....	50
1.2. Les indigènes instruits.....	53

1.3. La colonisation et l'Assimilation.....	54
1.4. La Société Française.....	56
1.5. Le regard croisé : colonisateur/colonisé.....	58
1.6. La rencontre entre deux communautés antagonistes.....	60
1.7. La guerre de libération et les nouvelles mutations sociales.....	63
2. Le paysage de la société des années 90.....	67
2.1. Le terrorisme et les nouvelles mutations sociales.....	70
2.2. Le terrorisme et la domination des esprits.....	72
2.3. Le personnage marginal : la proie convoitée de l'endoctrinement.....	74

Chapitre III : L'espace / le temps : deux dimensions aux formes variables

1. <i>Les Enfants du Nouveau Monde</i> : espace /temps entre anonymat et référentialité.....	81
2. <i>Le Ciel de Porphyre</i> : brouillage de l'espace et datation du récit dans une chronique fragmentée.....	89
3. <i>Puisque mon Cœur est Mort</i> : Indétermination du temps et mythification de l'espace.....	99
4. <i>Visa pour la Haine</i> : chronologie et itinérance de la doctrine des islamistes.....	105

Synthèse.....	114
---------------	-----

Deuxième Partie : Les variations scripturaires de la violence

Chapitre I : Les variations lexicales et sémantiques de la violence

1. L'onomasiologie de la violence : du thème au mot.....	127
1.1. Le répertoire du discours de la violence : Les sèmes de la violence dans le contexte fictionnel de la colonisation.....	129

1.2.	Le répertoire du discours de la violence : Les sèmes de la violence dans le contexte fictionnel du terrorisme.....	143
------	--	-----

2.	Les termes évaluatifs et affectifs.....	158
----	---	-----

Chapitre II : Les prototypes de la violence

1. La violence intra-communautaire

1.1	La violence intra- communautaire dans la société colonisée.....	177
-----	---	-----

1.2 .	La violence intra-communautaire dans la société des années 90.....	186
-------	--	-----

2. La violence extra-communautaire

2.1.	La violence extra-communautaire : colonisé vs colonisateur.....	192
------	---	-----

2.2.	La violence extra-communautaire : terroriste vs terrorisé.....	195
------	--	-----

3. La violence singulière : parcours exclusif hors –normes

3.1.	La violence singulière dans les romans de la guerre de libération.....	197
------	--	-----

3.2.	La violence singulière dans les romans de la décennie noire.....	201
------	--	-----

Chapitre III : La violence et le parcours du personnage

1.	Les variations des postures discursives du personnage : entre amont et aval	207
----	---	-----

2. Le personnage marginal et l'affirmation du soi

2.1.	L' affirmation de soi dans les romans de la guerre de libération.....	234
------	---	-----

2.2.	L' affirmation de soi dans les romans de la décennie noire.....	250
------	---	-----

3.	Les éléments identitaires de la résistance /déchéance : Histoire, religion, culture.....	264
----	--	-----

4. L'inscription du moi par le biais d'autrui.....	277
4.1. L'Autrui dans les deux romans de la guerre de libération.....	279
4.2. L'autrui dans les deux romans de la décennie noire.....	286
Synthèse.....	294
 Troisième Partie : Ecriture/lecture de la violence : de la poétique au palimpseste	
 Chapitre I : Une sémantique du non-dit	
1. La poétique des titres.....	309
2. L'étude onomastique des personnages.....	318
3. De la Symbolique du cosmos et des nuances du spectre.....	327
 Chapitre II : L'intertexte et les subterfuges de la signification	
1. La mise en texte de l'Histoire et de la culture.....	357
2. Le discours religieux.....	370
3. L'insertion de fragments littéraires.....	374
4. La renarrativisation du mythe et du conte merveilleux.....	381
5. L'inscription de l'oralité dans le contexte de violence.....	386
Synthèse.....	395
Conclusion générale.....	401
Bibliographie.....	409
Table des matières.....	415

Titre : Variations des modalités scripturaires des la violence dans l'écriture romanesque féminine

Résumé : La femme algérienne en tant qu'écrivaine a pu transpercer le champ littéraire algérien francophone et de ce fait elle a su imposer sa création romanesque. Sa production est particulièrement remarquable et objet actuellement de nombreuses recherches académiques et un terrain fructueux de la critique littéraire. Très tôt, elle investit dans ses projets d'écriture romanesque l'inscription de la référentialité historique. Notre objectif dans cette thèse a été d'analyser la confluence de l'Histoire et de la fiction, les rapports entre le factuel et le fictionnel et les frontières les séparant. Pour rendre compte de cette problématique, notre intérêt et notre étude ont porté sur quatre romancières appartenant à deux générations d'écrivaines différentes : Assia Djebar, Aïcha Lemsine, Nassira Belloula et Maïssa Bey. Elles ont représenté la violence dans leurs romans relativement à deux moments de l'Histoire contemporaine de l'Algérie : la guerre de libération nationale contre la colonisation française et la décennie du terrorisme intégriste sanglant qui a endeuillé le pays dans les années 90. Nous avons donc analysé dans le corpus choisi, quatre romans, les variations scripturaires de la violence à travers la stratégie d'écriture déployée par chacune des écrivaines.

Mots-clés : violence - référentialité historique- colonisation - intégrisme religieux – écriture féminine- stratégies d'écriture.

الملخص: استطاعت الكاتبة الجزائرية أن تفرض إبداعها الروائي في الوسط الأدبي الفرانكفوني. أثارت هذه الكتابة الاهتمام بشكل خاص، وهي حاليا موضوع أبحاث أكاديمية عديدة ومجال مثير للنقد الأدبي. في وقت مبكر جعلت الكاتبة من المرجعية التاريخية أساسا لإنجاز رواياتها. هدفنا في هذه الرسالة هو دراسة مدى التقاء التاريخ والخيال، والعلاقات بين الوقائع التاريخية والكتابة الروائية والحدود التي تفصل بينهما. ولتوضيح هذه الإشكالية عالجتنا أربعة روايات تنتمي إلى جيلين مختلفين من الروائيات: آسيا جبار، عائشة لمسين، نصيرة بيلولا وميساء باي. تطرقت الكاتبات في رواياتهن إلى العنف الذي مرت به الجزائر في تاريخها المعاصر على مدى فترتين مختلفتين: حرب التحرير الوطنية ضد المستعمر الفرنسي وعقد الإرهاب الأصولي الدموي الذي تآكل البلاد في التسعينات. وبالتالي حللنا أربع روايات لاستخراج مختلف المتغيرات في الكتابة عن العنف استنادا على استراتيجية كل كاتبة.

الكلمات المفتاحية : العنف - المرجعية التاريخية - الإستعمار - الأصولية الدينية - الكتابة النسائية - إستراتيجيات الكتابة.

Abstract : The Algerian woman as a writer was able to pierce the Algerian literary field francophone and because of this she was able to impose her novelistic creation. Her fictional production is particularly remarkable and is currently the subject of numerous academic research and a fruitful field of literary criticism. Early on, she invested in her novel writing projects the inscription of historical referentiality. Our aim in this thesis was to analyze the confluence of history and fiction, the relations between the factual and the fictional and the boundaries separating them. To give an account of this problematic, our interest and our study focused on four romancières belonging to two generations of womens writers: Assia Djebar, Aïcha Lemsine, Nassira Belloula and Maïssa Bey. They represented violence in their novels in relation to two moments in the contemporary history of Algeria: the national liberation war against French colonization and the decade of bloody fundamentalist terrorism into the 1990s. We analyzed in the selected corpus, four novels, scriptural variations of violence through the writing strategy deployed by each writer.

Keywords: violence - historical referentiality - colonization - religious fundamentalism - feminine writing - writing strategies